SANS DOGME

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

OUVRAGES DE M. LE COMTE A. WODZINSKI

CARITAS	1 vol.
LE JOURNAL DE LILIANE	1 —
LA PRINCESSE LAMANZOF	1 —
POUR UN FAUX	1 —
SEPHORA	1 —
SREBRO PÈRE ET FILS	1 —
LES TROIS ROMANS DE CHOPIN	1 —
VAINQUEURS ET VAINCUS	1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

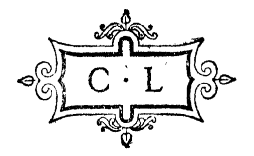
H. SIENKIEWICZ

SANS DOGME

TRADUIT DU POLONAIS

PAR

LE COMTE A. WODZINSKI



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A MADAME MARIE ORPISZEWSKA

née WODZINSKA

Laissez-moi, ma chère tante, associer votre nom à celui du plus célèbre de nos romanciers, en vous dédiant cet humble travail de traduction, à vous qui avez eu jadis, au printemps de votre vie, le rare bonheur d'inspirer à la fois le plus grand de nos musiciens et l'un des plus puissants d'entre nos poètes.

Sluzewo, ce 14 juin 1895

A. W.

PRÉFACE

C'était à Nice, au printemps de l'année 1881, — il y a donc longtemps de cela, — l'une des plus charmantes femmes de mon pays, de celles dont Sienkiewicz a dit qu'elles naissaient toutes reines, me donna, après une de ces longues causeries que je pourrais qualifier de « parisiennes » *— car il n'y a qu'à Paris où l'on sache causer ainsi, effleurant à la fois tous les sujets, — les premiers volumes d'un jeune écrivain, qui débutait alors sous le pseudonyme de* Litwos.

— Lisez ! fit-elle, avec ce sourire de sphinx et d'ange particulier à la femme slave.

Et je lus...

Par mes fenêtres ouvertes, l'admirable nuit des cieux du Midi m'envoyait ses souffles tièdes; la mer, gonflée de soupirs, venait se briser contre la promenade des Anglais, en une rumeur confuse et monotone de sanglots; l'aurore nacrée fit enfin pâlir ma lampe :

j'avais tout oublié : Nice, son beau ciel, sa mer d'émeraude et de saphir — emporté en un monde lointain — à travers les prairies ; sous les forêts des pins séculaires ; perdu en ces horizons infinis des campagnes polonaises, « ces dix lieues de rien », où les blés et les seigles déroulent à perte de vue leurs vagues verdissantes ou dorées. A mes yeux, glissait en une vision rapide d'images, une suite de récits tour à tour simples, émouvants ou tragiques : Dans la steppe; Hania; Au Fusain; Yanko le musicien ; l'Allumeur de phare.

Aussi lorsqu'il me fut donné de revoir, le lendemain, mon aimable amie, je m'oubliai jusqu'à lui parler latin dans l'excès de mon enthousiasme : « Habemus artificem ! *m'écriai-je de loin,* Habemus artificem ! »

Trois années plus tard, le nom d'Henri Sienkiewicz était connu du monde entier, ses œuvres traduites dans presque toutes les langues d'Europe... Déjà, il avait abordé le cycle de ses romans historiques : Par le fer et par le feu, le Déluge, Messire Wolodyjowski : *véritable épopée nationale; années terribles et années glorieuses, de plus d'un demi-siècle de luttes gigantesques avec les Cosaques rebelles, avec les Suédois de Charles-Gustave, avec les hordes tartares de tout l'Islam.*

Beau, jeune, célèbre, M. Sienkiewicz dut goûter alors des heures d'ivresse dans ce rayonnement de la gloire, dans cette plénitude et cette conscience du talent; au milieu de cet encens qui, ainsi que d'un immense ostensoir monte vers l'auteur acclamé, en une fumée d'admiration et d'hyperboles, du cœur frémissant des foules. Il ne se laissa pas griser par la soudaineté et

la facilité de son triomphe. Son esprit, avide d'impressions nouvelles, allait les chercher jusqu'au sein du désert, sous la flore exubérante et dangereuse des régions tropicales. Nous devons, à ces voyages lointains, les Lettres d'Afrique *où, comme en un miroir intense et brûlant, se réfléchit ce monde noir, étrange, admirable et monstrueux, où l'idylle tourne partout au cauchemar, et le cauchemar à l'idylle.*

Puis, à l'exemple des Tolstoï et des Bourget, il étudia l'âme humaine — cette énigme éternelle et vivante, plus insaisissable et plus indéchiffrable, à mesure qu'on met plus d'acharnement à la poursuivre, à s'en emparer, à l'expliquer, à l'analyser, à la fixer. J'ai dit un jour, dans une des Revues parisiennes, que Sans Dogme *me paraissait un digne pendant du* Disciple. *Me suis-je trompé, ai-je été abusé par une de ces fréquentes illusions d'optique?*

Si les morts vont vite, d'après un adage vulgaire, les romans vont plus vite encore. Ne sont-ils pas, en effet, l'appareil instantané destiné à reproduire la note dominante d'une époque? l'impression passagère d'une foule? Or, la foule, avec le flux et le reflux de ses vagues sans cesse renouvelées, est pareille aux flots de l'Océan, toujours semblables et toujours nouveaux cependant. Vu sous cet angle visuel, Sans Dogme *ne nous paraîtra peut-être plus* au point. *N'aurais-je pas été mieux inspiré en présentant Sienkiewicz au public français, non comme psychologue, mais comme peintre d'histoire? Qu'il suffise de dire, à mon excuse, que j'ai obéi au désir exprimé par le maître lui-même.*

Après le roman philosophique est venu le tour du roman social — la Famille Polaniecki. — *Enfin, pour*

nous prouver que rien n'est étranger à son esprit — avec cette puissance d'intuition ou de divination propre au génie — M. Sienkiewicz nous montre aujourd'hui, en un cadre merveilleux, ce tableau grandiose et palpitant de vie de la Rome impériale et chrétienne, au temps de Néron. « Quo vadis » *marquera une des étapes — non le point culminant, je l'espère — de cette carrière si courte, mais déjà si glorieusement remplie.*

Un dernier mot : toute traduction d'une œuvre de génie est comme la pâle copie d'une toile immortelle. Il y manquera toujours le souffle, la poésie, l'émotion, l'inspiration du premier jet; les oppositions d'ombre et de lumière, cette couleur appropriée, et pour ainsi dire inventée par l'artiste, le génie de la langue, en un mot. J'ai dû aussi, cédant à des exigences de librairie, condenser, en un simple in-18, les trois volumes de Sans Dogme. *Donc, tout ce qui, dans ce travail, est faiblesse, obscurité, impuissance d'expression, inhabileté et lourdeur de la forme, je m'en accuse, je veux en être responsable : c'est mon œuvre,* le rudis indigestaque moles *de l'interprète.*

Tout ce que le lecteur pourra au contraire encore y démêler de beau, d'original, d'émouvant, n'est que le reflet — un pâle reflet, hélas ! — du talent admirable, je le répète encore, d'un des plus puissants écrivains de notre temps.

SANS DOGME

Rome, 9 janvier.

Je viens de passer quelques jours avec mon ancien camarade et ami Joseph Sniatynski. Il a, dans ces derniers temps, pris une place saillante parmi les écrivains le plus en renom de l'époque. Aux heures de nos interminables causeries littéraires, Sniatynski attribuait aux mémoires, sous quelque forme qu'ils parussent, une importance considérable. Il disait que laisser après soi un journal sincère, fût-il bien ou mal rédigé, c'était transmettre aux psychologues et aux romanciers de l'avenir, non seulement une image fidèle de son temps, mais encore les seuls et vrais documents humains auxquels ils pourraient recourir sans méfiance. Il prévoyait que la forme préférée du roman futur serait celle de notes jetées au jour le jour, et il en concluait que l'auteur de tout mémoire travaillait pour le plus grand bien de la société et accomplissait par là même une œuvre méritoire.

Or, comme j'ai trente-cinq ans révolus, qu'il ne me souvient guère avoir jamais en quoi que ce soit contribué au bonheur de mon pays, pour ce bon motif qu'une fois échappé des bancs du collège, ma vie, à peu d'exceptions près, s'est presque totalement écouiée à l'étranger ; attendu d'ailleurs, qu'en dépit de l'ironie avec laquelle j'aborde ce sujet, et de tout le scepticisme dont je suis imprégné, cet aveu de mon inutilité et de mon impuissance sociales n'en recèle pas moins une forte dose d'amertume, j'ai pris, moi aussi, la résolution de rédiger mes mémoires. Si c'est là un labeur et un mérite, soyons laborieux et méritant, du moins de cette façon.

Je me propose, avant toute chose, d'être absolument sincère. Cette idée de me contrôler ainsi chaque jour me sourit en elle-même. Sniatynski prétend, en effet, que l'habitude de noter ses impressions et ses pensées se transforme vite en un délassement des plus agréables de l'esprit. S'il devait en être autrement, je ne répondrais pas du sort de ce travail.

Ce serait m'abuser moi-même que de ne pas prévoir qu'il pourrait alors être brusquement interrompu, ainsi que se brise une corde tendue à l'excès. Je suis prêt à beaucoup endurer pour le plus grand bien de la société ; mais aller m'exposer à l'ennui, par amour d'elle, non ! cela dépasse la mesure de mes forces.

En revanche, me voici décidé à ne pas me laisser abattre par les difficultés du début. Je tâcherai de m'accoutumer et de me complaire à ce labeur.

Au cours de nos discussions, Sniatynski me répétait sans cesse : « Surtout, ne tombez pas dans le style, n'écrivez jamais en auteur ! » Choses faciles à dire !

Je conçois aisément que plus un écrivain est doué de talent, moins il se soucie d'effets littéraires ; mais moi qui écris en *dilettante*, je ne me sens pas maître de la forme. Je sais aussi que penser et sentir avec force vous laissent souvent présumer qu'il suffit de noter ces pensées et ces sentiments, pour produire une œuvre hors ligne à la lumière du jour. Hélas ! vous avez à peine abordé votre terrain, que déjà vous versez dans l'ornière de la pose, de l'emphase, d'une phraséologie banale ou vulgaire. Le bras, les doigts et la plume ne nous servent pas toujours de fil conducteur apte à transmettre l'étincelle de notre pensée et à en fixer la forme. Ce n'est pas le cerveau qui dirige la plume, mais bien notre plume qui souvent impose au cerveau de plates, creuses et artificielles formules. C'est là l'écueil que je redoute. Je puis, il est vrai, manquer de routine, d'expérience, de couleur, de simplicité littéraires, mais le goût ne me fera jamais défaut; or ce goût inné peut me faire prendre mon style en une horreur si profonde, qu'il me deviendrait impossible de poursuivre la tâche entreprise. Il nous sera donné de le constater plus tard. Maintenant, et pour en arriver aux faits, je me propose de faire précéder ces mémoires d'une courte notice biographique.

Je m'appelle Léon Ploszowski ; j'ai, comme je l'ai dit plus haut, atteint ma trente-cinquième année. J'appartiens à une famille riche qui a su conserver sa fortune intacte jusqu'à nos jours. En ce qui me concerne, j'ai la certitude de ne pas arrondir mon patrimoine, mais celle aussi de ne pas le perdre. Ma situation sociale me dispense des efforts que doivent

déployer tant d'autres, pour se hisser à la hauteur de certains sommets, ou de l'humiliation de m'y faire admettre à prix d'argent. Les plaisirs ruineux, je sais ce qu'ils valent, en ma qualité de vieux viveur sceptique, ou plutôt, je sais qu'ils ne valent pas le diable.

Ma mère mourut huit jours après ma naissance. Mon père, qui l'avait aimée plus que la vie, tomba dans des accès de noire mélancolie. On le guérit à Vienne du mal terrible, mais il ne voulut plus revoir la terre natale, parce que les souvenirs qui l'y poursuivaient désormais lui déchiraient le cœur. Il céda le domaine de Ploszow à sa sœur aînée, ma tante, et vint s'installer à Rome, qu'il n'a plus quittée depuis trente années. Il ne s'éloignait pas ainsi de la tombe où reposait ma mère, car j'oubliais de dire qu'il y avait fait transporter sa dépouille pour l'inhumer au Campo-Santo.

Nous possédons, au Babuino, une maison, qu'on appelle la *Casa Osoria*[1], du nom de nos armes. C'est presque un musée, mon père y ayant rassemblé une remarquable collection d'antiquités chrétiennes. Sa manie de collectionneur est désormais la seule passion de son existence. Aux jours de sa jeunesse, c'était un cavalier d'infiniment de grâce et d'esprit. Son nom, joint à une grande fortune, lui ouvrant toutes les voies et toutes les portes, on fondait les plus belles espérances sur son avenir. Je tiens ces détails de la

1. Les blasons des familles nobles polonaises portent chacun un nom, que l'on peut joindre à son nom patronymique : ainsi Osoria-Ploszowski, Ciolek-Poniatowski, Jelita-Zamoyski, etc.

bouche même d'un de ses anciens camarades de l'Université de Vilna. Il s'occupait alors beaucoup de philosophie, et l'on croyait généralement que son nom figurerait un jour à côté de ceux de nos psychologues les plus en vue. Les exigences de la vie mondaine, ainsi que ses prodigieux succès auprès des femmes, le détournèrent des purs travaux spéculatifs de l'esprit. Dans les salons, on l'avait surnommé « Léon l'Invincible ». Cette vogue ne l'empêchait pourtant pas de cultiver la philosophie ancienne et moderne. Le monde savant s'attendait à le voir produire une œuvre qui rendrait son nom célèbre à travers l'Europe. Ce furent là des illusions vite déçues. De son ancien éclat et de son ancienne grâce physiques, il ne lui reste plus aujourd'hui qu'une expression profonde du visage qui en fait une des plus belles et nobles figures qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma vie. Les peintres partagent absolument cette manière de voir. L'un d'eux me disait, un de ces jours, qu'il était difficile de s'imaginer un type plus parfait de patricien. Sous le rapport scientifique, mon père est et restera un amateur aristocrate des plus finement doués. J'estime jusqu'à un certain point que ce dilettantisme est le sort réservé à tous les Ploszowski présents ou futurs, et je me propose de revenir sur ce sujet, alors qu'il me faudra parler de moi-même.

Je sais que mon père garde quelque part, au fond de ses tiroirs, un traité philosophique déjà jauni et intitulé : *Des Trinités*. Je l'ai parcouru jadis avec ennui, je l'avoue. Il me souvient encore de l'opposition d'une certaine trinité matérielle : oxygène, hydrogène et azote, à la trinité transcendantale, que le

christianisme cristallisa plus tard dans la conception d'un Dieu-Père, d'un Dieu-fils et d'un Saint-Esprit. Puis, venait une longue série de trinités analogues, à commencer par le Beau, le Bien, le Vrai, pour finir *par le Syllogisme, formé de ses prémisses,* tel que nous l'enseigne la logique, — majeure, mineure et conséquence.

C'est un étrange mélange d'idées hégéliennes et d'hypothèses à la Hoene-Wronski, tout un travail subtil mais vain de la pensée. Je suis convaincu, d'ailleurs, que mon père ne livrera jamais son fameux traité à l'impression, ne serait-ce que parce que la philosophie a fait faillite dans son esprit, plus tôt encore que dans le monde entier.

La première cause de cette faillite intellectuelle fut la mort de ma mère. Mon père, qui malgré son surnom d'Invincible et sa réputation de mangeur de cœurs était un homme sensible à l'excès, posa alors à sa philosophie, une foule de terribles questions : or comme il n'en obtint ni réponse, ni consolation d'aucune sorte, il reconnut toute l'inanité de cette science, en face des misères morales de la vie. Ce dut être là une épouvantable tragédie que de sentir ainsi se dérober sous lui les deux supports de l'existence et de voir à la fois son cœur et son esprit en lambeaux. La mélancolie obscurcit son cerveau ; puis il eut un retour de piété. Il passa alors des jours et des nuits en prières, il s'agenouillait dans les rues, aux portes des églises; bref sa ferveur le faisait considérer à Rome pour un fou par les uns, comme un saint par les autres.

Il puisait dans ses pratiques religieuses plus de

consolation que ne lui en avait jamais procuré sa philosophie. Il se tranquillisa donc, et commença à revivre de la vie réelle. Son cœur concentra alors sur moi toutes ses puissances affectives, tandis que son goût et ses sentiments d'artiste le reportaient aux premiers âges de la vie chrétienne. Son intelligence vive avait besoin d'aliments subtils. Au bout d'une année de séjour à Rome, il essaya de s'occuper d'archéologie. Des études supplémentaires lui permirent d'arriver à une connaissance suffisante des choses de l'antiquité. L'abbé Calvi, mon précepteur, et à la fois un des plus savants chercheurs de l'ancienne Rome, fut le premier à le pousser à la persévérante étude de la Ville Éternelle. C'est ainsi qu'il put nouer avec le grand Rossi des relations vite transformées en véritable amitié. Tous deux passaient leurs journées entières au fond des catacombes. Grâce à ses précieuses facultés d'assimilation, mon père parvint en peu de temps à une intuition si prodigieuse de l'antique cité, que Rossi lui-même en demeurait frappé d'étonnement. Plus d'une fois, il se proposa de retracer par écrit le cours de ses observations et de ses travaux; mais il n'arrivait jamais à achever l'ouvrage commencé. Sans doute, les soins passionnés qu'il apportait à compléter ses collections absorbaient ses moindres loisirs. S'il ne laissa rien après lui, en dehors de son musée, c'est qu'il ne sut pas, au milieu de ses recherches, se borner ni à une époque ni à une branche d'art nettement définies.

Bientôt la Rome féodale des hauts barons exerça sur lui une attraction égale à celle de la Rome des

premiers chrétiens. Il fut un temps où il avait la tête pleine des Colonna et des Orsini. Puis vint le tour de la Renaissance : il s'y plongea tout entier. Des inscriptions tombales, des premiers vestiges d'architecture chrétienne, il passait aux temps plus rapprochés, aux luttes ardentes entre Guelfes et Gibelins; des peintres byzantins, aux Fiesole et au Giotto, pour en arriver enfin aux maîtres du *quatrocento*. Il s'éprenait à la fois de sculpture et de tableaux; ses collections profitaient à coup sûr de son enthousiasme, mais le grand ouvrage qu'il rêvait d'écrire sur les trois Rome demeura à jamais confiné dans le domaine des désirs irréalisés. Pour en revenir à ces fameuses collections, mon père veut à sa mort les léguer à la ville de Rome, à charge pour elle de les faire installer dans une salle qui porterait le nom de « Musée Ploszowski ». Nul doute qu'on ne se conforme à ses volontés. Ce qui m'étonne, c'est la conviction qu'il nourrit de mieux sauvegarder ainsi les intérêts de ses compatriotes, que s'il destinait ses trésors à quelque ville polonaise,

— Vois-tu mon cher, me disait-il dernièrement encore, personne ne les verrait là-bas, personne n'en profiterait jamais; ici au contraire, à cette source d'art où afflue le monde entier, chacun s'empressera d'attribuer en général à notre pays un mérite particulier à l'un de ses citoyens,

Il ne me convient guère de rechercher s'il n'entre pas un brin d'orgueil de race dans cette opinion, et si la pensée que le nom des Ploszowski sera gravé sur une plaque de marbre, quelque part dans la Ville Éternelle, n'ait pas été l'argument décisif en

cette matière. A dire vrai, je suppose qu'il en est ainsi, bien que la question d'installation dudit musée me paraisse chose assez indifférente en elle-même.

En revanche, ma tante, qui habite Varsovie, où, soit dit en passant, je compte aller la rejoindre d'un jour à l'autre, s'indigne à l'idée de voir nos collections rester à Rome. Or, comme c'est une personne que rien au monde n'empêchera jamais d'exprimer hautement ses opinions, elle ne marchande pas à mon père ses témoignages de mécontentement. Les lettres qu'elle lui adresse à ce sujet en font foi. Ce fut même là, il y a quelques années, un sujet constant de disputes entre eux. Il en serait résulté une brouille complète peut-être si l'affection profonde et sincère que m'a vouée ma tante n'était venue modérer à temps les emportements fougueux de son caractère.

Elle compte quelques années de plus que mon père. Quand, après le malheur qui l'avait frappé, ce dernier résolut de quitter à jamais le pays et de procéder au partage des biens de famille, il prit pour sa part les capitaux disponibles, abandonnant à sa sœur la terre familiale de Ploszow. Ma tante administre sa propriété depuis trente ans, avec toutes les qualités et toute la compétence d'un homme rompu aux affaires. C'est que son caractère l'élève bien au-dessus de la mesure du vulgaire. On la fiança, au sortir de sa vingtième année, à un jeune homme qui mourut juste au moment où elle se disposait à aller le rejoindre à l'étranger. Elle repoussa depuis lors tous les partis, et, en fin de compte, demeura vieille fille. Ma mère morte, elle se consacra à mon père, l'accompagnant partout, à Vienne comme à Rome, lui prodiguant les preuves

d'une sollicitude et d'un dévouement sans bornes. Plus tard, ce fut sur moi qu'elle reporta la meilleure preuve de sa tendresse. C'est une grande dame, dans toute l'acception du mot, un peu despotique, un peu hautaine, ne se gênant pas pour vous dire vos vérités en face, mais, au demeurant, la meilleure et la plus digne femme du monde. Sous les dehors d'une brusquerie apparente, elle cache un cœur d'or, un cœur aimant non seulement les siens, c'est-à-dire mon père, moi, ses amis, ses proches, mais l'humanité entière. Elle a de si grandes vertus, que je me demande si on doit lui en faire un mérite, tant ces vertus semblent inhérentes à sa nature. Sa bienfaisance a passé en proverbe. Elle pourchasse les mendiants avec le flair d'un constable et les soulage avec l'amour d'un saint Vincent de Paul. Profondément religieuse, jamais l'ombre du doute n'a effleuré son âme. Ses actions s'appuyant sur d'inébranlables principes, elle n'hésite jamais sur le choix de sa route. Il en résulte qu'elle se sent toujours parfaitement heureuse et tranquille. Sa brusquerie lui a valu le surnom de « Bourru bienfaisant ». D'aucuns, ou pour mieux dire d'aucunes, lui refusent leurs compromettantes sympathies, mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'elle jouit d'une immense estime à tous les degrés de l'échelle sociale.

Ploszow est situé aux portes de Varsovie, où ma tante possède un hôtel. Elle passe donc ses hivers à la ville, et, chaque hiver aussi, elle cherche à m'attirer chez elle avec l'intention de m'y marier. Maintenant encore, je viens de recevoir une lettre aussi mystérieuse que pressante. Elle me conjure de venir la

rejoindre sans plus tarder. Du reste, je devrais acquiescer à son désir, car voici bon temps que je n'ai respiré l'air du pays, et la pauvre femme me dit qu'elle se fait vieille, et qu'elle voudrait me revoir avant de fermer les yeux.

Je dois avouer cependant que ces retours au pays natal ne me plaisent qu'à demi. Certes oui, il m'est impossible de l'ignorer, un des vœux les plus ardents de ma tante est celui de me voir marié; eh bien! chacune de ces tentatives devient pour elle la cause d'un nouveau mécompte. C'est qu'une vague frayeur me saisit, à la seule pensée d'un pas aussi décisif que le mariage; si décisif, qu'il me faudrait après l'avoir franchi, recommencer une seconde existence, alors que la première m'a déjà laissé tant de lassitude.

Et puis, je considère ma situation comme particulièrement embarrassante. Ma tante aussi bien que tous les amis de mon père se sont toujours obstinés à me croire doué de facultés exceptionnelles. Ils attendent de moi je ne sais quelles actions d'éclat. Permettre à cette excellente femme de s'affermir dans son jugement serait, d'une part, abuser de sa bonne foi; lui déclarer qu'elle n'ait rien d'extraordinaire à espérer de son neveu me paraît, par contre, préjuger une question qui n'est encore qu'à demi résolue, et, par là même, porter un coup sensible à de respectables illusions.

Je crains, pour mon malheur, qu'un nombre considérable d'amis et d'indifférents ne partage à mon sujet la flatteuse opinion de ma tante. Ce que j'en dis m'amène tout naturellement à me présenter au lecteur.

J'ai apporté avec moi au monde des nerfs très sen-

sibles et affinés par la culture de plusieurs générations. Les premiers soins de mon enfance furent confiés à ma tante. puis, lorsque celle-ci eut quitté Rome, on me remit, ainsi que cela se pratique chez nous, entre les mains de bonnes étrangères. Mon père désirant toutefois que je parlasse ma langue maternelle, j'eus toujours auprès de moi une Polonaise. Cette brave femme n'a pas quitté la maison du Babuino, et y dirige encore à cette heure notre personnel domestique. Dès que j'eus atteint l'âge de cinq ans, mon père lui-même s'occupa de mon éducation. J'allais le retrouver chaque jour dans son cabinet. Il expliquait à ma jeune intelligence, en termes précis et clairs, ce qu'elle n'aurait pu encore s'assimiler d'elle-même. Je dois à ces causeries le développement peut-être trop précoce de mon esprit. Plus tard, lorsque ses études, ses recherches archéologiques, ses soucis de collectionneur jaloux, lui eurent ravi tout son temps, il me donna un précepteur en la personne de l'abbé Calvi. C'était un homme âgé, à l'âme et à la foi sereines. Il aimait l'art par-dessus toute chose. J'imagine que la religion n'était en lui que le culte du Beau. Souvent. en face des chefs-d'œuvre des musées, ou bien écoutant les chants de la Chapelle Sixtine, musique unique au monde, il s'oubliait lui-même et l'univers entier. Dans cet amour profond de l'art, il n'entrait rien de païen: ce culte n'était fait ni de sybaritisme affiné, ni de l'attraction des voluptés sensuelles, mais il découlait de sentiments les plus épurés et les moins personnels qui puissent être. L'abbé Calvi aimait l'art, de cet amour pur et réfléchi, que lui avaient voué jadis, les da Fiesole, les Cimabué, les Giotto : plus encore, il l'ai-

mait en toute humilité du cœur, n'ayant jamais par lui-même possédé le moindre talent. Je ne saurais trop dire quelles étaient les formes de l'art vers lesquelles l'eussent de préférence porté ses goûts. J'imagine qu'il admirait surtout l'harmonie parfaite, résultant de l'ensemble, parce qu'elle répondait à l'harmonie intérieure de son âme. Chaque fois que je songe au père Calvi, je revois aussitôt ce vieillard du tableau de la *Sainte Cécile* de Raphaël, perdu dans le ravissement des symphonies célestes.

Entre deux hommes, tels que mon père et l'abbé Calvi, devait vite surgir un sentiment d'amitié profonde, que la mort seule put briser. Ce fut l'abbé qui éveilla en lui ce goût passionné des choses de l'antiquité et cet amour de la Ville Éternelle. D'ailleurs, l'affection qu'ils me portaient l'un et l'autre leur créait un lien de plus. Tous deux voyaient en moi un enfant exceptionnellement doué et destiné à je ne sais quel prodigieux avenir. Il me vient parfois à l'esprit que, moi aussi, j'étais pour eux une sorte d'harmonie, un complément nécessaire au monde de leurs pensées, et qu'ils m'aimaient à peu près de la même manière dont ils aimaient Rome et l'art.

Une atmosphère et un entourage de ce genre ne pouvaient manquer d'exercer leur influence. Mon éducation offrit donc plus d'un côté original. Je parcourais avec l'abbé Calvi, et souvent en compagnie de mon père, non seulement les musées et les galeries, mais aussi les environs de la grande ville, ses villas, ses ruines, ses catacombes. L'abbé, aussi sensible aux beautés de la nature qu'à celles de l'art, m'apprit de bonne heure à ressentir le mélancolique et poétique

attrait de la campagne romaine, l'harmonie avec laquelle se détachaient sur son ciel les lignes et les arches de ses aqueducs; la pureté des contours des pins sauvages. Avant même de bien posséder mes quatre règles, il m'arrivait, au cours de nos visites aux musées, de rectifier les hérésies de certains Anglais capables de confondre les noms de Caraci et du Caravaggio.

Je pus de bonne heure m'exprimer couramment en latin, parce que la langue italienne, que je parlais en ma qualité d'habitant des rives du Tibre, m'avait singulièrement facilité cette tâche. A onze ans, j'avais mes idées arrêtées. Je jugeais non seulement les peintres italiens, mais les maîtres étrangers. La naïveté de mes remarques n'empêchait pas mon père et l'abbé Calvi d'échanger des regards empreints de véritable stupeur. Ribeira me déplaisait parce que, trop noirs ou trop blancs, ses personnages m'inspiraient une vague terreur. En revanche, j'aimais Carlo Dolce. En un mot, je passais, tant aux yeux de mon père qu'à ceux des amis qui fréquentaient notre maison — sans parler de l'abbé Calvi, — pour un enfant-prodige. Les louanges qu'on me décernait à tout propos ne pouvaient que surexciter encore ma vanité.

Chose étrange, ces influences n'exercèrent sur moi une prise de possession ni aussi profonde ni aussi décisive qu'on aurait été tenté de le croire. Si je ne devins pas artiste moi-même, c'est que j'étais sans doute dépourvu de dispositions et de talent naturels. Mes maîtres de musique et de dessin prétendaient, il est vrai, le contraire, mais leur jugement touchait trop à la flatterie. Comment expliquer pourtant que ni

l'abbé Calvi ni mon père n'aient réussi à m'insuffler l'amour sacré de l'art. Suis-je capable de ressentir le beau? assurément; puis-je en concevoir l'absolue nécessité? oui encore. Toutefois, ces deux figures si chères, que j'évoquais tout à l'heure, aimaient l'art pour l'art, tandis que je me borne à en jouir en amateur et à m'en servir comme d'un complément indispensable à toutes les agréables et délicieuses impressions de l'existence. Oui, je le répète, je ne conçois pas la vie sans art, mais je ne saurais consacrer ma vie entière à cet art.

Comme tous les lycées et collèges d'Italie laissent en général beaucoup à désirer, mon père me confia aux soins des Pères jésuites de Metz. Sans me coûter trop d'efforts, mon application me valut toutes les distinctions et les récompenses qu'on a coutume de recueillir en classe. Je m'échappai, il est vrai, un an avant ma sortie, pour aller rejoindre l'armée de Don Carlos. Deux mois durant, je parcourus les Pyrénées, enrôlé dans la division que commandait le fameux Tristan. On me retrouva enfin grâce à l'intervention du consul de France à Burgos, et je dus réintégrer le collège, afin d'y faire pénitence.

Il convient d'ajouter qu'elle ne fut ni trop longue ni trop dure, mon père aussi bien que mes supérieurs, se sentant fiers de mon escapade dans le secret de leur cœur. Du reste, des examens, passés avec éclat eurent bientôt fait de me gagner mon pardon. Dans cette petite société en miniature, les sympathies de mes camarades devaient être tout naturellement acquises à Don Carlos ; il ne faut donc pas s'étonner si ma prouesse me valut à leurs yeux l'auréole d'un

héros. D'ailleurs, je marchais toujours en tête de ma classe et exerçais ainsi parmi mes condisciples une sorte de primauté incontestable et incontestée. Je grandissais avec la conviction intime qu'il en serait de même plus tard sur une plus vaste arène. Cette conviction était partagée par la plupart de mes maîtres. Or, aujourd'hui, parmi ceux de mes anciens compagnons de collège combien en est-il qui occupent une situation éminente, dans le monde des sciences, des lettres, des arts, ou de la politique, tandis que je n'ai fait choix d'aucune carrière, et que je me verrais fort embarrassé, si l'on m'imposait l'obligation d'en choisir une! Je jouis, il est vrai, d'une excellente position sociale. Héritier unique de la fortune maternelle, j'y ajouterai un jour celle de mon père, et j'entrerai de même en possession de notre terre de Ploszow. Riche, je gérerai mon patrimoine avec plus ou moins de prudence et de sagesse, tout en me rendant compte que des intérêts et des préoccupations d'un ordre aussi inférieur doivent exclure en moi toute ambition de jouer jamais un rôle important et signalé parmi mes contemporains. Je ne serai jamais un agriculteur ni un administrateur hors ligne. Sans parti pris d'aucune sorte de me soustraire aux devoirs qui m'incombent, je me sens incapable de leur consacrer mon existence, parce que des horizons infiniment plus larges s'ouvriront toujours aux désirs de mes aspirations infinies.

Je me pose parfois la question suivante : Nous autres Ploszowski, tous tant que nous sommes, ne nous berçons-nous pas d'illusions au sujet de nos prétendues aptitudes? Mais, s'il en était ainsi, je serais seul à m'abuser sur mon propre compte : les étran-

gers, les indifférents ne tomberaient pas dans la même erreur. Mon père n'est-il pas en réalité un esprit des plus remarquables? Donc, et l'on aura beau m'accuser de fatuité, je persiste à croire que je devrais dans le domaine de l'intelligence, de l'art, ou de la science, occuper un rang pour le moins égal à celui que m'y assigne aujourd'hui l'estime ou la complaisance du monde.

Ainsi pour ne citer qu'un exemple :

Durant mon stage à l'Université de Varsovie — car mon père et ma tante avaient tenu à me faire achever mes hautes études au pays, — j'eus pour camarade ce Joseph Sniatynski, que j'ai déjà nommé. Nous nous croyions tous les deux appelés à un brillant avenir littéraire, et nous essayions en conséquence nos forces sur ce terrain. Sans même rappeler que je passais aux yeux de tous pour un sujet mieux doué que Sniatynski, je jure que mes essais surpassaient de beaucoup ceux de mon camarade. Or, qu'en est-il résulté? Sniatynski est en train d'arriver à la célébrité tandis que je n'ai cessé, moi, d'être le Ploszoswki plein d'avenir au sujet duquel on s'en va répétant ici et là : « Ah ! s'il avait seulement voulu! »

Les gens refusent de se rendre compte d'une chose : c'est que vouloir est une science. Si je ne possédais pas de fortune, il m'aurait bien fallu choisir quelque carrière. Je me verrais réduit à gagner mon pain, tout comme un autre ; ce qui ne m'empêche pas de croire que, même en cette nécessité, je n'aurais pas su tirer parti du vingtième de mes facultés naturelles. Au demeurant, Darwin, Buckle jouissaient de bonnes rentes : il paraît donc prouvé que la for-

tune, bien loin d'être un obstacle, nous aide au contraire à conquérir notre place sur tous les champs réservés à l'activité et à l'intelligence humaines. J'admets même que cette richesse m'ait personnellement rendu un signalé service. Elle a épargné à ma nature les difformités morales et les compromis, auquels l'eût infailliblement exposée la misère, Je ne veux pas dire par là que mon caractère soit faible, j'estime au contraire qu'il aurait pu se retremper dans la lutte ; mais moins vous rencontrez de pierres sur votre route, moins vous courez le risque d'y faire une culbute.

Je n'attribue pas non plus ma nullité à une paresse naturelle de corps et d'esprit. Je possède de précieuses facultés d'assimilation jointes à une curiosité innée d'apprendre. Je lis beaucoup et avec fruit. Peut-être serais-je incapable de ténacité, d'un labeur persévérant et de longue haleine ; mais ce manque de persévérance est largement compensé par la facilité et l'acuité de mes perceptions. En fin de compte, rien ne m'astreint ni ne me pousse à écrire un grand dictionnaire, comme feu Littré. Tel qui n'a pas l'éclat persistant du soleil peut au moins briller de la lumière rapide d'un météore. Mais cette nullité dans le passé ! cette nullité vraisemblable de l'avenir ! cruelle amertume ! ma bouche est comme pénétrée de cette âcreté ; et je me sens pris de nausées.

Rome, 10 janvier.

Hier, à une soirée chez le comte Malatesta, j'entendis quelqu'un prononcer ces mots : « l'improducti-

vité slave ». J'en ai éprouvé un soulagement pareil à celui que doit ressentir un névropathe auquel son médecin affirme que les phénomènes morbides dont il souffre sont déterminés par la science et communs à un grand nombre de malades. Mais que cette parole est vraie! Combien en ai-je de ces compagnons de souffrance frappés d'improductivité, non seulement de par le monde slave, si vaste qu'il m'a été impossible de le parcourir en entier, mais en notre petit coin de terre. J'ai songé à cette improductivité slave toute la nuit. Celui qui a inventé cette formule n'est pas dans tous les cas un sot. Oui, il y a en nous quelque chose de stérile : une certaine inaptitude congénitale à tirer de nous tout ce dont nous nous sentons capables. Dieu nous a pourvu d'arcs et de flèches, mais il nous a refusé les moyens de tendre la corde, et de lancer les traits. Je crois que cette question emplira à elle seule mon journal. Peut-être même constituera-t-elle son unique valeur. Et quoi de plus naturel que de s'étendre sur ce qui vous touche de si près? Tout homme porte en lui sa tragédie. La mienne, c'est cette improductivité des Ploszowski. Je sais bien qu'il n'est pas de mise d'exposer aux yeux de tous les signes manifestes du mal incurable et secret qui vous ronge. Jadis, alors que le romantisme florissait à la fois dans la poésie et dans les cœurs, on se drapait de sa tragédie, comme des plis pittoresques d'un manteau; aujourd'hui on ne la porte guère que sous sa chemise, en guise de flanelle. Autre chose lorsqu'il s'agit d'un journal. On peut et l'on doit s'y montrer sincère.

Rome, 11 janvier.

Je reste encore quelques jours ici, et j'en profite pour jeter un dernier coup d'œil d'ensemble sur mon passé. Ainsi que je crois l'avoir déjà dit, il n'entre nullement dans mes projets d'écrire une autobiographie détaillée. La conduite future de mes actes et de ma vie se chargera de démontrer ce que je suis et ce que je puis être. Une analyse trop minutieuse du passé serait contraire à ma nature. C'est là une sorte d'addition fastidieuse. On pose une série successive de chiffres, et l'on calcule la somme. Or les quatre règles, et l'addition surtout, m'ont de tout temps inspiré une insurmontable aversion.

Je veux cependant me rendre un compte plus ou moins exact de la somme générale inscrite à mon actif, afin d'y voir clair en moi-même. Cela posé, j'achève à grands traits le fusain de ma silhouette.

A ma sortie de l'Université, je suivis les cours de l'école de Grignon, avec la même facilité d'assimilation, mais sans goût particulier, en homme qui sait d'avance que des occupations agricoles lui incomberont dans l'avenir. J'avais pour ainsi dire la condescendance de m'abaisser à ces études, puisqu'elles ne suffisaient pas, selon moi, ni à répondre à l'ampleur de mes facultés, ni à satisfaire mes ambitions. Mon passage à l'école me laissa toutefois deux résultats pratiques : le premier, c'est que l'agriculture cessa d'être à mes yeux un conte de la mère l'Oie, dont eût pu me berner le premier intendant venu ; le

second, c'est qu'à cette existence en plein champ et en plein air, j'amassais une provision de santé et de forces musculaires grâce à laquelle je pus impunément braver les dangers d'une vie telle que je la menais plus tard à Paris.

Car les années suivantes, à part quelques rares apparitions en Pologne où m'appelait ma tante, toujours avec l'idée de m'y faire épouser une héritière triée sur le volet, s'écoulèrent pour moi entre Paris et Rome. Paris m'attirait surtout. Bien que j'eusse alors une assez bonne opinion de ma personne, bien que j'attribuasse à mon esprit plus de valeur que je ne lui en reconnais aujourd'hui, bien qu'enfin ma fortune et mon rang social m'eussent fait acquérir de l'aplomb et beaucoup de confiance en moi-même, je n'en commençais pas moins par jouer des rôles fort naïfs sur cette grande scène du monde. D'abord, je tombai bêtement amoureux de mademoiselle N... de la Comédie-Française et je me mis en tête de l'épouser. Ce qu'il se déroula d'imbroglios tragi-comiques de cette situation, j'éprouve encore une certaine confusion à me le rappeler. Plus tard, je me laissai prendre plus d'une fois au piège, mais il arrivait aussi que je mettais bonne grâce à m'y laisser choir moi-même. La femme française, comme la femme polonaise d'ailleurs, eût-elle gardé intacte ou compromis sa vertu, pour peu qu'elle soit jeune et qu'elle appartienne aux sphères élégantes de la société, me fait toujours songer à un maître d'armes. De même que tout tireur a besoin de se faire la main à ses heures de salle, de même ces dames s'escriment sur le terrain du sentiment. Jeune,

titré, pas plus laid que le diable, je fus souvent convié à ce genre d'exercice, et je pris, dans la simplicité de mon cœur, ces séances au sérieux. Aussi m'arriva-*t-il d'y subir de sérieux assauts ; je n'en emportai pas* de profondes entailles, mais en tout cas d'assez douloureuses piqûres. Ce temps d'épreuve fut relativement assez court. En un tel monde et en une telle vie, chacun doit payer son tribut de naïveté. Bientôt cependant se leva pour moi le jour de la revanche ; je soldai mes arrérages, et si d'aventure on me forçait encore la main, c'est que je prenais plaisir à me voir désarmé.

Mon nom et ma fortune me donnant un facile accès dans tous les mondes, je me mis à les étudier en leurs propres demeures, depuis les vieux hôtels où s'abritent les champions du légitimisme, jusqu'aux palais luxueux des hauts barons de la finance, en passant par ces sphères auxquelles Dumas fils et Sardou ont coutume d'emprunter les marquises, princesses et comtesses de leurs comédies. Ce qui m'y attirait, c'était toujours la femme fine, nerveuse, avide d'impressions nouvelles et de jouissances, mais absolument dépourvue d'idéal et plus perverse souvent que les romans qu'elle a coutume de lire. Sa moralité ne s'appuie ni sur les bases religieuses, ni sur la tradition du devoir. Un monde étincelant après tout. Les heures de salle s'y prolongent du jour à la nuit, maintes fois périlleuses puisqu'il n'est pas d'usage d'y moucheter la pointe de son épée. Parler des succès que j'y pus obtenir serait le propre d'un fat ; qu'il me suffise de rappeler que je m'efforçai de maintenir les traditions paternelles.

Les cercles inférieurs de ce monde confinent aux

régions supérieures du demi-monde. Il est plus dangereux qu'il ne le paraît à première vue. Son cynisme se cache sous des apparences artistiques. Si je n'y ai *pas laissé trop de plumes*, c'est que je m'y suis trouvé mêlé, alors que j'avais déjà bec et ongles pour me défendre. On peut dire de la vie parisienne en général qu'elle laisse fortement moulus ceux qui s'échappent de dessous sa meule. Les victoires qu'on y remporte peuvent se comparer aux triomphes de Pyrrhus. J'ai dû à la vigueur naturelle de mon organisme d'avoir pu sortir sain et sauf de ce laminoir, mais mes nerfs n'en restent pas moins diablement endoloris.

Paris, cependant, possède une supériorité incontestable sur tous les autres grands foyers de la vie humaine. Je ne connais pas de ville où les germes de science et d'art, les idées les plus hautes en tout genre circulent aussi largement dans les airs et imprègnent davantage le cerveau humain. L'intelligence ne s'y assimile pas seulement toutes les découvertes du domaine de l'esprit, elle s'y dépouille de partialité, elle s'emplit de tolérance, elle se civilise en un mot. Oui, elle se civilise... car partout ailleurs, en Italie, en Allemagne, en Pologne, j'ai rencontré de très fortes têtes, c'est vrai, mais si obstinées à ne vouloir admettre qu'il pût exister quelque chose en dehors de l'angle de leur rayon visuel, si exclusives, si barbares, que toute entente devenait impossible pour ceux qui désiraient maintenir la liberté de leurs jugements.

A Paris, il n'existe pas d'infirmité de ce genre. De même que, dans son cours rapide, le torrent arrondit les pierres par leur mutuel frottement, de

même les courants de la vie y polissent et humanisent l'esprit. Nul doute que, sous l'action de ce courant, mon cerveau n'ait, lui aussi, acquis le poli du cerveau de l'homme civilisé. Je sais aujourd'hui excuser bien des faiblesses ; je ne pousse pas des cris de paon pour peu que j'entende émettre une opinion contraire ou absolument étrangère à mes idées. Il pourrait se faire que ce respect des convictions de tout genre aboutît à l'indifférence et nous enlevât l'énergie nécessaire à l'action. Tant pis ! je ne saurais plus modifier ma nature.

Donc ce courant intellectuel m'entraînait. Je m'y submergeais tout entier. Si mes relations mondaines, les salons, les boudoirs de certaines beautés en renom, le club occupaient une grande partie de mon temps, ils ne l'absorbaient point tout à fait. Je nouai de nombreuses relations avec les célébrités scientifiques et littéraires du jour. Mon instruction gagna à s'y voir complétée en plus d'une matière. D'ailleurs, je suis un être au plus haut point conscient de lui-même. Il m'arrive souvent d'envoyer au diable ce second « moi » qui analyse et qui dissèque le premier, et ne lui permet jamais de former aucun projet, de s'abandonner à aucun sentiment, à aucune volupté, à aucune passion. Cette conscience du moi peut être la marque d'une culture plus raffinée de l'esprit, mais elle amoindrit singulièrement la force de nos sensations. Porter, en soi, un critique dont l'œil est constamment ouvert, c'est détacher de l'âme une des parties essentielles à son ensemble, donc c'est ressentir la vie et ses impressions, non plus dans leur ensemble,

mais avec la parcelle séparée du tout. Je ne saurais comparer la fatigue que nous laisse un tel exercice, qu'à la lassitude de l'oiseau condamné à ne voler que d'une aile. Et puis, cette conscience de soi-même, trop développée, amoindrit notre initiative. Sans elle, Hamlet percerait dès le premier acte son oncle de part en part, et entrerait en toute tranquillité d'âme en possession de son héritage.

En ce qui me concerne, s'il est vrai qu'elle me détourne parfois de certaines résolutions imprudentes, elle me harcèle, elle m'empêche de recueillir et de concentrer mes forces sur une idée, ou sur une unique entreprise. Je porte ainsi constamment en moi deux êtres bien distincts : tandis que l'un dépose et juge sans cesse, l'autre, toujours accusé, se voit à la fois privé de toute liberté et de toute décision. Cette pensée m'obsède. Bien loin de jamais secouer le joug, j'en subirai, au contraire, la tyrannie croissante à mesure que s'aiguiseront les facultés critiques de mon for intérieur. Même à l'heure de ma mort, j'analyserai encore le Ploszowski expirant, à moins que mon cerveau ne s'égare tout à fait dans le délire de la fièvre. Je tiens sans doute de mon père cet esprit de synthèse qui me pousse à généraliser les faits. Nulle autre science ne m'a plus invinciblement attiré que la philosophie. Mais du temps de mon père, cette science n'embrassait ni plus ni moins que l'universalité des mondes et des êtres, elle semblait posséder la solution de tous les problèmes. Aujourd'hui qu'elle s'est faite plus humble et avoue l'inanité de l'ancienne acception de sa forme, elle n'existe que comme une philosophie spéciale, adaptée à certaines

branches du savoir humain. J'en arrive à conclure que notre esprit a aussi sa tragédie, qui découle de l'aveu même de notre impuissance. Je n'ai point la prétention de passer pour un philosophe de profession, car, ainsi que je l'ai confessé plus haut, je ne suis rien de mon état; mais je m'intéresse, en ma qualité d'être pensant, au mouvement philosophique moderne; j'en ai subi et j'en subis encore l'influence; je me trouve donc en droit de parler de ce qui est entré dans la composition de mon être et de ce qui a concouru à la formation définitive de ma personnalité intellectuelle et morale.

Je ferai remarquer avant tout que mes croyances religieuses, rapportées intactes du collège, ne résistèrent point à la lecture de certains traités de philosophie naturelle. S'ensuit-il, de là, que je sois athée? Nullement. Cela pouvait être de mise au temps où celui qui ne croyait pas à l'âme invoquait la matière, et se trouvait satisfait par cette formule. Il n'y a plus aujourd'hui que des philosophes de petit clocher à vouloir maintenir une position aussi reculée. La philosophie actuelle ne préjuge plus de pareils principes. Aujourd'hui, aux questions de ce genre, elle répond simplement : « J'ignore » et son « j'ignore », elle le greffe pour ainsi dire aux âmes. Aujourd'hui, elle soumet à une analyse exacte les phénomènes psychologiques sous toutes leurs formes; mais interrogez-la sur l'immortalité de l'âme par exemple : sa réponse sera toujours la même : « J'ignore ». En effet, non seulement elle ne sait rien, mais elle est encore impuissante à rien apprendre et à rien enseigner.

Il me sera donc facile désormais de définir l'état de

mon esprit, il se résume en deux mots : « J'ignore et j'ignore. » C'est là, c'est dans cette impotence avérée de l'intellect humain que consiste notre tragédie à tous. Car sans m'arrêter à ce fait, que le principe immatériel de notre être exigera toujours et à tout prix la solution de certains problèmes métaphysiques, n'est-ce pas là une question de la plus vive, de la plus réelle importance, qui touche et qui préoccupe l'homme toute sa vie? S'il y a là-haut quelque chose d'éternel, les malheurs et les pertes d'ici-bas se réduisent à zéro. On pourrait leur appliquer l'exclamation de Hamlet : « Eh bien! que le diable prenne le deuil, moi, je préfère la pelisse doublée de zibeline. » « Je me résigne à la mort, a écrit quelque part Renan, mais à condition de savoir qu'elle peut m'apporter profit. » Or la philosophie lui répond : « Je l'ignore ». Et l'homme se débat au milieu de cet inconnu, avec cette angoisse que, s'il pouvait trouver un point d'appui, de ce côté ou de l'autre de la tombe, il respirerait plus librement. Que faire cependant? Devons-nous condamner la philosophie, parce que lasse d'édifier des systèmes, prêts à crouler au moindre souffle — véritables châteaux de cartes, — elle s'est rejetée vers l'analyse et la coordination des phénomènes accessibles à notre entendement? Je présume, toutefois, que nous sommes en droit de venir lui dire : « Oui, j'admire ta lucidité, la rigueur de ton analyse; mais tu n'en es pas moins la source de mes maux. Tu n'as pas, ainsi que tu le confesses toi-même, le pouvoir de résoudre les questions que je te pose, et tu en as eu assez pour miner la foi que j'avais vouée à la science, à cette science qui répondait non seulement d'une manière décisive à

mes doutes, mais qui me réconfortait et me calmait. Ne pense pas m'abuser davantage en me disant que, comme tu n'affirmes rien, tu me laisses la liberté de tout croire. Tu mens! Ta méthode, tes tendances, ta raison d'être, en un mot, ne sont que criticisme et que doute. Cette méthode, ce scepticisme, tu les as inoculés à mon âme; tu m'en as fait une seconde nature. Tu as passé la pierre infernale sur toutes ces fibres de mes croyances les plus intimes, de sorte que, si je voulais croire aujourd'hui, je n'en trouverais plus la force. Tu admets que j'aille m'agenouiller à la messe pour peu qu'il m'en prenne la fantaisie mais tu m'as empoisonné du venin du doute, au point que je me sens désormais sceptique vis-à-vis de toi-même, vis-à-vis de mon propre scepticisme. Et j'ignore! j'ignore! j'ignore! et je me débats, et mes esprits s'égarent au milieu de ces ténèbres.

Rome, 12 janvier

Je me suis laissé entraîner hier, en écrivant ces notes; mais je crois avoir mis à nu la pourriture de mon âme et celle de l'âme humaine en général. La solution de ces problèmes me laisse indifférent à certaines heures; il en est d'autres, au contraire, où elle me tourmente d'une obsession d'autant plus aiguë, que c'est là une souffrance secrète, soigneusement refoulée. L'homme veut, en effet, savoir ce qui l'attend, afin de pouvoir régler sa vie en conséquence. Que de fois ne me suis-je pas dit : « C'en est assez! Puisque tu ne sortirais jamais de ce cercle vicieux, pourquoi chercher à y pénétrer? » N'ai-je pas tout ce qu'il faut

en moi, pour rassasier et contenter la bête? Hélas! d'aussi vains arguments ne parviennent pas toujours à me satisfaire. On prétend que la nature du Slave le pousse au mysticisme et à la pénétration du mystère de l'au-delà. J'ai constaté pour ma part, que c'était là, en effet, l'évolution dernière de tous nos grands écrivains. Et moi-même, si je me suis plu à étaler ces angoisses, c'est que j'avais pour but de me rendre un compte exact de l'état présent de mes esprits. L'homme éprouve quelquefois le besoin de se justifier à ses propres yeux. Avec ce « j'ignore » au fond de l'âme, je n'en observe pas moins mes préceptes religieux, sans me reprocher pour cela de manquer de franchise ou de sincérité. Il n'en serait plus de même si au doute et à l'ignorance qui m'obsèdent, je pouvais répondre par l'affirmation catégorique suivante : « Je sais qu'il n'y a rien au delà? » Mais notre scepticisme est loin d'être une négation absolue : c'est plutôt un fatigant et douloureux soupçon, la supposition du néant possible, une brume épaisse qui nous entoure, qui nous oppresse et dérobe la lumière du jour à nos yeux. Et moi, j'étends mes mains suppliantes vers ce soleil caché par l'opacité du brouillard. Et j'estime n'être pas le seul à l'invoquer : car cette prière de tous les sceptiques qui, comme moi, vont à la messe le dimanche, ne devrait-elle pas se borner à ces mots si simples : « Seigneur, dissipez le brouillard! »

Rome, 13 janvier.

Il me reste trois ou quatre jours à peine avant mon départ, et j'en profite pour résumer ce que j'ai

précédemment écrit à mon sujet. Je suis un homme un peu las, très impressionnable et très nerveux. J'ai la conscience du moi poussé au suprême degré : mon instruction est suffisante : ce qui revient à dire que je puis me considérer comme un être à l'intelligence assez développée.

Mon scepticisme, ce scepticisme élevé au carré, exclut en moi la possession d'immuables principes. Je vois, j'observe, j'analyse ; il me semble parfois avoir saisi la raison véritable des choses ; mais je suis toujours prêt à douter du résultat final de mes déductions. J'ai déjà parlé de mes sentiments religieux. En ce qui touche mes convictions sociales, je suis conservateur, autant que peut l'être un homme de ma condition, et, en tant que cet esprit de conservation correspond lui-même à mes goûts. Ai-je besoin d'insister sur l'énorme distance qui sépare ces opinions de toute doctrine qui tendrait à les ériger en un dogme indiscutable? Je me trouve trop civilisé, trop policé, pour pencher d'une manière absolue, soit du côté de l'aristocratie, soit vers la démocratie proprement dite. On s'arrête encore à ces formules, au fond de quelque vieille gentilhommière, dans ces coins reculés de province où les idées parviennent comme les modes, en retard de quelques années. Depuis qu'il n'existe plus de privilèges, la question me semble vidée. Là, au contraire, où la maintiennent encore les préjugés, elle est devenue, non une question de principe mais de vanité ou de nerfs. J'aime les gens aux conceptions larges, au système nerveux sensible, et je les recherche partout où il me paraît plus facile de les rencontrer.

Je les aime comme j'aimerais une œuvre d'art, comme j'aime une belle nature, ou de belles femmes. Car je possède avec le goût de l'esthétisme des nerfs subtils, aiguisés jusqu'au raffinement. Tout y a concouru, mon impressionnabilité innée, aussi bien que l'éducation première que j'ai reçue. Cette impressionnabilité esthétique me procure autant de jouissances qu'elle m'a déjà causé de cruels mécomptes. Mais elle m'a rendu et me rendra souvent un inappréciable service, celui de me préserver du cynisme, autrement dit de la corruption suprême. Elle me tient donc en quelque sorte lieu de morale. Je ne me rendrai jamais coupable de certaines faiblesses, non pas tant parce que je les considère basses en elles-mêmes, mais parce que leur laideur répugne à mon culte du beau. Bref, si je me crois, en certaines occasions, capable d'une semi-perversité, je n'en demeure pas moins un honnête homme ; — mais suspendu, hélas ! entre ciel et terre, — puisque ni mes croyances religieuses ni mes convictions sociales ne sauraient me tenir lieu de base et de point d'appui.

Avant d'en finir avec cette synthèse, un mot encore au sujet de mes prétendues aptitudes. Mon père, ma tante, mes camarades, mes amis y croient tous avec fermeté. Mais l'improductivité slave ne dissipera-t-elle pas ces belles espérances fondées sur ma personne? A en juger par mes actes, et surtout par ce fait indéniable, que je n'ai jamais réussi à rien accomplir d'utile soit pour moi, soit pour les autres, il faudrait, je le crains, conclure par l'affirmative. Cet aveu m'est plus pénible qu'on ne pourrait le supposer, et mon ironie se transforme alors en amertume. Cette

argile dont Dieu a tiré les Ploszoswski n'est-elle pas une terre stérile, puisque les germes semés y poussent et s'y développent, mais sans jamais produire de grains ni de fruits? Si du moins, en dépit de cette stérilité ou de cette impuissance, je portais en moi quelque faculté géniale, je pourrais du moins m'appeler un génie sans portefeuille. Oui, génie sans portefeuille! le mot me paraît bien approprié à la circonstance; je devrais, il me semble, prendre un brevet d'invention pour cette trouvaille. Et ne puis-je y trouver une consolation? car ce n'est pas à moi seul, je le jure, qu'il convient d'appliquer ce mot: Mon nom est légion. Improductibilité slave, c'est bien: *Génie sans portefeuille*, c'est mieux encore! C'est là un pur produit des rives de la Vistule. Je le répète: « Mon nom est légion ». Il n'est pas de pays au monde où l'on gaspille avec plus de profusion d'aussi précieuses facultés, et où ceux-là mêmes qui produisent beaucoup en arrivent à produire si peu, si infiniment peu, quand on mesure leurs œuvres, aux dons que leur a si largement dispensés la Providence.

Rome, Babuino, 14 juin.

Seconde lettre de ma tante plus pressante encore pour me faire hâter mon voyage. Je pars! c'est dit, je pars! uniquement par affection pour vous, chère tante, je vous l'assure; car j'aurais plus d'un motif à ne pas bouger d'ici. Mon père se sent indisposé; il éprouve des engourdissements de toute la moitié du corps. Notre médecin est venu le voir; mais mon

père s'est empressé, selon son habitude ordinaire, de serrer les remèdes prescrits au fond d'une armoire. « Tiens! — me dit-il un jour, qu'il l'ouvrait en ma présence, et que le long des planches j'aperçus une rangée de fioles, de flacons, de bocaux, de boîtes et de petites boîtes, — si l'homme le mieux portant de la terre se résignait à avaler ces drogues, il y a longtemps qu'on ne le compterait plus au nombre des vivants. » Cette manière d'envisager la médecine ne lui a pas encore été préjudiciable jusqu'à ce jour; mais je ne me sens pas rassuré pour l'avenir.

Le second motif de ma répugnance à m'éloigner de Rome, ce sont ces projets bien connus de ma tante. Inutile de dire qu'elle a toujours mon mariage en tête. J'ignore si elle s'est déjà arrêtée à un choix ou si elle en est réduite à le chercher encore. Quoi qu'il advienne, elle ne se cache nullement de ses noirs desseins. « Un parti tel que tu en représentes un provoquera aussitôt la guerre des roses rouges et blanches », m'écrit-elle dans sa dernière lettre. Mais moi, je me sens las; je ne me soucie nullement de devenir l'enjeu d'une guerre, et surtout comme Henri VII, de terminer cette nouvelle guerre des roses par un mariage. Je me garderais bien de répéter ces propos à ma tante; mais à moi-même, et dans mon for intérieur, je me dis tout bas: « Non, je n'aime pas les Polonaises ». J'ai trente-cinq ans, j'ai beaucoup vécu, je me suis trouvé mêlé à mainte aventure galante. Eh bien! de ces aventures ou de ces rencontres, j'ai emporté le sentiment bien arrêté que voici: les Polonaises sont les femmes les plus exigeantes et les plus fatigantes de la terre. J'ignore si elles ont en général plus de vertu que

les Italiennes ou que les Françaises ; je sais seulement qu'elles sont de beaucoup plus pathétiques. J'ai froid dans le dos rien que d'y penser. Car je conçois l'élégie de la cruche cassée, alors qu'on en a vu pour la première fois les débris à ses pieds ; mais renouveler cette élégie et retomber dans les mêmes déclamations, au sujet d'une cruche cent fois recolée, non ! cela tourne trop à l'opérette. Ah ! ce rôle peu enviable du spectateur sensible, auquel les convenances imposent le devoir de prendre ces larmes et ces soupirs au sérieux. Etranges, fantastiques créatures, au tempérament de poisson et à la tête de feu ! Leurs sentiments n'ont ni simplicité, ni gaieté. Elles s'attachent aux formes extérieures des choses, et s'inquiètent peu de leur valeur intrinsèque. La Polonaise vous échappera toujours. Ayez affaire à une Italienne ou à une Française, et posez logiquement vos prémisses ; vous pouvez toujours en tirer un « ergo » final. Avec la Polonaise jamais, Quelqu'un n'a-t-il pas dit que, lorsqu'un homme prétend que deux fois deux font cinq on arrive à lui prouver son erreur, et partant à la rectifier ? La femme, au contraire, soutiendra que deux et deux sont une lanterne, et alors vous vous briseriez la tête contre la muraille, plutôt que de lui faire changer d'avis. Ainsi, selon la logique spéciale aux Polonaises, deux fois deux ne sont jamais quatre, mais indifféremment et selon le besoin de la cause, tour à tour une lanterne, de l'amour, de la haine, un chat, des larmes, le devoir, le mépris ; bref une diversité infinie d'arguments que vous ne sauriez ni supputer ni prévoir et contre lesquels il vous est impossible de vous prémunir. Peut-être la vertu des Polonaises est-elle mieux gardée que celle

des autres femmes, grâce à tous ces pièges à loup, et aussi parce que ceux qui l'assiègent se voient souvent exposés à mourir d'ennui. Mais ce qu'il m'est difficile de leur pardonner surtout, c'est que ces pièges à loup, ces palissades, ces contrescarpes, ces retranchements, cette obstination acharnée à la défense sont, en fin de compte, mis en jeu non pas tant pour repousser l'assaillant que pour permettre à l'assiégée de bénéficier des émotions de la lutte et d'invoquer les circonstances atténuantes.

Un jour que je traitais cette question avec tous les ménagements possibles, car je m'adressais à une femme fort spirituelle de mon pays, née d'un père italien, semi-polonaise par conséquent, elle me répondit, après m'avoir laissé parler :

— Vous avez en cette matière l'opinion du renard qui fait le guet au pied d'un pigeonnier. Il vous déplaît, et vous éprouvez de l'humeur à voir les colombes nicher d'ordinaire si haut, et voler d'un vol plus léger que celui des poules. Tout ce que vous me dites revient plutôt à l'honneur de la Polonaise.

— Et comment cela, je vous prie?

— Comment? Parce que, plus la Polonaise est insupportable en tant que femme d'autrui, plus elle doit vous paraître désirable, lorsqu'une fois elle est devenue la vôtre.

Je me trouvai mis au pied du mur et ne sus, sur le coup, trouver de réponse plausible. Ai-je à ce sujet l'opinion du renard au guet sous le pigeonnier? Je l'ignore. Nul doute cependant que, si je devais me marier un jour, et surtout épouser une Polonaise, je ne la choisisse parmi les colombes qui volent très haut, et qui sont blanches de plumage.

Je me mets là dans la situation du poisson auquel on demanderait à quelle sauce il aimerait se voir mangé, et qui nous répondrait avec raison qu'il préférerait ne pas être mangé du tout. J'en reviens aux reproches que je vous adressais tout à l'heure, mes belles concitoyennes. Vous aimez en général le drame dans l'amour, plus que l'amour lui-même. Il est une reine enchantée, en chacune de vous. C'est en cela que vous différez immensément des femmes étrangères. Vous estimez toutes nous témoigner une grâce et un bienfait qui n'ont pas de prix en nous permettant de vous adorer. Aucune d'entre vous ne consentirait à n'être que le complément ou le supplément de la vie d'un homme. Vous voulez nous voir exister pour vous, mais vous n'avez nulle envie vous-mêmes de nous consacrer votre vie. Et puis vous préferez vos enfants : votre mari est destiné d'avance à vous servir de satellite. Oui, j'ai vu et constaté ce fait plus d'une fois. Telles je vous ai trouvées en très grand nombre, du moins : Çà et là brillent quelques rares exceptions, on dirait des diamants jetés dans du son. Ah ! chères princesses, souffrez que je vous adore de loin !

Repousser une fois pour toutes au second plan tout autre but et tout autre idéal, brûler chaque jour en guise d'encens sur l'autel de la femme, et qui pis est sur celui de sa propre femme : non, mesdames, avouez que c'est là nous accorder trop peu.

Il est vrai que ma conscience à l'affût me pose aussitôt cette question : « Mais qu'as-tu donc de mieux à faire au demeurant? Quels sont tes projets ou ton but? En vérité! s'il est quelqu'un de destiné à brûler en holocauste ; n'est-ce pas toi? » Non pas;

palsembleu ! Il nous faut tellement modifier notre vie dans le mariage, renoncer à tant d'habitudes, de goûts, d'aises, d'inclinations, que seul un véritable et profond amour peut nous compenser ces sacrifices. Le mariage est un acte si prodigieux de volonté et de foi en la femme aimée, que je ne m'y déciderai jamais. C'est bien convenu. Je demande à ce qu'on ne m'assaisonne à aucune sauce.

Varsovie, 21 janvier.

Je suis arrivé ce matin, après m'être arrêté à Vienne, ce qui m'a épargné la fatigue d'un voyage trop précipité. Il est tard, mes nerfs m'empêchent de dormir ; je m'assieds donc pour tracer quelques mots. Sniatynski avait raison : cela entre peu à peu dans mes habitudes et me procure un véritable délassement. Quel joyeux accueil ! et quelle excellente personne que ma tante ! Son émotion la prive de sommeil, elle aussi sans doute ; de même qu'elle lui avait enlevé l'appétit à table. A Ploszow, aux heures de ses repas, elle a coutume d'entrer en discussion avec M. Chwastowski, son intendant, un gentilhomme d'ancienne date, qui lui tient tête et lui réplique dent pour dent. Lorsque la dispute en est arrivée à ce ton aigu, où il semble qu'une rupture devient inévitable, alors seulement ma tante s'enferme dans un majestueux silence, et mange avec un appétit voisin de la fureur. Aujourd'hui, elle dut se borner à gronder ses domestiques ce qui ne lui suffit certainement pas. Son humeur, toutefois, demeura des plus enjouées, et ce que recélaient de tendresse contenue les regards qu'elle me

jetait de temps en temps, nulle plume ne réussirait à le décrire. Dans le cercle restreint de ses intimes, on m'appelle son fétiche, ce qui, d'ailleurs, la met fort en colère.

Mes présomptions et mes craintes se trouvent vérifiées. Ce n'est plus seulement d'un projet qu'il s'agit, mais d'un choix définitivement arrêté. Ma tante a coutume de se promener à grands pas après son dîner et d'exprimer alors ses pensées à haute voix. Aussi, en dépit du mystère dont elle cherche à s'envelopper, m'a-t-il été facile de surprendre le monologue suivant :

— Jeune, beau, riche, merveilleusement doué, il faudrait qu'elle fût bien sotte, ma foi ! pour ne pas s'en éprendre à première vue.

Demain nous sommes invités à un pique-nique organisé par la jeunesse, en l'honneur de ces dames.

Varsovie, 25 janvier.

Je m'ennuie souvent au bal en ma qualité d'*homo sapiens !* les fêtes je les ai toutes en horreur, en tant que candidat au mariage, mais elles flattent parfois mes goûts d'artiste.

Quel beau spectacle que celui d'un large escalier, étincelant de lustres, orné de fleurs, et sur les marches duquel des femmes en toilettes de soirée montent lentement. Toutes, elles y apparaissent comme agrandies. Lorsqu'on les contemple de bas, traînant après elles leurs robes aux longs plis, elles vous font rêver aux anges du songe de Jacob. J'aime ce mouvement,

ces lumières, ces fleurs, ces tissus légers, enveloppant les jeunes filles comme d'une transparente vapeur. Et que dire des gorges, des épaules, des bras nus, sortant des mantilles, qui semblent se figer, se solidifier en quelque sorte à l'air, et y prendre quelque chose du poli et de la dureté des marbres. Mon odorat aussi se délecte, car j'adore les parfums délicats.

Le pique-nique a été des plus réussis. Il faut avouer que Staszewski excelle à organiser les réunions de ce genre. Nous sommes arrivés ensemble, ma tante et moi, mais je la perdis aussitôt de vue, car Staszewski accourut lui offrir son bras au bas de l'escalier. Pauvre chère tante! elle se drapait dans sa mantille doublée d'hermine; c'est le vêtement des jours de cérémonie. On l'appelle — tant on respecte cette tradition — « l'auguste pèlerine ». Quant à moi, je m'arrêtai un instant au seuil de la salle de danse, afin de l'embrasser d'un coup d'œil qui me permît de m'orienter parmi les invités. Singulière sensation que l'on éprouve à se retrouver ainsi, après quelques années d'absence, en face de visages connus. On se rend compte alors, à les voir défiler sous vos yeux, que ces figures nous sont plus familières que celles que nous avons coutume de rencontrer ailleurs.

Et pourtant, c'est en étranger qu'on les étudie, qu'on les observe, qu'on en tire ses impressions. Dira qui voudra, notre société polonaise est un monde d'une élégance exquise. J'y ai noté bon nombre de visages, beaux ou laids, mais tels qu'une civilisation ancienne et raffinée est seule capable de les produire. J'ai surtout admiré les femmes. La rondeur juvénile de leur cou et de leurs épaules me faisait songer à ces fins

biscuits, produits de la manufacture de Sèvres. Elles ont je ne sais quelle grâce charmante, je ne sais quoi de parfait et de fini. Oh ! ces pieds de déesse entrevus, ces mains si fines ; ces contours délicieux de la nuque et du front ! Non, en vérité : on ne singe pas l'Europe chez nous ; on en est.

J'en étais là de mes pensées et je me demandais quel pouvait être, parmi ces fronts ou ces corsages charmants, celui que me destinait ma tante, lorsque Sniatynski et sa femme vinrent m'arracher à ma rêverie. Lui, je l'avais piloté, il y a de cela quelques mois à Rome. Je la connais elle aussi. Elle me plaît avec son visage si doux. Et puis, elle appartient à cette catégorie d'épouses, qui n'absorbent point la vie de leurs maris, mais qui leur consacrent la leur au contraire. Nous causions depuis quelques instants, lorsqu'une toute jeune fille vint se glisser entre nous. Après avoir échangé quelques mots rapides avec madame Sniatynska, elle se retourna soudain vers moi, me tendit sa petite main gantée, et m'apostropha en ces termes :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, Léon ?

Cette question, je l'avoue, me laissa fort perplexe. Je cherchais en effet vainement à me rappeler quelle pouvait être la suave figure que j'avais devant les yeux. Je serrai cette petite main, je secouai la tête et me mis à répéter, un sourire stéréotypé sur les lèvres :

— Mais comment donc, au contraire, charmé ! comme tout homme enfin qui s'efforce d'observer les règles de la politesse puérile et honnête voulue.

Ma mine devait paraître assez niaise en la circonstance, car madame Sniatynska éclata de rire :

— Eh ! quoi, s'écria-t-elle, vous ne la reconnaissez donc vraiment pas ? Mais c'est Angèle P...

Angèle, ma cousine ! comment, diable ! l'eus-je reconnue ? Voilà dix ou onze ans qu'elle m'était un jour apparue, en robe courte de fillette. Il m'en souvient ; c'était au jardin, à Ploszow : elle avait des bas rouges, et comme les cousins lui piquaient sans pitié les jambes, la pauvrette piaffait comme un petit cheval échappé. Oui, comment aurais-je pu reconnaître aujourd'hui que ce corsage orné de violettes, ce ravissant visage, ces yeux si expressifs et sombres ; que cette jeune fille en un mot, dans tout l'épanouissement de sa grâce, n'était autre que la gamine aux jambes grêles d'autrefois ? Oh ! qu'elle est jolie ! la chenille s'est transformée en papillon ! Je la saluai une seconde fois, et plus cordialement que la première. Puis comme les Sniatynski s'éloignaient tout égayés de l'incident, elle me dit que ma tante et sa mère l'avaient envoyée vers moi, pour me prier de venir les rejoindre. Je lui offris mon bras, et nous nous dirigeâmes ainsi vers le fond de la salle.

Un trait de lumière éclaira soudain mon esprit. Certes, ma tante ne peut avoir qu'Angèle en vue. Voilà donc le mystère et la surprise dévoilés du coup. Ma tante avait toujours beaucoup aimé cette enfant et prenait fort à cœur les tracas financiers de madame P... Une chose m'étonnait, c'est que je n'eusse point trouvé la mère et la fille installées chez nous, mais je ne m'arrêtai pas longtemps à cette question. Je préférais regarder Angèle. Comme bien on pense, c'est elle qui, désormais, parmi toutes les jeunes filles du bal, attirait seule mon attention. La mode veut que l'on

porte cette année des gants ne dépassant pas la hauteur du coude; j'ai donc pu remarquer tout d'abord que, sur le bras d'Angèle, passé sous le mien, glissaient les reflets d'un duvet un peu trop abondant peut-être. Angèle, cependant, n'est pas ce que l'on appelle une brune, bien qu'elle paraisse l'être à première vue. Ses cheveux ont des lueurs de bronze doré : les yeux, à les regarder de près, sont de nuance claire, alors qu'ils semblent noirs de loin, à l'ombre de leurs cils extraordinairement longs. Par contre ses sourcils noirs comme le jais décrivent une courbe d'arc la plus pure. Le trait caractéristique de cette tête gracile, au front bas de déesse, consiste en cette exubérance de cheveux, de sourcils, de cils, de duvet qui au bas des joues a la transparence veloutée d'une fleur. Cette richesse de teintes capillaires peut un jour assombrir et durcir sa beauté; aujourd'hui, elle est si jeune encore, qu'on n'y voit qu'une preuve de la vitalité et de la puissance de son organisme. Ce n'est point une froide poupée que mes yeux découvraient en cette jeune fille, mais une femme pleine de sève, de chaleur et d'attraits. C'est bien là le type rêvé par moi. Ma tante, qui, si elle a entendu parler de Darwin, le considère comme un fort vilain personnage sans doute, n'en a point mis, malgré elle, d'ailleurs, ses théories de sélection en pratique. Oui, encore une fois, c'est bien là mon type. Cette fois-ci, je l'avoue, on a mis à l'hameçon un appât de première qualité.

Une sorte de courant électrique se communiqua de son bras au mien. Je voyais du reste que je faisais impression, et ma confiance en moi-même s'en trouvait accrue. L'examen auquel je me livrai en ma

qualité d'artiste, sur l'ensemble et les particularités de sa personne, acheva de me séduire. Il est de ces visages qui semblent la transposition ou l'interprétation vivante d'une symphonie musicale ou poétique. Tels m'apparaissaient les traits d'Angèle. En elle rien de vulgaire. L'éducation que reçoivent les jeunes filles de race patricienne leur inocule la pudeur, comme on inocule le vaccin aux enfants. Angèle a cette pudeur ; mais de dessous la candeur de cette innocence, perce la flamme d'un tempérament ardent. Quel contraste étrange. C'est comme si l'on disait « le diable innocent ».

Je la soupçonne pourtant d'avoir un brin de coquetterie. Tout d'abord, elle se rend compte du charme qu'elle exerce. Consciente de l'admirable beauté de ses cils, elle les abaisse constamment et sans motif. Sa façon de soulever la tête et de regarder son interlocuteur est des plus gracieuses aussi. Peut-être ne se montra-t-elle pas tout à fait naturelle au début de notre entretien ; c'est que je l'avais intimidée. Quelques minutes suffirent à dissiper ce léger émoi et nous nous mîmes à causer à l'aise, comme si nous ne nous étions jamais quittés, depuis ces jours déjà anciens, passés ensemble à Ploszow.

Ma tante est impayable avec ses distractions ; je ne me soucierais guère de comploter avec elle. Le secret serait mal gardé ! A peine nous fûmes-nous approchés, Angèle et moi, à peine eus-je le loisir de saluer sa mère et d'échanger quelques mots de politesse, qu'à la vue de mon animation inusitée, les yeux de la chère femme rayonnèrent de joie. Elle eut un mouvement indéfinissable d'épaules, puis se tournant vers la mère d'Angèle, elle lui dit à très haute voix :

— La mignonne est charmante : ses violettes lui vont à ravir. N'avons-nous pas eu une heureuse idée *de la lui* montrer pour *la* première *fois*, au *milieu* d'un bal?

Madame P... demeura fort troublée : Angèle rougit, et moi je compris alors seulement pourquoi ces dames n'avaient pas pris leur pied-à-terre chez ma tante. C'est madame P... qui a dû en décider ainsi. A elles deux, elle et ma tante, elles ourdissaient leur trame depuis longtemps. Je crois que, si Angèle n'a pas assisté à leurs conciliabules, elle en a toutefois deviné le sujet, guidée par cette pénétration naturelle à toute jeune fille.

Afin de mettre un terme à l'embarras général, je me tournai vers ma cousine :

— Je vous préviens, lui dis-je, que je danse fort mal; mais comme on va s'arracher votre carnet, faites-moi la faveur de m'accorder une valse.

Elle me tendit le carnet en question, puis ajouta d'un petit ton résolu :

— Inscrivez-y ce que vous voudrez.

J'avoue que le rôle de mannequin que l'on tire à son gré, au jeu de ses ficelles, ne convient guère à mes goûts. Je n'aime pas me voir désarticulé. Aussi, désireux de marquer mon action personnelle dans la politique de ces deux dames, je pris les tablettes d'ivoire des mains d'Angèle et j'y traçai rapidement ces simples mots :

« Avez-vous compris que l'on veut nous marier? »

Elle les parcourut d'un regard ; puis, la figure pâlie, elle demeura quelques instants silencieuse, craignant peut-être que la voix ne lui fît défaut, ou bien

hésitante sur le choix de sa réponse. Enfin elle leva vers moi ses beaux cils, et me regardant droit dans les yeux :

— Je le sais, murmura-t-elle.

Maintenant, c'était elle qui m'interrogeait à son tour, non pas des lèvres, mais du regard. Puisqu'elle n'ignorait rien des projets de sa mère, ses pensées devaient tout naturellement se reporter vers moi; aussi n'eus-je aucune peine à pénétrer le muet langage de ses yeux. « Je sais, signifiait ce langage, que ma mère et ma tante désirent beaucoup nous voir nous entendre, et... »

Pour toute réponse j'entourai sa taille de mon bras, et l'entraînai dans le mouvement bercé d'une valse. Mes heures de salle me revinrent à la mémoire. Cette réponse expressive n'était-elle pas de nature à achever de porter le trouble dans ce cœur de jeune fille, émue déjà et surprise par la question inscrite au carnet? Et pourquoi, pensai-je, ne pas me plaire à susciter en elle cette émotion? Je ne dépasserai jamais les limites que je me suis assignées d'avance. Quant à savoir jusqu'où ce trouble peut conduire Angèle elle-même, je m'en inquiète fort peu à cette heure.

Ma cousine danse à ravir : elle valse précisément comme j'entends que doit valser une femme, avec une certaine passion, et un certain abandon entre les bras de son danseur. Je remarquai que les violettes de son corsage se soulevaient avec plus d'agitation que ne le comportait le mouvement assez mesuré de l'orchestre. Je compris que quelque chose s'opérait en elle. L'amour est un simple besoin physique, réprimé avec un soin jaloux par l'éducation et les exemples

donnés aux jeunes filles des hautes sphères de la société; il n'en reste pas moins invincible. D'où il résulte que, aussitôt qu'il leur est permis d'aimer, elles profitent souvent avec trop d'ardeur de l'autorisation accordée.

Angèle s'attendait, sans doute, à ce qu'après avoir écrit les mots que l'on sait, je ferais encore quelque allusion aux projets qui nous intéressaient tous deux. La valse finie, je m'esquivai, avec un malin plaisir de la voir déçue dans son attente. D'ailleurs, je voulais l'observer à distance. Décidément, c'est bien là mon type. Les femmes de ce genre de beauté m'attirent comme un aimant. Ah! si seulement elle avait trente ans, et si elle n'était pas la jeune fille qu'on s'est mis en tête de me faire épouser!

Varsovie, 30 janvier.

Ces dames se sont installées chez nous. J'ai passé toute la journée d'hier avec Angèle. Elle a à son âme plus de feuillets que n'en comptent d'ordinaire celles des jeunes filles de son âge. L'avenir se chargera d'emplir le plus grand nombre de ces pages; mais il y a là de la marge pour de fort belles choses. Elle a beaucoup de sensibilité, une intelligence très fine; elle possède, en outre, au plus haut point l'art d'écouter, toute recueillie en elle-même, fixant sur vous ses beaux yeux pensifs, largement ouverts. Toute femme qui sait écouter possède un moyen de plus de captiver les cœurs, parce qu'elle flatte ainsi une des fibres les plus sensibles de notre amour-propre. Angèle a-t-elle

conscience de ce fait, ou bien n'est-ce là qu'un de ces heureux instincts de coquetterie féminine? Elle a, d'ailleurs, tant entendu parler de moi, qu'elle en est arrivée à attribuer à mes paroles une vertu d'oracle. Mais, je le répète, elle n'est point dépourvue de coquetterie. Je lui demandai aujourd'hui ce qu'elle pourrait désirer avec le plus d'ardeur en ce monde? « Voir Rome », me répondit-elle en abaissant sur ses yeux la frange de ses longs cils; ce qui me la fit paraître charmante, au delà de toute expression. Elle se rend compte de l'attrait qu'elle exerce sur moi, et elle en éprouve du bonheur. Sa coquetterie est délicieuse, car elle découle d'un cœur transporté de joie, et qui veut plaire à un autre cœur choisi. Cette âme vole vers moi, comme l'insecte à la lumière. Pauvre enfant! qui se conforme avec tant de douceur à l'accord tacite de nos vieilles parentes. On peut observer d'heure en heure le singulier processus qui s'opère en elle. Et moi, ne devrais-je pas interroger ma conscience? « Puisque je me dis résolu à ne pas l'épouser, pourquoi venir alors troubler l'âme de cette innocente? » Hélas! je veux étouffer la voix de ces scrupules. Je me sens si heureux, si tranquille? Quel mal est-ce que je commets, d'ailleurs? Je ne cherche à paraître ni plus sot, ni plus aimable, ni moins antipathique que je ne le suis. C'est mon seul tort.

Angèle est descendue ce matin à l'heure du déjeuner, revêtue d'une ample blouse bleu marin, sous laquelle se trahissaient les purs contours de ses formes. J'avoue que ce que j'y pus deviner de grâces suffirait à me faire perdre les sens. Ses yeux semblaient endormis et comme encore baignés des tiédeurs du

rêve. C'est prodigieux tout l'effet que produit sur moi cette petite.

31 janvier.

Ma tante donne une soirée pour Angèle. Je suis chargé des visites d'invitation. Passé par chez les Sniatynski, où je m'attardai à bavarder longtemps. Je m'y sens si à l'aise? Cet aimable couple vit en un perpétuel mais apparent désaccord : c'est absolument le contraire de ce qui se produit chez les autres. D'ordinaire, lorsqu'il ne se trouve qu'une seule couverture dans un ménage, chacun des conjoints s'efforce de la tirer le plus possible à soi ; ici, c'est à qui réciproquement voudrait se la céder en entier. A les voir ensemble on arrive à se persuader que le bonheur n'est pas seulement dans les livres, mais qu'il pénètre aussi notre existence. Avec cela Sniatynski est doué d'une grande pénétration d'esprit, sensible comme un Stradivarius à toute note douteuse ou fausse, et jouissant en conscience absolue de sa félicité. Ce bonheur, il l'a voulu et il est parvenu à le posséder. Voilà ce qui me paraît surtout digne d'envie ! Causer avec des êtres aussi satisfaits de leur sort, m'a toujours procuré un véritable plaisir. Ils m'ont servi une tasse d'excellent moka, tel qu'on n'en déguste plus aujourd'hui que chez des littérateurs, et se sont mis à me questionner sur l'impression que m'avaient produite Varsovie et les miens, après uneaussi longue absence. Puis madame Sniatynska vint à parler du bal. Elle se doute bien un peu des projets de ma tante. Or, comme elle est originaire de Wolhynie, c'est-à-dire

du même pays qu'Angèle, et que ce sont là deux amies d'enfance, elle ne serait point fâchée de fourrer, elle aussi, le bout de son petit nez rose, dans cette histoire de mariage.

J'évitai cependant avec soin de toucher à toute question personnelle ; en revanche, nous parlâmes beaucoup de notre monde en général. Je dis à mes amis ce que je pensais du raffinement exquis de notre société. Sniatynski, sensible jusqu'à l'excès aux moindres éloges décernés à cette société dont il *fait partie, et en dépit du rôle de critique qu'il est* appelé à y exercer, fut pris d'un accès d'humeur joyeuse :

— Il me plaît, s'écria-t-il, d'entendre ce jugement tomber de tes lèvres ; car mieux que personne tu te trouves en mesure d'établir des comparaisons, et tu es en outre pessimiste de nature.

— Je ne sais, répliquai-je, si mon jugement ne devrait pas te paraître entaché de ce pessimisme inné.

— Et cela comment ?

— Parce que toute culture aussi raffinée que la nôtre me fait songer à ces caisses chargées de porcelaines ou de cristaux, sur lesquelles se détache en grosses majuscules ce seul mot « FRAGILE ! ». Toi, mon cher, dont l'esprit procède en droite ligne des anciens Athéniens, moi et quelques-uns de nos semblables, nous nous trouvons flattés de vivre en un milieu aussi policé. Mais s'il vous prenait, par hasard, fantaisie d'édifier quelque chose, sur une base aussi légère, prenez garde que les matériaux de votre bâtisse ne viennent à vous retomber sur la tête.

À ces mots, Sniatynski se leva comme mû par un

ressort. Il fit à grands pas le tour de la pièce, puis se précipita sur moi :

— Mais malheureux ! « ce raffinement exquis » ne nous fait-il pas honneur ? ne l'as-tu pas proclamé toi-même ? Et puis ne va pas croire qu'il n'y ait plus rien chez nous en dehors de cette culture. Tu nous arrives d'outre-monts, et tu parles comme si tu avais passé ta vie entière parmi nous.

— J'ignore, mon très cher, ce qu'il peut encore se trouver chez nous en dehors de cette culture. Mais je sais une chose : c'est que nulle part ailleurs, dans le monde, on n est frappé d'un manque aussi complet d'équilibre dans le développement intellectuel et moral des masses. D'un côté l'entière efflorescence, j'allais dire la déflorescence de cette culture ; de l'autre, la barbarie la plus profonde... les ténèbres.

La discussion s'échauffa si bien, que la nuit tombait déjà lorsque je pris congé de mes hôtes. Sniatynski me criait à la porte que, pour peu que je vinsse le voir plus souvent, il me montrerait les anneaux intermédiaires, reliant les deux bouts de la chaîne : des hommes, ni par trop raffinés ni rongés de scepticisme, ni arriérés ni barbares ; en un mot, des hommes sains, à trempe solide, qui agissent et qui savent vouloir. Je me trouvais sur le palier, qu'il me poursuivait encore de ses arguments.

— Ah ! fichtre, oui, vous ne ferez jamais rien qui vaille, vous autres ; mais vos enfants peuvent du moins devenir des hommes. Mettez-vous donc tous en faillite ; car si vous laissiez un héritage à vos descendants, eux non plus n'auraient jamais le courage de se mettre à l'œuvre.

J'estime cependant, qu'en thèse générale, la raison penchait de mon côté. J'ai fidèlement reproduit notre entretien, parce que depuis mon retour au pays, mes pensées reviennent avec persistance vers ce défaut d'équilibre. Un abîme sépare nos différentes classes sociales. Ceci est un fait avéré. En face de cet abîme, toute entente, toute action communes paraissent impossibles. Sniatynski, d'ailleurs, avoue lui-même que notre société se compose de couches supérieures empreintes d'une civilisation développée à l'excès et d'autres inférieures, où cette culture n'a pas encore pénétré du tout. C'est aussi là mon avis. En haut les plus fines pâtes de Sèvres ! de l'argile grossière, au bas. Ici, « *le Fragile* » des caisses au précieux contenu; là-bas, le *rudis indigestaque moles* d'Ovide. Certes les produits de Sèvres se briseront tôt ou tard, tandis que de l'argile grossière, l'avenir, cet éternel ouvrier se chargera bien de tirer ce qu'il lui plaira de façonner un jour.

2 février.

C'est hier qu'a eu lieu chez nous, la soirée dansante donnée en l'honneur d'Angèle. Ma cousine attirait vraiment tous les regards. Ses blanches épaules émergeaient du tulle et de la gaze — que sais-je encore, — de quels autres transparents tissus, — semblables aux épaules divines de Vénus, sortie de l'écume des ondes. Déjà, le bruit de notre mariage s'est répandu dans Varsovie. Je remarquai qu'à chaque tour de danse elle me suivait des yeux, et n'écoutait qu'avec distraction les propos que lui tenaient ses danseurs.

Pauvre enfant, qui ne sait rien dissimuler, rien déguiser des sentiments qui font plus vivement palpiter son cœur ! Même un aveugle le devinerait à coup sûr. Et comme elle est modeste, si discrète, si heureuse en même temps, lorsque je m'approche d'elle ! Ah ! je commence à faiblir... bien plus, je commence à l'aimer infiniment. Sniatynski et sa femme se trouvent pourtant si bien ensemble. Ce n'est point d'hier que je me suis demandé maintes fois : « Ce Sniatynski est-il plus sot ou mieux avisé que moi ? » De toutes les énigmes de la vie, je n'en ai résolu aucune ; je ne me sens utile à personne, le scepticisme me ronge ; le bonheur m'a fui... et lui, bien que aussi conscient de son « moi » que je puis l'être du mien, il croit, il travaille, il aime, il est aimé d'une jolie femme : et, l'animal a su de plus, pour les besoins de son existence, se forger une philosophie, qui contribue singulièrement à son bonheur. Dieu me damne ! c'est bien moi qui suis le plus sot des deux. La clé de voûte du système philosophique de Sniatynski, ce sont ses dogmes vitaux. Il me disait encore avant son mariage : « Vois-tu ! il y a deux choses que je n'ose effleurer de mon scepticisme, deux choses que je ne critique et que je ne critiquerai jamais : l'un de mes dogmes, celui du littérateur, c'est la société : l'autre, celui de l'homme privé, c'est la femme aimée. » Je pensais alors que mes idées étaient plus audacieuses que les siennes, puisqu'elles ne reculaient pas devant l'analyse d'aucun de ces sentiments. Je vois aujourd'hui que cette audace n'a servi qu'à me rendre plus malheureux. — Et c'est qu'il est si charmant, mon petit dogme aux longs cils ! Oui, je faiblis : c'est prouvé. Cette attraction extraor-

dinaire qui me pousse vers Angèle ne se laisse pas expliquer par les seules lois de sélection naturelle. Non ; il se mêle quelque chose de plus à cet entraînement. Il y a qu'Angèle m'aime d'un sentiment pur et tendre, dont ne m'a jamais aimé personne jusqu'à ce jour.

La femme à laquelle on est enclin à livrer son cœur, et qui aime elle-même, pour peu qu'elle s'arme de patience, reste toujours assurée de la victoire. « L'oiseau perdu, » ainsi que l'a dit notre poète Slowacki, reviendra tôt ou tard vers elle, comme à sa retraite, comme à sa paix, comme à sa sécurité ; et ce retour lui semblera d'autant plus doux, qu'il aura ressenti plus d'isolement et d'angoisse, au milieu de son vol égaré. Rien ne gagne, n'attire, ne captive davantage un cœur mâle, que le charme de se sentir aimé. J'ai, quelques pages plus haut, fort vilipendé les femmes polonaises ; mais combien grande serait l'erreur de ceux qui s'imagineraient que par crainte d'encourir le reproche d'inconséquence, ou pour un misérable feuillet écrit sous l'influence d'un mouvement d'humeur, j'hésiterais à agir à un moment donné, comme je l'entendrais le mieux. Oui, j'y reviens encore, car c'est là une obsession. Jamais créature humaine n'a, autant que cette jeune fille, satisfait à mes goûts d'artiste. Hier, les danses finies, nos invités partis, nous jouîmes de l'heure la plus intime de la soirée, réunis tous les quatre, Angèle, sa mère, ma tante et moi, autour de la table à thé, qu'on avait dressée au salon. Voulant me rendre compte du temps qu'il faisait au dehors, je me dirigeai vers l'une des croisées, et j'en écartai les rideaux. Le jour avait déjà paru. Sa lumière, qui subi-

tement inondait la pièce, se colora aux clartés des lampes allumées, des teintes d'un bleu si intense que j'en demeurai saisi. Mais cette surprise se changea en admiration, lorsque j'aperçus Angèle, comme illuminée du reflet de cette coulée de saphirs. J'eus l'impression qu'elle m'apparaissait soudain au fond d'une de ces grottes azurées de Capri. Quelles nuances délicieuses se jouaient sur ses épaules nues ! Et telle est ma nature, si mobile est ma sensibilité, que cet instant suffit pour me conquérir tout entier. Angèle, baignée de ces lueurs bleues, s'empara de mon cœur, comme si cette splendide lumière eût été son mérite et une émanation de sa personne. Je serrai sa petite main plus longuement, et d'une autre étreinte que je ne l'avais fait jusqu'alors. Elle ne me la retira pas, disant avec un sourire :

— Non, pas bonsoir, mais bonjour, mon cousin.

Aveugle ou fou? N'importe ! Je n'en suis pas moins sûr que la musique de sa voix, jointe à l'expression de son regard, me disait :

—J'aime ! J'aime !

Et moi j'étais bien prêt aussi de prononcer ce mot.

Ma tante, qui nous observait du coin de l'œil, eut une sourde exclamation de joie : et des larmes mouillaient ses paupières.

Demain, nous partons pour Ploszow.

Ploszow, 5 février.

Voici la seconde journée que nous passons à la campagne. Nous y jouissons d'un temps magnifique.

Soleil et glace. La neige craque sous les pas et sème ses étincelles dans les champs. Au coucher du soleil, ces immenses plaines blanches se colorent d'un reflet violâtre. Sous les hauts tilleuls du parc, des bandes de corneilles passent et repassent avec de longs croassements. L'hiver, cet hiver rigoureux de nos contrées, est pourtant une belle chose. On y sent je ne sais quoi de fort, de solennel, de sincère. Tel un ami qui vous jette vos vérités à la face sans subterfuges et sans ambages, de même notre hiver nous saisit brusquement aux oreilles. Mais sa saine vigueur semble se communiquer aux âmes.

Nous nous trouvons tous si heureux de nous voir ici ! Nos tantes, parce qu'elles jugent leur rêve le plus cher bien près de se réaliser; moi, parce que dans cette voiture qui nous emportait loin de la ville, j'avais Angèle à mes côtés et que je sentais son épaule s'appuyer doucement sur la mienne. Et Angèle ? A plusieurs reprises, durant le trajet, elle se pencha vers ma tante pour l'embrasser ; sans doute poussée par ce trop-plein de joie qui lui déborde du cœur. Comme elle me paraissait jolie, le cou emmitoufflé dans son boa aux longues plumes duvetées ; coiffée d'une toque en loutre, sous laquelle souriaient ses yeux limpides d'enfant ; les joues, roses des piqûres de la gelée ! On eût dit que toute la grâce et la jeunesse de sa personne jaillissaient d'elle en une tendre lueur.

Ah ! que l'on se trouve bien dans notre Ploszow, si à l'abri, si tranquille ! J'aime surtout les vastes cheminées anciennes. Ma tante, qui tient à ses forêts comme à la prunelle de ses yeux, ne lésine cependant pas avec le chauffage. Aussi du matin au soir, dans

l'âtre immense, la flamme brille, pétille, craque et nous donne de joyeuses pensées. Hier nous avons passé l'après-midi entière au coin du feu. Je parlais de Rome, de ses monuments, et l'on m'écoutait avec une onction qui me rendait ridicule à mes propres yeux. Au cours de ces récits, ma tante ne quittait pas Angèle du regard, épiant, pour ainsi dire, dans ses yeux, ces marques d'admiration qu'elle considère comme légitimes. Eh ! mon Dieu ! ces beaux yeux ne sont que trop enclins à m'admirer. Quand j'eus fini, Angèle tout émue se tourna vers moi :

— Un autre que vous, dit-elle, pourrait passer sa vie entière à Rome, sans y surprendre la moitié des beautés que vous y avez vues.

Et ma tante d'ajouter aussitôt sur un ton dogmatique :

— C'est bien, en effet, ce que j'ai toujours pensé moi-même.

Il est heureux que cette bonne tante ait pris soin d'écarter d'ici tout autre sceptique. La présence de ce compère m'eût causé un certain embarras. Comme deux augures, nous n'aurions pu nous regarder sans rire.

Seule, la mère d'Angèle jette une note discordante au milieu de cet accord. La malheureuse femme a passé par tant d'amertumes, que sa gaieté s'en est trouvée à jamais altérée. Elle a toujours peur de l'avenir, et soupçonne chaque sourire, si fugitif qu'il soit, du sort de lui recéler de nouveaux pièges. Feu son mari lui causa des tribulations de toutes sortes : elle subit ensuite les mille soucis que lui procuraient l'exploitation et l'administration de ses terres, d'une éten-

due très vaste, mais réduite à un déplorable état d'abandon. Pour comble de maux, elle est tourmentée par d'incessantes et insupportables migraines.

Angèle appartient à cette catégorie de femmes, moins rares chez nous qu'on pourrait le croire, auxquelles les préoccupations d'intérêt et de fortune sont absolument étrangères.

Je ne l'en aime que mieux pour cela; car cette insouciance est toujours l'indice d'aspirations plus élevées. Ce matin, le long du couloir, j'ai croisé une femme de chambre qui portait la robe et les chaussures d'Angèle. La vue de ces vêtements, de ces mignons souliers, surtout, m'a attendri ; comme si le fait de posséder ces objets et de s'en servir était le couronnement de toutes les perfections et de toutes les vertus.

En général, nous autres hommes, nous sommes des créatures bien faibles. Je compte les battements de mon cœur et je note les symptômes de cette fièvre sentimentale : le pouls est déjà très rapide.

Ploszow, 8 et 9 février.

Ma tante a repris ses hostilités ordinaires avec Chwastowski. C'est là une habitude si bizarre, que la description d'une de ces luttes mérite bien d'occuper une place dans mon journal. Ma tante a vraiment besoin de batailler pour se donner de l'appétit Quant à Chwastowski, — intendant fort habile, soit dit entre parenthèse, — c'est un de ces hobereaux, tout poudre et tout salpêtre, qui ne tolère pas qu'on vienne

casser du poivre sur son dos. Ces disputes en arrivent donc à un degré d'acharnement sans exemple. Dès qu'ils ont dépassé le seuil de la salle à manger, les deux adversaires commencent par échanger des regards pleins de funestes présages. A peine le potage a-t-il été servi, que ma tante décoche ses premiers traits. Voici, plus ou moins, en quels termes elle entame l action :

— Monsieur Chwastowski, il ne me souvient plus du temps où vous m'avez rendu compte de l'état de mes semences d'automne. Je jurerais que vous le faites exprès, car vous me parlez de tout, à l'exception du seul sujet qui puisse m'intéresser.

— Madame la comtesse, réplique aussitôt Chwastowski d'un ton rogue, vos semences ont bien germé durant l'automne ; mais aujourd'hui que les voilà recouvertes de deux pieds de neige, je ne puis rien vous dire de leur état. Je ne suis pas le bon Dieu après tout.

— Je vous prierais, monsieur Chwastowski, de ne pas invoquer le nom de Dieu à tout propos.

— Ce n'est pas moi, du moins, qui cherche à savoir ce que le bon Dieu peut bien nous cacher sous sa neige. Je ne l'offense pas.

— Alors c'est moi qui l'offense peut-être?

— Mais, sans doute, madame la comtesse, c'est vous !

— Monsieur Chwastowski, vous êtes intolérable !

— Oh ! que non... tolérable, très tolérable, puisqu'il me faut bien tout supporter !

C'est ainsi que, de part et d'autre, ils montent bientôt au diapason le plus aigu. Bien rare est le dîner où

leur animosité ne se borne qu'à un seul combat. Ma tante s'apaise enfin, et mange alors, comme si elle eût voulu tourner sa colère contre les plats. Douée d'un appétit excellent, son front s'éclaircit à chaque nouveau mets qu'on lui sert, et elle en arrive par degrés à recouvrer toute sa gaieté. Comme c'est à moi que revient maintenant l'honneur d'offrir mon bras à la mère d'Angèle, à notre sortie de table, Chwastowski conduit tout naturellement ma tante. Ils s'en vont ainsi, dans la meilleure harmonie du monde, prendre leur café au salon. Ma tante lui demande des nouvelles de ses fils, et Chwastowski lui baise les mains en guise de remerciements. En résumé, ils professent l'un pour l'autre une profonde et mutuelle estime. Je crois avoir entrevu les jeunes Chwastowski, au temps de leurs études universitaires. Il paraît que ce sont de braves garçons, mais des radicaux de la plus belle eau.

Ces bruyantes altercations causaient d'abord à Angèle un véritable effroi. Je l'eus bientôt rassurée en lui disant ce qu'il en était. Désormais, aux premiers traits lancés qui annoncent l'entrée en lice des deux adversaires, elle me jette des regards furtifs de dessous ses longs cils, souriant du coin de ses lèvres mignonnes. Je la trouve si gentille alors qu'il me prend des envies de la croquer. Il ne m'a jamais été donné d'admirer d'aussi jolies tempes. Elles ont la transparence de l'albâtre, où s'entrecroisent des veines d'une délicatesse infinie.

12 février.

Il se passe de par le monde et en moi-même de véritables métamorphoses d'Ovide. Dégel sur toute la

ligne; le beau temps nous a tourné le dos; et nous vivons entourés de ténèbres dignes de celles dont Moïse enveloppa jadis l'Égypte. Le ciel semble pourri! je ne saurais trouver d'image plus juste. Quel affreux climat que le nôtre!

A Rome, aux jours les plus ternes de la mauvaise saison, le soleil apparaît à plus de dix reprises. Ici, on se voit réduit à allumer les lampes en plein midi. Cette humidité noire et lourde nous écrase, elle pénètre nos pensées, et leur communique les couleurs les plus sombres. Elle agit du moins fatalement sur mes nerfs.

Chwastowski et ma tante se sont disputés aujourd'hui avec un acharnement sans égal.

Lui prétendait qu'en ne laissant jamais mettre la cognée à ses bois la comtesse leur causait un préjudice immense, les arbres de haute futaie y périssaient de vieillesse. Ma tante répondait qu'on n'avait pas besoin de son concours pour ravager et détruire nos forêts...

— Je suis vieille, finit-elle par conclure, laissez donc mes arbres vieillir avec moi.

Ce ne sont là que des enfantillages; mais arrivons au fait. La mère d'Angèle m'a causé une peine profonde. Je ne sais trop pourquoi elle s'est mise à me conter aujourd'hui, après m'avoir entraîné dans la serre, avec cette vanité maternelle absolument dépourvue de délicatesse, qu'Angèle était recherchée en mariage par Kromicki, une de nos relations mondaines. J'éprouvais la sensation qu'on me tirait une écharde du doigt avec les dents d'une fourchette. De même que ces beaux reflets bleus de l'autre jour

m'avaient paru un mérite particulier à la personne de ma cousine, de même les assiduités de Kromicki refroidirent aussitôt mon ardeur, comme si j'en dusse attribuer la cause aux coquetteries d'Angèle. Je connais ce singe de Kromicki et n'ai jamais pu le sentir. Il est originaire de la Silésie autrichienne, où les Kromicki possédaient autrefois (il l'affirme du moins) une immense fortune territoriale. Il prétendait, à Rome, que ses aïeux avaient, dès le xve siècle, tous porté le titre de comte, et s'inscrivait, en conséquence, « Graf von Kromitzky » sur les régistres d'hôtel.

N'étaient deux petits yeux noirs, brillants comme deux grains de café brûlé, et des cheveux de la même nuance, on le croirait découpé dans la croûte d'un fromage, tant il en a les teintes jaunâtres. Joignez à cela une vraie tête de mort. Cet individu m'a toujours inspiré une sorte de répulsion physique. Fi donc! Comme cela me gâte mon Angèle! Je sais bien qu'elle n'est responsable ni de la figure de Kromicki ni de ses projets séducteurs: mais c'est égal... cela me la gâte en vérité!

Je ne comprends pas trop pourquoi sa mère me raconta la chose avec un aussi grand luxe de détails. Si elle pensait ainsi me donner un coup d'éperon; elle a absolument manqué son but. Madame P... peut avoir de grandes qualités. C'est un mérite d'avoir tenu tête à tous les orages de sa vie, et surtout d'avoir élevé une jeune fille aussi accomplie que l'est Angèle; mais c'est une personne maladroite et ennuyeuse, il faut en convenir, avec ses éternelles migraines et ses macaronismes français.

Je l'entends encore me parler de Kromicki :

— Oui, je l'avoue, je ne lui suis pas défavorable du tout. Je plie parfois sous le fardeau de l'existence. Je n'entends rien aux affaires. Si j'ai dû m'en mêler, je l'ai fait au détriment de mes forces et de ma santé, parce qu'il s'agissait du sort de ma fille. Kromicki, lui, sait se retourner. Il dirige de grandes entreprises à Odessa. Il s'est chargé d'immenses livraisons de pétrole, dont il exploite les puits à Bakou. — Mais sa qualité de sujet autrichien lui suscite beaucoup d'entraves. J'ai pensé que, s'il épousait Angèle, il arriverait à dégrever nos terres et à acquérir la nationalité russe, au titre d'administrateur de la fortune conjugale.

— Et Angèle ? demandai-je enfin non sans impatience.

— Ah ! Angèle ! j'ai bien vu qu'elle ne se sentait nullement attirée vers Kromicki — mais c'est une bonne et brave enfant. Pensez qu'au jour de ma mort elle se verrait sans abri...

Je brisai là cet entretien, qui m'irritait au delà de toute expression. Si ces odieux projets de mariage n'ont pas abouti, cela tient surtout aux hésitations d'Angèle : je le sais ; et pourtant je ne lui en garde pas moins rancune. Comment a-t-elle souffert qu'un aussi triste sire levât les yeux vers elle ? et plus encore ! Comment a-t-elle pu hésiter, ne fût-ce qu'une seconde, sur la façon qu'il y avait de l'éconduire ?

C'est pour moi une pure question de nerfs. J'oublie seulement que des nerfs aussi sensibles ne sont pas le propre de tout le monde, et que Kromicki, malgré son teint de papier mâché et sa tête de mort, passait presque pour un bel homme aux yeux de certaines femmes.

Je serais curieux de savoir quelles sont ces affaires qu'il brasse. J'ai oublié de demander s'il ne se trouvait pas par hasard de passage à Varsovie. Il n'y aurait là rien d'invraisemblable, car il a coutume d'y venir chaque année. Quant à ses entreprises commerciales elles peuvent être brillantes ; mais, ou je me trompe fort, ou les bases sur lesquelles elles reposent ne doivent pas êtres très solides. Je ne suis pas un spéculateur, tant s'en faut : il me serait impossible de conduire une campagne de bourse : mais, je possède assez de bon sens pour reconnaître mon incapacité absolue en cette matière. D'ailleurs, je ne crois pas à nos gentilshommes doués d'aptitudes prétendues exceptionnelles aux affaires. J'ai bien peur que le savoir-faire de Kromicki ne soit ni une aptitude héréditaire, ni un don inné, mais tout simplement un cas de névrose. Entre temps, surgit parmi nos patriciens un de ces spéculateurs en question. Le bonheur lui sourit insolemment au début : il arrive même vite à la fortune, mais je n'en ai pas vu un seul qui n'ait pas été déclaré banqueroutier encore de son vivant. Les fils de Chwastowski parviendront sans doute à se tirer d'affaire, car privés de patrimoine par suite de circonstances imprévues, ils doivent eux-mêmes commencer par l'*a b c* du métier. Mais celui qui, maître d'une fortune acquise, s'aventure sur ce terrain glissant, sans traditions commerciales, et sans connaissances techniques d'aucune sorte, celui-là, dis-je, devra s'y casser le cou.

Nos grands seigneurs souffrent, je le répète, d'une névrose d'argent. La spéculation exclut toute illusion ; or, que d'illusions chez nos patriciens hommes d'affaires !

Du reste, je souhaite au Graf von Kromitzky bonne chance !

14 février.

Pax ! pax, pax ! Cette mauvaise impression s'est dissipée. Comme Angèle devine tout ! Pourtant j'affectais de mon mieux une entière liberté d'esprit. A peine s'il s'était glissé une ombre de froideur dans nos rapports, mais elle a saisi cette nuance et l'a ressentie aussitôt.

Aujourd'hui, tout en feuilletant un album, seul avec elle au salon, car on semble à plaisir favoriser nos tête-à-tête pour nous laisser plus de liberté sans doute, je remarquai qu'elle pâlissait et se troublait tour à tour. Il me vint alors à l'idée qu'elle hésitait par timidité naturelle à me communiquer un secret. Je crus même un instant, — oh ! le fol et ridicule espoir ! — qu'elle allait aborder le chapitre des aveux.

Je me rappelai cependant aussitôt, que j'avais affaire à une Polonaise. Or, ces morveuses de Polonaises, ou ces petites reines, comme on l'entendra, préféreraient plutôt mourir que de vous dire les premières : « Je vous aime ». Estimez-vous heureux si, à vos déclarations les plus passionnées, elles daignent vous répondre par un « oui » à peine perceptible. Angèle, d'ailleurs, me tira vite de mon erreur, car soudain refermant l'album, confuse, mais prenant son courage à deux mains :

— Que vous est-il arrivé, Léon ? demanda-t-elle. Vous avez quelque sujet de peine... Je le vois bien.

Je me mis à rire, cherchant à la rassurer : puis

j'affirmai que je n'avais nulle raison à me plaindre de mon sort ; mais elle secouait obstinément la tête :

— Non ! non ! vous avez quelque chose et cela depuis deux jours. Je sais bien, votre âme est facile à froisser, on peut si aisément vous déplaire. J'ai donc scruté ma conscience : Ne vous ai-je pas fourni quelque motif de mécontentement ? aurais-je prononcé quelques paroles capables de vous chagriner ? mais moi du moins...

Ici sa voix se mit à trembler ; elle leva ses beaux yeux vers les miens :

— Mais moi, du moins,, poursuivit-elle, je crois n'avoir rien à me reprocher. N'est-il pas vrai, Léon ?

J'eus une envie folle de m'écrier : « S'il manque quelque chose à mon bonheur, c'est bien toi, mon Angèle chérie ». Une frayeur subite me saisit aux cheveux, pour parler le langage d'Homère. Non pas la peur de ce visage si cher, mais du verrou, que d'un mot, j'allais tirer sur ma vie.

Je saisis ses deux petites mains, je les baisai et lui dis du ton le plus enjoué :

— Vous êtes une chère et aimable créature Surtout ne vous inquiétez jamais à mon sujet, car je vous affirme que je me sens absolument libre de tout souci. Et puis n'oubliez pas, mignonne, que c'est vous qui êtes notre hôte à Ploszow : c'est donc moi qui dois veiller à écarter de vous toute contrariété.

Une seconde fois, je portais ses mains à mes lèvres. On pouvait à la rigueur mettre cette caresse au compte de la familiarité permise entre cousins. La

nature humaine est si lâche, que cette excuse — cette porte de sortie par laquelle je pensais m'échapper au cas échéant — me rendit plein de confiance. Je qualifie ce sentiment de lâche, parce qu'en somme je ne recule devant aucune responsabilité, jamais je n'arriverais à me tromper moi-même. D'ailleurs, j'ai toujours su dominer mes sens ; or, il faut l'avouer, c'est surtout une inclination sensuelle qui me pousse vers Angèle. Je porte encore sur mes lèvres l'affleurement délicieux de sa peau, et mon imagination m'entraîne à des désirs sans limites. Tôt ou tard, sans doute, je refermerai cette porte de sortie. Serais-je alors vraiment capable de fuir ? Oui, si quelque tentation m'attirait au dehors. Mais, aujourd'hui, elle m'aime, je n'en puis douter, et tout conspire pour nous pousser l'un vers l'autre. Je me suis donc posé la question suivante : « Puisque c'est là un résultat inévitable, pourquoi chercher à le retarder ? » Parce que je ne veux rien perdre de ces émotions, de ces impressions, de ces tressaillements intérieurs, rien de ce charme exquis, dont nous bercent les phrases inachevées, les regards, les anxieuses attentes. Je veux tisser la trame de mon roman jusqu'à son dernier fil. »

Tout le reste du jour, Angèle et moi, nous fûmes pleins d'entrain et de gaieté. Le soir, je l'aidais à découper des abat-jour, car ce petit travail me donnait l'occasion d'effleurer ses mains et ses vêtements. Je la taquinais, la dérangeant à tout instant au milieu de son ouvrage. Elle s'amusait comme une enfant, se tournait vers ma tante et lui disait de cette voix monocorde et plaintive de petite fille rapporteuse :

— Tante ! c'est Léon qui n'est pas sage.

12 février.

Le diable m'a conduit à Varsovie hier, pour y assister à une réunion d'hommes graves, chez le conseiller S** Le conseiller travaille au rapprochement et à l'entente des partis, à l'aide de thé et de sandwichs. J'imagine qu'il ignore lui-même en quoi doit consister cette entente. Je me rendis à cette soirée, car mon séjour continu à l'étranger m'inspirait la curiosité de voir un peu ce que pensaient nos fortes têtes de l'endroit. Il y avait foule, et l'on s'ennuyait en conséquence. De plus, comme cela se produit presque toujours à chaque réunion plus nombreuse, les gens d'une même opinion se groupaient par petits cercles dans quelque pièce écartée, y échangeant force politesses et ne cessant de s'approuver les uns les autres. J'ai fait la connaissance de plusieurs de nos édiles et de quelques représentants de la presse. Il existe à l'étranger une différence profonde, entre les écrivains de profession et les journalistes. Les premiers sont considérés comme des artistes, les seconds à peu près comme des artisans. Cette distinction n'a pas de raison d'être chez nous. Les écrivains des deux camps y portent l'unique dénomination de « littérateurs ». En effet, le plus grand nombre d'entre eux s'occupe, simultanément de littérature et de journalisme. Ils ont, pour la plupart, une plus haute valeur personnelle que leurs confrères de l'étranger. Je n'aime point la presse, que j'envisage comme un des fléaux infligés à l'humanité. La rapidité de ses informations n'a d'égal que leur insuffisance. Cela n'arrive pas à compenser, selon moi, les funestes effet

de l'égarement de l'opinion publique : égarement facile à constater pour tous ceux dont l'esprit s'est maintenu libre de préventions. Grâce aux journaux, nous avons presque tous perdu ce sens droit qui nous permettait de discerner le vrai du faux, nous avons perdu le sentiment du juste et de l'injuste; celui de la violence et du droit. Ouvrez une de ces feuilles : le mal s'y étale effrontément; l'injure y parle avec des apparences d'équité ; en un mot, l'âme y apparaît le plus souvent immorale ou aveugle.

Parmi les membres en vue de la réunion, on m'a montré le célèbre Stawowski. Il passe pour être le coryphée du parti radical et progressiste. Son éloquence est celle d'un homme heureusement doué, mais atteint de deux maladies incurables : une hypertrophie du foie et du « Moi ». Ce « Moi », il le porte, comme un verre rempli jusqu'à ses bords; aussi a-t-il l'air de nous crier de loin : « Prenez garde! Vous allez me faire tout renverser ». Cette appréhension se communique par suggestion à son entourage; car personne n'ose émettre un avis contraire au sien. L'autorité dont il jouit procède aussi de la croyance qu'il a en lui-même et en la justesse de sa cause : c'est à tort qu'on le prend pour un sceptique; bien au contraire, il appartient à la race des fanatiques anciens. S'il avait vécu du temps d'un Laubardemont et siégé à un tribunal de l'époque, il aurait à coup sûr condamné bien des malheureux à avoir la langue coupée, pour blasphèmes. Aujourd'hui ce fanatisme s'est détourné vers un but contraire. Il brûle de haine contre tout ce qu'il aurait adoré jadis. Mais au fond, c'est toujours le même sectaire. J'ai pu remarquer que nos conserva-

teurs s'empressaient tous autour de Stawowski. Je leur pardonnerais volontiers une certaine curiosité, mais non leur coquetterie. Chez nous, comme partout ailleurs, du reste, ce parti manque de courage. Chacun de ces défenseurs du trône et de l'autel s'approchait du grand homme, la bouche en cœur, les yeux aussi doux qu'une figue, et avec la phrase stéréotypée de rigueur : « Bien que je sois conservateur, monsieur, cependant... » Et ce *cependant* était une porte ouverte au repentir et à tous les genres de compromis. Cela semblait si manifeste que, lorsque moi qui n'appartiens à aucun parti je hasardai une opinion contraire à celle que venait de soutenir le maître, non pas, Dieu m'en garde, que je voulusse me poser en défenseur de certaines idées, mais tout simplement en homme qui tient à réserver la liberté de son jugement, — ma témérité produisit une sorte de stupeur. Il s'agissait des classes dites exploitées. Stawowski se répandait en doléances sur leur situation sans issue, sur leur faiblesse, sur leur inaptitude à se défendre, — et le cercle qui l'entourait grossissant toujours, je l'interrompis soudain au milieu de sa harangue :

— Monsieur, permettez-moi de vous poser une question. Acceptez-vous la théorie de Darwin au sujet de la lutte pour l'existence?

— Certainement! répondit-il aussitôt.

— Laissez-moi vous dire alors que vous faites preuve d'inconséquence. Car, si moi, en ma qualité de chrétien, je me préoccupe du sort des faibles, des désarmés, des opprimés, je ne fais qu'obéir aux enseignements du Christ ; mais vous, monsieur, fort de votre devise, du *Struggle for life*, ne devriez-vous pas

vous dire : « Ils sont faibles, donc ils deviendront la proie des plus forts? C'est là un droit primordial de la nature! » Comment se fait-il alors que je vous entende tenir un tout autre langage? Expliquez-moi, je vous prie, cette anomalie.

Soit que cette opposition à laquelle il n'est pas accoutumé eût pris notre savant au dépourvu, soit qu'il n'ait jamais envisagé la question à ce point de vue, toujours est-il qu'il se troubla et ne sut même pas, en guise de réponse, faire appel à l'altruisme, expression assez en vogue et bonne à boucher tous les trous. Ce mutisme suffit à faire pencher de mon côté le gros de l'armée conservatrice. Il n'eût tenu qu'à moi de recueillir une ample moisson de lauriers ; mais il se faisait tard, je ne m'amusais guère, j'avais hâte de regagner Ploszow ; aussi m'esquivai-je le plus modestement possible. J'avais déjà endossé ma fourrure, et cherchais à rattraper mon monocle, pris quelque part entre ma redingote et ma pelisse, lorsque Stawowski vint me relancer au vestiaire. Il avait enfin trouvé sa réplique :

— Vous me demandiez tout à l'heure, monsieur, pourquoi...

Je l'interrompis, toujours cherchant mon monocle et fort irrité de ne point le trouver.

— Mon cher monsieur, à vous parler franchement, la question m'est tout à fait indifférente... Vous voyez que l'heure est tardive, que vos auditeurs s'en vont, et comme je devine plus ou moins ce que vous pouvez me répondre, permettez-moi de vous souhaiter le bonsoir.

Je crois que je me suis fait là un ennemi mortel.

Stawowski ne me pardonnera jamais de l'avoir aussi légèrement traité.

Il était près d'une heure, lorsque j'arrivai à Ploszow. Une bien douce surprise m'y avait été préparée. Angèle m'attendait. Je la trouvai dans la salle à manger, où le samowar avait été dressé par ses soins. Rien qu'à la joie qui m'envahit à sa vue, je puis juger combien profondément elle m'est entrée dans le cœur. Oh! la chère créature! Qu'elle était charmante avec ses cheveux déjà dénoués pour la nuit, ramassés en une tresse, et lui tombant très bas sur le cou! Quand je songe qu'il suffirait d'un mot, d'un seul mot, pour que dans un mois, dans deux mois au plus, j'acquisse le droit de dénouer moi-même ces tresses pour en recouvrir ces épaules, je ne puis y penser tranquillement. On se refuse à croire que le bonheur soit si facile et si simple.

Je commençai par la gronder de veiller si tard; mais elle s'excusait de son mieux.

— Je n'avais pas sommeil du tout; aussi ai-je demandé et obtenu l'autorisation de vous attendre. Maman prétendait, il est vrai, que cela n'était pas dans les usages; je me suis mise à lui persuader alors que nous étions de trop proches parents pour nous laisser enchaîner par les convenances. Et savez-vous qui plaida notre cause? C'est votre tante.

— Brave tante! je la reconnais bien là...

Et j'ajoutai tout ému :

— Prendrez-vous une tasse de thé avec moi?

— Volontiers, fit-elle, la figure éclairée d'un sourire

Et elle se mit en devoir de remplir nos deux verres.

J'admirais ces mains agiles et gracieuses, que j'aurais voulu pouvoir couvrir de baisers. Par instants, elle relevait ses yeux vers moi, et toujours rencontrant mon regard, vite elle abaissait ses paupières. Puis elle commença à me questionner : « Comment avais-je passé ma soirée ? quelles impressions en rapportais-je ? » Nous parlions tous deux, presque à voix basse, bien que les chambres de ces dames fussent situées à l'extrémité de la maison et que nous n'eussions pu les réveiller. Il régnait entre nous une cordialité, une confiance, telles qu'il n'en existe vraiment qu'entre de proches parents qui s'aiment beaucoup. Je lui racontai ce que j'avais vu et observé : puis je parlai de l'impression que notre société polonaise produisait sur celui qui, comme moi, arrivait de loin. Elle m'écoutait silencieuse, recueillie, ses yeux fixés sur les miens, heureuse de se voir ainsi initiée à mes pensées.

— Pourquoi n'écririez-vous pas toutes ces choses, Léon ? me dit-elle enfin.

Que de pareilles pensées ne me viennent jamais à l'esprit, il n'y a là rien d'étonnant, car personne ici ne songe à s'occuper d'idées sérieuses.

— Pourquoi, je n'écris pas, répliquai-je ; pour beaucoup, beaucoup de raisons. Je vous les énumérerai peut-être un jour, ma mignonne ; mais c'est, d'abord, parce que je n'ai personne auprès de moi, qui me demanderait, ainsi que vous venez de le faire tout à l'heure : Pourquoi n'employez-vous votre temps à quelque chose d'utile ?

Nous nous tûmes tous les deux. Jamais les cils d'Angèle n'avaient projeté plus d'ombre sur son visage. J'entendais presque son cœur battre sous ses

vêtements. Ne devait-elle pas s'attendre, en effet, à ce que j'en finisse d'un mot, à ce que je lui dise : « Voulez-vous pour toujours rester auprès de moi, et toujours me parler ainsi ? »

Mais, moi, je trouvais trop de charme à m'attarder sur ces pentes si douces où se laissaient entraîner nos sentiments, à ces demi-aveux, restés comme suspendus à un fil, à écouter ce cœur, que je sentais pour ainsi dire palpiter sous ma main...

Aussi, ne voulus-je point en finir.

— Bonne nuit ! murmurai-je au bout d'un instant.

Et cette angélique créature ne me laissa même soupçonner la désillusion cruelle qu'elle ressentait peut-être.

Elle se leva, et avec une note de tristesse dans sa voix, toujours aussi douce :

— Bonne nuit ! répondit-elle.

Nous nous dirigeâmes chacun de notre côté, après avoir échangé une poignée de main.

Mais, arrivé au seuil de la porte, je m'arrêtai soudain.

— Angèle ? fis-je.

Nous nous trouvâmes de nouveau, l'un et l'autre, auprès de la table à thé.

— Dites-moi, Angèle, mais là sincèrement, ne m'avez-vous jamais accusé, en votre âme, d'être fantasque ? ne m'avez-vous pas pris pour un maniaque ?...

— Pour un maniaque ?... Non ! J'ai pensé quelquefois que vous étiez étrange ; toutefois, je me disais aussitôt : des hommes tels que lui ont bien le droit de se montrer étranges.

— Un mot encore : quand vous est-il venu pour la première fois à l'esprit de m'accuser d'étrangeté ?

Angèle rougit subitement, charmante, sous cette flamme qui lui envahissait par degrés le visage, le front, les joues ; puis elle murmura :

— Je ne puis vous le dire ; c'est si difficile ! non je ne le pourrais jamais.

— Et, si je le devine, me répondrez-vous par un oui ? Je ne vous rappelerai qu'un incident de notre première soirée.

— Quel incident ? fit-elle avec une inquiétude plus visible encore.

— Celui du carnet... Est-ce oui, ou non ?

— Oui, murmura Angèle, baissant la tête.

— Eh bien, repris-je, je vais vous expliquer, maintenant, pourquoi j'écrivis alors ce que vous savez. Je désirais qu'il y eût un lien entre nous, dès notre première entrevue ; je voulais que nous ayons un petit mystère à nous... et puis...

Ici, je lui désignai du bout du doigt le bouquet que le jardinier cueillait chaque matin parmi les fleurs de la serre.

— Et puis... voyez-vous, de même que ces fleurs ont besoin de clarté pour s'épanouir à l'aise, de même j'ai voulu que tout fût clair entre nous aussi.

Angèle resta quelques instants silencieuse.

— Je puis souvent ne pas vous comprendre, répondit-elle enfin, mais je vous crois, oui, je crois en vous.

De nouveau nous nous tûmes. Je lui tendis une dernière fois la main.

Parvenus chacun à l'une des portes situées aux extrémités de la salle, nous nous retournâmes l'un vers l'autre mus par une même pensée, et nos regards

se croisèrent. Ah ! comme cette source intérieure enfle ses ondes ! D'un moment à l'autre elle va déborder.

23 février.

L'homme est semblable à la mer : il a ses flux et ses reflux. Aujourd'hui s'est levée l'heure du reflux de ma volonté, de mon énergie, de toute envie d'agir, de l'envie même de vivre. Cela me vient sans aucun motif : simple histoire de nerfs... Je déborde alors du flot de l'amertume de mes pensées. Un homme tel que moi, dont les nerfs sont épuisés, l'âme vieillie, a-t-il le droit de se marier ? Les mots d'Hamlet me reviennent malgré moi à la mémoire : « Pourquoi veux-tu engendrer des pécheurs ? ta place est au couvent ! » Je n'entrerai point au couvent, mais ma descendance, ces futurs pécheurs, seront faits à mon image ; *énervés* comme leur père, *émasculés au moral* ; *des génies sans portefeuille*, en un mot ! Qu'ils aillent se faire pendre ! A cette heure, je ne m'occuperai pas d'eux, mais d'Angèle. Ai-je le droit de l'épouser ? M'est-il permis de river cette vie où tout n'est que jeunesse, fraîcheur, foi en ce monde et en Dieu, à mes doutes, à mon impuissance, à mon esprit de critique, à mes nerfs ? Je ne refleurirai pas auprès d'elle d'une seconde jeunesse de cœur ; je ne me ressaisirai plus ; mon cerveau continuera à se détraquer ; mes nerfs à se figer. Et qu'adviendra-t-il alors ? Devra-t-elle périr et se dessécher à mon souffle ? N'y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux ? Puis-je me résigner à ce rôle affreux du polype qui suce le sang de sa victime pour en sustenter sa vie ?

Un nuage obscurcit ma pensée. Car, s'il en est vraiment ainsi, pourquoi me suis-je laissé entraîner jusqu'à ces *extrêmes limites ? Qu'ai-je fait depuis le jour* où il m'a été donné de revoir Angèle ? J'ai posé les mains sur le clavier de cette âme et je me suis enivré des accords que j'en tirais. Mais, ce qui n'était pour moi qu'une sonate *Quasi una fantasia* peut s'intituler pour elle *Quasi un'dolor*. Oui, du matin au soir, je m'enivre de ces concerts. Et après ? J'aurais beau m'adresser les plus sanglants reproches, je sais que je retomberai toujours dans la même faute. Je jouerai de cette âme demain et après-demain encore, comme j'en ai joué hier et les jours d'avant ! parce que cette musique m'attire irrésistiblement ; parce que cette enfant, je la désire comme une femme ; parce que je l'aime ! Pourquoi chercher à me leurrer encore : Oui, je l'aime !

Que faire maintenant ? fuir ? retourner à Rome ? c'est-à-dire exposer Angèle à une déception humiliante, la rendre malheureuse peut-être ? Qui sait à quel degré profond le sentiment qui me possède a pu aussi pénétrer son cœur ? L'épouser, c'est-à-dire la sacrifier à mes goûts, donc la rendre malheureuse encore, mais d'une autre façon ! Quel cercle vicieux ! Il n'y a qu'un Ploszowski capable de s'égarer dans cet enfer. En vain me dira-t-on que ces Ploszowski se comptent par milliers, que leur nom est légion ; cela ne suffirait pas à me consoler. Oh ! il est bien irrémédiable l'anéantissement auquel est vouée cette race ! Comme en dehors de notre inaptitude ou de notre impuissance vitale, les hasards même de l'existence tournent eux aussi contre nous ! N'aurais-je pas pu

rencontrer Angèle dix ans plus tôt, alors que les voiles de ma barque ne ressemblaient pas encore à de vieux sacs troués?

Si cette bonne et *excellente* tante se doutait du mal qu'elle me cause sans le vouloir, et avec les meilleures intentions du monde, elle en pleurerait. C'était donc peu pour moi de cette tragédie intime qui découlait de la conscience de mon néant ; de cette brume du doute où s'égaraient mes esprits ! Voilà qu'un nouveau *to be or not to be* me pose sa terrible énigme.

26 février.

J'ai dû m'absenter hier encore. J'avais un rendez-vous d'affaire à Varsovie. On m'y a remis les cartes de Kromicki, deux pour ces dames, une pour moi. Craignant qu'il ne lui prenne fantaisie de venir nous relancer à Ploszow, je suis allé lui rendre visite à l'hôtel. Par malheur, il n'était point sorti. J'ai dû passer plus d'une demi-heure en tête à tête avec lui. Il commença par m'annoncer sa prochaine arrivée à Ploszow. Vous m'entendez d'ici : « Nous ne nous trouvions à la campagne qu'en passant; nous comptions d'un moment à l'autre nous réinstaller à la ville, etc. » Alors il s'informa des nouvelles de madame P..., mais avec réserve, comme s'il eût voulu me prouver qu'il agissait sans arrière-pensée et ne se conformait qu'aux règles strictes des usages. Cette prétendue marque de savoir vivre me piqua au vif. Je suis si pointilleux ! Et puis quel répugnant personnage que ce Kromicki ! Les Tartares de Batuchan après leur vic-

toire de Liegnitz ont dû s'en donner à cœur-joie, dans ce beau pays qu'on appelle aujourd'hui la Silésie autrichienne. Car je jugerais que ses yeux, ces deux grains de café brûlé ne sont pas de provenance slave ou silésienne. Son amabilité est aussi fastidieuse qu'excessive. C'est qu'il n'ignore pas le bel état de ma fortune. Il n'a pas besoin de moi ; je n'ai rien à lui donner; il est probable qu'il ne tirera jamais aucun profit de mes rentes ; il n'en professe pas moins ce culte idolâtre des brasseurs d'argent pour la richesse quelle qu'elle soit.

Nous fûmes bientôt amenés à parler des enuis d'argent qu'a subis jadis et que subit encore aujourd'hui la mère d'Angèle. Selon lui, la situation pourrait être sauvée, pour peu que madame P.., consentît à faire mettre ses propriétés en vente. La répugnance qu'elle éprouve à s'y résigner est taxée par lui de pur romantisme.

Kromicki aime à discourir. Il s'étendit longuement au sujet de notre incapacité en matière d'affaires. Selon lui, l'argent chez nous recouvrirait le pavé des rues : il n'y aurait qu'à se baisser. Ainsi, pour ne pas aller chercher un exemple bien loin : son père, comme tous nos grands seigneurs du reste, était mort criblé de dettes ; lui, n'avait recueilli qu'une centaine de mille florins pour tout patrimoine... et aujourd'hui !...

— Aujourd'hui, poursuivit-il en se redressant, si mes affaires du Turkestan réussissent comme je l'espère, je pourrai liquider demain. Les Grecs et les Juifs ont gagné des millions aux fournitures de l'État : je me demande pourquoi nous ne les imiterions pas.

Je suis bien loin de vouloir m'ériger en exemple; je pose la question, voilà tout !

On ne peut certes lui refuser le flair et l'instinct des opérations; mais, à tout prendre, ce n'est qu'un imbécile. Nous arrivons rarement à nous tirer d'affaire... peut-être bien, c'est là une vieille histoire... Monsieur X, ou monsieur Z, sont parvenus à gagner des millions... je l'admets volontiers; mais, en fin de compte, notre société, prise dans son ensemble, a pour premier devoir de travailler chez elle et pour elle. Nous n'avons pas besoin de courir après des millions puisés à quelque source suspecte de fournitures turcomanes.

Dieu a préservé Angèle du malheur d'unir son sort à celui de cet homme. Il peut avoir des qualités, ce n'en est pas moins pour moi un type de moralité douteuse. Si donc elle pouvait encore plus mal tomber un jour, ne devrais-je pas mettre un terme à mes hésitations !

28 février.

Ces dames commencent à éprouver quelques inquiétudes à voir ces préliminaires traîner d'un pas si lent. Ma tante, très impatiente de nature, ronge son frein. L'expression d'apaisement et de joie répandue sur les traits d'Angèle devrait cependant mitiger ses craintes et lui inspirer confiance. Elle, la pauvrette, croit toujours en moi ; son regard m'interroge avec une foi sans limites. Elle seule occupe mes pensées, je ne puis plus les détacher d'elle. Je la désire chaque jour davantage. Ces concerts d'âme ne me suffisent plus. C'est Angèle elle-même que je veux.

4 mars.

La journée s'est terminée pour moi d'une façon si imprévue, qu'il me faut faire appel à tout mon calme et à tout mon sang-froid pour retracer avec ordre la suite des incidents, et ne pas commencer le récit de mes impressions par la fin. Je ne puis pourtant pas me contenir. Les dés sont jetés, le Rubicon est franchi. Oui ! je ne parviendrais pas à rassembler mes idées si je n'inscrivais ce fait en première ligne.

Je puis continuer maintenant. Les Sniatynski sont venus assez tôt nous demander à dîner. On représente ce soir la pièce de mon ami au grand théâtre. Il lui faut donc revenir de bonne heure à la ville. Quoique notre vie d'ermites nous plaise à tous, cette visite nous causa un sensible plaisir. Angèle porte une amitié véritable à madame Sniatynska, peut-être aussi désire-t-elle lui parler de ces sentiments nouveaux qui lui gonflent le cœur. C'est là une confidente éprouvée. Elle a tout deviné dès le début, et gentiment, en bonne et aimable créature qu'elle est, la voilà qui pousse désormais à la roue.

Aussi, à peine arrivée, s'empressa-t-elle de dire à ma tante :

— Ah ! qu'il fait bon chez vous ! et comme ces jeunes gens doivent s'y trouver heureux !

Nous comprîmes à merveille, Angèle et moi, que cette dénomination commune dont elle nous désignait ne s'appliquait pas seulement à notre âge. D'ailleurs, elle tenait à ce mot, et le répéta plus de dix fois à dîner : « les jeunes gens, le jeune couple », comme

par une opposition naturelle à nos deux vénérables tantes.

Les regards qu'elle nous lançait expriment tant de sympathies ; il y avait un si charmant manège de curiosité féminine dans la manière dont elle nous observait, que je lui pardonne volontiers son insistance. Et puis ce rapprochement voulu et répété de nos deux noms caresse désormais plutôt qu'il n'irrite les fibres de mon cœur.

Angèle semblait y prendre plaisir également. L'amabilité qu'elle témoignait aux Sniatynski, la manière dont elle s'occupait d'eux à table, lui donnait vraiment je ne sais quel air de jeune maîtresse de maison, accueillant pour la première fois des hôtes qui lui sont chers au logis. Aussi ma tante ne se possédait-elle pas de joie ; elle ne cessa, pendant toute la durée du repas, de prodiguer aux Sniatynski les marques de l'affection la plus cordiale. J'ai pu alors remarquer une chose fort singulière : c'est que les oreilles de madame Sniatynska rougissent sous l'excès d'émotion que lui causent les éloges décernés à son mari. Rougir de plaisir ! et cela à propos de son mari, après huit années de vie commune ! Non, c'est par trop fort ! N'aurais-je point par hasard écrit plus haut des stupidités de la pire espèce au sujet des Polonaises !

Le dîner fut donc des plus gais. Des époux tels que les Sniatynski sont d'un exemple contagieux. Ils peuvent, ma foi, faire contracter autant de mariages, qu'une tête de pavot contient de grains sous son écorce. En les voyant, chacun de nous n'est-il pas enclin à se dire : « Eh ! mais au fait s'il en est ainsi,

pourquoi ne ferais-je pas comme eux ? » C'est la première fois qu'il m'est donné d'observer un ménage, non plus dans cette teinte grise où les plongent la prose de l'existence journalière, l'habitude, une indifférence réciproque plus ou moins déguisée, mais bien en pleine et joyeuse lumière. Angèle entrevoyait, elle aussi sans doute, notre avenir radieux à l'éclat de ce prisme, car son charmant visage rayonnait de plaisir.

Après dîner, je retins Sniatynski à table. Il dégusta volontiers quelques petits verres de cognac, tout en prenant son café. Je me mis à le questionner au sujet de sa pièce, dont le sort lui semblait quelque peu compromis. Puis la conversation en revint aux anciens temps, à ces jours de première jeunesse, où tous deux déjà nous essayions nos ailes encore dépourvues de plumes. Lui se remémorait l'histoire de ses débuts, le succès ne venant que lentement et par degrés : combien souvent il avait douté, et comment encore, aujourd'hui, il lui arrivait de douter de lui-même.

— Dis-moi, mon cher, lui demandai-je tout à coup, l'interrompant au milieu de ses souvenirs... et que fais-tu à l'heure qu'il est de ta célébrité ?

— Ce que je fais de ma célébrité ? demanda-t-il surpris.

— Parbleu ! oui ; en ornes-tu ton front en guise de diadème, la portes-tu comme la toison d'or au cou, lui réserves-tu une place d'honneur sur ton bureau, ou bien la suspends-tu quelque part au salon ? Je te pose cette question, comme un homme qui d'abord n'a aucune idée de ce que peut être la célébrité, et qui se demande ensuite à quoi elle peut bien nous servir une fois que nous l'avons acquise.

Sniatynski, pris au dépourvu, sans doute, paraissait réfléchir.

— Oui... eh bien! admettons d'abord que je l'ai acquise cette célébrité, répondit-il au bout de quelques instants; il faudrait que je fusse un être pauvrement doué au moral, ou un niais, pour qu'on puisse me croire capable de m'en faire une couronne, de la porter en étoile sur ma poitrine ou de la suspendre aux murs de mon salon. La célébrité chatouille, j'en conviens, agréablement notre amour-propre, mais il n'y a que les vaniteux et les parvenus dont elle suffit à combler l'existence, et auxquels elle peut tenir lieu de bonheur. Autre chose est la conscience qu'on a de ses œuvres, la certitude de les voir appréciées, l'orgueil d'éveiller des échos à travers les masses : tout homme public peut y trouver satisfaction. Mais que moi, simple particulier, je me pâme d'aise, à m'entendre dire par le premier imbécile venu : « Ah! monsieur, que d'heures agréables je vous dois! » ou bien encore, parce que tel journal s'empressera de publier l'entrefilet suivant : « Nous nous croyons en devoir de communiquer une triste nouvelle à nos lecteurs; M. X..., l'auteur dramatique bien connu, a la colique. » Que cela, dis-je puisse constituer mon bonheur? Oh! non! pour qui me prends-tu?

— Mais cette estime qui découle de la célébrité et qui en est la conséquence?

Sniatynski, cessant d'arpenter la pièce, comme il en a l'habitude au cours de nos discussions, ce qui l'expose à aller buter contre les meubles, courut se réfugier dans l'embrasure d'une croisée, et poursuivit de là, haussant la voix :

— L'estime! tu te trompes encore. Nous sommes un étrange peuple nous autres Polonais. Chez nous règne une jalousie tout à fait républicaine. Ainsi moi qui te parle, j'écris des pièces, je travaille pour le théâtre, n'est-ce pas ?... quels sont, à ton avis, ceux qui voient mes succès d'un mauvais œil ? Les auteurs dramatiques, mes confrères ?... Pas le moins du monde... mais un ingénieur, un banquier, un pédagogue, un médecin, un agent de change, bref un tas de gens qui n'écriront jamais une scène de leur vie, Et tous, dans leurs rapports avec vous, prendront à tâche de vous montrer la médiocre estime en laquelle ils vous tiennent; ils vous traiteront fort cavalièrement chaque fois qu'ils parleront de vous avec un tiers, ils vous rapetisseront à plaisir, pour mieux se grandir eux-mêmes. Si je me commande d'aventure un vêtement chez mon tailleur, mes envieux haussent les épaules et s'écrient avec dédain : « Sniatynski ! la belle affaire, il s'habille chez X... tout comme un autre ! » Oui, mon cher, voilà où nous en sommes et voilà les agréments que nous vaut la célébrité ?

— J'estime pourtant qu'elle a sa valeur puisque tant de gens s'essoufflent ou se cassent le cou rien qu'à seule fin de l'atteindre.

Sniatynski me regarda quelques instants, comme pour deviner ma pensée, puis il ajouta d'un ton presque grave :

— Elle n'a de valeur, j'entends dans la vie privée, que si tu la jettes en guise de coussin sous les pieds de la femme aimée.

— Ah ! fis-je en riant, cette définition te vaudra une célébrité d'un nouveau genre.

Mais il n'était pas d'humeur à plaisanter; d'un bond impétueux, il se retrouva près de moi.

— Oui! s'écria-t-il, cent fois oui: Prends ta gloire, ta célébrité, tes lauriers; va rejoindre la femme aimée et dis-lui: « Ces hochets pour lesquels périssent tant d'ambitieux, ces hochets qu'ils considèrent comme la plus haute expression du bonheur, qu'ils estiment à l'égal de la richesse; moi je les possède, je les ai conquis, je vous les apporte, et maintenant, ma chérie, mettez vos petits pieds dessus. » Lorsque tu auras fait cela, mon cher, on t'aimera, comprends-le, aussi longtemps que durera ta vie. Ah! tu voulais savoir à quoi me servait ma célébrité: eh bien, j'imagine que te voilà renseigné maintenant!

Madame Sniatynska, suivie d'Angèle, vint nous interrompre au milieu de cette tirade. Toutes deux elles se disposaient à aller visiter les serres.

Un vrai lutin que cette madame Sniatynska. Il lui fallait soi disant avant que de sortir obtenir l'autorisation de son mari, et lorsque ce dernier la lui eut généreusement accordée, elle se retourna vers moi, avec une mine de vraie chatte, et me dit:

— Et vous, monsieur, permettez-vous à Angèle d'aller à la serre?

Que ces mots eussent fait rougir ma cousine jusqu'au blanc des yeux, cela se conçoit aisément; mais qu'un vieux routier de mon espèce, passé comme la lame d'un rasoir sur toutes les pierres à aiguiser du monde, en demeurât tout interloqué, voilà qui est impardonnable. Je me remis assez vite toutefois et, me dirigeant vers Angèle, je lui dis, portant ses mains à mes lèvres:

— C'est ma cousine qui commande ici, et je suis le premier à obéir au moindre de ses désirs.

D'ailleurs, j'aurais volontiers moi-même accompagné ces dames à l'orangerie ; mais je réprimai cette fantaisie. J'éprouvais le besoin de parler d'Angèle, de mon futur mariage, et comme je prévoyais que Sniatynski finirait par aborder ce sujet, je lui en facilitai la transition, lui demandant, aussitôt que sa femme et ma cousine se furent éloignées :

— Crois-tu toujours d'une foi aussi inébranlable en tes dogmes?

— Plus que jamais, répondit-il, ou du moins aussi inébranlablement que par le passé. Il n'y a pas au monde d'expression dont on ait plus usé que celle de l'amour. C'est à vous ôter l'envie de jamais vous en servir. Mais à toi, je dirai ceci : « Vois-tu, mon cher, il n'y a que cela : l'amour dans son acception générale, et l'amour dans le sens particulier. » A bas la critique devant l'amour ! Ce sont là les canons de la vie. Ma philosophie consiste à les accepter sans discussion, et que j'aille me faire pendre, si je considère cette manière de raisonner comme plus bête qu'une autre ! Avec l'amour, la vie est toujours supportable ; elle ne vaut pas un sac de paille sans lui.

— Prenons, lui dis-je, l'amour dans son sens particulier, ou mieux encore, remplaçons le mot amour par cet autre « la femme » !

— Remplaçons ! c'est entendu ! nous disons donc « la femme ».

— Oui, et ne vois-tu pas alors sur quelles bases fragiles tu édifies ton bonheur?

— Sur des bases aussi solides que la vie elle-même, ni plus ni moins !

Mais comme je n'avais en vue, ni l'absence, ni les séparations, ni l'abîme creusé par la mort, je répliquai :

— De grâce, mon cher, ne va pas généraliser l'expression personnelle de ton bonheur. Tu as bien trouvé ; mais on peut mal tomber aussi.

Il ne voulut pas me laisser achever. Selon lui, on tire le gros lot, quatre-vingt-dix fois sur cent. Les femmes, à son avis, sont des créatures meilleures, plus pures, plus nobles que nous.

— Nous ne sommes que des misérables ! criait-il, agitant ses bras et secouant sa crinière d'un blond fauve, oui, des misérables ! Je te dis cela, moi qui observe la vie et qui sais observer, puisque mon métier d'auteur dramatique l'exige.

Il s'assit à califourchon sur une chaise, en poussa le dossier, de façon à se rapprocher le plus possible de moi et poursuivit avec une surexcitation croissante :

— Il y a bien les guenons du pays de Nod, ainsi que l'a écrit Dumas. Celles-ci ne connaissent aucun frein : mais vous avez des yeux pour ne pas vous aller nantir d'une guenon du pays de Nod. En règle générale, la femme ne trahira pas son mari, à moins qu'il ne la corrompe lui-même, qu'il ne foule ses plus chères croyances aux pieds, qu'il ne la détache et ne la repousse à jamais de lui par sa petitesse, son égoïsme, l'étroitesse de son jugement, par sa mesquine et misérable nature, en un mot. Aimez-la ! aimez-la toujours ! Qu'elle ne soit pas seulement votre femelle, mais votre compagne la plus chérie, votre enfant,

votre amie. Pressez-la contre votre poitrine; qu'elle en sente la chaleur; et alors soyez tranquille! Elle se blottira entre vos bras et s'unira si étroitement à vous, que vous ne formerez plus qu'un seul et même être. Mais, si vous vous trouvez incapable de lui ménager cet abri, si votre grossièreté la rebute, elle vous délaissera, soyez-en sûr, elle s'en ira, aussitôt qu'un cœur plus généreux s'ouvrira devant elle, parce que c'est là son destin, parce qu'elle a besoin de chaleur et d'affection, comme d'air pour respirer.

Il me serrait de si près avec son dossier, que, moi reculant, lui avançant toujours, nous nous retrouvâmes dans le coin de la croisée. Il se leva alors et me cria presque dans l'oreille :

— Êtes-vous assez bornés, vous autres! En face de cette sécheresse sociale, de cette disette absolue de bonheur qui marque la fin de notre siècle, en présence du manque de toute base et du défaut de tout espoir, se peut-il que vous ne cherchiez pas à vous créer l'unique fondement de vie et l'unique bonheur possibles? Geler de froid au Forum, et ne point vouloir se réchauffer au foyer! Quelle bêtise profonde! En vérité je vous le dis à tous: « Mariez-vous! »

Puis il se retourna brusquement et, me montrant Angèle qui rentrait en compagnie de sa femme :

— Tiens, voilà ton bonheur! le voilà qui trottine en sabots par la neige. Marie-toi! je te le répète. Prends cet enfant! paie-la au poids de l'or; que dis-je? au poids de l'or; c'est en carats de diamants qu'il faudrait acheter ce trésor. Tu vis sans asile, sans abri, non seulement au point de vue matériel, mais au point de vue moral; tu n'as pas de base, pas de

tranquillité; elle te les donnera. Seulement ne va pas la soumettre au scalpel de ton analyse; tu la perdrais, de même que tu as perdu tant de dons précieux et les trente-cinq années de ton existence, car ce n'est pas impunément que l'on veut philosopher sur toute chose.

Il ne pouvait me donner de conseils plus dignes, plus en accord avec mes propres désirs; aussi, tout en lui saisissant les mains, que je retins serrées entre les miennes :

— Non, plus de philosophie, m'écriai-je, car je l'aime!

Ces dames rentraient et, comme nous échangions une dernière étreinte, la femme de mon ami s'empressa d'en faire la remarque.

— Vous sembliez vous disputer au moment de notre sortie; mais je m'aperçois que la réconciliation est complète. Peut-on vous demander quel a été le sujet ou l'objet de votre discussion?

— Vous, mesdames, répondis-je.

— Ah! vraiment! et le dernier mot de tous ces discours?

— Vous le voyez! un touchant accord, dont les heureuses conséquences ne se feront pas attendre.

— Parfait alors! voilà notre traîneau qui nous attend à la porte; je vous tire ma révérence.

Par ces courtes journées d'hiver, le soir tombait rapide. Nos amis devaient, en effet, regagner la ville. Toutefois, comme le ciel était clair, la neige de l'allée aussi lisse qu'un parquet ciré, nous eûmes, Angèle et moi, l'idée de reconduire nos hôtes jusqu'au tourniquet de l'entrée du parc. La proposition fut fort

applaudie, et le traîneau nous emporta tous les quatre vers la grand'route. Là, il fallut nous séparer. Après avoir échangé force poignées de main et force adieux, nous nous mîmes en demeure de rentrer à pied. L'heure de la brune commençait, mais les reflets du crépuscule éclairaient l'horizon. A leur clarté, je distinguais nettement les traits d'Angèle. Elle paraissait émue. J'en conclus qu'elle aussi avait dû parler à cœur ouvert avec madame Sniatynska. S'attendait-elle à ce que je le prononce enfin, ce mot si attendu qui me brûlait les lèvres. Pourtant, chose étrange, moi, passé maître en l'art de dominer mes impressions, moi qui me considérais comme un virtuose de sentiment, moi qui, aux heures de salle, parais jadis les coups les plus hardis, si ce n'est avec adresse, du moins toujours avec sang-froid, maintenant, timide comme un écolier pris en faute je me taisais, dans le désarroi et le trouble de mes pensées.

Nous cheminions au milieu de ce silence; devant nous, au fond de l'allée, se dessinaient les marches du perron. Je lui avais offert mon bras, car sous les patins du traîneau la neige glissante s'était polie comme du marbre, et, lorsqu'elle s'appuya contre mon épaule, je sentis une fois de plus qu'elle était pour moi la femme désirable entre toutes. C'était un frémissement d'étincelles brûlantes qui se propageait à tout mon être.

Ce fut ainsi que nous pénétrâmes dans le vestibule. Il ne s'y trouvait personne : les lampes n'y étaient point allumées; par la rainure de la porte en fonte du poêle, brillaient les reflets rougeâtres de la flamme. Toujours dans ce demi-jour et dans ce silence, j'aidais Angèle à se dépouiller de sa fourrure; mais

lorsque, dégagée de son manteau, la tiédeur parfumée de ce corps adorable m'arriva en une bouffée de subtils aromes, je l'enlaçai de mes bras, et, la serrant contre ma poitrine, j'effleurai son front de mes lèvres.

Je n'eus même point la conscience de ce mouvement, tant il fut spontané et rapide. Angèle, elle-même, dut être frappée de stupeur, car elle n'opposa pas la moindre résistance. Elle se déroba cependant bientôt à mon étreinte. On entendait de la pièce voisine les pas du domestique apportant les lampes ; nous nous séparâmes ; tandis qu'elle regagnait sa chambre, j'entrai tout bouleversé dans la salle à manger.

Pour peu qu'un homme soit plus ou moins entreprenant, il a eu, ou il aura dans sa vie plus d'une aventure de ce genre. J'ai passé par là comme les autres, sans jamais perdre toutefois ni ma présence d'esprit ni mon sang-froid. Maintenant, au contraire, impressions et pensées tourbillonnaient sous mon crâne, emportées au souffle de la passion. Par bonheur, la salle à manger se trouvait déserte. Ma tante et la mère d'Angèle n'avaient pas quitté leur petit salon. Je m'y dirigeai donc au bout de quelques secondes, mais si troublé, si remué encore, qu'il me fut presque impossible de répondre aux questions que m'adressaient ces dames. Je ne pensais qu'à Angèle ; je me la figurais seule dans sa chambre, se serrant les tempes de ses deux mains. Je cherchais à deviner et à comprendre les sentiments qui devaient en cet instant agiter son cœur.

J'avais presque la certitude qu'elle n'apparaîtrait plus de la soirée; aussi, lorsque, contrairement à toute attente, je la vis venir nous rejoindre, je respirai, la

poitrine délivrée d'un grand poids. Des traces encore fraîches de poudre de riz sur ses joues indiquaient assez que la pauvrette avait cherché à rafraîchir son visage en feu. Je la dévorais du regard, je sentais que je l'aimais désormais plus que tout au monde.

Elle avait pris un ouvrage pour se donner contenance et brodait, la tête inclinée. Je remarquai qu'un souffle plus rapide soulevait son corsage. Une ou deux fois je saisis son regard au vol : un regard triste, scrutateur, voilé d'angoisse.

Ce spectacle me fendit le cœur. Afin de chasser au plus tôt les ombres et les appréhensions de son âme, je me mêlai à la conversation. Nos deux tantes parlaient encore de la visite du matin.

— Sniatynski, dis-je, me reprochait tout à l'heure de toujours vouloir trop philosopher, trop attendre, trop disséquer les choses : je lui montrerai qu'il se trompe ; il le verra bien demain !

J'appuyai sur ce mot *demain*, et je vis qu'Angèle m'avait parfaitement compris, car elle me jeta un long regard. Ma tante, elle, qui ne se doutait de rien, demanda :

— Verras-tu encore Sniatynski ?

— Oui, chère tante. Il faut bien entendre sa pièce ; et, si Angèle y consent, j'ai l'intention de la mener demain au théâtre.

La chère enfant leva vers moi ses beaux yeux, encore troublés, mais pleins de confiance et dit d'une voix très douce :

— Oh ! moi, je ferai ce qu'on voudra.

Un instant, je faillis tout finir par un aveu ; c'eût été là mon devoir ; mais comme j'avais prononcé ce mot de *lendemain*, je ne voulus plus me dédire.

J'éprouve la sensation du plongeur, qui se bouche les yeux et les narines avant de disparaître sous les flots.

Mais aussi, c'est une vraie perle que je ramasserai au fond de l'onde !

6 mars, Casa Osoria.

Je suis à Rome depuis hier ; mon père n'est pas aussi mal que je craignais de le trouver. La main et tout le côté gauche du corps sont insensibles. Les médecins me rassurent toutefois. Le cœur n'est point atteint. Il peut encore vivre des années en cet état.

7 mars.

Voilà donc Angèle plongée dans l'incertitude, dans l'attente, dans le désarroi de son cœur souffrant ! Aurais-je pu agir autrement !

Au lendemain de la visite de Sniatynski, par conséquent le jour même où j'avais résolu d'avouer mon amour à Angèle et de la demander à sa mère, on me remit une lettre de Rome. Mon père m'informait qu'il se sentait malade : « Dépêche-toi, mon cher garçon, écrivait-il, car je voudrais t'embrasser une dernière fois ». Il va sans dire que je pris le premier train et que je ne m'arrêtai plus qu'à la porte de notre maison de Babuino.

Je n'espérais plus le trouver en vie. Vainement ma tante avait-elle cherché à me rassurer. Si le danger eût été immédiat, notre cher malade, hors d'état de nous écrire lui-même, m'eût fait adresser une dépêche.

Hélas ! je connaissais trop ses manies, au nombre desquelles se range en premier lieu son aversion pour le télégraphe. Ma tante, elle-même, d'ailleurs tranquille d'apparence, au fond n'en était pas moins effrayée que moi.

Dès lors, pouvais-je et devais-je songer au mariage, dans cette hâte, dans cette épouvante, en face de cette mort suspendue comme une menace au-dessus de nos têtes ? J'estime qu'il y aurait eu là quelque chose de cynique, de contraire aux lois de la nature. Murmurer de tendres aveux, au moment même où mon père exhalait peut-être son dernier souffle ! Tout le monde me comprendra : Angèle mieux que personne.

Prêt à monter en voiture, je me bornai à lui dire :

— Je vous écrirai de Rome.

— Puisse le ciel dissiper vos craintes ! murmura-t-elle tout émue.

Elle a foi en moi, cette innocente ; et pourtant, aux yeux des femmes, je passe pour être un volage. Cette réputation, méritée ou non, a dû parvenir jusqu'aux oreilles d'Angèle. Or la chère créature ne m'en témoigne que plus de confiance ; je comprends et je devine ce qu'elle éprouve, j'entends presque son cœur si pur me dire : « On vous a calomnié. Celles qui vous accusent d'inconstance le font, parce qu'elles n'ont pas su vous aimer, ni aussi honnêtement, ni aussi profondément que moi ». Et elle a raison. Oui, mes esprits peuvent être aussi variables que le vent ; il me semble toutefois que la mobilité, la versatilité des sentiments humains qu'il m'a été donné de constater au cours de mon existence, ont dû nécessairement influer sur mon caractère. Leur souffle a pu suffire à flétrir et à dessé-

cher mon âme. Et alors, une créature aussi chaste que l'est Angèle devrait-elle payer les fautes d'autrui? Non, car j'estime, qu'il est encore temps de me sauver; que le salut peut s'opérer encore. Qui sait, d'ailleurs, s'il est jamais trop tard, et si un cœur pur ne possède pas la vertu de ressusciter des morts !

Je crois, d'ailleurs, que l'homme possède en lui comme une source vive de régénération. Chacun connaît la légende de la rose de Jéricho. Même desséchée, une goutte de pluie fait revivre et refleurir ses feuilles. Oui, la nature de l'homme possède plus de ressort que celle de la femme. L'homme vautré dans le bourbier de sa débauche, si repoussante et si hideuse, qu'une parcelle de cette boue suffirait à recouvrir la femme d'une lèpre mortelle, arrive non seulement à secouer de lui cette immondice, non seulement à recouvrer la santé et la vigueur morales, mais encore à se refaire une virginité. J'ai rencontré des femmes à l'âme si gangrenée, qu'elles en avaient perdu toute notion et tout respect du pouvoir d'aimer. Je n'ai pas connu d'hommes aussi dépravés.

Décidément, l'amour nous rend une virginité.

De semblables aveux doivent paraître bizarres sous la plume d'un sceptique. Mais j'écris ces mots, dominé par les sentiments que m'a inspirés Angèle. Elle ne se doute pas elle-même de l'habileté de sa tactique. Par cette inaltérable confiance, témoignée toujours et en toute occasion, elle s'est emparée de mon cœur et l'a rivé à jamais au sien.

Mais cette tragédie intime que tout homme porte en soi ! ce scepticisme qui me pousserait à crier à l'amour le *vanitas vanitatum* de la Bible ! Et cependant il faudrait

être aveugle pour ne point reconnaître que, de tous les facteurs qui entrent en jeu dans la combinaison de notre existence, l'amour est le plus puissant. Lorsque mon regard essaie d'embrasser l'océan universel des choses et des êtres, je demeure confondu au spectacle de cette toute-puissance. C'est là un phénomène aussi évident que la course du soleil à travers le ciel, ou que le flux et le reflux des vagues. Depuis le jour où Empédocle eut deviné qu'Éros avait tiré le monde du chaos, la métaphysique n'a plus avancé d'un pas. Seule, la mort est une force aussi absolue que l'amour. Mais, dans la lutte éternelle de ces deux principes, c'est l'amour qui saisit la mort à la gorge, qui lui pose un genou sur la poitrine, qui la terrasse au lever du jour et de la nuit, comme à chaque retour du printemps ; qui la harcelle, la poursuit pas à pas et, qui dans chaque fosse qu'elle a creusée, jette à pleine main ses semences de vie nouvelle. Les hommes, emportés par le courant de leurs occupations journalières, oublient ou ne veulent pas se souvenir que l'amour est leur seul maître. Le guerrier, le ministre dirigeant d'un empire, l'agriculteur, le négociant, le savant, le poète, tous, au milieu de leurs efforts et de leur labeur si dissemblables, ne sont en résumé que les ouvriers de l'amour. Tous obéissent à cette loi naturelle, qui veut que les bras de l'homme se tendent éternellement vers la femme. Ne traiterait-on pas de paradoxale ou d'insensée l'assertion du penseur qui viendrait dire à un Bismarck que le résultat unique et final de ses entreprises fut de faire reposer les lèvres d'Hermann sur celles de Dorothée ?

Du temps où je suivais les cours de l'Université, il me souvient avoir lu un conte arabe : l'auteur y

comparait les forces de l'amour aux tenailles enflammées de l'enfer. J'ai oublié le nom du poète, mais sa fable m'est restée gravée dans la mémoire. On est pris de vertige rien qu'à réfléchir à cette puissance. Les phénomènes innombrables de la vie ne sont que les formes diverses d'un seul et même principe : c'est là le *èn kai pân* des anciens. Oui, cette force est unique au monde, elle seule règne, elle seule dure, elle seule fait vivre et elle seule crée.

10 mars.

J'ai déchiré ce matin trois ou quatre brouillons de lettres destinées à Angèle. Après dîner j'allai rejoindre mon père dans son cabinet de travail afin de le mettre au courant du grave projet qui m'occupe. Je le trouvai en train d'examiner à la loupe des *épilichnions* encore maculés de terre qu'on venait de lui expédier d'un des ports du Péloponèse. Il avait fort grand air, soit dit entre parenthèses, au milieu de cette vaste pièce, aux proportions de musée, éclairée par deux hautes croisées aux vitraux blancs et bleus, entouré de vases étrusques, de tableaux, de statues, de vestiges en tout genre, d'antiquités grecques et romaines. Du fond du cadre, ses traits ressortaient semblables à ceux du divin Platon. Il interrompit aussitôt son travail, m'écouta avec attention, puis finit par me demander :

— As-tu encore quelque hésitation ?

— Je n'hesite plus, répondis-je, mais je réfléchis ; en un mot, je veux savoir pourquoi je veux.

— Eh bien ! moi, voici ce que j'aurais à te dire...

Comme toi, j'ai toujours aimé à me rendre un compte exact de mes sentiments, et de toutes les manifestations de la vie humaine, Mais à peine eus-je entrevu ta mère, que je perdis tout goût et toute envie d'analyse. Je savais seulement une chose : je l'aimais et ne désirais plus rien, hormis elle au monde.

— Et alors ?

— Alors, si tu désires cette jeune fille, avec autant de force que j'ai jadis désiré ta mère, épouse-la ; et tu jouiras du bonheur dont j'ai joui moi-même, jusqu'à l'instant où la mort est venue me la ravir.

Nous gardâmes quelques instants le silence, absorbés chacun par nos pensées.

Si j'avais voulu conformer ma conduite aux préceptes de mon père, je n'en eusse pu tirer un bien grand profit. J'aime Angèle, c'est indubitable ; mais je n'en suis pas réduit pour cela à ne plus pouvoir réfléchir sur moi-même. Serait-ce une preuve de l'insuffisance de mon amour ? Nullement. La génération à laquelle j'appartiens a pénétré d'un degré plus avant dans la connaissance de soi-même. Il y a deux êtres en moi : l'acteur et le spectateur. S'il arrive parfois que le second n'est pas satisfait du premier, à cette heure du moins, ils vivent en assez bonne harmonie...

La voix de mon père vint interrompre le cours de mes raisonnements intérieurs.

— Dis-moi un peu, quelle figure a-t-elle ? demanda-t-il.

La parole étant absolument impuissante en pareil cas, je lui apportai une photographie d'Angèle d'une

ressemblance extraordinaire. Il la prit et se mit à la considérer avec attention.

Je le suivais moi-même des yeux : ma curiosité n'était pas moindre que la sienne. L'artiste, en effet, se réveillait en lui ; le connaisseur délicat, l'admirateur passionné des femmes, bref, l'ancien « Léon l'Invincible » des jours passés revivait en lui. Il appuya l'image contre son bras gauche raidi, à demi-mort, prit sa loupe de la main droite, et tantôt l'éloignant, tantôt la rapprochant de l'objet, il me communiquait ses impressions.

— A en juger par certains détails, ce serait là un visage dans le genre d'Ary Scheffer. Elle doit être charmante, surtout lorsque l'émotion mouille ses yeux de larmes. Je sais bien que tout le monde n'aime point cette expression angélique. Quant à moi, je soutiens qu'enseigner à l'ange à devenir femme, c'est là notre suprême triomphe ! Charmante ! je le répète, et très originale ! Enfin, mon cher, ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est la femme !

Il porta de nouveau la loupe à ses yeux et ajouta :

— Je puis me tromper, quoique j'aie toujours passé pour un connaisseur en cette matière ; ce doit être une nature loyale et franche. Les femmes de ce genre de beauté se complaisent d'ordinaire dans la blancheur et la pureté de leur plumage. Dieu vous bénisse, mes enfants, et vous rende heureux ! car je puis dire que ton choix me plaît infiniment. Je craignais toujours de te voir épouser une étrangère. Je leur préfère notre Angèle à toutes.

Je m'approchai de lui ; il entoura mon cou de sa main droite, m'embrassa et me dit :

— Que ne donnerais-je pour pouvoir encore ainsi embrasser ma bru !

Je lui affirmai que cela ne se ferait pas attendre longtemps. Puis nous nous mîmes à causer de nos projets, de l'intention où j'étais de nous fixer à Rome.

Ce serait là l'expression de mon premier désir, aussitôt que j'aurais adressé ma demande en mariage par écrit. Ces dames y souscriraient sans doute. En pareil cas, notre mariage serait célébré à Rome... et sous peu.

Cet arrangement sourit fort à mon père. Les personnes âgées et infirmes aiment à sentir autour d'elles la vie et le mouvement. Je savais qu'Angèle se montrerait heureuse d'un tel concours de circonstances : de sorte que je m'y complaisais de plus en plus moi-même. Tout pourrait être décidé en huit jours. Je craignais, il est vrai, qu'une résolution aussi prompte, une énergie aussi soutenue ne fussent incompatibles avec mon caractère ; mais la pensée de faire preuve de décision au moins une fois dans la vie flattait agréablement mon amour-propre. L'imagination aidant, je me figurais déjà Angèle à mon bras. Je lui servais de cicérone au milieu des beautés de la Ville-Éternelle. Tous ceux qui ont habité ou qui habitent Rome savent le charme que l'on éprouve à en montrer les magnificences ; qu'est-ce donc, alors qu'on en soulève pour ainsi dire le voile aux yeux de la femme aimée !

Notre conversation fut interrompue par l'entrée de M. et de madame Davis, qui viennent chaque jour rendre visite à mon père. Lui, descend de juifs anglais ; elle, est la fille d'un gentilhomme italien et l'a épousé

pour son argent. Ce sémite, un crétin atteint de rachitisme, a abusé de la vie deux fois plus que ne le lui permettaient les misérables ressources de sa nature. Atteint de ramollissement partiel, indifférent à tout ce qui l'entoure, il rappelle ces affligeants débris que l'on rencontre, suspendus aux bras d'un garde-malade, dans les salles d'hydrothérapie. Quant à elle, je la comparerais à Junon. Ses sourcils se rejoignent sur un front uni et bas; ses formes font rêver aux merveilleux contours d'une statue grecque. Je ne l'aime guère; sa vertu me fait toujours songer à la tour de Pise qui penche sans cesse et ne tombe jamais. L'an dernier, je m'appliquai à gagner ses faveurs ; elle ne me décourageait pas trop ; mais nos bonnes intentions mutuelles n'eurent aucun résultat précis. Mon père, en revanche, lui témoigne une certaine faiblesse. Je l'ai même soupçonné d'en être amoureux. Il doit l'admirer, en sa double qualité d'artiste et de penseur, car elle est vraiment belle, et d'une intelligence dépassant de beaucoup la moyenne ordinaire. Ce sont entre eux d'interminables entretiens : mon père leur a donné le nom de « causeries romaines ». Il y trouve toujours un égal plaisir. Peut-être le fait de déchiffrer les énigmes de la vie, en tête à tête avec une jolie femme, lui apparaît-il comme une de ces récréations de l'esprit digne des beaux jours de la renaissance italienne. Je prends une part fort restreinte à ces discussions; la sincérité de madame Davis me laisse incrédule. Il me semble que cette intelligence peu commune, j'ai hâte de l'avouer, ne provient ni du cerveau ni de l'âme : il me semble que rien ne touche et ne passionne l'enchanteresse, si ce n'est sa propre beauté et le soin de

ses plaisirs. J'ai rencontré souvent ici de ces femmes aux aspirations élevées, en apparence du moins, mais auxquelles la religion, la philosophie, l'art, la littérature, ne servent au fond que d'accessoires de toilette. Elles s'en parent de temps à autre, parce qu'elles estiment que cela sied à leur genre de beauté. J'imagine que c'est aussi là l'unique usage que madame Davis fait de son savoir. Elle s'habille de problèmes sociaux, se drape du peplum grec ou romain, s'enveloppe des rayons de la divine comédie, encadrée des murs sombres d'une église, ou se détachant sur le fond des vieilles toiles du musée Borghèse. Je conçois que des esprits puissamment organisés puissent devenir comme le foyer central du monde, mais, chez des femmes uniquement entichées de futilités, cette prétention n'est plus qu'un égoïsme ridicule et bas.

Je me suis demandé plus d'une fois sur quoi pouvait bien se baser l'amitié ; je dirais même plus, l'affection que madame Davis semble avoir vouée à mon père ; et je crois avoir trouvé la réponse. C'est que mon père, avec sa tête admirable de philosophe patricien, avec ses manières qui sentent leur XVIIIe siècle, est pour elle une sorte d'objet d'art, ou mieux encore, un magnifique et intelligent miroir, où se réfléchissent en entier son esprit et sa beauté. De plus, elle lui sait gré de se voir appréciée par lui sans restrictions.

Ces motifs lui ont peut-être inspiré un attachement, transformé peu à peu en une véritable habitude. Et puis, comme madame Davis ne passe pas pour une sainte aux yeux du monde, tant s'en faut ! elle pourrait répondre à ses détracteurs : « Voyez combien vous m'accusez à tort ! Me soupçonneriez-vous par hasard

de chercher à séduire ce vieillard septuagénaire? Alors comment expliquez-vous l'attachement tout idéal que je lui témoigne? » Enfin, bien que de vieille et noble souche, la femme de M. Davis, en dépit des millions de son mari, n'en est pas moins madame Davis ; or, ces relations intimes avec une personnalité aussi connue et aussi respectée que mon père ne peuvent que raffermir sa situation et la bien poser à Rome.

Il fut un temps où je me demandais : « N'est-ce pas moi qui suis le motif de cette assiduité journalière? » Ce ne sont certes pas mes mérites qui attirent notre belle voisine; mais elle sent que je la juge en sceptique, et cela suffit à agacer ses nerfs. Je ne jurerais même point qu'elle ne m'ait pris en horreur, tout en étant bien aise si elle me voyait un jour à ses genoux. En résumé, c'est là un spécimen admirable de l'espèce féminine. Je serais capable de faillir, rien que pour ces sourcils et ces épaules dignes d'une Junon.

Donc à peine les Davis furent-ils introduits, que mon père entamait déjà les fameuses causeries. On en arriva vite à l'analyse des sentiments humains. Madame Davis émit des idées très justes. Du salon-musée, nous nous étions transportés sur la terrasse qui donne accès aux jardins. Nous ne sommes qu'au 10 mars, et le printemps s'épanouit dans tout son éclat. Tout paraît en avance dans la nature : les journées sont brûlantes, les magnolias couverts de fleurs, on dirait d'une neige; les nuits tièdes, comme en plein juillet. Ah! quel autre monde pourtant! quel autre ciel! comme cela ressemble peu à Ploszow. Je respire à pleins poumons. Sur cette terrasse éclairée

par les rayons argentés de la lune, madame Davis m'apparaissait belle, de la beauté d'un songe grec. Je sentais qu'elle aussi se trouvait sous l'impression du charme indescriptible de cette nuit romaine. Sa voix se fit plus discrète et plus douce. Peut-être qu'en ce moment encore, comme toujours du reste, elle s'ornait de ces beaux reflets lunaires, s'imprégnait de tous ces parfums de magnolias; tout ne devant servir qu'à rehausser sa beauté. Si mon cœur n'était uniquement occupé d'Angèle, je serais resté sous l'incomparable séduction de ce tableau. Elle disait avec cela des choses qui ne viendraient pas à l'esprit du premier homme venu.

Chaque fois que j'assiste à l'une de ces « causeries romaines », j'en emporte l'impression que mon père, madame Davis et moi, tous ceux enfin qui comme nous appartiennent à une certaine sphère de la société, nous ne vivons pas de la vie naturelle et réelle. Quelque chose s'agite et s'opère à nos pieds. C'est la lutte pour l'existence, pour le morceau de pain de chaque jour; c'est la vie positive où travaille une fourmilière humaine avec ses exigences, ses appétits, ses passions, ses efforts : vie immense, tangible, étourdissante de rumeurs, qui hurle et qui roule ses vagues à l'instar de l'océan. Et nous, nous passons notre temps sur ces terrasses à discuter art, littérature, amour; étrangers à cette vie, très loin d'elle, d'un trait effaçant six jours, sur les sept jours restant de la semaine; de sorte que nous n'avons plus pour ainsi dire que des goûts, des nerfs et des âmes de dimanche. Plongés dans notre dilettantisme béat, comme en un bain tiède, nous vivons à l'état de demi-rêve. Nous ruminons grain par

grain notre héritage moral et physique, toutes les provisions amassées de forces musculaires et nerveuses, et nous sentons le sol se dérober sous nos pieds. Semblables au pollen des plantes que dissout le vent, à peine avons-nous rencontré un point d'appui, que le souffle de la vie réelle nous en détache aussitôt, parce que nous avons perdu désormais toute force de résistance.

Quand je me laisse absorber par ces idées, mille contrastes frappent mon esprit. Nous croyons résumer en nous le dernier mot de la civilisation, nous sommes parvenus au plus haut degré de culture intellectuelle et morale, mais nous avons perdu toute foi en nous-même. Il n'y a plus que les naïfs à croire encore à la raison d'être de l'existence. Nous cherchons instinctivement les côtés ostensibles de la vie, ses jours de fête, ses voluptés, le bonheur... et nous ne croyons plus au bonheur ! Notre scepticisme léger et vague, comparable à la fumée fugitive de nos cigares, nous dérobe à nos yeux les horizons reculés. Sous ce bandeau, et comme au travers de ce voile de vapeurs, nous nous créons un monde à part, isolé de l'immense et universelle existence ; un monde exclusif, enfermé lui-même, creux, et semblable à la fantasmagorie des rêves.

S'il ne s'agissait ici que de cette aristocratie dite de naissance ou de fortune, le phénomène offrirait moins de gravité. Mais à ce monde artificiel appartiennent plus ou moins tous ceux qui possèdent un esprit cultivé ; toux ceux qui, de près ou de loin, touchent à la science, à l'art, à la littérature. Or, voilà où est le danger. Ce monde n'est pas inhérent

à la nature. Il gravite autour d'elle, sans y puiser sa vie, et devra finir par se dessécher lui-même. Il n'aura même pas contribué à rendre moins grossiers et moins cruels les besoins de ces millions d'existences humaines, qui grouillent en masses confuses à ses pieds.

Je ne parle pas ici en réformateur, je n'en ai point qualité. D'ailleurs, advienne que pourra ! Par instants, j'ai comme la vision semi-lucide de quelque prodigieux cataclysme où s'abîmera notre culture. Le flot qui l'effacera de la surface de la terre emportera avec lui un monde bien autrement raffiné que celui des perruques poudrées et des jabots. Il est vrai que les ci-devant s'imaginaient qu'avec eux finirait aussi l'univers entier.

Mais qu'il est doux, par une de ces nuits tièdes et baignées de lumières, de s'asseoir au faîte d'une terrasse, d'y parler, d'une voix alanguie, d'art, de littérature, d'amour, tout en admirant aux reflets des lueurs argentées de la lune le profil divin d'une femme, belle comme Laure Davis !

10 mars.

Rocs, montagnes, villages et clochers, tout se voile et se confond, à mesure que nous nous en éloignons, dans une vapeur bleuâtre ; de même un brouillard psychique intercepte à nos yeux les personnes aimées, que sépare de nous l'espace. La mort n'est rien d'autre qu'un éloignement, mais si incommensurable, que les êtres les plus chers se fondent en cet infini, y

perdent peu à peu leur consistance, bleuissent et ne nous apparaissent plus bientôt que comme des formes vagues. Le génie grec l'a bien compris lorsqu'il a peuplé les champs élyséens de ses ombres.

Mais pourquoi recourir à des comparaisons funèbres, puisque je me propose ici de parler d'Angèle ? Je suis absolument convaincu que la distance n'a pas diminué ma tendresse. Et pourtant ne m'apparaît-elle pas dans mon souvenir, bleuie, elle aussi, dans l'éloignement, moins réelle et moins vivante qu'elle ne l'était à Ploszow ? Je ne la perçois plus au moyen de mes sens : elle m'est devenue une âme plus chère, mais une créature moins désirée peut-être. En est-il mieux ainsi ? Oui, peut-être sous un certain rapport, car madame Davis n'est-elle pas désirable, elle aussi ? Et puis, n'est-ce pas à ce vague bleuissement, dont notre souvenir enveloppe les personnes absentes, qu'il convient d'attribuer le retard que j'ai mis à écrire à Angèle ? Ce profil de déesse grecque, si nettement réfléchi au fond de ma prunelle, n'est cependant qu'une impression passagère. Lorsque je compare entre elles ces deux figures, mon attachement pour l'autre, pour celle que j'ai laissée là-bas, s'accroît de toute la douceur de mon émotion attendrie, et j'ai souffert qu'elle restât jusqu'à ce jour plongée dans l'incertitude, dans la plus anxieuse attente ! A la lettre par laquelle mon père informait aujourd'hui ces dames de l'amélioration produite dans l'état de sa santé, je n'ai joint qu'un simple petit mot pour Angèle.

Il m'était difficile sans doute d'en dire bien long en un post-sciiptum ; mais n'aurais-je pas dû pro-

mettre d'écrire sous peu et longuement? Cet espoir eût adouci les regrets d'Angèle. Je ne l'ai point fait cependant. C'est que je subis de nouveau mes heures de reflux. L'envie de vivre, la foi dans l'avenir, se sont retirées si loin à l'horizon, qu'elles restent à peine visibles, et à mes pieds ne s'étend plus qu'une plage aride et sablonneuse. Il m'est impossible de chasser cette idée qui m'obsède. Je ne devrais, en conscience, épouser Angèle qu'avec la certitude que de cette union dépendra notre bonheur à tous deux. Je devrais pouvoir le lui jurer et le jurer à moi-même. Et pourtant, ce serait un mensonge! je la tromperais avant même que le prêtre eût enlacé nos mains sous l'étole sacrée; car cette foi au bonheur je l'ai perdue, pour ne garder que le doute et le découragement de la vie. Elle souffre de cette attente, de cette incertitude! mais, moi aussi, je souffre... et d'autant plus cruellement... que je l'aime avec plus d'ardeur.

11 mars.

Madame Davis, à laquelle j'ai répété, au cours d'une de ces causeries au clair de lune, à peu près tout ce que j'ai écrit plus haut sur la toute-puissance de l'amour, m'a appelé « Anacréon polonais », et me proposa de me tresser des guirlandes de vigne sauvage; puis elle ajouta d'un ton plus sérieux :

— Enfin, du moment où vous voilà si pénétré de cette toute-puissance, pourquoi vous complaire à ce rôle de pessimiste? La foi en la force de l'amour ne devrait-elle pas suffire à vous rendre heureux?

Je n'ai rien trouvé à lui répondre; et ce qui est pis, je ne vois pas trop la réponse que je pourrais bien me faire à moi-même. L'amour triomphe, il est vrai, de la mort, mais il ne sauve que l'espèce. Or, quelle consolation ou quel profit pour moi à voir se perpétuer l'espèce, si moi-même je reste condamné au néant, inévitable, implacable!

N'y a-t-il pas là un raffinement de cruauté? Quelle loi barbare que celle qui veut qu'un sentiment comme l'amour, exclusivement propre à l'individu, ne s'applique et ne contribue qu'au maintien de l'espèce? Sentir en soi tressaillir une force immortelle et être condamné à périr, n'est-ce pas le comble de la détresse! En réalité, l'individu seul existe par lui-même : l'espèce n'est qu'une conception générale et le nirvana le plus absolu, par rapport à l'unité. Je comprends l'amour filial ou paternel, prolongé jusqu'à la troisième ou quatrième génération, parce qu'il contient précisément la tendresse et le regret de l'individu voué au trépas; mais le patriotisme ou l'amour de l'espèce ne peut, selon moi, se loger que dans la cervelle d'un Tartuffe ou d'un doctrinaire étroit. Je m'explique maintenant comment à Empédocle ont, dans la série des siècles, succédé des Schopenhauer et des Hartmann

Rome, 13 mars.

Mon père est mort aujourd'hui au matin. Il s'alita à peine durant quelques heures.

. . . .

22 mars. Pegli, Villa Laura.

La mort est un si effroyable abîme que, même sachant qu'il nous faudra un jour y descendre tous, chaque fois que nous le voyons s'entr'ouvrir sur un de ces êtres qui nous sont proches et chers, nous, les survivants, arrêtés à ses bords, nous nous sentons l'âme secouée de terreur, déchirée de chagrin et de désespoir. Nos raisonnements s'égarent à cette limite suprême, et nous n'éprouvons plus qu'un besoin, celui d'implorer une assistance qu'il n'est, hélas ! au pouvoir de personne de nous donner.

Ce refuge, cette consolation unique, pourraient se trouver dans la foi ; mais ceux que n'éclairent pas le flambeau divin peuvent voir s'abîmer leur esprit dans la nuit éternelle de ce gouffre insondable ! Dix fois, je me suis répété que cela ne peut être, que cela répugne à l'instinct, que cela est par trop horrible, et dix fois une voix de ma conscience m'a répondu : « Oui, il en est ainsi. »

23 mars.

Lorsque j'arrivai à Rome, mon père conservait encore tant de vitalité qu'il ne fût venu à l'esprit de personne que sa fin dût être si prochaine. Et quels singuliers replis a la conscience ! Dieu m'est témoin que j'éprouvai la joie la plus vive et la plus sincère à le voir hors de danger, et cependant l'idée vraisemblable de sa mort m'avait tellement obsédé

durant toute la route, j'avais tant gémi sur mon sort, croyant déjà voir son cadavre entouré de cierges et me voyant moi-même à genoux auprès de son cercueil, que j'en éprouvai presque un sentiment de déception et comme les regrets d'un inutile chagrin. Ce souvenir me revient avec amertume et me tourmente aujourd'hui à l'égal d'un remords.

Combien est profondément malheureux l'homme dont l'âme a perdu toute simplicité et toute candeur! Aussi amère, aussi douloureuse qu'un remords, est en moi la conscience, que deux êtres distincts assistaient à l'agonie de mon père. L'un, le fils, saisi de désespoir, étouffant ses sanglots; l'autre, le sceptique, l'esprit fort, qui étudiait la psychologie de la mort. Je me sens misérable à l'excès, parce que misérable est ma nature!

Mon père conserva jusqu'aux derniers instants toute sa présence d'esprit. Il se trouva plus indisposé le samedi soir. J'envoyai aussitôt chercher le médecin et le priai de passer la nuit chez nous pour plus de sûreté. Il prescrivit quelques remèdes, dont mon père, selon sa coutume, se mit à contester l'efficacité, prétendant qu'ils ne pouvaient, au contraire, que précipiter un nouvel accès. Le docteur me rassura. Il estimait qu'il n'y avait pas de péril, et que nous pouvions conserver notre cher malade durant de longues années encore. Mon père, attentif aux moindres mots, agita sa main d'un geste incrédule et se borna à dire : « Nous verrons bien! » Mais, comme cette opposition, ou cette incrédulité en la science médicale, était, ainsi que je l'ai déjà dit, une habitude constante et invétérée, je ne pris pas au sérieux le sens de ces paroles.

Hélas ! vers dix heures, au moment où l'on servait le thé, il se leva tout d'un coup en s'écriant :

— Léon, viens vite !

Nous le mîmes au lit, et une heure après commençait l'agonie.

24 mars.

L'homme, jusqu'à son dernier souffle, conserve intacts tous les traits de son caractère et, plus encore, toutes ses manies.

Ainsi, au milieu de ces solennelles pensées qui se lèvent en notre âme à l'approche de la mort, mon père témoignait cependant une certaine satisfaction à constater une fois de plus l'erreur du médecin et tout le bien fondé de sa méfiance. J'écoutais avidement les paroles qu'il prononça durant ces heures dernières, et lisais sur son visage l'expression de ses pensées. J'y voyais une conscience profonde de la solennité du moment, une curiosité de pénétrer enfin le mystère de l'existence, sans l'ombre d'un doute sur la certitude même de l'au-delà ; mais comme une inquiétude sur la nature de l'accueil qui lui serait réservé dans ce monde inconnu, inquiétude que mitigeait pourtant la conviction naturelle, je dirais même naïve, qu'il ne s'y verrait pas traité à l'égal du premier venu. Il ne me sera pas donné de pouvoir mourir de la sorte, car je manque de ces bases, indestructibles même à l'heure du trépas. Mon père, en effet, quitta cette vie avec une foi profonde et le repentir d'un vrai chrétien. Au moment où il recevait le viatique des mains du

prêtre, il me parut si édifiant, si saint en un mot, que jamais son image ne s'effacera de ma mémoire.

Ah ! qu'il est vain et misérable, mon scepticisme, en regard de cette puissante ferveur de la foi, qui plus forte encore que l'amour, arrive à triompher de la mort, à cette minute précise où elle éteint en nous le flambeau de la vie !

Après la communion et les onctions suprêmes, un grand attendrissement s'empara du mourant, il me prit les mains et les retint dans les siennes, comme s'il eût cherché à s'y rattacher à la vie. Toutefois, il n'entrait dans ce mouvement ni terreur ni désespoir. Non ! il n'avait point peur. Bientôt j'aperçus que ses yeux, qu'il tenait fixés vers moi, devenaient fixes et se troublaient ; des gouttes de sueur perlaient sur son front comme des gouttes de rosée. Son visage se couvrait d'une pâleur de marbre ; il entr'ouvrit à plusieurs reprises ses lèvres pour respirer... et... il s'éteignit en un dernier et profond soupir.

Je ne pus assister à l'embaumement du corps. Mes forces m'abandonnèrent. Une fois cette triste œuvre accomplie, je ne quittai plus sa dépouille d'un instant. Il me répugnait de confier à des mains étrangères les soins intimes de la toilette suprême. Mais qu'elles sont terrifiantes ces cérémonies funèbres ! ce char, ces cierges, ces confréries avec leur cagoule leur cachant le visage, et ces chants. Encore maintenant, les notes graves et poignantes de l'*anima ejus* et du *requiem æternam* me résonnent à l'oreille. Il souffle de toutes ces choses le sombre et terrible froid du tombeau. La dépouille de mon père fut d'abord exposée à Sainte-Marie-Majeure. C'est là que, pour la dernière fois, je

jetai mes regards sur cette chère et auguste image. Par la précocité de ce printemps, le Campo-Santo ressemble à un îlot de verdure : les arbres sont en fleurs, les marbres blancs des tombes comme baignés de soleil. Triste et effrayant contraste ! Cette vie partout en éveil, cette verdure, ce soleil, ce ramage gai d'oiseaux !... et là, ce sombre cortège ! Une foule compacte suivait le cercueil, car la bienfaisance de mon père l'avait rendu tout aussi populaire à Rome que peut l'être ma tante à Varsovie. Mais cette affluence de monde, ces visages curieux, auxquels le printemps communiquait pour ainsi dire son animation joyeuse, m'irritaient et me faisaient mal. Les foules, et surtout les foules italiennes, se font un spectacle de toute chose. Elles se pressaient, attirées plutôt par la pompe inusitée du cortège, que mues par un sentiment de regret ou de pitié. L'égoïsme humain ne connaît pas de bornes. Au nombre des personnes suivant un convoi, combien en est-il, même parmi les plus nobles et les mieux douées de sentiment, qui n'éprouvent une satisfaction secrète à la pensée que ce ne sont pas elles, mais bien leur prochain qu'on conduit en terre.

Ma tante est arrivée : car je l'avais appelée par dépêche. Des hauteurs de sa foi inébranlable, elle ne considère la mort que comme une transformation, la dernière et la plus glorieuse de notre être. Je me sens incapable de cette résignation. Elle accueillit sans murmurer le coup qui nous frappait. Tout en versant d'abondantes larmes, en face du cercueil où reposait ce frère aimé, elle put conserver sa sérénité d'âme. Nous eûmes ensuite une longue explication qui jeta un certain froid entre nous. Il est vrai que j'attribuai

à ses paroles un sens absolument contraire à celui de ses pensées; je le regrette infiniment aujourd'hui. Sans faire la moindre allusion à Angèle, elle parla de mon isolement futur : elle insista sur mon prompt retour à Ploszow. J'y trouverai, disait-elle, des cœurs aimants; et son vieux cœur à elle surtout, qui chercherait à me consoler dans ma détresse. Je ne vis là que le désir caché de reprendre sans retard les projets interrompus de mariage. Cet empressement me parut déplacé en face de ce cadavre encore tiède : j'en éprouvai donc une grande irritation. Non! ce n'est ni à la vie, ni à de tendres aveux, ni aux joies nuptiales, que je puis songer maintenant, moi sur lequel la mort a projeté son ombre. Dans l'amertume de mes regrets, je repoussai l'invitation de la pauvre femme d'une façon presque brutale. Je lui dis que mon intention était de voyager, d'aller quelque part en Grèce ou à Corfou, puis de revenir à Rome, afin d'y régler mes affaires de succession, et alors seulement peut-être de gagner Ploszow.

Elle n'opposa pas la moindre objection à mes idées; la profondeur de mon chagrin la remuait et lui inspirait une douceur et une condescendance absolues.

D'ailleurs je n'ai point fait voile vers Corfou, les Davis m'ont enlevé, et depuis quelques jours déjà, j'habite leur villa de Pegli.

Madame Davis est-elle sincère ou non? il ne me plaît pas d'approfondir la question; je constate seulement que la sœur la plus tendre ne saurait m'entourer d'une sollicitude plus jalouse, ni plus sincèrement partager ma douleur. Ma nature empoisonnée de scepticisme me pousse aux soupçons; mais si leur

injustice était démontrée cette fois, je me sentirais coupable d'ingratitude envers cette femme, dont la bonté dépasse toute mesure de l'humaine pitié.

Pegli, 26 mars.

Mes fenêtres s'ouvrent sur ces incomparables azurs de la Méditerranée, bordés à leur extrémité d'une bande plus sombre de saphir. Aux pieds de la villa, les vagues légèrement ridées reluisent en une immense écaille : plus loin, unies et tranquilles, elles semblent apaisées dans la douceur de leurs teintes d'un bleu si pur. A l'horizon, les voiles latines des barques des pêcheurs blanchissent çà et là. Une fois par jour, passe le vapeur faisant route de Marseille à Gênes. Un blanc panache de fumée flotte à sa suite dans les airs, puis s'assombrissant ainsi qu'une nuée à la surface des eaux, il se disperse et se dissout. C'est d'un immense repos. La pensée elle aussi flotte semblable à cette fumée, entre deux azurs, et l'homme se laisse bercer dans l'inconsciente torpeur de cette existence, semblable à la vie végétative des plantes. Hier, je me sentais abattu ; aujourd'hui, j'aspire à pleins poumons le souffle frais de la mer qui dépose sur mes lèvres d'humides atomes salés. Cette Riviercc, quoi qu'on en dise, est le chef-d'œuvre de la création. Je m'imagine les bourrasques déchaînées maintenant sur Ploszow : ces obscurités subites, ces soubresauts inattendus du froid au chaud, ces brusques apparitions de neige, tombant en graine fine de fugitifs nuages, ces éclaircies rapides où le soleil ne se montre que pour dispa-

raître aussitôt. Ici le ciel est transparent et pur. La brise marine qui rafraîchit mon front ressemble à la caresse d'un baiser. Par les croisées ouvertes, des parfums grisants de réséda, d'héliotropes, de roses, montent des massifs du jardin, comme de grands encensoirs. O pays enchanté, « où mûrit l'oranger »! ô demeure plus féerique encore, où tout ce qu'ont pu y réunir de richesse les millions de Davis s'est épuré au goût exquis de Laure! Des chefs-d'œuvre m'environnent : toiles, sculptures, produits inestimables de céramique ancienne et moderne, bijoux ciselés par la main d'un Benvenuto. Les yeux éblouis par l'éclat de la nature, par les splendeurs de l'art, ne se détachent de ces objets que pour reposer leurs regards sur cette admirable païenne, maîtresse de tous ces trésors, et dont l'unique religion est le Beau !

J'ai tort d'appeler Laure une païenne ; car je le répète encore, sincère ou non, elle compatit à ma douleur et s'efforce de l'apaiser. De longues heures durant, nous parlons de mon père, et je vois alors des larmes mouiller ses paupières. S'étant aperçue que la musique calmait mes nerfs malades, elle me berce de symphonies et de chants qui se prolongent bien avant dans la nuit. Souvent à la brune, je m'assieds dans son salon, je regarde au loin la mer, où les flots se plissent comme les mailles d'un immense filet d'argent et j'écoute ces ondes harmonieuses, mêlées au clapotis nes vagues. J'écoute jusqu'à l'entière abolition de mon être, jusqu'à un état de demi-rêve, où l'on perd la notion des choses, où l'on oublie la réalité de ses peines et de ses tourments.

29 mars.

Je ne trouve plus aucun plaisir à noter mes impressions dans mon journal. Nous lisons ensemble les derniers livres de la *Divine Comédie*. Autrefois je me sentais saisi, par cette description plastique de l'enfer, si pleine d'épouvante. Maintenant je me plonge avec délices dans cette lumineuse atmosphère, peuplée d'âmes plus lumineuses encore, dont rayonne le ciel du Dante. Il me semble qu'en ce rayonnement, j'entrevoie des traits qui me sont connus et chers, et mes regrets alors deviennent presque doux. Oui, je comprends désormais toutes les beautés du Paradis ; nulle part ailleurs, l'esprit humain n'a déployé plus puissamment ses ailes, n'a embrassé d'aussi vastes immensités, n'a puisé davantage aux sources de l'infini, que dans cet immortel et magnifique poème. Avant-hier et hier, nous lisions, bercés par le balancement d'une barque. Nous la poussons d'ordinaire au large ; alors si la mer est au calme absolu, je laisse tomber la voile, et nous lisons au bruit des vagues, ou plutôt elle lit, et moi j'écoute. Hier, au coucher du soleil, le ciel se couvrit d'un éclat de pourpre. Assise en face de moi, et comme inspirée, Laure élevait par instants vers le ciel ses yeux où se reflétaient les rayons du crépuscule. Dans ces splendeurs vespérales, loin du rivage, seul sur cette barque, aux pieds de cette femme admirable, et bercé par les accents du Dante, j'avais vraiment l'illusion de ne plus vivre de la vie de ce monde.

30 mars.

Mes regrets qui parfois semblent assoupis s'éveillent soudain en moi avec une peine plus cuisante.

31 mars, Villa Laura.

J'ai beaucoup pensé à Angèle aujourd'hui. J'ai la sensation pénible que des mers et des continents nous séparent. Il me semble que Ploszow est relégué à l'extrémité des régions hyperboréennes de l'hémisphère. C'est là une illusion, où le sentiment personnel passe à l'état objectif de chose. Ce n'est pas Angèle qui s'éloigne, mais bien moi, qui chaque jour m'écarte davantage du Ploszowski, dont naguère encore le cœur et les pensées étaient uniquement remplis d'elle. Ma tendresse n'est pas éteinte, elle a seulement perdu ses vertus agissantes. J'aimais hier, tout en désirant un objet défini ; j'aime aujourd'hui encore, mais sans plus rien désirer désormais. La mort de mon père a détruit le recueillement de mon âme. Il en serait de même si, absorbé par une œuvre littéraire, je m'en voyais soudain détourné par quelque préoccupation venue du dehors. Mes facultés passionnelles se trouvaient alors tendues ainsi que les cordes d'un arc ; maintenant sous le poids de mon chagrin, sous l'influence de ce ciel si doux, de ces azurs, de cette mer qui berce au sommeil, me voilà retombé dans l'inertie.

Je me repose en homme très las. L'assoupissement me gagne, pareil à cette torpeur que l'on éprouve dans

un bain tiède. Je ne me suis jamais senti moins apte à rien entreprendre. Si j'avais à inventer une devise, je n'en trouverais pas d'autre que celle-ci : « Ne me réveillez pas ! »

Nous avons résolu de quitter Pegli vers la mi-avril, à l'époque des chaleurs, pour nous rendre en Suisse. Je crains que le pauvre Davis n'en soit réduit à se voir enfermé dans une maison de santé. C'est la folie qui commence. Plongé dans un mutisme absolu, les yeux obstinément fixés à terre il ne les relève que pour contempler le bout de ses ongles. qu'il s'imagine voir toujours se détacher de ses doigts. Voilà où nous conduit une vie menée à outrance et l'abus de la morphine.

2 avril.

Nous eûmes hier un orage grandiose. Le vent du sud chassait les nuages comme une bande de buffles en fureur. Tantôt les rassemblant, tantôt les dispersant à travers le ciel, il les saisit enfin et de toute son impétuosité les précipita sur la mer. En un clin d'œil, la surface assombrie des flots, pareille au visage d'un homme en courroux, se mit en retour à lancer des flots d'écume dans les airs. Lutte enragée de deux géants qui se frappent l'un l'autre, soulevant le tonnerre et la foudre. Les éléments déchaînés s'apaisèrent bientôt, mais nous dûmes renoncer à notre promenade habituelle. En revanche, quel spectacle imposant se déroulait à nos yeux de la véranda vitrée ! Au milieu de cette lutte de l'aquilon et des eaux, nos regards se cherchaient et se rencontraient sans cesse.

Le mystère commence à s'opérer entre nous. Ni Laure ni moi nous n'avons encore prononcé une parole qui parût suspecte à l'amitié ; aucun de nous n'a encore risqué le moindre aveu ; et pourtant, lorsque nous nous parlons, nous sentons nos paroles recéler un sens tout autre que celui que croient leur donner nos lèvres... La même impression nous poursuit lorsque nous allons en mer, lorsque nous lisons les vers sublimes du Dante, lorsque j'écoute son chant ou sa musique. Toutes nos actions revêtent ces formes extérieures mensongères, sous lesquelles se déguise en rampant une réalité muette encore, le visage masqué, mais toujours présente et nous suivant partout pas à pas, comme une ombre. Ce phénomène se produit chaque fois qu'entre l'homme et la femme commence à prévaloir l'attraction charnelle. Je ne sais à quel moment précis je me sentis troublé sous la force de cette attraction. Je constate seulement qu'elle ne m'a point pris au dépourvu.

3 avril.

La bonté de Laure me fait l'effet d'un rayon de lune qui brille sans dégager de chaleur. Elle possède la beauté des formes : il lui manque une âme. Ses rapports avec son mari en sont une preuve frappante. Ce millionnaire traîne une existence si misérable, au milieu du luxe qui l'entoure, qu'on en demeure saisi de pitié. Il paraît indifférent à tout ; mais l'homme, aussi longtemps qu'il lui reste une lueur de raison, est sensible à la bonté. Davis ne me témoigne-t-il pas une véritable gratitude, parce que je n'oublie jamais

de lui demander de ses nouvelles? Quand je le vois avec son visage aux teintes crayeuses, pas plus gros que mon poing, ses jambes semblables à deux bâtons, sa taille grêle enveloppée d'un plaid même en plein midi, je ne sais quelle sensation poignante me traverse le cœur. Je ne veux pourtant pas me faire passer pour meilleur que je ne le suis. Je ne l'épargnerais point par sentiment de générosité. Shakespeare a dit que l'able ne vivait que pour devenir la proie du brochet. Dès qu'il s'agit de la femme, les hommes sont sans pitié entre eux. C'est là un reste d'instinct bestial : la lutte jusqu'à la mort du mâle pour la femelle; et dans cette lutte, malheur au plus faible! L'honneur même n'y sert plus de frein. Seule la religion la condamne sans recours.

13 avril.

Voici dix jours que je n'ai pas ouvert mon journal. La crise est survenue. Je m'attendais d'avance à ce que cela se passât en mer. Les femmes telles que Laure, même aux heures d'oubli, ne perdent jamais de vue le cadre le mieux assorti à leur genre de beauté. Je bénis mon habileté de pilote, grâce à laquelle nous pouvons nous aventurer en notre barque aussi loin que nous portent nos yeux et notre fantaisie. Laure voulut dernièrement faire une excursion maritime, à l'heure la plus brûlante du jour. Comme Hécate, elle se complaît aux ardeurs du soleil. Une légère brise nous poussa rapidement loin du rivage. Puis il se fit un calme subit. L'éclat solaire réfléchi par les ondes semblait prolonger la chaleur du jour. Laure, étendue

sur les nattes indiennes qui tapissent le fond de l'embarcation, la tête appuyée sur des coussins, demeurait immobile. Le velum de la barque tamisait sur elle des flots de lumière. Une langueur indicible s'empara de mon être. A la vue de cette femme, dont les formes divines se dessinaient sous le fin tissu de ses vêtements, je frissonnai de volupté. Cette lassitude se trahissait également en elle. Ses yeux alanguis, ses lèvres entr'ouvertes, tout dans sa personne décelait je ne sais quel abandon de force et d'énergie. Lorsque je l'enveloppais de l'ardeur de mes regards, elle abaissait ses paupières et semblait me dire : « Prenez-moi ; je suis faible ! »

Nous revînmes tard à la villa, et ce retour me restera longtemps gravé dans la mémoire. Aux dernières lueurs du jour, alors que le ciel et la mer fondus en une splendeur immense paraissent sans bornes et sans limites, succéda une nuit si délicieuse, qu'il ne me souvient pas en avoir jamais vu de pareille. La lune ronde et rouge émergea des eaux, pénétrant les ténèbres d'une douce lumière et traçant un large et brillant sillage, où nous glissions, mollement portés vers la côte. La mer s'agitait de ce léger balancement nocturne, d'où semblent s'exhaler de profonds soupirs. Les voix des pêcheurs liguriens nous arrivaient du port, unies en un chœur harmonieux. La brise s'éleva, venue des rivages et semait au loin des parfums d'orangers. Bien qu'incapable de me laisser absorber tout entier par une sensation, je subissais néanmoins le charme de cette douceur infinie, épandue au-dessus de la terre et des eaux, et retombant en rosée sur les âmes et sur les choses. Par moments, j'attachais mes yeux

sur cette femme, belle comme l'antique Hélène, qui m'apparaissait toute blanche, sous les reflets des rayons lunaires. Alors j'avais l'illusion que, subitement transporté sur les rives de l'ancienne Hellade, je voguais vers les bois sacrés d'oliviers et de myrthes, où s'accomplissaient les mystères d'Eleusis. Nos transports n'étaient plus l'entraînement naturel à nos sens, mais un culte mystérieux, je ne sais quel lien mystique de nos êtres, avec ces flots, cette nuit, ce printemps et toute cette nature enchantée ?

15 avril.

Le jour fixé pour notre départ est venu, et cependant nous sommes encore ici. Hécate ne craint pas le soleil ; c'est aussi le seul médecin qui puisse soulager Davis. Pour moi, que m'importe de me trouver en Suisse ou à Pegli ?

Une étrange idée préoccupe mes esprits. Il me semble que l'âme d'un chrétien, alors même qu'y demeure tarie toute source de foi, ne peut se satisfaire du seul culte de la beauté. C'est là une triste induction, car si je la voyais se confirmer, le sol sur lequel je m'appuie se déroberait soudain sous mes pieds. Mais cette pensée m'obsède. Nous sommes une race de culture différente. Nos âmes sont pleines de voussures et de pointes gothiques dont elles ne se dépouilleront jamais et qu'ignoraient les âmes grecques. Nos âmes s'élancent instinctivement vers le ciel ; les leurs, sereines et simples, planaient au-dessus de la terre. Ceux d'entre nous chez lesquels

a survécu le génie de l'ancienne Grèce, ont, il est vrai, soif du beau, qu'ils recherchent avec ardeur, mais ils voudraient que leur Aspasie prît les traits de la Béatrice du Dante. Je retrouve ces exigences en moi-même. Quand je songe que Laure m'appartient et m'appartiendra aussi longtemps qu'il me plaira de la garder, je suis saisi d'une double joie : l'orgueil du mâle, et la satisfaction absolue de l'artiste ; quelque chose pourtant manque à mon bonheur. Sur l'autel de mon temple païen, s'élève une divinité de marbre. Mais mon sanctuaire gothique est vide. J'ai rencontré sur ma route la beauté incarnée de la forme ; mais voici que j'aperçois l'ombre qu'elle projette. J'estimais jadis que les paroles de Gœthe : « Soyez comme les Dieux et comme les bêtes », embrassaient la science de la vie et résumaient toute sagesse. Or, maintenant que j'obéis à ce commandement, je vois qu'il y manque l'ange.

17 avril.

Davis m'a surpris ce matin, aux pieds de Laure, la tête appuyée sur ses genoux. Ses traits exsangues, son regard éteint, ne perdirent point, ne fût-ce que pour la durée d'un éclair, leur expression habituelle d'indifférence et d'abattement. Chaussé de ses babouches indiennes brodées de soleils d'or, il glissa semblable à une ombre, puis disparut dans la pièce voisine. Laure était superbe, ses prunelles étincelantes de colère. Je me relevai et j'attendais la suite du drame. Je crus un

instant qu'il allait ressortir de la bibliothèque, un revolver armé à la main. J'étais décidé à le jeter par la fenêtre, lui, son pistolet et ses pantoufles indiennes. Mais il ne parut pas, je l'attendis en vain. Que pouvait-il faire? Réfléchissait-il à sa misère? Pleurait-il ou gardait-il toujours sa morne indifférence? Nous nous retrouvâmes tous les trois à l'heure du déjeuner, assis en face les uns des autres, comme s'il ne fût rien survenu entre nous. Il me sembla seulement que Laure lui jetait des regards chargés de menace, et que sur le visage blafard du malheureux perçait je ne sais quelle douloureuse expression. Il souffre. J'avoue que ce serait là un dénouement qui me causerait le plus d'aversion. Sans passer pour un bretteur, je suis prêt à rendre compte de mes actes; je me sens un gentilhomme après tout. Je voudrais que cet homme ne fût ni aussi chétif, ni aussi malade, ni aussi désarmé en un mot. J'éprouve l'horrible impression d'avoir souffleté un paralytique. Nous ne renonçâmes pas pourtant à notre promenade ordinaire. Il me répugnait de laisser Laure soupçonner que je reculais par égard pour Davis. Toutefois, au cours de l'excursion, s'éleva notre premier malentendu. Je lui avouai mes scrupules, et comme elle les tournait en dérision, je me pris à lui dire :

— Ce rire ne vous sied nullement. Or, vous pouvez tout permettre, excepté ce qui peut nuire à votre beauté!

Laure fronça ses noirs sourcils.

— Après ce qui s'est passé entre nous, répliqua-t-elle, vous avez le droit de me manquer de respect, plus encore que celui d'insulter Davis.

Ce reproche semblait mérité; aussi ne me resta-t-il

qu'à implorer un pardon qui me fut bientôt accordé. Alors elle se mit à parler d'elle-même. Son langage avait une certaine prétention à l'originalité, mais elle ne cherchait nullement à poser pour une victime du sort. Sa sincérité touchait à l'insolence ; on eût pu la qualifier de cynisme. D'ailleurs n'a-t-elle pas érigé le cynisme à la hauteur d'un système ? Son esthétisme lui tint lieu d'éthique. « Elle préfère le torse d'Apollon aux bosses de Polichinelle ; c'est le résumé de sa philosophie. Elle a épousé Davis, non pas pour son argent, en tant que millions, mais pour que cette richesse lui permît d'embellir sa vie, et cela dans la plus élégante et la plus artistique expression du mot. D'ailleurs, elle ne se trouve liée par aucun devoir, ayant eu la franchise de l'avertir. Elle éprouve pour lui autant de pitié que de dégoût. Indifférent, détaché de toute chose, elle a le droit de ne pas compter avec lui ; ce n'est qu'un mort. Et puis elle s'est posée pour loi de ne jamais s'arrêter à ce qui pourrait faire obstacle au charme et à l'agrément de l'existence. Ses relations sociales la préoccupent fort peu. Si elle témoignait une vive amitié à mon père, ce n'était pas à cause de la haute position qu'il occupait dans le monde ; mais parce qu'elle appréciait en lui un des chefs-d'œuvre de l'humaine nature. Elle m'aimait depuis longtemps ; je lui eusse sans doute témoigné plus d'estime si sa possession m'eût coûté plus d'efforts ; mais elle n'avait pas voulu marchander son propre bonheur. »

C'était une impression étrange que d'entendre ces principes tomber de lèvres aussi admirables, formulés d'une voix douce, tranquille, où vibraient parfois des inflexions métalliques.

Tout en parlant, elle ramenait sa robe autour d'elle, comme si elle eût voulu me faire une place à ses pieds. Ses yeux suivaient par instants le vol des mouettes, puis de nouveau se reportaient vers moi, curieux de démêler mes sentiments. Je l'écoutais avec satisfaction. Ses confidences me prouvaient que j'avais en partie deviné sa nature. Elles l'ennoblissaient en quelque sorte. Je voyais maintenant que, là où je l'avais crue capable de calculs, elle n'obéissait qu'à ses principes, vicieux sans doute, mais toujours logiques avec leurs actes. Ainsi, je m'étais imaginé qu'elle avait l'intention secrète de m'épouser à la mort de Davis. Elle me prouva combien je faisais erreur. « Ah! bien sûr, elle n'aurait pas le courage de me refuser sa main, si je l'exigeais d'elle, car elle m'aime plus que je ne saurais le supposer (et ici, une véritable rougeur couvrit ses yeux et ses épaules), mais elle sait bien que cela n'aura jamais lieu. Tôt ou tard, je l'abandonnerai, le cœur léger. Qu'en conclure? Voilà qu'elle plonge son bras dans l'onde et qu'elle en ressent la fraîcheur exquise : devrait-elle se priver de cette volupté, parce qu'elle n'ignore pas qu'il suffira au soleil d'une minute à peine pour y boire cette fraîche rosée?

A ces mots, elle se pencha par-dessus les bords de la barque. Tout son buste admirable se dessina dans l'absolue perfection de ses formes. Puis retirant ses deux bras, des vagues, ruisselants, tout roses au soleil, elle les étendit vers moi :

— Viens! murmura-t-elle de sa voix douce et caressante.

20 avril.

Je n'ai pas vu Laure durant toute la journée d'hier. Elle a pris froid à son balcon et souffre d'une névralgie dentaire. Je me fis annoncer chez elle ce matin. Elle m'accueillit dans son boudoir ; mais je remarquai aussitôt que ma visite la contrariait. Il lui déplaisait de se laisser voir, la joue légèrement enflée par une fluxion. Je songeai, en effet, à mes anciennes leçons de dessin. J'avais observé alors, qu'en reproduisant une figure moderne, les inexactitudes, voire même quelques détails omis, ne nuisaient pas à la ressemblance de l'image, pourvu qu'on en ait saisi l'idée dominante. Il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit des modèles antiques. La moindre altération des lignes trouble l'harmonie des traits et leur communique une expression différente. Laure m'en fournissait un exemple vivant. L'enflure de sa joue, à peine visible, m'eût échappé, tant elle mettait de soin à se montrer toujours tournée de profil; mais ses yeux un peu rougis, ses paupières plus lourdes, suffisaient à priver ce visage de cette harmonie parfaite, qui est le trait habituel et distinctif de sa beauté. Je pris bien garde de lui laisser deviner cette impression ; cependant elle accueillit mes caresses avec une certaine inquiétude, tout comme si sa conscience eût été en proie aux remords. Nul doute que, selon ses principes, une fluxion n'équivale à un péché mortel.

Drôles de principes ! on aura beau dire : J'ai l'âme d'un païen ; toutefois, sous le païen se retrouve en moi un autre homme. La philosophie de Laure peut lui

réserver bien des mécomptes, Je conçois que le Beau, pris dans son acception générale, puisse à la rigueur nous servir de religion ; mais élever sa propre beauté à la hauteur d'un dogme, c'est se préparer des désillusions cruelles. Belle religion, ma foi ! qu'ébranle une fluxion, et qu'un bouton au bout du nez suffirait à détruire.

25 avril.

Il me faudra pourtant bien me décider à ce voyage de Suisse. Les chaleurs commencent à être par trop accablantes. Le siroco nous apporte comme un souffle brûlant d'Afrique. La brise marine rafraîchit, il est vrai, cette lourde respiration du désert... mais j'en étouffe.

Davis souffre aussi beaucoup. Comme le médecin, qui le surveille désormais à demeure, a interdit toute injection de morphine, le pauvre homme est tantôt en proie à une surexcitation nerveuse indescriptible, tantôt au contraire plongé dans un état de prostration absolue. Qui sait si dans le cerveau de ce demi-fou n'a pas germé la manie de persécution, et s'il ne nous soupçonne pas, Laure et moi, de vouloir attenter à ses jours? Mes rapports avec lui sont, en général, un des côtés les plus sombres de mon existence ; je dis l'un des côtés, parce qu'il en est d'autres infiniment pénibles aussi. Mon âme ne s'est pas seulement engourdie, elle se corrompt auprès de cette femme.

Il m'est impossible de décrire combien de dégoûts, d'amertume, de remords, m'inspire la pensée de m'être enfoncé dans ce bourbier de voluptés charnelles,

et cela si tôt après la mort de mon père. J'en suis indigné à la fois dans ma conscience et dans la délicatesse de mes sentiments. L'humiliation que j'éprouve est si grande, que je n'osais même pas aborder cette honte dans mon journal. Aujourd'hui je suis indifférent à tout ; je m'adresse les mêmes reproches, je les porte en moi, mais ils ne font plus souffrir.

Je tâche d'oublier Angèle, parce que ma pensée me fatigue, ou plutôt parce qu'il m'est impossible de me ressaisir moi-même. Lorsque je songe à l'épisode de ma vie qui s'est déroulé à Ploszow, tantôt il me semble que je n'ai pas su mériter Angèle, tantôt que je jouais auprès de cette jeune fille, ni meilleure ni pire que tant d'autres, un rôle tout à fait ridicule. Mon amour-propre s'en trouve froissé, et je ne lui en fais une sorte de grief. Il arrive que, durant une heure, j'ai la perception nette des offenses commises et que, l'heure d'après, ces mêmes offenses ne m'apparaissent plus que comme une vétille. Bref, je n'admets pas un Ploszowski tel que j'ai la conscience de l'avoir été à Ploszow ; mais je n'admets pas d'avantage le Ploszowski de Pegli. La distinction du bien et du mal s'efface peu à peu en moi ; bien pis encore, cette distinction me laisse désormais indifférent. Je me suis même habitué à ce qui, au début, atteignait le plus sensiblement mon honneur. Je soufflette le paralytique sans scrupule.

Nous ne prenons même plus la peine de cacher nos amours. Je n'eus jamais cru que ma fierté s'émousserait à ce point. Il me serait facile de me dire : « Que me fait après tout ce Levantin ! » mais je ne puis, en revanche, bannir de moi cette pensée importune, que

ma brune Junon devrait plutôt s'appeler Circée, et qu'à son commerce, pour user de comparaisons mythologiques jusqu'au bout, je me suis vu transformé en compagnon d'Eumée.

Et si je cherchais maintenant une explication aux tristes expériences que je viens de constater, j'en trouverais une qui équivaudrait à la faillite absolue de mes convictions d'antan.

Notre amour a été tout simplement une attraction de deux dermes, non l'inclination de deux âmes. J'en arrive à conclure que l'homme moderne a des exigences plus élevées. Nous avons été, Laure et moi, semblables aux dieux et aux bêtes ; nous n'avons pas été semblables à l'homme.

30 avril.

Une lettre de ma tante est venue me surprendre hier. On me l'a renvoyée de Rome. Ma tante est toujours dans la pensée que j'ai effectué mon voyage de Corfou; mais elle s'attend à mon prochain retour et m'écrit ce qui suit :

« Nous espérons avoir bientôt de tes nouvelles, mon cher enfant ; nous les attendons avec une grande impatience et une grande inquiétude. Moi, pauvre vieille, j'ai poussé de si profondes racines en terre que la première bourrasque venue n'est pas de force à me renverser. Mais c'est une pitié que de voir Angèle. Elle croyait d'abord que tu lui écrirais de Vienne ou de Rome, puis, ne voyant rien venir, une angoisse l'a saisie. Plus tard, tu le sais bien, nous pleurâmes ton

père. Je lui disais avec intention, que ton esprit et ton cœur, occupés du cher mort, tu te trouvais incapable de songer à d'autres devoirs ; puis, que peu à peu, secouant ta torpeur et ton désespoir, tu reviendrais aux obligations ordinaires de l'existence. Nous parlions à mots couverts, mais nous nous comprenions fort bien, Angèle et moi. Enfin lorsque s'écoulèrent plusieurs semaines sans nous apporter le moindre signe de vie de ta part, la pauvrette retomba dans sa peine. Je partageais moi aussi ses inquiétudes ; je t'écrivis à plusieurs reprises à Corfou, j'y adressai mes lettres poste restante, toujours sans résultat. Aujourd'hui, j'envoie ces mots à Rome, car la pensée que tu peux être malade empoisonne mes jours et mes nuits. Jette-nous quelques lignes à la poste, et, avant tout, surmonte ton chagrin, reviens à toi-même, mon cher Léon. Je vais être sincère avec toi : à la peine secrète d'Angèle sont venus s'ajouter les commérages de certaines gens. On a insinué à sa mère que tu passais pour le plus dangereux suborneur de ton espèce. T'imagines-tu mon indignation ? Céline s'est empressée de répéter ces propos à sa fille et voilà que maintenant, l'une souffre sans trêve de ses migraines ; l'autre pâlit, maigrit et change à vue d'œil. Quelle misère ! Et c'est une si brave et si bonne créature que notre Angèle ! Elle feint la gaieté pour ne pas attrister sa mère, mais moi je vois bien qu'elle souffre ! J'en ai le cœur navré ! Cher enfant, je ne t'ai point parlé de nos projets à Rome, parce que je respectais trop ta douleur ; mais songe qu'il nous faut toujours nous résigner à la volonté divine et ne jamais désespérer de la vie. Ne pourrais-tu donc vraiment pas tracer quelques mots,

qui nous tranquilliseraient du moins ? Aie pitié de cette petite ! Je ne te cache pas que mon vœu le plus cher serait de vous voir unis à l'expiration de notre deuil ; tu ne saurais mieux trouver ! car, selon moi, Angèle est un ange. Que si, par malheur, ces projet ne te convenaient plus, il est juste pourtant que tu nous le fasses savoir. Tu sais que je n'exagère jamais, et que si je t'en écris si long, c'est que la santé d'Angèle m'inspire de véritables inquiétudes.

» Il faut que tu n'ignores pas qu'il s'agit là de son avenir. Kromicki commence à honorer ces dames de visites fréquentes. Il a des projets : c'est indubitable. J'avais envie de lui fermer ma porte sans longs préambules, à ma manière, d'autant plus que je le soupçonne d'avoir été lui-même le fauteur des bruits dont je t'ai parlé. Mais Céline me conjura de n'en rien faire. Elle est découragée, elle ne fonde plus d'espoir sur ton attachement pour Angèle. Que pouvais-je lui dire ? Et si ces pressentiments maternels n'étaient que trop vrais ! Réponds-nous donc, le plus tôt possible. Ta vieille tante, qui n'a que toi seul au monde, t'embrasse et te bénit.

» Angèle avait eu l'intention de te faire parvenir quelques mots de condoléance, mais Céline ne le lui a pas permis. Nous nous sommes même un peu querellées à ce sujet. C'est la meilleure femme du monde ; mais elle a souvent le don de m'irriter. Bien des choses pour toi, de la part de tout le monde. »

Je crus, au premier moment, que cette lettre me laissait indifférent. Puis je me mis à arpenter ma chambre et reconnus bientôt combien je me trom-

pais. Mon émotion croissait à chaque minute, et en arriva par degrés à un point prodigieux d'intensité. Au bout d'une heure, je finis par me dire : « Mais sapristi ! je ne pense à rien d'autre qu'à Angèle. » Les sentiments les plus divers s'agitaient en moi, avec la rapidité des nuages que pousse le vent. Je m'attendris d'abord sur le sort de la chère enfant. Toute l'affection que j'éprouvais pour elle, refoulée au tréfonds de mon âme, surgissait maintenant à sa surface, en un jet puissant de vapeur. Courir à elle, la rassurer, la bercer de mon amour : tel fut le premier mouvement, le premier élan du cœur. Lorsque je me la figurais le visage baigné de larmes, ses mains dans mes mains, cet ancien attrait qui m'emportait vers elle se réveilla dans toute son ardeur. Je l'opposais à Laure dans ma pensée ; et cette comparaison devait être défavorable à la déesse de Pegli.

La vie que j'avais menée jusqu'à ce jour me parut désormais insupportable. J'éprouvais le besoin de respirer un air plus pur : le besoin impérieux de calme, de douceur et surtout d'honnêteté. Une joie profonde m'envahit à l'idée qu'il n'y avait encore rien de perdu ; que tout pouvait se réparer encore, et que ce salut dépendait de ma volonté. Puis, tout à coup, l'image de Kromicki se dressa devant mes yeux ; et à sa suite cette mère d'Angèle, qui ne croyant plus désormais à la droiture de mes intentions, favorisait les manœuvres de mon rival. La colère s'empara de mon être, grandit en moi et y étouffa bientôt tout autre sentiment. Plus ma conscience me forçait de reconnaître les droits qu'avait madame Céline à douter de ma sincérité, plus je lui en voulais de me témoigner une

défiance aussi blessante. J'en arrivai à je ne sais quelle rage furieuse contre moi-même et contre le monde entier...

La lettre de ma tante m'était parvenue hier. L'analysant avec plus de sang-froid ce matin, je constate, non sans une certaine stupeur, que cette rancune, bien loin de diminuer depuis la veille, n'a fait au contraire que s'accroître, tant elle a profondément pénétré mon âme. Je me sens dominé par elle J'ai beau me répéter tout ce que peut penser et se dire un homme raisonnable, je me sens offensé et ne puis pardonner cette offense, ni à Kromicki, ni à la mère d'Angèle, ni, qui plus est, à Angèle elle-même. Car, en fin de compte, n'aurait-elle pas dû d'un mot lui barrer à jamais la route. Si elle ne l'a point fait, c'est qu'elle approuve les visées de sa mère et me sacrifie à ses migraines. D'ailleurs, un Kromicki rabaisse Angèle dans mon estime ; il la défigure, il la réduit à ce type plat et vulgaire de demoiselle à marier.

Je ne saurais davantage parler de ces choses ; elles fatiguent et agacent mes nerfs.

1er mai.

J'espérais que la nuit m'apporterait un peu de calme. Encore une illusion de plus. C'est tout simplement de la haine que j'éprouve contre madame Céline, contre Angèle, contre ma tante, contre moi-même. Il faut savoir mesurer le vent à la laine de l'agneau tondue. Or ma laine est diablement fine.

Est-ce que je me trouve mal à Pegli ? Laure est un bloc de marbre admirable. Je ne me fatigue pas auprès

d'elle, mon esprit est bien en repos, car elle n'a rien à m'offrir en dehors de sa beauté. J'en ai assez de ces âmes raffinées et sentimentales. Que Kromicki les console !

2 mai.

J'ai moi-même jeté ma lettre à la poste. En voici le contenu : « Je souhaite à M. Kromicki toutes les prospérités possibles avec mademoiselle Angèle ; et autant de bonheur à mademoiselle Angèle avec M. Kromicki. » Ma tante voulait une réponse... elle l'a !

10 mai.

Une semaine s'est écoulée.

Je suis comme un homme ivre. Ma peine et mes regrets sont immenses. Angèle n'a jamais été et ne me sera jamais indifférente. L'exclamation de Hamlet me revient à la mémoire : « J'aimais Ophélie, plus que n'eussent pu l'aimer mille frères. » Je dirai seulement. « J'aimais Angèle plus que mille Laure. » Et c'est moi qui ai fait son malheur. Je cherche à me consoler à l'idée que son malheur eût précisément consisté à unir mon sort au sien. Vaine excuse : Si elle était à moi, ah ! je saurais bien la rendre heureuse !... Et puis cette pensée m'obsède . Kromicki lui suffira peut-être. Je frémis en écrivant ces mots. Je me sens alors capable de lui expédier un second billet semblable au premier. C'en est fait ! C'est la seule compensation qui reste aux gens de

mon espèce : elle leur permet du moins de se croiser les bras et de continuer à croupir dans leur bourbier.

Je n'ai jamais aimé Laure, quoique j'aie subi et que je subisse encore son charme. Toute passion qui ne repose pas sur une affection et une estime mutuelles ne contient qu'amertume et que tourments.

Il faut distinguer entre l'amour des sens et l'amour de l'âme. On peut s'énamourer de Laure à en perdre l'esprit, s'éprendre de ses cheveux noirs, de ses formes sculpturales, de ses sourcils, de sa voix, de son regard, de son port de reine ; on ne saurait éprouver pour elle une véritable affection de cœur. Singulière femme qui vous attire et vous repousse à la fois. Son intelligence n'est que l'esclave docile de sa beauté. Je la voyais, il y a huit jours, faisant l'aumône à un pauvre enfant de pêcheur, dont le père venait de se noyer. Si elle supposait, pensais-je alors, qu'il siérait mieux à son genre de beauté d'enfoncer une épingle dans les yeux de ce petit, elle les lui crèverait à coup sûr avec la même grâce et le même sourire. Elle comprend tout, hormis cette vérité. Mais qu'elle est belle en revanche ! Quand elle descendait hier les marche de sa villa, se balançant sur ses hanches divines, je crus que *j'allais tomber mort* : comme l'a dit notre poète Slowacki. Deux forces me tiraillent en sens contraire : l'attraction charnelle qui me pousse vers cette femme, et l'aversion que j'en éprouve aussitôt. J'ai cependant l'intention

de gagner la Suisse, et de là de retourner à Rome. J'ignore encore à quel parti m'arrêter. Ribot a écrit quelque part, que vouloir n'était qu'un état de conscience et non un acte de volonté ! Je suis cependant décidé à annoncer mon départ à Laure aujourd'hui ou demain. Comment va-t-elle accueilir cette nouvelle? Je serai d'autant plus curieux de me rendre compte de l'impression produite, que je n'arrive pas à me la représenter du tout. Je me sens fatigué à l'excès ; il m'est impossible de ne pas penser à l'effet qu'a dû provoquer ma lettre à Ploszow. J'y songe même, alors que je suis près de ma déesse. Comme elle est heureuse cette Laure, avec son éternelle quiétude !

Je me réjouis à l'idée d'un changement. Pegli, en dépit de sa plage, est un lieu absolument désert. Il y règne une chaleur tropicale. La mer s'y repose indolente, ses vagues immobiles, comme si l'ardeur du ciel eût arrêté son grand souffle. La brise se soulève par instants, mais étouffante, traînant à sa suite des tourbillons de blanche poussière qui recouvre d'une couche épaisse les feuilles des palmiers, des figuiers et des jasmins. J'en ai mal aux yeux Les murs réverbèrent à ce point l'éclat solaire, qu'il est impossible d'y arrêter son regard.

. . . .

Rome, Casa Osaria, 18 mai.

J'avais besoin de solitude. Je suis triste, mais ma tristesse me semble presque douce ; c'est la même sensation que j'éprouvais à mon arrivée à Pegli ; seu-

lement me voici délivré désormais de ce trouble inquiet, qu'éveillait en moi la présence de Laure. Je parcours notre maison déserte et silencieuse ; une foule de détails m'y rappellent mon père. Son image à lui aussi avait bleui à distance. Aujourd'hui, je retrouve à chaque pas les traces de sa vie.

Sur sa table, les verres et les loupes sous lesquels ont passé tant de précieux vestiges des âges disparus, les pinces de bronze destinées à retirer l'humus déposé au fond des urnes, sa palette et ses pinceaux, des manuscrits inachevés ; quelques notes relatives à son musée ; il me semble par moment qu'il vient de sortir et qu'il rentrera bientôt reprendre ses occupations habituelles. Des regrets amers envahissent mon âme; je l'aime, non seulement dans ces souvenirs qui m'environnent, mais tel qu'il repose là-bas au Campo-Santo, les yeux clos de son éternel sommeil.

De tous les êtres de la création, l'homme est sans contredit le seul dont les actes demeurent souvent en opposition formelle avec l'expression de sa volonté. J'étais résolu à quitter Pegli, et j'y prolongeai cependant mon séjour. A la veille de mon départ, je croyais y rester encore. Ce fut Laure elle-même qui me tira de mes perplexités, et cela de la manière la plus inattendue. Je lui parlai d'une lettre que m'avait adressée mon notaire de Rome et qui nécessitait mon départ. Nous étions seuls ; je m'attendais à des reproches, à une crise de larmes, voire même à un véto catégorique Il n'en fut rien. Elle m'écouta tranquille, puis, rapprochant son visage du mien, elle murmura m'effleurant de ses lèvres :

— Mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

J'en suis encore à me demander quelle pouvait être la vraie signification de ces mots. Laure croyait-elle à la sincérité de cette excuse? ne doutait-elle pas que je ne dusse lui revenir bientôt, confiante en son pouvoir et en sa beauté? ou bien saisit-elle l'occasion qui se présentait de se débarrasser de ma personne? Je suis presque sûr maintenant qu'elle avait voulu me dire: « C'est moi, mon cher, qui te donne ton billet de route. » J'avoue que son adresse est d'autant plus surprenante, que la forme de ce congé restait enveloppée de câlinerie et me laissait dans l'incertitude sur la question que je dus pourtant me poser à moi-même: « Aurait-elle par hasard voulu se moquer de toi? » Mais pourquoi chercher à s'abuser? Se poser cette question c'est résoudre le problème. Oui! Laure a gagné la partie. D'ailleurs, mon amour-propre, si susceptible d'ordinaire, ne souffre en rien de cet aveu.

Il n'en résulta aucune froideur dans nos relations; au contraire, elle ne me témoigna ce dernier soir que plus de tendresse. Je la vois encore, un flambeau à la main, me reconduisant les yeux baissés jusqu'à sa porte. Le lendemain nous échangeâmes nos adieux à la gare. A Gênes, j'oubliai dans mon wagon la gerbe de roses-thé qu'elle m'avait fait emporter de Pegli. Singulière femme! A mesure que je m'en éloignais, à part quelques regrets de nature purement physique, j'éprouvais un véritable sentiment de délivrance. J'arrivai à Rome avec la sensation de l'oiseau qui aurait enfin brisé le fil soyeux le rivant à sa cage.

22 mai.

Je n'ai retrouvé ici aucune figure de connaissance... Les chaleurs ont dispersé tout le monde. Peu de passants le long des rues; des étrangers, anglais pour la plupart, leur *Bædecker* à la main, le front abrité du fameux casque en toile, autour duquel s'enroulent des flots de mousseline. A certaines heures du jour, la solitude est si complète aux alentours de la villa, que les pas du promeneur égaré résonnent en sonores échos sur les trottoirs. En revanche, vers le soir, les rues fourmillent de monde. C'est le moment où m'assaillent je ne sais quelles inquiétudes et quelles oppressions nerveuses; je sors alors respirer un peu d'air frais, et je marche droit devant moi, jusqu'à éprouver un état de lassitude physique absolue où mon esprit du moins trouve un certain repos. Presque toujours mes pas me reportent au Pincio. Je parcours cette magnifique terrasse trois ou quatre fois dans toute sa longueur. On y croise à cette heure tardive bien des couples amoureux. Les uns se promènent lentement, se tenant enlacés, les yeux levés vers le ciel, comme transportés d'extase; d'autres préfèrent la solitude des bancs, sous l'ombre opaque des vieux arbres. De ces noires profondeurs, soudain, à la lumière vacillante de quelque reverbère, ressort l'énergique profil d'un bersaglieri, le visage à moitié caché sous les plumes flottantes de son feutre, ou bien tranche une jupe claire de jeune fille. Ici, la rude figure d'un ouvrier; là-bas, la silhouette de quelque étudiant. Et de partout, des murmures, des

soupirs, des serments échangés, des canzoni, entonnés à demi-voix, montent en une vague rumeur me donnant l'impression de je ne sais quel carnaval printanier. Je trouve un singulier plaisir à me mêler à cette foule, à respirer cette saine atmosphère de gaieté! Comme ces gens sont heureux d'être simples! Cette simplicité me pénètre ; elle apaise mieux mes nerfs que toutes les doses de chloral. Les soirées sont claires et tièdes, pleines de souffles vivifiants. La lune, qui se lève derrière la Trinité des Monts, semble ainsi qu'une nacelle d'argent voguer au-dessus de cette ruche humaine, blanchissant de ses reflets la cime des arbres, les toits des maisons et les clochers des églises. Au pied de la terrasse la ville bourdonne, étincelante aux feux de ses innombrables lumières, et bien loin, au milieu d'un brouillard argenté, se dresse la masse sombre de Saint-Pierre, dont la coupole reluit, semblable à quelque lune jumelle de celle des cieux. Jamais Rome ne m'a paru plus belle. Je lui trouve chaque jour des charmes nouveaux. Je rentre fort tard, je me couche, presque heureux à la pensée de me réveiller le lendemain dans cette admirable cité — et je dors! — non! est-ce la fatigue qui brise ainsi mes nerfs? mais je dors d'un sommeil de plomb, qui même au matin me laisse en un état de profond engourdissement.

Je passe mes matinées chez le notaire, puis, rentré chez moi, je m'amuse à dresser l'inventaire des collections paternelles. Par le testament qui m'institue son légataire universel, mon père n'a pas disposé de son musée en faveur de la ville de Rome. Je me conformerais volontiers à ses intentions anciennes,

mais peut-être les représentations de ma tante avaient-elles, en ces derniers temps, fini par éveiller ses scrupules. Peut-être s'était-il décidé à léguer ces richesses artistiques à son pays. Car que mon père ait pu oublier son musée, les nombreuses clauses de son testament en fournissent une preuve contraire. Il s'en trouve une surtout, qui m'a ému au delà de toute expression. « Je lègue, y est-il dit, à ma future bru ma Madone de Sassoferrato. »

29 mai.

Toute cette procédure italienne en matière de succession commence à m'ennuyer. Comme ils agissent avec lenteur, en dépit de leur vivacité innée, et comme ils aiment à discourir ! J'en reste tout abasourdi. Je me suis fait envoyer les romans français les plus nouveaux, et je passe mes journées à les lire. Quels peintres habiles que ces romanciers français, Ils excellent à ébaucher et à bien poser leurs personnages. Que de force et de caractère ils communiquent à leurs traits ! Leur dextérité dépasse tout ce qu'on peut rêver en ce genre. Seulement je vais leur appliquer ce que je disais plus haut de moi-même. Leurs héros ne s'aiment qu'avec leurs sens. Il n'y a là qu'une attraction dermale. Certes, j'admets les exceptions, mais que par toute la France, aussi large et longue qu'elle est on ne puisse aimer que de cette façon !... Allez le conter à d'autres. Je la connais trop bien cette France ! Elle est supérieure à sa littérature. Cette recherche de couleurs criardes ; cette peinture

de réalités grossières, donnent au roman actuel un air de fausseté ! Tout homme aime un individu fait à son image, c'est-à-dire une unité. Or, ce n'est point seulement le visage, les yeux, l'expression de la voix, la tournure, qui concourent à la composition de l'ensemble de cet être, mais une infinité de principes physiques et moraux ! Ma liaison avec Laure démontre jusqu'à l'évidence qu'un sentiment, provoqué par l'adoration exclusive des formes extérieures, ne mérite même pas le nom d'amour.

8 juin.

J'inscris ainsi tous les incidents de ces derniers jours. J'ai reçu quelques lettres du pays. Entre autres, une de Sniatynski. Le cher homme est si marri de la tournure qu'ont pris mes projets de mariage, qu il en oublie ses bourrades ordinaires. Il me dit que sa femme m'en veut à mort. Je suis un monstre qui prend plaisir à se repaître des tourments infligés à sa victime. Cette fois, du moins, j'agis en parfait chrétien ; car bien loin de garder rancune à madame Sniatynska, je lui sais, au contraire, un gré infini de sa franchise. C'est un cœur honnête et chaud. Quant à Sniatynski, il considère la cause comme perdue, ou plutôt comme définitivement tranchée ; car il s'abstient de tout conseil, et conclut en ces termes : « Fasse le ciel, que tu puisses jamais trouver une femme comparable à celle que tu perds aujourd'hui. J'ai longuement médité les différents passages de cette lettre, et celui-ci entre autres. « J'ai lu quelque part, écrit Sniatynski, que l'or restiat souvent recouvert

d'une couche de quartz, dont il est souvent difficile de dépouiller le métal précieux. Je suppose que ton cœur se cache lui aussi sous une enveloppe de ce genre. Tout au fond brille l'or pur, mais alentour apparaît la dure carapace, qui n'a pas suffisamment été mise en ébullition, lors de ton dernier passage à Ploszow. Tu t'y es arrêté trop peu de temps, et tu n'as pas aimé cette jeune fille avec assez d'ardeur. Tu possèdes peut-être l'énergie nécessaire à l'action, mais tu n'as pas le courage des décisions franches et irrévocables. Une fois loin d'elle, tu as selon ton usage disséqué et analysé tes sentiments. Il en est résulté ce que je t'avais prédit : tu as perdu, à le passer ainsi au crible de ta philosophie, et ton bonheur et le bonheur d'autrui. Quelles que soient tes qualités, je ne jurerais point que tu n'en arrives toujours à faire souffrir les personnes qui te sont le plus chères. D'après les lois de la nature, il faut que tout germe porte son grain. Prends garde que tu n'en laisses pousser un en ton âme, dont le venin t'empoisonnera toi-même. »

Sniatynski a raison : je manque de courage. Mais pourquoi n'agirais-je pas, une fois au moins dans ma vie, comme si j'oubliais cette épithète de sceptique, qu'il me faut toujours et partout traîner comme un boulet à mes pieds ? Qu'aurais-je de mieux à faire, si ce n'est de boucler ma malle et de filer droit sur Ploszow ? Je sens que tout homme d'un peu d'énergie se déciderait sur-le-champ à ce départ ; je sens que j'en acquerrais une plus grande estime de moi-même. A cette seule pensée tout s'éclaire à mes yeux ; j'aperçois un visage si doux, qu'il m'apparaît comme tout ce qu'il y a de plus suave et de plus aimable au

monde. Oui ! per Baccho ! je crois bien, cette fois du moins, conformer mes actes à ma volonté.

Rome, 9 juin.

La nuit porte conseil. Je ne pars pas encore. Ce serait agir trop au hasard, mais j'ai écrit à ma tante une longue lettre d'un esprit bien différent de celle que je lui avais adressée de Pegli. La réponse me parviendra dans huit ou dix jours au plus tard, et je partirai ou ne partirai pas du tout selon le sens de sa réponse. J'ignore, en résumé, à quel parti définitif je m'arrêterai. J'aurais pu, il est vrai, sûrement compter sur une solution favorable, si j'avais, par exemple, borné ma lettre à ces mots seuls : Je vous supplie, chère tante, d'envoyer Kromicki à tous les diables ; j'adore Angèle, j'implore son pardon, et la prie de m'accorder sa main. » Hélas ! ma missive ne contenait rien de semblable. Elle doit me servir d'avant-garde et d'abord reconnaître le terrain. Je l'ai tournée de si belle façon que ma tante devra non seulement me dire ce qui se complote à Ploszow, mais surtout et avant toute chose ce qui se passe dans l'âme d'Angèle. Ah ! si cette Angèle eût repoussé les avances de Kromicki quelle gratitude intime eût alors empli mon âme ! combien haut je l'aurais placée dans mon estime ! M'étant envolé loin de Laure, semblable à l'oiseau blessé, je serais allé m'abattre aux pieds d'Angèle. Ma tante a eu la main bien lourde en m'informant des intentions de Kromicki ! Par ces temps de névrose à outrance, il suffit d'un contact

plus rude, et l'âme se replie sur elle-même, souvent pour toujours. S'ensuit-il que Kromicki vaille plus que moi? Sa névrose est-elle supérieure à la mienne? Ce n'est pas la première fois que je me compare à lui dans ma pensée. Nous sommes les habitants de deux planètes opposées. S'il s'agit d'établir un rapport entre nos deux âmes, j'estime que, pour arriver à la mienne, il faut gravir les degrés d'une échelle, au risque peut-être de s'y casser le cou, tandis qu'une créature semblable à Angèle se verra toujours réduite à descendre, pour se trouver au niveau de l'âme d'un Kromicki. Lui en coûterait-il tant de descendre après tout? Oh! la vilaine question qui, d'elle-même, se pose sur mes lèvres! J'ai pu sous ce rapport constater des choses si invraisemblables, chez nous surtout où la femme est en règle générale supérieure à l'homme. Oui! j'ai vu de ces jeunes filles, auxquelles il ne manquait que des ailes d'ange, pleines des plus nobles élans, sensibles au Beau et au Bien, et qui cependant finissaient non seulement par épouser un rustre de la pire espèce, mais encore par s'imprégner de son égoïsme, de sa platitude, de sa vanité, de sa petitesse, dès le lendemain de leur nuit de noces, comme si leur ancien idéal de jeune fille n'eût plus été bon qu'à être mis au rancart avec la couronne d'oranger. Et c'est qu'elles sont convaincues de faire, par là même, acte de bonnes épouses, sans se rendre compte qu'elles sacrifient les plus pures aspirations de leur âme aux instincts ou aux appétits d'un singe. Il est vrai que tôt ou tard sonne l'heure de la réaction ; à tout prendre, cependant, la Titania de Shakespeare est un des types qu'il nous a été donné à tous de rencontrer.

16 juin.

J'ai eu pourtant des nouvelles de Laure. C'est mon notaire qui me les a fournies, car il s'occupe aussi des affaires de Davis. Or donc, Davis se trouve à cette heure, enfermé dans une maison d'aliénés. Elle s'est fixée à Interlaken, aux pieds de la Jungfrau, et se prépare sans doute à en escalader les cimes. Je me la figure, se détachant sur ce fond grandiose des Alpes, se parant de leurs neiges, de leurs aurores, de la transparence de leurs lacs limpides; ou bien aussi penchée au bord des abîmes. J'ai exprimé à mon notaire toute la compassion que m'inspirait l'infortuné Davis, la part bien vive que je prenais au malheur qui vient frapper sa compagne et qui la laisse, si jeune, sans protection et sans appui dans le monde Le vieux tabellion s'empressa de me rassurer. Le comte Maleschi, Napolitain et cousin de madame Davis, s'est mis en devoir de rejoindre sa parente à Interlaken. Je connais ce Maleschi, beau comme Antinoüs, mais un joueur doublé d'un poltron! Aurais-je eu tort de comparer jadis Laure à la tour de Pise?

Il m'arrive pour la première fois qu'au souvenir d'une femme que je n'ai pas aimée, mais à laquelle pourtant j'ai juré l'amour, vienne se mêler un sentiment si prononcé de répulsion! Je suis ingrat et lâche envers Laure. Une vraie honte! Car enfin, quels peuvent être les motifs de cette rancune? C'est qu'au début même de nos relations je me suis laissé entraîner à commettre une infinité de choses misé-

rables et basses, dont je n'avais jamais jusqu'alors entaché ma vie. Je n'ai pas respecté mon deuil ; j'ai insulté à l'impotente faiblesse de Davis ; j'ai croupi dans la paresse et la corruption ; j'ai écrit cette funeste lettre à ma tante. Tout cela, c'est ma faute, sans doute. Mais l'aveugle qui butte contre une pierre et tombe sur sa route, maudit cette pierre, bien qu'il ne doive attribuer sa chute qu'à sa cécité.

Florence, 20 juin.

Mon château de cartes s'est écroulé ; j'ai reçu la réponse de ma tante. Angèle épouse Kromicki. Leur mariage aura lieu dans quelques semaines au plus tard. C'est elle qui a fixé un terme aussi rapproché. Cette nouvelle m'a rendu comme fou. Je ne sais vraiment pas moi-même comment je me suis trouvé du coup en wagon. Je voulais tomber à l'improviste à Ploszow, ayant toutefois la conscience que ce départ était bête, et que je ne gagnerais rien à un esclandre. Je me suis donc arrêté à Florence.. L'impression du premier moment passé, j'ai pu réfléchir.

Florence, 22 juin.

En même temps que la lettre de ma tante, on m'a remis un faire-part m'annonçant le mariage. L'adresse en était tracée d'une main de femme. Ce n'est point l'écriture d'Angèle ni celle de sa mère. Je soupçonne madame Sniatynska de m'avoir joué ce mauvais tour.

Après tout, cela m'est égal. On m'a asséné un coup droit au crâne, et j'en suis encore comme étourdi; mais je constate, en somme, plus de secousse que de mal. J'ignore ce que j'éprouverai plus tard. Il paraît qu'on ne sent pas la balle qui vient de vous frapper. Bref, je ne me suis point brûlé la cervelle; je n'ai pas encore perdu l'esprit, je regarde les quais du Lung Arno, et je poserais même des patiences, si j'avais jamais possédé cet art. De bons amis lançant leur meute sur la piste d'un lièvre : vieille histoire que tout cela. Et ma tante qui juge de son devoir de bonne chrétienne d'aller répéter à Angèle que je lui avais écris de Pegli !

Florence, 25 juin.

Quand je me réveille au matin, ou plutôt dès que j'ai les yeux ouverts, je suis obligé de me dire que c'est bien Angèle qui épouse Kromicki. Cette Angèle, si bonne, si aimante, la même qui m'attendait les soirs quand je rentrais tard à Ploszow, qui plongeait ses yeux dans les miens, et qui à chacun de mes regards, semblait me répondre : « Je suis à toi ! » Et cette Angèle s'appellera bientôt madame Kromicka, et huit jours après son mariage, elle se refusera même à croire qu'elle ait pu un instant hésiter entre un Ploszowski de mon espèce, et un Jupiter tel que Kromicki. Il se passe de drôles de choses en ce monde, et si terriblement irrévocables, qu'on en perd tout à fait la basse envie de vivre. Madame Céline, madame Sniatynska, accueillent aujourd'hui Kromicki, comme elles m'accueillaient jadis, et se font un malin plaisir de

chanter mes louanges à mes dépens. Mais que penser de ma tante, qui a laissé les choses en venir au point où elles en sont, et qui sait pourtant qu'Angèle ne peut être heureuse avec cet homme, car, *c'est elle* qui l'écrit : « Angèle s'est résignée à ce mariage par désespoir... » La voici, d'ailleurs, en son entier cette longue et maudite lettre :

« Je te remercie, cher enfant, de tes dernières nouvelles. Ta première lettre datée de Pegli était non seulement décisive, mais bien cruelle. Je ne puis m'imaginer que tu n'éprouves pour cette jeune fille aucun sentiment d'affection plus tendre, aucune amitié, aucune pitié. Je n'exigeais pas de toi et je ne t'ai jamais engagé à te lier sur-le-champ vis-à-vis d'Angèle; je t'avais seulement prié de lui adresser un mot venant du cœur, soit directement à elle, soit même par moi. Cela eût suffi, crois-en ma vieille expérience, car elle t'aimait autant que peut aimer une jeune fille de son monde et de ses principes. Mets-toi à ma place : que devais-je faire après la rupture provoquée par ta lettre? Comment aurais-je pu entretenir en elle des illusions et une émotion si nuisibles à sa santé? J'envoie chaque matin Chwastowski prendre mon courrier à la ville, et il me le rapporte à l'heure du thé. Or, Angèle a coutume de guetter son retour. Elle s'empare aussitôt de ma correspondance, sous prétexte de la déposer sous ma serviette, en réalité pour se rendre compte s'il ne s'y trouve pas une lettre de Rome. Elle sut do..c à quoi s'en tenir. Elle tremblait la pauvrette, théière et tasses dansaient entre ses mains... Et moi-même j'éprouvais une émotion pénible... Je

me demandais s'il ne fallait pas mieux remettre la lecture de ta lettre au moment où je me trouverais seule dans ma chambre ; pourtant je finis par l'ouvrir, inquiète au sujet de ta santé. Dieu sait ce qu'il m'en coûtait de ne rien laisser se trahir sur mon visage, car je sentais le regard d'Angèle fixé sur moi. Je me contins et lui dit d'une voix indifférente : « Léon est encore accablé par son chagrin, mais sa santé est bonne, grâce à Dieu, et il me charge de ses meilleurs compliments pour vous. » Angèle demanda alors : « Restera-t il encore longtemps en Italie ? » Je sentais l'émotion contenue qui lui gonflait le cœur, aussi n'eus-je point le courage de lui révéler la vérité, surtout en présence de Chwastowski et des domestiques, et je me bornai à répondre : « Je crois qu'il nous arrivera bientôt. » Ah ! si tu avais pu voir cette rougeur, qui, en un flot, couvrit ses joues ; cette joie, ces efforts pour réprimer ses larmes ! Pauvre et chère créature ! Il me prend, quand j'y songe, des envie de pleurer. Tu ne sauras jamais par quelles épreuves il m'a fallu passer. Mais n'avais-tu pas écrit : « Je lui souhaite le plus heureux sort possible avec Kromicki » ! Je devais donc l'éclairer ; ma conscience m'en faisait un devoir. Hélas ! je n'ai pas eu besoin de la faire appeler. Elle vint d'elle-même me retrouver dans ma chambre : « Ma petite Angèle, lui dis-je, je sais que tu es une brave fille qui toujours se soumettra à la volonté divine, je vais donc te parler à cœur ouvert. Je me doutais bien, ma chérie, qu'il s'était glissé, entre toi et Léon, un sentiment plus tendre d'affection, et je ne te cacherai pas non plus que cette mutuelle inclination de vos cœurs concordait avec mes vœux les plus chers. Mais il

paraît que la Providence en avait décidé autrement. Si tu conserves encore quelques illusions à cet égard, il faut y renoncer ! » Je la pris alors entre mes bras, car elle était devenue blanche comme un linge, et je croyais qu'elle allait défaillir. Elle se remit cependant, s'assit à mes pieds, appuya sa tête sur mes genoux et se prit à répéter : « Que m'a-t-il fait dire, ma tante ? que m'a-t-il fait dire ? » Je me raidissais contre mon émotion ; je ne voulus pas d'abord lui citer le passage de ta lettre ; puis la pensée me vint qu'il valait mieux peut-être qu'elle sût la vérité, et je lui dis que tu lui souhaitais tout le bonheur possible. Elle se leva sur ces mots. Sa voix était déjà tout autre. « Remerciez-le, je vous prie, ma chère tante. » Et là-dessus, elle quitta ma chambre. Je crains que tu ne m'en veuilles d'avoir aussi fidèlement reproduit tes paroles, mais pense qu'il s'agit d'Angèle. Plus s'ancrera en elle la conviction que tu as mal agi, moins elle éprouvera de peine à t'oublier. D'ailleurs, il te suffira de penser à ce que nous avons dû souffrir tous les trois. Angèle possède, il est vrai, plus de force d'âme que je n'aurais pu le supposer. Ses yeux demeurèrent secs toute la journée ; sa mère ne se douta même point du chagrin qui la torturait ; elle nous témoignait seulement une plus vive tendresse à toute deux ; et cette douceur me remuait, au point d'en faire trembler mon vieux menton. M. Sniatynski, venu pour nous voir dans l'après-midi, n'eut pas l'ombre d'un soupçon, tant elle arrivait à se dominer elle-même. Mais c'est un de tes meilleurs amis, et je lu confiai ma peine. Son chagrin égale le nôtre. Il commença par te traiter si durement que je dus me

fâcher. Dieu sait tout ce qu'il ne déblatéra pas à ton sujet. Ah ! malheureux enfant ! assez fou pour ne pas aimer Angèle ! tu ne peux mesurer l'étendue du bonheur dont tu aurais joui auprès d'elle. Tu as mal agi, mon cher Léon, en lui laissant croire, ne fût-ce qu'un moment, que tu l'aimais. Et nous qui le croyions tous ! oui, cela est mal ; car d'abord personne ne saura jamais ce qu'elle a souffert ; et, en second lieu, cette déception a eu pour conséquence immédiate de lui faire agréer la demande de Kromicki. Je conçois aisément qu'elle ait agi sous l'empire du dépit et du chagrin. C'est à la suite d'un entretien avec sa mère que la chose fut arrêtée. Kromicki est arrivé dès le lendemain. Elle lui témoigna beaucoup plus d'attention que d'ordinaire. Il a donc hasardé une demande, qui fut aussitôt agréée. Sniatynski, mis au courant, s'arrachait les cheveux de désespoir. Quant à moi, je ne sais plus où j'ai la tête. Mon cœur ne s'était jamais senti aussi irrité, aussi déçu dans ses espoirs. Ta seconde lettre a un peu apaisé ma rancune, bien qu'elle ne fît que confirmer ce dont je ne pouvais plus douter d'ailleurs : à savoir que c'en était fait de tous mes châteaux en Espagne. Tant que Kromicki ne s'était pas déclaré, je conservais encore une lueur d'espoir ; je me disais : « Dieu l'éclairera peut-être ; il n'aura obéi qu'à un premier mouvement de dépit ; il réfléchira ! » Hélas ! lorsque ta seconde lettre, à part quelques mots aimables pour Angèle, n'eût rien rétracté de ce qui nous avait tant blessées dans la première, je vis qu'il fallait bannir toute illusion. Le mariage est fixé au 15 juillet. Cette date si prochaine nous est imposée par des considérations de toute

sorte. Céline est très malade, en effet ; elle prévoit sa fin, et ne voudrait pas que ce deuil vînt retarder ce qu'elle considère comme le bonheur de sa fille. Faut-il s'en étonner ? Elle désire avant que de mourir confier son enfant à la protection d'un homme sûr. Kromicki n'a pas, lui non plus, de temps à perdre. Ses affaires exigent sa présence en Orient. Tout concourt ainsi à ce qu'Angèle vide son calice d'amertume d'un coup. Ah ! mon cher Léon, à qui s'en prendre, de voir tous nos beaux projets à vau-l'eau, de voir surtout cette enfant aussi malheureuse ! Je ne lui aurais jamais permis d'épouser Kromicki. Mais que pouvais-je lui dire ? moi qui me sens coupable à son égard. J'ai trop désiré vous unir, et je n'ai pas vu l'impasse où devaient tous nous conduire ces vœux. C'est ma faute, mais j'en souffre, et j'implore chaque jour le ciel de prendre notre chère petite en pitié ! Eux se rendent en Volhynie, aussitôt après la célébration du mariage. Céline restera avec moi ; elle parlait d'aller se fixer à Odessa, mais je ne la laisserai pas partir. Tu sais combien j'éprouve toujours de joie à te revoir ! Eh bien ! écoute-moi ; ne viens pas à Ploszow en ce moment. Fais-le pour Angèle. Si tu avais besoin de moi, je ferais le voyage de Rome, mais il nous faut épargner Angèle. »

23 juin.

Je ne puis pourtant pas me croiser les bras et abandonner la partie. Ce serait un mariage monstrueux. Aujourd'hui, jeudi, j'ai télégraphié à Sniatynski. Je

le supplie par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré, de venir me rejoindre dimanche à Cracovie. Je me mettrai moi-même demain en route. Je m'épancherai à lui, ou plutôt je le supplierai d'avoir une explication dernière avec Angèle. Elle l'aime et l'estime beaucoup. Je ne recours pas à ma tante, car on se comprend mieux entre hommes en pareil cas. Sniatynski, en sa qualité de psychologue, démêlera ce processus maudit qui s'est opéré en moi, je pourrai lui avouer mes relations avec Laure. Au premier mot que j'en eusse touché, ma tante se fût voilé la face et m'eût exorcisé par force signes de croix. J'avais eu d'abord l'intention de m'adresser directement à Angèle, mais ma lettre mettrait aussitôt tout le monde en éveil. Et puis, je connais trop bien la nature d'Angèle. Son premier soin serait de la porter à sa mère ; or madame Céline doit me haïr. Elle commenterait chacune de mes lignes à sa façon, sans compter que Kromicki trouverait beau jeu à souligner ses critiques. Il faut donc que Sniatynski se charge de parler à Angèle en tête à tête. Sa femme lui servira d'intermédiaire et aplanira les voies. J'espère qu'il ne reculera pas devant cette mission — des plus délicates, — je suis le premier à le reconnaître. Je n'ai pas dormi depuis plusieurs nuits. Aussitôt que je ferme les yeux, Angèle m'apparaît, Je vois son visage, ses cheveux, son regard, son sourire ; oui je la vois, comme si son image dût désormais me suivre partout. Je ne peux plus vivre plus longtemps ainsi.

Cracovie, 26 juin

Sniatynski est arrivé. Le brave garçon, que Dieu le bénisse ! Il est quatre heures du matin, et j'écris, car je n'ai rien d'autre qui puisse récréer mes pauvres esprits. Nous avons parlé, disputé, discuté, Sniatynski et moi, jusqu'à près de trois heures. Je l'entends maintenant de la pièce voisine qui se tourne et se retourne dans son lit. Il me répétait sans cesse : « Mon cher, de quel droit irais-je, moi un étranger, m'immiscer dans vos affaires de famille? Mademoiselle Angèle ne me fermera-t-elle pas la bouche d'un mot : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde? » Je lui jurai qu'Angèle ne lui tiendrait jamais un pareil langage. J'appréciais la justesse de ses objections, tout en ajoutant qu'il est des situations où elles doivent être écartées. D'ailleurs, il ne s'agissait plus là de moi, mais d'Angèle. Cet argument parut le convaincre. J'ai bien vu que je lui inspirai une grande pitié. J'ai pâli et j'ai affreusement changé depuis quelques jours ! Avec cela, il n'aime pas Kromicki, car ce sont là deux natures absolument contraires. Selon lui, toute spéculation consiste à soutirer l'argent de la poche d'autrui dans la sienne. Il ne ménage pas Kromicki. « Si, disait-il, cet homme courait à la chasse de ses millions, avec l'idée plus haute de les faire servir au profit de l'humanité, je le lui pardonnerais; mais il les veut uniquement pour lui. » Le choix d'Angèle l'irrite presque autant qu'il m'exaspère moi-même. Il est persuadé qu'elle prépare son malheur. Bref, il a

fini par céder à mes instances et repart demain par l'express de la première heure.

Ils seront après-demain à Ploszow, sa femme et lui; s'ils n'ont pas le moyen de se trouver seuls avec Angèle, ils inventeront quelque prétexte pour l'emmener passer quelques heures avec eux à Varsovie. Sniatynski m'a promis de dépeindre mes souffrances, de dire à Angèle qu'elle tient ma vie et mon sort entre ses mains. Il s'y entend. Il trouvera des accents persuasifs, dignes et doux à la fois. Il lui démontrera que nulle femme, si blessé que soit son cœur, n'a le droit de poser sa main dans celle d'un homme qui n'a pas su gagner son amour; qu'en agissant de la sorte elle manquerait à la probité et à l'honnêteté naturelles; qu'elle a moins encore le droit de repousser l'homme aimé, pour l'unique raison d'un sentiment de dépit, qu'avait, chez lui, provoqué la jalousie, et dont il se repentira toute la vie.

Avant de nous séparer, Sniatynski m'adressa ses dernières recommandations. « Je ferai tout ce que tu me demandes, mais à une condition : tu vas me donner ta parole d'honneur qu'en cas d'insuccès tu ne tomberas pas un beau matin à Ploszow pour y provoquer un scandale que ta tante, madame Céline et mademoiselle Angèle paieraient au prix de leur santé. Tu peux écrire à ta cousine, mais tu n'iras pas à Ploszow, à moins qu'elle ne t'accorde cette autorisation elle-même. »

Pour qui me prend-il? Je lui promis tout ce qu'il voulut, bien que j'en ressentisse un léger ombrage. Mais je compte sur le cœur d'Angèle et sur l'éloquence de Sniatynski. Ah! comme il sait parler! Il ne m'a

pas laissé trop d'espoir, c'est vrai, mais il ne l'a pas lui-même absolument perdu non plus. Il se propose d'obtenir au moins l'ajournement du mariage, un délai de plusieurs mois. Ce serait la victoire, car Kromicki se retirerait alors ! Jamais je n'oublierai cette journée. En face de la vraie douleur, Sniatynski fait preuve d'une sensibilité et d'une délicatesse toutes féminines : il ménagea donc mon amour-propre. Ah ! qu'il en coûte pourtant d'avouer ses folies, ses fautes, ses mauvais instincts et de remettre notre sort en des mains étrangères ! Mais que m'importent ces humiliations ? Ne s'agit-il pas de reconquérir Angèle ?

27 juin.

Sniatynski est parti ce matin ; je l'ai reconduit à la gare. Je lui enfonçai mes recommandations à coups de marteau dans la tête, comme si j'avais eu affaire à un idiot. Il se mit à rire et à me taquiner. « Si sa mission réussissait, je recommencerais à philosopher, comme par le passé. » Je l'aurais volontiers battu. Il s'éloignait plein de confiance ; je jurerais qu'il est persuadé du triomphe. Après son départ, je m'acheminais vers l'église Sainte-Marie, et moi le sceptique, moi qui « ignore, ignore et encore ignore », je fis dire une messe à l'intention d'Angèle et de Léon. Et j'y assistai, et je l'écris ici en toutes lettres. Lucifer emporte le scepticisme, la philosophie, et tous mes *nescio* par-dessus le marché !

25 juin.

Une heure de l'après-midi. Les Sniatynski se rendent à Ploszow. Angèle devrait consentir à l'ajournement de son mariage, elle n'a pas le droit de me refuser cette concession. Une foule de pensées me travaillent l'esprit. Kromicki aime l'argent, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Pourquoi ne cherche-t-il pas alors un plus riche parti? La fortune d'Angèle est assez considérable, mais grevée de dettes. Peut-être tient-il à entrer en possession de ce domaine de Volhynie, pour pousser racine dans le pays et n'y point passer pour un intrus. Cette situation lui permettra de se faire naturaliser, en outre... c'est vrai! je l'oubliais! mais enfin Kromicki, avec sa réputation de nabab, pourrait trouver tout ce qu'il demande, c'est-à-dire une terre et la dot en plus. Il est donc évident qu'Angèle seule lui plaît, et qu'elle lui plaît depuis longtemps. A qui ne plairait-elle pas? Et dire qu'elle n'attendait qu'un mot de ma bouche, comme le bonheur, comme le salut! Ma tante ne me l'a-t-elle pas écrit : la chère enfant guettait le retour de Chwastowski pour se saisir du courrier chaque matin! J'ai peur de ne plus pouvoir mériter mon pardon, de me voir, ainsi qu'il doit en arriver à tous les gens de mon espèce, voué à l'oubli et au néant!

28 juin, sept heures du soir.

J'ai souffert d'un affreux mal de tête toute la journée. La douleur, l'insomnie, l'inquiétude m'ont réduit

à un véritable état d'hypnotisme. Mon esprit lucide, surexcité, toutes ses forces concentrées vers une seule et unique pensée, entrevoit l'avenir avec la prescience d'un voyant.

Il me semble que je suis à Ploszow, et que j'entends les réponses d'Angèle aux vaines objurgations de Sniatynski. Non, je ne m'explique pas mes illusions. Non, elle n'aura nulle pitié de moi : ce n'est plus une supposition, c'est une absolue certitude. Oui, il se passe quelque chose d'extraordinaire en mon âme ; c'est à croire que je n'avais jamais cessé d'être un enfant jusqu'à ce jour, tant me paraît terrible la solennité de l'heure présente ; et j'éprouve une immense tristesse. J'ai exigé de Sniatynski qu'il m'envoyât une dépêche ; je n'ai encore rien reçu... mais je sais d'avance ce qu'elle peut contenir.

29 juin.

La dépêche de Sniatynski m'est parvenue La voici :

« Tout est perdu ! prends ton courage à deux mains ; et en route à travers le monde ! »

Je pars donc, ô mon Angèle !

Paris, 2 avril.

Je n'ai pas ouvert mon journal depuis plus de dix mois. Ce travail est tellement entré dans mes habitudes, qu'il me manquait ; mais à quoi bon ? me

disais-je. J'aurais beau y inscrire des pensées dignes de Pascal, plus profondes que l'Océan, plus sublimes que les sommets des Alpes, je ne changerais plus rien à ce fait si simple : « *Elle est mariée !* » En face de cette vérité, la plume me tombait des mains. La vie se propose parfois un objet de peu d'importance, comme but unique de ses désirs ; s'il vient à nous échapper, il nous semble que nous avons perdu toute raison d'être. J'ai passé par cet état. Je m'habillais, je sortais, j'allais au théâtre ou au cercle, et la même question me revenait invariablement à l'idée : « Pourquoi faire ? » Il me fallait souvent me recueillir en moi-même pour me rappeler que prendre ses repas, passer chez son coiffeur étaient de ces incidents journaliers auxquels j'avais coutume de m'astreindre, avant même d'avoir fait la connaissance d'Angèle.

J'ai beaucoup voyagé ces temps-ci ; j'ai même poussé une pointe jusqu'en Islande. Eh bien ! devant les beaux lacs suédois, en face des fiords de Norvège, des geisers islandais, je ne ressentais pas d'impressions personnelles : mon seul souci était de savoir quels sentiments eût inspirés à Angèle la vue de tel ou tel spectacle de la nature, et de quelle manière elle eût exprimé ces sentiments. Puis, au souvenir qu'elle s'appelait désormais madame Kromicka, que rien n'existait plus de mon Angèle d'autrefois, je prenais le premier train ou m'embarquait sur le premier paquebot venu et continuai ma route au hasard, car tout ce que je rencontrais sur mes pas cessait de m'intéresser. J'ignore et je ne cherche pas à approfondir si le chagrin que j'ai éprouvé durant ces derniers mois pourrait, plus ou moins, se voir comparé

à un désespoir sans bornes. Tout cela est relatif. Je sais seulement que cette femme avait absorbé tout mon être, et que, pour la première fois, je compris ce vide affreux que la mort d'une personne aimée nous laisse dans la vie.

Peu à peu, les habitudes — ces attraits indéfinissables — de l'existence reprenaient en moi leur ancienne force. Il me semble que c'est là un phénomène assez vulgaire. J'ai connu des gens très malheureux qui, sans un grain d'allégresse dans l'âme, conservaient cependant certaines apparences de gaieté, parce qu'ils avaient été joyeux naguère et que cette forme d'humeur convenait le mieux à leurs habitudes. Il en fut ainsi pour moi. Ma douleur s'engourdit, elle trouva un remède dans le poison même. Farini nous raconte, dans ses voyages, que les Cafres se préservent des funestes effets de la morsure du scorpion, en se laissant mordre une seconde fois au même endroit ; ce scorpion ou ce contre-poison fut pour moi, ainsi qu'il l'est, pour tout le monde d'ailleurs, le mot : C'en est fait !

C'en est fait, donc je souffre — c'en est fait, donc je cesse de souffrir. — Il y a un grand soulagement dans cette certitude de l'irrémédiable. Je songe alors à cet Indien emporté par la force du torrent. Il lutta d'abord, avec toute l'énergie que peut donner le désespoir, puis voyant bientôt ses efforts impuissants, il abandonna ses rames, s'étendit au fond de sa pirogue et se mit à chanter. Je suis prêt à chanter comme lui. Le courant du Niagara a du reste cela de bon, qu'il broie ceux qu'il emporte ; il en est d'autres qui rejettent leur victime sur des bancs de sables

déserts, arides et privés d'eau. Tel a été précisément mon sort.

Mais le mauvais génie de ma destinée n'a pas prévu une chose : c'est que l'homme abattu, malheureux au dernier point, ne regarde plus à rien. En face de cette indifférence, l'hostilité du sort se trouve désarmée. Si la fortune adverse venait aujourd'hui me dire : « Il te faut périr », « Va pour périr ! » lui répondrais-je aussitôt, et cela non pas à cause du désespoir auquel m'a condamné la perte d'Angèle, mais par suite de cette profonde indifférence que j'éprouve, pour tout ce qui se passe autour de moi et en moi-même. C'est une sorte d'armure bien trempée ma foi ! non seulement elle nous garantit, mais encore elle nous rend dangereux. Il est clair que celui qui ne cherche pas à s'épargner lui-même n'ira pas non plus épargner son prochain. D'ailleurs, les commandements de Dieu ne vont pas jusqu'à nous prescrire d'aimer notre prochain plus que nous-mêmes.

S'ensuit-il que je sois prêt à couper la gorge à tout venant? L'homme dont je parlais tout à l'heure n'est vraiment à craindre que lorsqu'on vient le troubler dans sa quiétude intérieure ou cette résignation du moi. Forcé de se défendre, il déploie alors la précision et comme la force implacable d'une machine,

Cette sûreté pour ainsi dire mécanique de moi-même, il me semble l'avoir acquise. Je remarque que depuis quelque temps j'exprime ma manière de voir et ma volonté avec une insistance bien autrement impérieuse qu'autrefois, quoique je ne me donne nulle peine à forger mes arguments. J'ai fait cette observation au cours de mes voyages, et maintenant surtout

à Paris. J'y retrouve une foule de gens, dont je subissais jadis l'ascendant; et que je domine aujourd'hui, moins je cherche à leur imposer cette supériorité. Certes je suis devenu plus absolu dans mes idées, et je pourrais dire avec Hamlet : « Je sens quelque chose de dangereux en moi ». Par bonheur, personne ne se met en travers de ma route. Les hommes me sont aussi étrangers et aussi indifférents que je le suis pour eux-mêmes. Seule, ma tante me chérit peut-être comme par le passé, mais je suppose que cet amour a, lui aussi, perdu son caractère d'action, et que je n'ai plus de projets de mariage à redouter dans l'avenir.

3 avril.

Hélas! cette impassibilité, que je croyais pouvoir comparer à une eau pure, insipide et incolore, n'en a que les apparences. A y regarder de plus près, j'y distingue des éléments hétérogènes qui en altèrent la limpidité. On appelle cela des idiosyncrasies. C'est tout ce qui m'est resté du passé. Je n'aime et je ne hais personne, mais il y a des gens contre lesquels j'éprouve une foule de répugnances. Kromicki figure dans ce nombre. Je ne lui en veux plus seulement de m'avoir ravi Angèle, je m'en prends à ses pieds énormes, à ses jointures épaisses, à sa taille qui le fait ressembler à une perche, à sa voix qui rappelle le bruit d'un moulin à café. Cet homme m'a répugné de tout temps; aujourd'hui, ses travers ont pris à mes yeux je ne sais quelle obsession de cauchemar. S'il ne s'agissait que de Kromicki et de madame Céline, ces antipathies

laisseraient expliquer après tout; mais que d'amitiés anciennes tout à fait refroidies! Ainsi, j'éprouve à l'égard de Sniatynski un sentiment de malveillance qu'aucun argument n'arriverait à affaiblir. Sniatynski possède d'inestimables qualités; mais il se complaît trop en lui-même; il tombe souvent dans la *manière*, pour parler le langage des peintres. Il veut être *lui*, toujours et partout, sans se rendre compte que le naturel en souffre, et qu'il sacrifie son originalité à la pose. Je ne lui garderais pas rancune de cette brutale dépêche envoyée à Cracovie après l'insuccès de sa démarche auprès d'Angèle; je lui pardonnerais son « en route à travers le monde! » qui se trouve déplacé et superflu, puisque j'étais décidé à voyager, m'en eût-il oui ou non donné le conseil; mais je ne puis oublier la lettre qu'il m'adressa à Christiania, au lendemain du mariage d'Angèle, lettre soi-disant dictée par le cœur, mais tout aussi brutale et plus maniérée que sa dépêche. On pourrait la résumer à peu près en ces termes: « Mademoiselle Angèle s'appelle désormais madame Kromicka — c'en est fait — je te plains sincèrement. Ne va pas croire toutefois qu'il s'est fait une trouée dans le ciel — il existe en ce monde des choses bien autrement importantes. La Norvège doit être un admirable pays. — Reviens-nous bientôt et attelle-toi au travail... Mille saluts, etc. » Je ne cite pas textuellement, j'indique le ton général. Cette épître me fut désagréable au delà de toute expression, car, d'abord, je ne lui avais pas demandé de me prêter son aune pour y mesurer mon malheur, et, en second lieu, je le tenais pour plus avisé; je croyais qu'il comprenait « que ces choses bien autrement importantes » n'avaient

une signification précise que lorsqu'elles se rapport à des sentiments anciens qui n'ont pas cessé de sub sister. Je voulus, au premier moment, le prier de débarrasser de sa tutelle morale... je n'ai rien répon du tout; j'estime que c'est là le moyen le plus simple de dénouer nos relations. Je suis mécontent de moi même et de Sniatynski, parce qu'il s'est trouvé m à tout ce dram C'est injust reconn plus que moi... s'est tout à coup éteinte,

D'ailleurs, je n'ai jama amitié. J'ai entretenu des re Sniatynski, peut-être parce no deux extrémités de l'Europe. J d'autres amis. En règle générale, classe d'êtres qu'on appelle des so vient que j'en tirais autrefois vanité, cro une preuve manifeste de force. Dans le en effet, il n'y a que les créatu vivre en groupe; celles au contraire, a pourvues de dents et de griffes e et se suffisent à elles-mêmes. Ce princip dant s'appliquer que dans certains cas l'homme. Manquer d'amitiés est une m resse de cœur, bien plus que le résu d'âme supérieure. A cela venaient s une timidité et une impressionnabil cœur avait la sensibilité du mim se replient au plus léger cont

Autrefois, j'eus un instant eût uni son sort au mien, el ment ma femme, mon amant amie.

réfère ne plus y penser. Ces visions ne m'obsèdent
ue trop souvent encore, et il me semble que je ne
ver ... définitivement guéri qu'au jour où je par-
ndrais à les écarter à jamais de devant mes yeux.

ame Davis, je lui
eu à noter. Une bonne
mépris, sous une couche
es relations de convenances
op belle pour lui assigner une
es idiosyncrasies. — Je ne puis
s me donner la peine de la haïr.
ituation d'un coup d'œil et s'y est
ette assurance de moi-même, cette indé-
s et d'allures l'irritent, mais elle se voit
vec moi. Elle est vraiment prodi-
se avec laquelle les femmes savent
relations les plus intimes en rapports
dains. Nous sommes, Laure et moi,
s'était jamais rien passé entre nous, et
ent en présence de tiers, mais lorsque
ons par hasard en tête à tête. Pas la
e gêne dans la manière dont elle
est polie, suffisamment réservée,
e, de sorte qu'il m'est facile de
n. J'en arrive à oublier que je
m de Laure.
ain Maleschi, roulait d'abord
dès reg... ue fois qu'il me rencontrait.

Je dus lui donner le conseil de ménager ses yeux... prit ma remarque en bonne part, et, comme d'ailleurs mes relations avec Laure eurent bientôt calmé ses ombrages, il poussa la condescendance jusqu'à m'honorer de son amitié. Ce noble Italien a déjà croisé l'épée pour la défense de sa dame. Cette rencontre lui fournit même l'occasion d'infliger un éclatant démenti à ceux qui l'avaient accusé de poltronnerie de l'autre côté des monts. Car, j'ai oublié de le dire, le pauvre Davis étant trépassé depuis quelques mois déjà, Laure épousera son Maleschi, à l'expiration du deuil prescrit. Ce sera le plus beau couple du monde. Il a la tête et le torse de l'Antinoüs; avec cela un teint légèrement doré, des cheveux d'un noir tirant sur le bleu et des yeux comparables aux saphirs de la Méditerranée. Laure peut l'aimer sans doute, il n'en est pas moins des instants où, pour des motifs qui me sont inconnus, elle le traite pis qu'un esclave. Cette grossièreté m'étonne de sa part; je ne supposais pas que sa nature esthétique fût capable d'emportements de ce genre. Aspasie loge en elle en compagnie de Xantippe. Ce n'est point la première fois qu'il m'a été donné de constater qu'une femme, à laquelle sa beauté a valu le surnom *d'étoile*, mais qui est dépourvue des qualités de l'âme, se transforme au besoin en une, voire même en deux constellations : *Grande Ourse* pour son entourage, elle est *la Croix* de son mari. Cette comparaison ne s'applique-t-elle pas à Laure? N'a-t-elle pas été *la Croix* de Davis, et n'est-elle pas, à l'heure présente, *la Grande Ourse* du pauvre Maleschi? Nul doute que ses griffes ne m'eussent aussi atteint moi-même. Ce qui me sauve, c'est son

isolement au milieu de la société de Paris et le flair qui lui a fait juger du coup, que mieux valait ici me compter parmi ses amis qu'au nombre de ses ennemis.

Afin d'augmenter l'attrait de son salon, elle en a fait le temple de la musique. Elle chante elle-même comme une sirène, et sa voix attire les passants. J'y rencontre souvent la pianiste Clara Hilst, une jeune et fraîche Allemande d'une taille gigantesque. Un peintre français de ma connaissance l'a définie par ces mots : « C'est beau, mais c'est deux fois grandeur naturelle ! » Elle a eu ici beaucoup de succès ces derniers temps, en dépit de son origine allemande. Pour moi, j'appartiens, paraît-il, à la vieille école; je n'arrive pas à comprendre nos virtuoses actuels, chez lesquels tout dépend de la force, et dont le jeu consiste à briser les touches du piano. La dernière fois que j'entendis Clara Hilst, je ne pus m'empêcher de penser que si ce piano eût été un homme coupable d'avoir séduit sa sœur, elle n'aurait pu cogner dessus avec plus d'acharnement. Le monde musical a pris ses compositions au sérieux; elles passent pour profondes; j'imagine que c'est parce qu'après les avoir entendues dix fois on en est réduit à se dire : « Peut-être les comprendrai-je mieux la onzième. » Ces remarques sont méchantes et même audacieuses; car je ne veux pas m'ériger en connaisseur. Qu'il me soit pourtant permis de poser une question : Toute musique dont je ne saurais apprécier la valeur à moins d'être professeur au Conservatoire, et dont la clef est inaccessible, non seulement au profane vulgaire, mais à ceux-là mêmes qui ont reçu quelque éducation musi-

sale, cette musique, dis-je, est-elle ce qu'elle devrait être? Je crains que, suivant cette voie, nos compositeurs n'en arrivent à former une caste de prêtres égyptiens, qui accapareraient la science du Beau à leur usage exclusif.

Il me semble, en effet, que, depuis Wagner, la musique suit une route absolument opposée à celle de la peinture. La peinture contemporaine restreint de son plein gré les limites de sa compétence; elle s'est affranchie des idées philosophiques et littéraires, elle renonce à exprimer les harangues, les homélies, les faits historiques qui ont besoin de commentaires, voire même les allégories, dont on ne saurait pénétrer le sens à première vue; en un mot, elle se borne, en toute conscience et en toute connaissance de cause, à la simple reproduction coloriée des formes des choses. La musique, depuis Wagner, suit un tout autre ordre d'idées. Elle s'efforce, non seulement de rendre l'harmonie des sons, mais la science de cette harmonie. J'estime qu'il surgira bientôt quelque grand génie musical qui s'écriera, comme jadis Hegel : « Il fut un homme qui m'avait compris, et celui-là passa sans me comprendre ».

Clara Hilst appartient donc à cette caste des musiciens scientifiques; cela me paraît d'autant plus étrange, que son âme semble pleine de simplicité. Cette cariatide a des yeux naïfs et clairs d'enfant; elle en possède aussi la sincérité et la bonté. Elle est fort entourée. Sa beauté attire moins encore peut-être que cette auréole dont l'art a illuminé son front. Jusqu'aux femmes qui l'épargnent dans leurs médisances, parce qu'elle a su les désarmer, à force de

candeur, de simplicité et de gaieté. Car elle est gaie comme un gavroche. Je l'ai vue souvent rire, de ce rire fou de pensionnaire. On s'en formaliserait à coup sûr, n'étaient ses privilèges d'artiste, auxquels les convenances demeurent sacrifiées. C'est, à tout prendre, un beau type moral. Laure, qui ne l'aime pas au fond, me laissa plusieurs fois comprendre que la cariatide ne m'était pas insensible. Il n'en est rien ; je crois cependant que cette conquête me coûterait peu d'efforts. Clara m'a, en effet, témoigné une vive sympathie, et cela dès notre première rencontre. Je la paie de retour, mais sans le moins du monde couver le noir dessein de la conduire à sa perte. Il est vrai que je me surpris un jour à lui persuader de venir nous donner une série de concerts à Varsovie. Je promis même à l'occasion de lui tenir lieu d'impresario honoraire. Et, si ce voyage devait aboutir un jour, je ne prétendrais pas qu'il fût absolument dépourvu de charme.

Il me faut en effet retourner au pays. Ma tante m'a cédé sa maison de Varsovie, et m'y appelle pour régler les formalités de transfert. D'ailleurs, j'ai coutume de m'y rendre chaque printemps à l'époque des courses. Qui croirait que ma tante, une aussi vénérable et digne personne, tout entière adonnée à son exploitation agricole, à ses prières, à ses œuvres de bienfaisance, ait une faiblesse mondaine : les courses et le sport? Et c'est là plus qu'une faiblesse : c'est une passion ! Nos chevaux courent depuis des années, et chaque année se voient invariablement battus. Ma tante ne quitte pas alors le champ de bataille. Elle s'enflamme. Debout dans sa voiture, appuyée sur une canne, son chapeau

de travers, elle suit anxieusement les péripéties de la lutte, sa défaite la fait tomber en de noires mélancolies, et durant tout un mois, ses reproches pleins de fiel empoisonnent l'existence du vieux Chwastowski. Cette fois elle a, paraît-il, élevé un produit incomparable, et me convie à venir assister au triomphe de ses couleurs : orange et noir.

J'irai, mais pour d'autres motifs encore. Je me sens assez tranquille; je n'exige rien, je ne m'attends à rien, je me réduis autant que possible à mon propre « moi », en un mot je me résigne à une sorte de paralysie morale partielle, jusqu'au jour où l'autre, celle du corps, viendra me foudroyer, comme elle a foudroyé mon père. Mais je ne puis oublier les raisons qui empêchent que cette insensibilité d'âme soit absolue. La créature que j'ai uniquement aimée au monde m'apparaît maintenant en deux personnalités bien distinctes. L'une d'elles a pour nom madame Kromicka; l'autre s'appelle Angèle. Indifférent et étranger à madame Kromicka, Angèle m'attire : son souvenir me visite souvent; il m'apporte le sentiment de ma faute, de ma bêtise, de ma misère morale; un sentiment de douleur, d'amertume, de déception et de ruine. On n'arriverait à me soulager qu'en extirpant de mon crâne cette cellule du cerveau où loge la mémoire. En vain je chasse les pensées qui m'assaillent et l'idée, sans cesse renaissante, de ce qui aurait pu être, si les événements s'étaient combinés au gré de mes désirs. Ce prodigue et bienfaisant esprit revient toujours à la charge, et déverse sa corne d'abondance au-dessus de ma tête. Ainsi, je veux admettre, fût-ce pour un instant, que madame Kromicka parviendra à tuer

Angèle en mon âme : je veux aller en Pologne me convaincre du bonheur de sa vie conjugale, de tous ces changements inévitables survenus en sa personne, qui doivent la rendre désormais si différente de l'Angèle des anciens jours. Peut-être même me sera-t-il donné de rencontrer madame Kromicka à Ploszow. Il est impossible, en effet, qu'elle ne tienne pas à revoir sa mère malade, après une séparation de plusieurs mois.

Oui, « ceci tuera cela » ; je compte beaucoup sur mes nerfs si susceptibles et si délicats. Du temps où je subissais le charme irrésistible d'Angèle, il me souvient pourtant que la seule pensée des assiduités d'un Kromicki suffisait à m'éloigner d'elle et à me la rendre moins chère. Qu'est-ce donc maintenant que la voilà sa femme, son bien, sa chose, qu'ils ne forment plus tous deux qu'une seule âme en un seul corps ? En vérité, je suis sûr qu'elle me répugnera, que « ceci tuera cela ».

Et si je me trompais, s'il devait en être autrement, qu'aurais-je donc à perdre ? Je suppose que notre rapprochement aurait pour conséquence de bien définir la part des responsabilités ; de démontrer que le poids de la faute commise ne doit pas incomber à mes seules épaules ; y trouverais-je un motif de satisfaction ? Peut-être : je n'ose plus rien affirmer. Tout désir de vengeance est bien éloigné de moi. Il n'y a que les gens de théâtre à se venger sur la scène des déceptions du cœur. On s'en détourne avec dégoût dans la vie réelle. C'est tout.

5 avril.

Je sais désormais à n'en plus douter qu'il me faudra revoir madame Kromicka. Ma tante m'écrit, en effet, que son mari a vendu la terre de Wolhynie, et a lui-même regagné l'Orient où l'appelaient impérieusement ses affaires. Il ne restait donc plus à Angèle qu'à venir rejoindre sa mère à Ploszow. Cette nouvelle n'altéra pas tout d'abord l'équilibre de mon esprit ; peu à peu, cependant, l'impression produite grandit en puissance et en intensité. C'est là une conséquence de mon organisation morale. J'en suis arrivé à ne plus pouvoir reporter mes pensées vers un autre sujet. D'ailleurs cette vente est un fait d'une importance capitale pour ces deux dames. Au bout de quelques mois de mariage, Kròmicki a aliéné cette magnifique fortune territoriale qui, depuis quatre siècles, s'était transmise de génération en génération, et à la conservation de laquelle madame Céline avait consacré toute sa vie. Eh bien ! le sieur Kromicki est venu, il s'en est défait, le cœur léger; sans doute parce qu'on lui en offrait un bon prix. Il assurait ainsi le succès de ses fameuses livraisons de pétrole.

Je veux bien qu'il y gagne des millions ; mais quel coup porté à ces deux femmes. Ma tante m'écrit qu'elle ne quitte pas le chevet du lit de madame Céline ; cette nouvelle de vente l'a surprise à Ploszow et a immédiatement empiré l'état de sa santé. Je demeure absolument convaincu qu'Angèle ignorait la portée de ses engagements lorsqu'elle signait la procuration donnée à son mari. Elle le défend cependant, car ma

tante cite les paroles qu'elle aurait dû prononcer en cette occasion : « Le malheur est fait, mais c'était un malheur inévitable, dont il serait injuste de vouloir l'accuser » (lui son mari). Défendez-le ! épouse loyale et tendre, mais vous ne m'empêcherez pas de penser qu'il vous a doublement blessée, et que vous devez joliment le mépriser, en votre âme. Ses embrassements, ses caresses, n'effaceront pas de votre mémoire ce mot : *vendu !*... Ah ! la bonne histoire ; et cette madame Céline, sa protectrice, assez naïve pour supposer que le premier soin de son gendre, aussitôt après le mariage, eût été de libérer la fortune d'Angèle au moyen de ses prétendus millions ! Moi, mesdames, un homme sans phrases, je vous eusse conservé cette terre, par délicatesse de sentiments par affection pour vous, par la crainte de vous infliger une peine si sensible !... Mais les spéculateurs ont besoin de bel argent liquide... et de protections !... Je ne veux rien présumer... toutefois ces millions se dessinent pour moi en forme de point d'interrogation à l'horizon : Kromicki les gagnera peut-être ; un jour cette vente lui en fournira les moyens : un fait n'en reste pas moins avéré : s'il les eût possédés déjà, il n'eût pas aussi cruellement blessé sa femme, et surtout ne l'eût pas laissée sans abri. Ma tante ajoute qu'aussitôt la vente conclue, il s'empressa de partir pour Bakoun. d'où il compte gagner le Turkestan. Angèle est trop jeune pour demeurer seule en l'absence de son mari. Il a donc été convenu qu'elle viendrait rejoindre sa mère à Ploszow. Je connais trop bien Angèle pour oser la soupçonner d'être capable d'agir par intérêt ; mais madame Céline, qui désirerait accaparer le monde

entier au profit de sa fille unique, n'est pas sans compter que ma tante lui fera une large part dans son testament. Je sais, d'ailleurs, que ses espérances sont des mieux fondées. Ma tante, qui ne s'est jamais trop laissée prendre aux millions de Kromicki, m'a parlé quelquefois de cette question délicate de succession future avec inquiétude, je dirais même avec humilité ; elle considère que tout ce qu'elle possède appartient aux Ploszowski, et craint que je ne l'accuse de porter atteinte aux droits de notre maison. Comme elle me connaît peu encore ! Si Angèle se voyait aujourd'hui privée de souliers, et s'il fallait, pour lui en fournir, sacrifier Ploszow, et tout ce qui me reste de fortune en plus, je n'hésiterais pas une minute. Peut-être trouverais-je une secrète satisfaction à me faire valoir, par opposition à Kromicki ; mais il est bien certain que je n'agirais pas autrement.

Mais je n'ai point à m'occuper maintenant de cette hypothèse : je ne pense qu'à une chose. Voici donc ces dames installées à Ploszow. Elles y séjourneront aussi longtemps que durera le voyage de Kromicki. Je verrai chaque jour ma cousine. Une certaine inquiétude m'envahit à ce sujet. Certes, je le répète, je pars à seule fin de me guérir : je n'aime et je n'aimerai plus madame Kromicka, j'espère même que sa vue bannira à jamais l'image d'Angèle de mon cœur, mieux que tous les fiords et tous les *geisers* d'Islande, mais il faudrait être aveugle pour ne pas se rendre compte du danger qui, en de telles circonstances, peut résulter de notre situation réciproque.

S'il me prenait fantaisie de me venger, quel serait l'obstacle capable de m'entraver ou de me retenir. Est-

ce que nous ne serons pas seuls dans ce Ploszow, si éloigné, si tranquille, seuls entre ces deux vieilles femmes, d'une vraie naïveté d'enfant, dans la candeur de leur vertu. Sous ce rapport, je connais ma tante aussi bien que madame Céline. On rencontre, il est vrai, des créatures vicieuses à chaque degré de l'échelle sociale; mais il s'en trouve aussi qui traversent la vie sans même permettre au mal d'effleurer leurs pensées. Jamais ni ma tante ni madame Céline n'admettront qu'un danger de cette nature puisse menacer Angèle : pour elles, le seul fait de son mariage suffit à la préserver de toute tentation et de toute chute. Angèle appartient elle-même à cette catégorie de blanches hermines. Elle ne m'aurait pas repoussé jadis, si elle ne se fût crue liée à l'égard de Kromicki. Ces Polonaises préfèrent briser leur cœur que de manquer à leur parole. A cette pensée, la colère me monte au cerveau. Oui, j'ai gravement péché; mais je me suis repenti, j'ai sincèrement désiré réparer ma faute : elle le savait et elle est restée sourde à mes prières. Et pourquoi? Pour pouvoir se dire : « Je ne suis pas une Ploszowska, moi, j'ai donné ma parole et je saurai la maintenir ». Ce n'est point de la vertu, c'est de la sécheresse de cœur; ce n'est point de l'héroïsme, c'est de la bêtise; ce n'est point de la probité, c'est de l'orgueil!

Et puis, je compte que madame Kromicka elle-même me viendra en aide. Lorsque je la verrai, fière de son héroïsme, éprise de son époux, ou feignant de l'être, sondant avec curiosité la profondeur de ma blessure — alors, cette épouse exemplaire, ce modèle de toutes les vertus, m'inspirera une horreur telle que

éprouverai de nouveau le besoin de la fuir, jusqu'aux extrêmes limites des régions rénifères. Mais alors, son souvenir ne m'accompagnera plus pas à pas, ainsi que la mouette suit la course du navire.

Peut-être aussi voudra-t-elle s'ériger en victime à mes yeux. Tout, dans son allure, dans l'expression de son regard, dans son silence même, semblera me dire : « C'est votre faute ». A merveille, j'ai prévu le cas. Les fleurs artificielles ont le défaut d'êtres dépourvues de parfum, et les fausses couronnes d'épine possèdent l'avantage de ne point blesser. On peut les porter impunément, en guise de coiflure ou de chapeau.

6 avril.

Quelle belle et profonde parole que ce mot grec d'*Ananké* ! Oui, il a été écrit quelque part que cette femme troublerait toujours mon repos. J'ai mal dormi la nuit dernière. Une foule de questions me venaient à l'esprit. Ainsi, je cherchais à résoudre le problème suivant : « Aurai-je le droit de détourner madame Kromicka de la voie du devoir ? » Je passe mon temps à emplir ma vie de *to be or not to be* de ce genre. C'est une distraction. Je constate à ce propos qu'en dépit de tout mon sceptisme, ma conscience est bourrelée de scrupules, dignes en vérité de la casuistique du vicaire de Ploszow. L'homme moderne ressemble à une trame de fils enchevêtrés : cherchez à les démêler vous ne ferez qu'en compliquer les nœuds. J'ai beau me répéter : « Ce sont là de vaines théories, je suis libre, je suis homme, je suis ou j'ai été amoureux en tant

qu'homme « une voix du porche de notre église me crie sans trêve : « Non ! Non ! Non ! tu n'es pas libre ». Il faut pourtant saisir ces scrupules aux oreilles. C'est là pour moi une question d'équilibre d'esprit. D'ailleurs, je m'y trouve particulièrement disposé ce soir. Pas plus tard qu'aujourd'hui, chez un peintre de mes amis j'entendais la belle madame Davis démontrer à deux écrivains français fort en vogue, que la femme devait rester inaccessible et pure, ne serait-ce que pour la netteté du plumage ! Et Maleschi de répéter avec conviction : « *Oui, oui, dou ploumaze, dou ploumaze !* » Et moi je voyais tous les crabes de la Méditerranée, leurs pinces levées vers le ciel, invoquant Jupiter et son tonnerre. Je parvins cependant à garder tout mon sérieux. Mais, une fois sorti, je fus saisi d'un accès de gaieté cynique. J'en éprouve encore le contre-coup. C'est la meilleure des armes contre tous les scrupules superflus.

Donc, pour en revenir à ma question, ai-je ou aurai-je le droit de chercher à détourner madame Kromicka de la voie du devoir ? J'envisagerai d'abord ce cas au point de vue du code de l'honneur, tel qu'il a coutume d'être compris par ceux que le monde est convenu de qualifier du nom de « galant homme ». Aucun article de ce code ne m'interdit d'entreprendre et de poursuivre cette œuvre de séduction. C'est bien le plus étrange code qui se puisse imaginer sous le ciel. Je vole la bourse d'un passant : pour moi, voleur, tout châtiment et toute infamie. Je lui vole sa femme, c'est moi qui triomphe, et c'est le volé qu'on regarde avec mépris. Est-ce là une perversion de notre sens moral ? ou bien la différence entre le vol de la bourse et le vol de la femme du prochain est-elle si absolue, qu'il

ne peut s'établir aucun rapprochement entre les deux faits? Peut-être bien. Le vol de la femme consiste en un acte réciproque de volonté. Pourquoi reconnaîtrais-je au mari trompé des droits que lui refuse sa compagne elle-même? Je rencontre sur ma route une créature qui veut être à moi, elle se donne et je la prends. Que m'importe ce mari? Est-ce ma faute s'il n'a pas su retenir ou captiver sa femme? Je n'ai cure des serments qu'ils ont échangés.

Quel préjugé me retiendra donc? Le respect de l'institution conjugale! Mais si j'aimais, si je pouvais aimer encore madame Kromicka, ne crierais-je pas du fond de mes entrailles: « Je proteste contre son mariage; je proteste contre ses devoirs envers Kromicki; je suis un pauvre ver de terre que cette loi écrase de son talon qui se tord de douleur — et vous voulez que moi, dont le suprême désir serait de mordre ce talon, je le ménage et le respecte! » Pourquoi? pour quelle raison? Que m'importe un contrat social qui me coûte tout mon sang, qui m'ôte l'envie de vivre? Sans doute, il est dans l'ordre des choses que l'homme se nourrisse de poissons; mais allez persuader au poisson que l'on écaille avant que de le jeter tout vivant dans la poêle, de respecter un tel état de choses. Je proteste et je mords! — Voilà ma réponse. L'idéal de Spencer: l'homme parvenu à ce dernier degré d'évolution qui fait que ses instincts individuels se trouvent en harmonie avec les lois de la société — n'est encore qu'un postulat. Je sais bien qu'un Sniatynski chercherait à me déconcerter en me posant la question suivante: Tu es donc partisan de l'amour libre? Non! mais je suis mon partisan à moi-même. *I am for myself.*

Le cœur humain ne pourra jamais assez se garantir contre l'amour ; car l'amour est un élément, c'est une force comparable au flux et au reflux de la mer. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre une femme qui aime son mari ; les serments rituels échangés à l'église ne sont alors que la consécration de cet amour ; mais lorsque le mariage n'est qu'une obligation de convenance, le premier reflux jettera la femme désirée entre vos bras.

Chose étrange ; tout ce que j'écris là n'est que pure théorie. Quelle cause est-ce que je plaide là ? Aurais-je des projets que je cherche à justifier à l'avance ? Mes pensées m'émeuvent et m'énervent. Je préfère déposer ma plume. Il est tard. De mes fenêtres, j'aperçois la coupole des Invalides. Elle brille aux reflets de la lune comme brillait jadis le dôme de Saint-Pierre, lorsque je me promenais le long du Pincio, pensant à Angèle l'âme pleine d'espoir.

Paris, 10 avril.

Je fus hier soir prendre congé de madame Davis. On faisait de la musique. La Laure de Pegli s'est transformée en Euterpe. Mademoiselle Hilst jouait de l'harmonium. Je la rencontre toujours avec plaisir ; j'aime à l'observer lorsque, cherchant ses premiers accords, elle tient ses regards baissés sur le clavier : il y a alors je ne sais quelle solennité, quel calme, quel recueillement dans toute sa personne. Elle me fait songer à sainte Cécile ; c'est ma sainte de prédilection. Si j'avais vécu de son temps, nul doute que je l'eusse aimée. Quel dommage que Clara soit d'une taille

aussi gigantesque ! Ce défaut disparaît un peu quand on la voit au piano. De temps à autre, ses paupières se relèvent, comme si elle cherchait à ressaisir une note entendue là-haut, dans un moment d'inspiration divine. Son nom lui va bien : *Clara;* oui, son âme doit être toute transparence. Et pourtant j'aime à la voir et non à l'entendre; je ne comprends pas beaucoup sa musique, ou plutôt je n'en saisis qu'imparfaitement l'expression et la pensée. Ces remarques ne l'empêchent pas d'avoir un véritable talent.

Quand elle eut fini, je m'approchai d'elle ; je lui dis, sur un ton de demi-plaisanterie, que l'époque fixée pour notre voyage de Varsovie approchant, je la priai de se tenir prête. Oh ! surprise ! Clara prit mon avertissement au sérieux.

Elle avait depuis longtemps déjà formé le projet de visiter notre pays. Ses préparatifs ne lui demanderont guère de temps. Une vieille parente qui l'accompagne ; un piano sans cordes sur lequel elle exécute ses exercices et ses gammes, même en wagon... et c'est tout.

Cet empressement me troubla. Quoi ! il faudrait m'occuper d'elle, l'aider à organiser ses concerts, perdre un temps précieux, alors que je brûlais d'envie de courir droit à Ploszow. Heureusement, Sniatynski pourrait me remplacer avec avantage. D'ailleurs, mademoiselle Hilst est la fille d'un riche négociant de Francfort ; le côté matériel de l'entreprise lui est indifférent. Encore une fois, cet empressement m'étonne. J'eus la tentation de lui dire : « Passe le piano sans cordes, mais cette vieille parente, ne pourrait-on la laisser à Paris ? » Nous autres, hommes, nous ne

pouvons approcher d'une femme, pour peu qu'elle soit jeune et jolie, sans la poursuivre de nos obsessions ou de nos désirs. Celui qui prétend le contraire trompe sa victime, afin de la voir plus tôt tomber dans le piège.

Mais je reviens à Clara et à ses sentiments à mon égard : Laure aurait-elle raison ? S'il en était ainsi, je lui devrais de la reconnaissance. Pouvoir se dire, une fois dans la vie, l'ami d'une femme, et cela sans arrière-pensée, sans vouloir jamais abuser de sa confiance, quel repos, quel apaisement pour une âme aussi inquiète et aussi tourmentée que la mienne !

Oui, nous avons causé à cœur ouvert, en véritables amis. Son intelligence me plaît. Elle établit des distinctions fort justes entre ce qui lui paraît mauvais et laid, et ce qu'elle considère comme le propre du beau et du bien. Son jugement est droit et sain. Elle a cette santé de l'âme que l'on rencontre parfois chez les Allemands, car les Germains et les Anglais sont des gens positifs, qui savent bien ce qu'ils veulent. Vous n'y rencontrerez pas de types semblables au mien, par exemple. S'ils plongent par hasard, eux aussi, dans l'océan insondable du doute, ils le font scientifiquement, avec méthode. Leur philosophie transcendantale si récente, leur pessimisme actuel, leur poétique *Weltschnerz*, n'ont qu'une signification abstraite et leur tiennent lieu de théorie. En règle pratique, ils excellent à se conformer aux conditions de la vie présente. Selon Hartmann, plus l'humanité a conscience du développement puissant de la vie sociale, plus elle se sent malheureuse ; ce qui n'empêche pas ce même Hartmann d'inciter ses compa-

triotes à augmenter le bien-être de leur existence aux dépens et au détriment des Polonais et des Slaves. Laissons de côté ces haines ou ces bassesses de race : l'Allemand ne prend jamais ses théories à cœur, partant, il est tranquille et apte à l'action. Cette tranquillité, Clara la possède aussi. Tout ce qui peut remuer et bouleverser une âme a dû nécessairement retentir jusqu'à ses oreilles, mais ces secousses ont glissé sur elle sans l'ébranler. Elle n'a jamais douté de ses dogmes ni de sa musique. Si elle a pour moi plus que de la sympathie, ce doit être un sentiment inconscient et dépourvu de désirs. Je ne suis pas un fat, je ne dis pas qu'aucune femme ne puisse nous résister ; je soutiens seulement qu'aucune femme au monde ne résistera à l'homme qu'elle aime d'un véritable amour. L'adage : « Place assiégée, place prise, » appartient, il est vrai, au répertoire des lieux communs ; mais il repose sur un fonds de vérité. Toute femme recèle un traître en elle, et ce traître, c'est son cœur. Mais Clara peut être tranquille. Nous voyagerons en sécurité, elle et moi, sa vieille parente et son piano sans cordes.

16 avril.

Je suis à Varsovie depuis trois jours. Je n'ai pas encore été à Ploszow. Les courants d'air de la route m'ont gratifié d'un horrible mal de dents. J'ai la joue enflée et ne tiens guère à me présenter en cet état à ces dames.

Sniatynski est venu. Ma tante m'a également rendu visite. Elle m'a accueilli comme l'enfant prodigue.

Angèle est arrivée depuis huit jours. Sa mère est si malade que les médecins, qui voulaient d'abord l'envoyer à Wiesbaden, l'ont déclarée hors d'état de supporter les fatigues du voyage. Elle restera à Ploszow jusqu'à son rétablissement définitif. Angèle ne la quittera pas, à moins que Kromicki ne termine ses affaires et ne juge bon d'emmener sa femme. Mais, d'après ce que m'a dit ma tante, je suppose que son absence se prolongera encore quelques mois. « Et Angèle, que faisait-elle? que pensait-elle? » ces questions me brûlaient les lèvres; ma tante me parlait d'elle en toute liberté de cœur. Angèle n'est-elle pas ma cousine? Je puis donc m'intéresser à son sort. Ma tante n'admet pas que des préoccupations d'un ordre tout différent d'idées puissent se produire. Elle me parla de la vente des terres de madame Céline, effectuée par Kromicki, avec un ressentiment et une véhémence qu'elle ne cherchait même pas à modérer.

— Oui, et je le lui dirais bien en face, s'écriait-elle, c'est une double iniquité : je lui aurais volontiers prêté l'argent nécessaire, mais quoi, c'est un gouffre, que ces spéculations! Tout y passe. Oh! il n'a qu'à venir; je lui répéterai toujours la même phrase : « Vous poussez Angèle et sa mère à l'abîme. » Il parle de ses millions. Eh! mon Dieu, à quoi lui servent-ils donc, à supposer qu'il les ait? Ces pauvres femmes n'en pleurent pas moins toutes les larmes de leurs yeux. Je n'ai jamais pu souffrir cet homme-là, j'avais raison...

Je demandai à ma tante si elle avait averti Angèle.

— Avertir Angèle! tu as bien fait de venir; car je peux au moins épancher mon cœur. Est-ce qu'il

y a moyen de causer affaire avec elle? Je n'y ai pas tenu un jour. Ah! bien oui, elle commença par me rabrouer de la belle façon ; puis elle fondit en larmes. « Il l'a bien fallu! Il l'a bien fallu! » répétait-elle. C'est tout ce que je pus en tirer. Angèle ne tolère pas qu'on juge ou qu'on blâme son mari; elle voudrait cacher ses défauts aux yeux du monde, mais elle n'arrivera pas à me tromper. Je sais qu'en son âme, elle condamne et maudit cette vente.

— Vous croyez qu'elle ne l'aime point?

Ma tante me jeta un regard emprunt de stupeur.

— Elle ne l'aime point? Mais, malheureux, qui donc aimerait-elle? Si elle se tourmente, c'est parce qu'elle l'aime. On peut aimer et voir les faiblesses d'autrui.

J'envisageai cette question à un point de vue tout différent, mais je me gardai bien de l'interrompre.

— Ce que je ne puis lui pardonner, fit-elle, c'est qu'il ment. Il affirme à Angèle et à sa mère qu'il sera en état de racheter leurs biens au bout d'une année ou de deux au plus tard. Est-ce possible? Ne les leurre-t-il pas d'un faux espoir?

— A vous parler franchement, je crois qu'il continuera à spéculer, voilà tout.

— A spéculer! c'est bien ça : il n'a que spéculations en tête; et il trompe ces pauvres femmes.

— C'est qu'il veut leur épargner du chagrin.

Je croyais apaiser ma tante, sa colère ne fit qu'augmenter.

— Leur épargner du chagrin! oh! la belle excuse! et il commence par les dépouiller de leur bien de famille. Ne le défends donc pas, Chwastowski est

indigné, il s'entend mieux que toi aux affaires. Il dit qu'il aurait libéré l'hypothèque, sans argent, rien qu'avec les revenus du sol. D'ailleurs, j'aurais avancé la somme voulue ; toi aussi, n'est-ce pas ? Maintenant tout est perdu.

Je m'informai alors de l'état de santé d'Angèle, tourmenté d'une inquiétude secrète, inexplicable, tant je craignais d'apprendre cette conséquence naturelle d'une situation prévue à l'avance, mais qui eût cependant bouleversé mon être. Par bonheur, ma tante me comprit, car elle répondit, toujours avec la même irritation :

— Non, il n'y a rien, ah ! il a su vendre la terre ; mais, pour le reste, nous en sommes encore à attendre.

Je respirai, la poitrine délivrée d'un grand poids, et, aussitôt, je me mis à parler d'autre chose. Je dis que j'avais fait le voyage de Pologne, en compagnie d'une pianiste célèbre, une personne fort riche en même temps, qui se proposait de nous donner quelques concerts en faveur des pauvres.

Ma tante commença par maugréer :

Cette Allemande aurait dû venir en hiver ; c'est la meilleure saison ; puis elle réfléchit qu'il n'était pas encore trop tard, que l'artiste pouvait réussir, les pauvres profiter de ses talents, et parla d'aller sur l'heure s'entendre à ce sujet avec Clara. Je lui persuadai, non sans peine, qu'il vaudrait mieux avertir mademoiselle Hilst du jour et de l'heure de sa visite. L'impatience de ma tante s'explique : elle préside différentes œuvres de bienfaisance ; il s'agit donc de bénéficier et d'accaparer l'occasion sans laisser

devancer par les dames patronesses de mille autres associations charitables.

Enfin, au moment de sortir, elle me demanda :

— Quand comptes-tu t'installer à Ploszow ?

Je lui répondis d'une manière évasive. J'ai en effet réfléchi qu'il serait plus sage de me fixer à Varsovie. Ploszow est situé à une lieue de distance à peine ; je pourrai m'y rendre chaque matin, et rentrer le soir à la ville. J'éviterai ainsi de faire jaser les gens. Et puis, je ne veux pas laisser supposer à madame Kromicka, qu'il me tient à cœur de loger sous le même toit qu'elle. Sniatynski étant venu me trouver dans la soirée, je l'informai de la résolution que j'avais prise. Il daigna m'approuver et voulut aussitôt mettre la circonstance à profit pour me parler d'Angèle. Sniatynski est un garçon intelligent, mais il ne comprend pas, qu'à un changement profond des conditions de l'existence, correspond un changement analogue de nos relations extérieures. Il croyait retrouver en moi le Léon Ploszowski de Cracovie, tremblant comme une feuille et qui le suppliait de le sauver. Il me questionna donc avec cette franchise un peu rude des gens de son espèce. Il est bon de sonder les reins d'autrui, à condition toutefois de ne pas lui défoncer les côtes. Je l'arrêtai dès le premier mot. Il me bouda durant quelques instants, puis, peu à peu, finit par accorder son diapason au mien ; nous nous mîmes à causer alors comme si notre dernière rencontre n'eût jamais eu lieu. Je vis cependant que la disposition actuelle de mon esprit l'intéressait au plus haut point. Ne pouvant plus aborder le sujet de front, il cherchait à le saisir de biais, avec cette maladresse d'un

écrivain, profond psychologue, analyste sagace, à son bureau, mais plus naïf qu'un collégien, dans toutes les manifestations de la vie pratique et journalière.

Si j'avais eu une flûte sous la main, j'aurais pu la lui tendre, et lui dire avec Hamlet : « Jouez-moi donc un air, je vous prie, et puisque vous avouez ne rien pouvoir tirer de ce morceau de bois, comment voulez-vous tirer à volonté des sons de mon âme. »

J'ai relu *Hamlet* la nuit dernière, pour la dixième fois peut-être ; de là cette comparaison. Il est vraiment prodigieux que l'homme moderne, l'homme de cette fin de siècle, à chaque incident de sa vie, pour chacun des états les plus compliqués de son âme, trouve des situations aussi frappantes d'analogie, dans ce drame tiré de la grossière et sanglante légende de Holinshaed. Hamlet, c'est l'âme humaine, passée, présente et future. Selon moi, Shakespeare y a surpassé le génie lui-même. Je comprends Homère et le Dante, se détachant en traits lumineux sur le fond de l'époque qui fut la leur, et créant leurs admirables chefs-d'œuvre ; mais que cet Anglais du XVIIe siècle ait pu deviner tous les cas de psychologie, produits de notre civilisation, cela reste une énigme, même après les innombrables études dont Hamlet et Shakespeare ont été l'objet.

Après avoir ainsi offert la flûte d'Hamlet à Sniatynski, je recommandai mademoiselle Hilst à sa sollicitude, et ramenai la conversation sur le terrain connu de ses dogmes. Je lui dis que les regrets du pays natal, joints à la conscience du devoir, m'avaient ramené parmi les miens. Mais je lui parlai de ces choses sur un ton si détaché, qu'il ne savait trop ce

qu'il en devait croire. De nouveau je puis constater combien cet ascendant que les derniers événements avaient donné à Sniatynski baissait et diminuait à vue d'œil. Fort perplexe, il dut comprendre enfin que ses vieilles clefs ne s'adaptaient plus à mes serrures nouvelles. Comme je lui recommandais une dernière fois Hilst, au moment où il s'apprêtait à me quitter, il me regarda jusqu'au blanc des yeux et me posa la question suivante :

— Cela te tient donc beaucoup à cœur ?

— Beaucoup, répondis-je. C'est une personne pour laquelle j'éprouve de l'amitié et une estime plus grande encore.

Je réussis de la sorte à concentrer toute son attention sur Clara Hilst. Il me suppose sans doute quelque nouvelle amourette en tête, car il partit sans cacher sa mauvaise humeur. Sniatynski ne saura jamais rien déguiser. Il referma la porte avec un peu trop de bruit, et je l'entendais qui dégringolait quatre à quatre l'escalier, sifflant entre ses dents ; ce qui, chez lui, est un signe manifeste de mécontentement.

En fin de compte, je ne lui ai dit que la pure vérité : je m'intéresse à Clara Hilst. Resté seul, je lui écrivis quelques mots, m'excusant de n'avoir pas encore été la voir. On me rapporta sa réponse une heure après. Elle est enchantée de Varsovie, des hommes et des choses. Nos sommités musicales se sont toutes empressées de lui offrir leur concours, renchérissant d'éloges et de prévenances. Peut-être ne lui aurait-on pas montré tant d'empressement si elle avait eu l'intention de se fixer définitivement parmi nous. Elle a déjà visité la ville : le palais dit Lazienki

et son parc délicieux l'ont ravie. Je suis fort aise de cet engouement, car, notre frontière une fois franchie, les paysages qui se déroulent aux yeux du voyageur sont de nature à produire la plus pénible impression sur son esprit. Perdu dans cette plate immensité, le regard cherche en vain un point où il pourrait reposer sa lassitude. Il faut vraiment naître dans ce pays, pour en goûter le charme secret; Clara, le front appuyé contre la portière du wagon, répétait sans cesse : « Ah! comme je comprends maintenant Chopin! » Elle se trompait. Elle ne comprend pas plus Chopin qu'elle n'a saisi cette mélancolie particulière à nos contrées.

Moi, qui suis un enfant de l'étranger, je parviens par le don d'atavisme à pénétrer les mystérieux attraits de cette nature. A chacun de mes retours au pays, je ne puis assez rassasier mes yeux de la vue de notre printemps. Et pourtant qu'ils sont tristes, cette terre et ces cieux? Je me suis plus d'une fois efforcé de me persuader que, touriste ou peintre, aucun sentiment intime ne me rattachait à ces lieux, et que je ne les étudiais qu'au point de vue objectif de l'art. Alors ces paysages me rappelaient les dessins naïfs tout en lignes droites, d'un enfant ou d'un sauvage. Ces plates jachères, ces prairies humides, ces chaumières bâties à angles droits, ces peupliers rangés aux extrémités de l'horizon, cette vaste étendue de champs ceinte d'une bande de forêts, ces « dix lieues de rien », comme disent les Allemands, tout cela me fait songer à je ne sais quelle peinture primitive, avec toute sa pauvreté de couleurs et d'invention. A proprement parler, c'est à peine là un fond. Mais, du moment où

je cesse de les considérer avec les yeux et le cœur d'un étranger, aussitôt, je me sens vivre de leur simplicité, je m'absorbe en l'infinie largeur de ces horizons où toute forme et tout contour se fondent ainsi que l'âme au sein du nirvana. Ces plaines, ces champs, ces bois revêtent alors, à mes yeux, non plus seulement ce charme mystique des tableaux des primitifs, mais ils agissent sur moi d'une manière apaisante et douce. Je puis admirer les Apennins; mon âme détachée reste comme suspendue à leurs formes extérieures. Il en résulte tôt ou tard un sentiment de lassitude. L'homme ne se repose vraiment que s'il parvient à s'identifier avec la nature et il n'y réussit que lorsque son âme et l'âme de la nature ont entre elles d'étroits rapports. La nostalgie n'est que la conséquence de l'absence de l'âme, de l'ensemble environnant des choses.

Mais c'est assez discourir. Je m'aperçois, avec surprise et honte, que tout ce que je viens de tracer là n'avait d'autre but que de détourner mon attention de ma propre conscience. Oui, c'est bien cela! Je parle de paysages, de nostalgie; et, pour vrai dire, toutes mes pensées sont à Ploszow. Je ne voudrais pas m'avouer cette faiblesse, mais il le faut. L'inquiétude habite en moi; elle oppresse et serre ma poitrine. Ce n'est pas que mes pensées se tournent avec tendresse vers Angèle... non je me trompe... c'est vers madame Kromicka qu'il faut dire, mais elles voltigent et bourdonnent autour de moi, comme un essaim d'abeilles; il m'est impossible de m'en délivrer.

17 avril.

Ce que j'ai ressenti, ce que j'ai trouvé à Ploszow aujourd'hui, a trompé toutes mes attentes. J'avais pris une voiture de bon matin, comptant arriver là-bas à huit heures environ. Ma tante m'avait dit que ces dames étaient assez matinales. Ce serrement de cœur, ce fourmillement anxieux de la pensée, ne m'abandonnèrent pas tout le long de la route. Je m'étais promis de ne rien arranger, de tout laisser au hasard. Je voulais que le sort décidât, et de ma première entrevue avec Angèle, et de nos relations futures. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser à ce que nous réserverait ce sort. Comment trouverais-je Angèle ? de quelle manière nous aborderions-nous ? que me dirait-elle ? quelles limites ou quelle mesure assignerait-elle à notre intimité ? Mon imagination était tout emplie d'elle ; elle m'apparaissait comme vivante. Je la voyais avec les moindres détails : les reflets dorés de ses cheveux, la façon dont ils s'arrangent sur son front, ses longs cils, ses yeux, son visage gracile et si délicat. Je cherchais à deviner quelle serait la couleur de ses vêtements. Le tour préféré de ses phrases, chacun de ses gestes, certaines expressions de ses traits, me revenaient à la mémoire. Je me mis à songer avec une singulière persistance à l'instant de cette soirée où elle était descendue de sa chambre, les joues blanches de poudre, cherchant ainsi à cacher l'émotion qui la brûlait au visage. Tous ces souvenirs passaient en autant d'images rapides devant mes yeux.

Alors, pour m'affranchir de cette obsession, j'interpellai mon cocher. Je lui demandai s'il était marié.

— Eh! mon Dieu, me répondit-il, peut-on vivre sans une femme?

Et il ajouta d'autres réflexions naïves; mais je ne l'écoutais plus; j'apercevais déjà les peupliers de Ploszow à l'horizon.

La vue du château ne fit qu'accroître mon trouble; mes pensées tourbillonnaient. Je cherchais à concentrer mon attention sur les choses du dehors, sur les changements survenus, sur les nouvelles maisons de paysans, construites en bordure de la route. Je me répétais machinalement qu'il faisait vraiment bien beau; que le printemps était exceptionnellement précoce. Le ciel resplendissait en effet; l'air semblait saturé de fraîcheur et de clarté. Les pommiers fleurissaient autour des chaumières, et leurs fleurs couvraient le sol d'une blancheur de neige. On eût dit d'une série de tableaux de la nouvelle école. Partout où atteignait mon regard s'étendait un *plein-air* lumineux, diaphane; dans les fonds clairs se mouvaient des formes humaines, à l'entour des maisons au milieu des champs, c'était le travail du jour. Je voyais toutes ces choses, je les saisissais, mais sans pouvoir m'y absorber tout entier. Ces impressions glissaient à la surface de mon cerveau, tandis que d'autres pensées s'y levaient confuses. J'approchais, j'allais arriver. Soudain une ombre épaisse m'entoura; je sentis la fraîcheur de l'allée des tilleuls : tout au fond, brillaient les fenêtres du château. Ces pauvres pensées humaines dispersées comme un troupeau s'agitèrent avec plus d'égarement encore. Je ne saurais expliquer pourquoi

je payai mon cocher à l'entrée du parc et m'acheminai à pied vers le perron, poursuivi par ses bénédictions et ses remerciements. Je ne m'explique pas d'avantage l'émotion qui m'étreignait à la gorge. Était-ce parce que l'inconnu m'attendait sous ce toit, parce qu'un souvenir presque tragique m'y rattachait au passé? En traversant la cour, j'éprouvais une oppression si violente que je dus m'arrêter. « Allons! allons! » me répétais-je sans cesse. J'avais quitté ma voiture à la barrière, personne ne vint donc à ma rencontre. Le vestibule était désert. J'entrai dans la salle à manger, résolu d'y attendre l'arrivée de ces dames.

Elles ne devaient sans doute pas tarder à paraître. Le couvert était mis ; la table dressée ; le samowar soufflait et grognait, lançant des spirales de fumée au plafond. J'observai de nouveau les moindres détails. Je remarquai d'abord que la pièce était assez froide et relativement sombre, ses croisées s'ouvrant sur le nord. Je me mis ensuite à regarder attentivement les larges bandes de lumière qui, des trois fenêtres, tombaient sur le parquet ciré ; puis j'examinai le buffet, que je connaissais pourtant depuis mes années d'enfance. Enfin je me rappelai notre dernière conversation avec Sniatynski, ici, dans cette pièce, à cette même table, lorsque par les vitres poudrées de frimas il me montrait sa femme et Angèle, qui rentraient en sabots de la serre.

Un sentiment de tristesse et d'abandon m'envahit. Je m'assis sur le rebord de la croisée, pour être plus près du soleil ; alors je laissais errer mes yeux sur les massifs et les corbeilles déjà fleuries du parc. Mais

tout cela ne me délivrait pas de ce dédoublement fatigant de mon être. Je ne cessais de penser que j'allais la voir, dans quelques minutes à peine ; qu'elle allait me parler, que je vivrais sous ce toit avec elle des jours et des mois entiers. Et toujours cette même question se posait à mon esprit : « Qu'arrivera-t-il ? qu'arrivera-t-il maintenant ? » On dit que souvent la frayeur transforme les lâches en héros. Quant à moi, l'inquiétude, l'indécision, l'incertitude de l'avenir, ne m'inspirent que de l'impatience et de la colère. C'est ce qui se produisit à cette heure. Entre l'Angèle d'autrefois et cette madame Kromicka d'aujourd'hui, quel abîme ! Jamais encore je n'en avais mesuré la profondeur avec une plus effrayante netteté. Ah ! pensais-je, dussiez-vous vous faire un diadème avec les étoiles du ciel, dussiez-vous m'apparaître plus belle que l'aurore, plus charmante et plus séduisante mille fois que par le passé, vous ne sauriez plus désormais m'inspirer que de l'aversion.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Angèle parut sur le seuil.

Je sentis à sa vue bourdonner ma tête ; un froid glacial gagna l'extrémité de mes doigts. Cette figure que j'avais là, sous les yeux, portait, il est vrai, le nom de madame Kromicka, mais elle gardait les traits si doux, les traits tant chéris, et tout cet attrait indicible de mon ancienne Angèle. Dans ce désarroi de mes pensées, une voix dominant toutes les autres, répétait ce seul mot : « Angèle ! » Mais elle, cependant ne m'avait pas aperçu ; peut-être aussi ne me reconnaissait-elle pas, car j'étais resté dans l'ombre. Je m'approchai d'elle et soudain elle demeura immo-

bile, comme pétrifiée : non jamais je ne parviendrais à décrire cette expression de frayeur, de trouble, d'émotion, d'humilité, qui passa sur son visage. Elle devint si pâle, que je crus qu'elle allait se trouver mal. Ses mains étaient glacées. Je m'attendais à tout, excepté à ce genre d'accueil. J'aurais juré tout à l'heure qu'elle tiendrait à me faire bien comprendre qu'elle s'appelait désormais madame Kromicka. Mais non, non ! C'était mon ancienne Angèle, que je revoyais là aimante, émue, craintive. Je l'ai rendue malheureuse, moi seul suis coupable, et c'est elle qui me regardait maintenant comme si elle eût imploré son pardon. Le sentiment de mon ancien amour, celui du repentir et de la pitié, me poussaient vers elle avec la force irrésistible de la passion. Pourtant je parvins à me dominer ; je n'enlaçai pas sa taille de mes bras, je ne la serrai pas contre ma poitrine, je ne la berçai pas de ces paroles tendres qu'on a coutume de murmurer à l'oreille de la femme aimée. Mais mon cœur était tout rempli d'elle. Remué, bouleversé par cet accueil imprévu, je me bornais à tenir ses mains entre les miennes, sans que mes lèvres pussent prononcer un seul mot. Mais il fallait rompre ce silence ; aussi, rassemblant mes idées éperdues, je lui demandai d'une voix à peine intelligible :

— Ma tante ne vous avait-elle pas informée de mon arrivée ?

— Oui, elle me l'avait dit, fit-elle avec effort.

De nouveau, nous nous tûmes. Je voulus parler, lui demander des nouvelles de sa mère, la questionner, et ma langue restait desséchée dans ma gorge. Je suppliais le ciel que quelqu'un vînt nous délivrer de cette

situation insoutenable et dangereuse. Ma tante se montra par bonheur, accompagnée du docteur Chwastowski; c'est le fils cadet de notre intendant; il soigne madame Céline depuis un mois. Angèle s'écarta et se mit aussitôt en devoir de verser le thé; quant à moi, j'embrassai ma tante, échangeant avec elle quelques rapides paroles. Puis nous nous assîmes tous autour de la table à thé.

Alors seulement je m'informai de l'état de santé de madame Céline; ma tante, tout en me répondant, faisait appel aux lumières du jeune docteur. Je finis donc par m'adresser à lui. Il daigna me renseigner, mais avec cette condescendance du savant envers un profane vulgaire. On sentait aussi le démocrate jaloux de sa dignité et de l'indépendance de ses opinions, en face d'un réactionnaire de mon espèce. Cette susceptibilité, excusable d'ailleurs, m'amusait. Je résolus de redoubler de prévenance à son égard. Cela me permettait de rétablir un peu d'ordre dans mes idées. De temps en temps, je regardais Angèle. Ah! que sa vue m'était douce! Je me disais avec désespoir: « Ce sont ces mêmes traits, ce même visage charmant, ce même front uni ombragé de cheveux épais, c'est cette même Angèle. Seulement tous ces trésors ne m'appartiennent plus désormais; je le sais perdu sans retour et par ma faute ». Mais Angèle paraissait, elle aussi, remise de son trouble. Un léger tremblement se trahissait encore dans sa voix. A plusieurs reprises, je me tournai vers elle, lui parlant de sa mère, cherchant à rassurer ses craintes, par la cordialité toute fraternelle de mes paroles. Elle me remerciait du regard, et finit par me dire: « Ma mère sera bien heureuse de vous voir! »

Je n'en croyais rien, mais j'écoutais sa voix. Jamais musique ne me parut plus suave et plus harmonieuse. La conversation s'animait ; ma tante souriait, heureuse de mon arrivée, et aussi parce que Clara Hilst venait de lui promettre un concert, au profit de ses pauvres. En la quittant, elle avait croisé deux dames patronesses dans l'escalier. Elles arrivaient trop tard ; cela augmentait encore sa bonne humeur. Clara avait eu le talent de lui plaire, et elle me posait mille questions à son sujet ; puis vers la fin du déjeuner, je dus lui conter mes voyages.

— Aller jusqu'en Islande, grand Dieu ! il faut vraiment être bien désespéré ?...

— Ah ! répondis-je, c'est que je souffrais cruellement, en effet.

Angèle me jeta un rapide coup d'œil, j'y vis cette même expression de crainte et d'humilité. Si elle avait posé sa main à même sur mon cœur, elle ne l'aurait pas plus ému que par ce regard. Et moi qui m'attendais à me voir accueilli avec je ne sais quelle froideur triomphante et hautaine, combien je me trouvais confondu par cette angélique bonté ! Elle me semblait si touchante, avec son apparence de jeune fille ! car, rien de changé en elle. Puis soudain, je me rappelai qu'elle était mariée... qu'elle appartenait à un autre... et ce fut comme une horrible morsure, dont la douleur m'étreignit de la tête aux pieds.

J'aime à déchirer mes blessures de ma propre main. Aussi eus-je un instant la tentation de lui parler de son mari. Quelle cruauté et quel manque de convenance !... J'écartai loin de moi ces vilaines pensées, et je demandai en me levant de table à aller saluer

madame Céline. Angèle sortit afin d'annoncer ma visite, et revint quelques instants après.

— Maman sera très heureuse de vous recevoir, dit-elle.

Nous nous dirigeâmes vers l'appartement de la malade, situé à l'autre extrémité du château. Chemin faisant, je voulus rassurer Angèle, dissiper toute défiance entre nous ; et comme ma tante nous suivait, je dis assez haut pour être entendu d'elle :

— Donnez-moi votre main, petite sœur !

Elle me la tendit. Je savais qu'elle m'était reconnaissante de lui avoir donné ce nom ; soulagée d'un lourd fardeau, elle semblait me dire par cette fraternelle étreinte :

« Oh ! oui, soyons amis : livrons le passé à l'oubli ! pardonnons-nous tous nos torts !

Et ma tante ajouta :

— J'espère que vous resterez toujours en un aussi parfait accord.

— Oui, s'écria Angèle, oui ! il faut être bon.

Je me sentais, en effet, à cette heure le cœur plein de charité. Je saluai madame Céline comme je l'eusse fait pour une parente ; mais je crus remarquer qu'elle me répondait avec contrainte. La présence de ma tante l'empêchait de donner un libre cours à ses ressentiments. Sa rancune à mon égard ne me semblait que trop justifiée. Hélas ! peut-être m'accusait-elle d'avoir été la cause première de la vente de son domaine ; tout cela ne fût pas arrivé si j'avais épousé Angèle.

Je la trouvai effroyablement changée. Elle ne quitte plus son fauteuil à roulettes, que l'on pousse au jar-

din, les jours de beau temps. Ses traits délicats se sont encore affinés ; on les dirait moulés dans de la cire. On voit qu'elle a dû être fort belle, mais très malheureuse, durant toute sa vie.

Je lui adressai les paroles banales d'usage. L'atmosphère vivifiante du printemps aurait une influence salutaire sur sa santé et lui rendrait des forces. Elle m'écoutait, tout en souriant avec tristesse, secouant la tête. Deux grosses larmes montèrent lentement à ses yeux et glissèrent le long de ses joues.

Puis se tournant vers moi, elle me dit :

— Vous savez que notre terre a été vendue ?

C'était là sa pensée unique, son éternel souci, une douleur sans cesse renouvelée.

Un flot de sang couvrit le visage d'Angèle. Une rougeur faite de regret et de honte :

— Je le savais, répondis-je, mais de deux choses l'une : ou le mal peut être réparé, et alors il n'y a rien de perdu, ou la vente est irrévocable, et il ne reste plus, dans ce cas, qu'à se soumettre à la volonté divine.

Angèle me jeta un regard plein de gratitude.

— Pour moi, je ne me fais plus d'illusion, ajouta madame Céline.

Ce n'était là qu'une phrase. Elle s'illusionnait, au contraire. Ses yeux demeuraient fixés sur mes lèvres, comme pour y épier une parole, qui l'eût confirmée dans son espoir. Je continuai donc à jouer un rôle de consolateur.

— Nécessité fait souvent loi ; il serait injuste d'accuser quelqu'un ; d'ailleurs, je suis convaincu qu'il n'existe pas de situations si difficiles qu'on ne

parvienne à surmonter, à force de persévance, de travail ou d'adresse.

Je me mis alors à citer des exemples : une transaction dernièrement annulée pour vice de formes du contrat de vente. J'inventais pour le besoin de la cause, mais je savais que je versais un baume sur ce cœur endolori. En outre, je défendais Kromicki, sans le nommer, car on n'avait pas fait la moindre allusion à lui, durant tout le cours de l'entretien. Hélas ! cette magnanimité ne m'était inspirée que par la conscience de pouvoir mieux ainsi captiver Angèle. Je lui apparaissais sous le jour le plus favorable, au double rayonnement de la bonté et de la noblesse d'âme.

Au moment où nous quittions la chambre de madame Céline, ce fut elle, cette fois, qui me tendit la main.

— Merci, pour ma mère, murmura-t-elle.

C'était touchant. Ma tante renchérissait d'éloges. Je m'échappai modeste dans mon triomphe et gagnai le jardin, pour achever, tout en fumant un cigare, de coordonner mes impressions.

Au détour d'une allée, je croisai le docteur Chwastowski, en train de faire sa promenade matinale. Décidé à me concilier tout le monde à Ploszow, je l'abordai et, toujours avec le même ton de déférence due à son autorité médicale, je l'entretins des inquiétudes que m'inspirait l'état de santé de madame Céline. Cet hommage rendu à la science le flatta visiblement ; il se dépouilla de sa dignité ombrageuse de démocrate et me parla du cas pathologique de sa patiente avec cette profusion de détails techniques où se complaisent les jeunes adeptes de la science que n'a pas atteint le poison du doute. Il se servait de cette ter-

minologie gréco-latine, tout comme s'il eût parlé à un confrère. Chwastowski me paraît plein de vigueur physique et de santé morale. En lui, rien de cette morbidesse intellectuelle des génies sans portefeuilles. Tout en longeant une des allées du parc, nous en vînmes à traiter différents sujets ; nous nous lançâmes dans une de ces conversations dites élevées parce que l'on y cite tour à tour des aphorismes et des noms célèbres. Il possédait une plus grande exactitude scientifique, mais j'avais l'avantage d'avoir feuilleté le grand livre de la vie. Mes idées l'étonnèrent. Il me jetait parfois des regards presque malveillants. Comment un homme de ma caste, un aristocrate, s'exprimer avec une si entière absence de préjugés ! cela lui paraissait empiéter sur ses droits. En somme, j'estime que mon libéralisme fut pris en bonne part ; le docteur voudra bien, avec le temps, me considérer comme faisant exception à la règle. Au moment de nous séparer, je lui demandai des nouvelles de ses frères. J'appris que l'un deux s'était établi brasseur à Ploszow, qu'un autre avait fondé une maison de librairie ; que le troisième, enfin, sorti de l'école supérieure de commerce, secondait Kromicki dans sa campagne d'Orient.

— C'est le brasseur qui réussit le mieux, finit par conclure le jeune médecin ; nous travaillons tous et nous espérons arriver. Estimons-nous heureux que notre père ait perdu sa fortune ; nous serions encore aujourd'hui rivés à la glèbe, *glebae adscripti*, condamnés à suer tout notre sang sur quelques centaines d'arpents de terre où nous aurions sûrement fait banqueroute comme lui.

Mon esprit avait beau être absorbé par la pensée d'Angèle, je n'en écoutais pas moins le docteur avec attention. Voilà donc, me disais-je, ces anneaux intermédiaires de la chaîne, entre la barbarie d'une part et une civilisation trop raffinée de l'autre; les voilà, ces hommes sains de corps et d'esprit, capables de travail et d'action; ni énervés, ni plongés dans les ténèbres de l'ignorance. C'est donc là ce tiers état de l'avenir, recruté parmi les fils de nos gentilshommes ruinés, qui, par nécessité, se pénètrent de traditions bourgeoises et apporteront à leur labeur des muscles et des nerfs d'acier. Je me rappelais alors les paroles de Sniatynski, me criant un jour du haut de son escalier : « On ne peut plus rien tirer de vous : mais vos enfants, du moins, deviendront des hommes. » Eh oui ! les fils de Chwastowski sont bien en train de se frayer un chemin par le monde...

Le docteur prit congé de moi. Il avait un autre malade à soigner : un séminariste, fils de l'un de nos paysans, atteint du dernier degré de phtisie. Ma tante l'avait fait placer dans une des dépendances du château et ne manquait pas de le visiter chaque jour, en compagnie d'Angèle. Il me suffisait d'avoir appris ce détail pour désirer aussitôt me rendre auprès du malade. Je suivis le docteur. Je m'attendais à trouver un moribond ; quelle ne fut pas ma surprise de voir un tout jeune homme, le visage amaigri, il est vrai, mais les joues roses et conservant toutes les apparences de la vie et de la gaieté ! Hélas ! ce n'était plus que les dernières lueurs d'une lampe prête à s'éteindre. Quand nous entrâmes, le pauvre enfant causait avec sa mère. Ce fut un torrent de bénédictions déversé

sur ma tête. La bonne femme ne tarissait plus d'éloges. Je m'esquivai bientôt, craignant de me voir submergé par ce flot de louanges décernées à ma tante, à moi-même et à tous les miens.

Angèle passa toute cette journée chez sa mère; je ne la revis qu'à l'heure du dîner. Je m'imaginai qu'elle m'évitait, et je me dis que toute femme qui craint le regard d'un homme est bien près de l'aimer. Nos relations s'arrangeront avec le temps; aujourd'hui, elles nous paraissent encore difficiles et embarrassantes à tous deux. J'observai Angèle le soir, à dîner, comme je l'avais déjà fait au matin. Non, elle n'est pas heureuse. Non, ce visage n'est pas celui d'une femme satisfaite de son sort. Elle est plus belle encore, tranquille, presque sereine, mais ce n'est pas là ce rayonnement d'une joie intérieure. Elle est recueillie, je ne lui avais pas connu cette expression autrefois. Je m'aperçus aussi que ses tempes se couvraient de légères teintes jaunâtres semblables à celles d'un vieil ivoire. Je ne pouvais détacher mes yeux de ses traits si chers; sa vue me causait une volupté indicible. Je me la représentais telle qu'elle m'était apparue l'an dernier, et je constatais avec un sentiment à la fois cruel et doux, que c'était bien là le même visage, ces mêmes cils si longs, ces mêmes yeux qui ne sont pas noirs et qui semblent l'être pourtant; ces mêmes lèvres qu'ombrage un duvet à peine visible. Je ne me lassais pas de contempler cette image; du domaine abstrait des souvenirs, elle passait à l'état de réalité présente et tangible.

Il y a, en elle, un charme qui m'attire invinciblement. Je ne l'aurais pas connue, que, la voyant entre

mille autres femmes, toutes plus belles, c'est vers elle, que me porterait mon choix, vers elle que s'élancerait mon cœur, à elle seule que diraient mes lèvres: « Voici mon amour et ma vie ». Il peut exister des femmes plus belles, je le répète encore, il n'en est pas une qui réponde mieux à ce prototype, à cet idéal féminin que chacun de nous porte au fond de son âme.

La nuit tombait lorsque je partis. Je me sentais comme étourdi : toutes mes hypothèses, toutes mes espérances, tous mes raisonnements m'avaient trompé. Je n'ai plus la force de descendre en moi-même. Qu'arrivera-t-il ? Ma vie pouvait s'écouler en un large et paisible fleuve, en cet océan infini où s'abîment les vagues humaines; elle va maintenant se précipiter en torrent vers le gouffre. Advienne que pourra ! Je serai très malheureux, je le sens... mais ai-je jamais reposé sur des roses ? Quelqu'un m'a dit que toute vie devait porter son fruit : telle est la loi de la nature. Eh bien, que ma destinée s'accomplisse! Même au désert, ces forces vives, inconnues, enfouies au fond des sables, font monter jusqu'au ciel des palmiers sublimes.

21 avril.

Je suis censé habiter Varsovie, mais je passe mes journées entières à Ploszow. Madame Céline va mieux; en revanche, le jeune séminariste est mort. Le docteur Chwastowski appelait sa maladie : « un cas magnifique de phtisie pulmonaire » ; il en avait prédit toutes les phases et le dénouement final, à une heure près.

Nous avions été le voir la veille de sa mort. Il nous souriait ; sa fièvre tombait, par excès de faiblesse ; mais il était plein d'espoir. Hier matin, nous étions, Angèle et moi, assis sur un des bancs du perron, lorsque sa mère vint nous annoncer sa fin. Singulier langage que celui de nos paysans ! les regrets s'y mêlent en part égale à une résignation aveugle aux décrets du sort. Un sentiment de curiosité s'ajoutait à ma pitié. Je n'ai jamais eu que peu de rapports avec ceux qu'on appelait jadis nos serfs ; j'avoue qu'ils ne m'intéressaient guère. Et, pourtant, comme leur langage est coloré, riche d'images et d'expressions originales ! J'ai tâché d'en garder quelques-unes au fond de ma mémoire, afin de pouvoir les noter plus tard. La vieille paysanne salua silencieusement jusqu'à terre, entoura les genoux d'Angèle d'un bras, puis, se relevant, couvrit ses yeux du revers de sa main, et commença ces plaintes :

— O doux Jésus de mon cœur ; ô très sainte Vierge Marie ! il est bien mort, notre pauvre mignon, il est bien mort ! Il a préféré s'en aller vers le bon Dieu, que de rester avec ses vieux. Les soins du château ne lui ont servi de rien. On lui donnait du bon vin tant qu'il en voulait, mais cela aussi ne l'a pas mis sur pied. O mon doux Seigneur Jésus ! ah ! mon Jésus !

Sans doute, il y avait un accent maternel sincère au fond de cette douleur ; mais je fus frappé par ce débit. où revenait, avec une persistance monotone, comme une note spéciale, réglée par l'usage, entrecoupée de soupirs et de plaintes. J'entendais pour la première fois des lamentations de ce genre ; mais je jurerais mainte-

nant que c'est ainsi que tous nos paysans ont coutume de pleurer leurs morts. Ils se conforment à une sorte de rituel consacré par la tradition.

Des larmes perlaient au bout des longs cils d'Angèle, son indicible bonté féminine la poussait à questionner la vieille sur les derniers instants de ce fils qui faisait son orgueil. Elle savait qu'elle lui permettait ainsi de soulager sa douleur. Et la bonne femme se mit à nous conter tous les détails de cette mort cruelle.

— Lorsque monsieur le curé, venu la nuit avec le bon Dieu s'en fut allé, je dis à mon petiot : « Tu dois mourir, mon mignon, mais peut-être aussi le Seigneur voudra-t-il te conserver à tes vieux parents : que pouvons-nous contre sa volonté sainte? enfin te voilà préparé au trépas. Tu peux te reposer maintenant, dormir un brin jusqu'au jour. — C'est bien, mère », qu'il me répond, et je le vis qui fermait les yeux; je m'endormis à mon tour, car, sans le reprocher au bon Dieu, je n'avais pas fermé l'œil depuis trois nuits. Ce n'est qu'aux premiers chants du coq que mon vieux vint me remplacer... mais nous restâmes tous deux à regarder l'enfant, silencieux, assis l'un près de l'autre. Je poussai le père du coude : « S'il était mort » que je lui dis ; et il me répond : « Peut-être bien qu'il est mort. » Il se leva et se pencha vers le petit, le tirant par le bras. L'enfant se réveilla ; non, il n'était pas mort. Et il parla, si bas, si bas ! « Je vais mieux, mes chers parents... » Alors il demeura immobile, étendu, tout droit, les yeux en l'air ; le temps de réciter un *Ave*, et je le vois qui sourit et qui regarde toujours le plafond tout noir de suie. Je crus qu'il se moquait

de notre misère. « Feignant, va ! voilà que tu ris de la pauvreté de notre maison. » Mais, mon bon monsieur, ma bonne dame, c'est à la mort qu'il souriait ainsi : tout de suite le râle le prit, et il ne dura même pas jusqu'au soleil levant,

Elle recommençait à gémir, s'interrompait dans ses sanglots, pour nous inviter à aller voir le défunt. « Elle l'avait proprement habillé, il reposait si tranquille, si doux, plus beau qu'une sainte image. »

Angèle se montrait prête à la suivre, mais je la retins.

La bonne femme se lamentait de nouveau, cherchant à nous apitoyer sur son malheureux sort : Son mari et elle possédaient jadis un joli lot de terrains ; mais ils avaient tout perdu, tout vendu, pour subvenir aux frais d'instruction du petit. Sa maladie avait dévoré le reste, il ne leur restait plus que leur chaumière, pas même un lopin de terre. Ils avaient dépensé près de deux mille roubles, dans la pensée d'abriter un jour leur vieillesse sous le toit de leur fils devenu curé, et voilà que le Seigneur le leur avait repris. Maintenant, ils s'en iraient tous les deux « dans les pauvres » mendier leur pain de porte en porte, ou assis le dimanche sous le porche des églises.

Cette perspective ne semblait pas l'effrayer ; elle en parlait, au contraire, avec une certaine satisfaction ; sa seule crainte était que le maire ne mît des difficultés à leur délivrer l'attestation nécessaire. Tous ces détails s'entrecroisaient dans son récit, mêlés aux invocations de rigueur, à Jésus, à la sainte Vierge, à tous les saints.

Angèle nous quitta sans mot dire et revint au bout de quelques instants, les mains pleines d'argent. Mais

je l'arrêtai d'un geste : j'avais une idée que je croyais bonne.

— C'est bien deux mille roubles que vous a coûté l'éducation de votre fils ? demandai-je.

— Mais oui, sûrement, illustre seigneur. Nous nous disions comme ça : « Quand il sera prêtre, il nous logera dans sa cure » ; seulement ce n'est point à la cure que nous a conduits le bon Dieu, c'est à la porte de l'église, où nous irons mendier désormais.

— Eh bien ! je vous les rendrai, ces deux mille roubles. Rachetez vos champs, et vivez tranquilles dans votre maison.

Je lui aurais remis cette somme à l'instant, si je l'avais eue sur moi ; mais ma tante consentirait sans doute à m'en faire l'avance. Aussi, dis-je à la brave femme de repasser dans une heure. Stupéfaite, elle me regardait les yeux fixes, sans trouver une parole ; puis, soudain, elle tomba à mes genoux. Je la relevai, et parvins à arrêter ses effusions. D'ailleurs elle avait hâte de courir annoncer la bonne nouvelle à son homme. Nous restâmes seuls, Angèle et moi. Ma cousine, visiblement émue, garda quelques instants le silence.

— Oh ! que vous êtes bon ! murmura-t-elle enfin.

— Non, chère Angèle, je n'ai agi ni par bonté, ni par pitié. Je vois ces gens-là pour la première fois de ma vie. Vous vous intéressez à eux, cela suffit ; j'ai pensé vous être agréable de la sorte. Tel est l'unique mobile de ma bonne action.

Je disais la vérité. Ces deux vieux m'étaient aussi indifférents que tous les pauvres du village ; mais je les eusse volontiers comblés de richesses, pour peu

qu'Angèle en eût éprouvé quelque plaisir. Je me rendais bien compte de la portée de mes paroles; sans être un aveu formel, leur signification ne pouvait échapper à personne. « Je ferais tout au monde pour vous, parce que vous êtes vous-même tout au monde pour moi! » Voilà ce que je venais de dire à Angèle; et, quelle est la femme, si vertueuse qu'elle soit, qui puisse se sentir offensée d'un tel aveu. Je me bornai seulement à donner à mes vraies pensées le tour le plus simple et le plus naturel: Angèle ne s'y laissa pas tromper. Elle baissa les yeux. ne sut que répondre, et me quitta bientôt, déclarant qu'il lui fallait aller rejoindre sa mère.

J'ai la conviction absolue que ces semences jetées doivent porter le trouble et l'inquiétude dans son âme; mais si, d'une part, j'éprouve certains scrupules à tourmenter une créature chérie, pour laquelle je sacrifierais à tout instant ma vie, je ressens, de l'autre, une joie féroce: la joie de satisfaire à cet instinct de destruction naturel à l'homme. Ni la conscience du mal ni les remords ne me retiendront en pareil cas. Je ne m'arrêterai pas sur la pente. J'irai, poussé par cet attrait irrésistible, qu'Angèle exerce et a toujours exercé sur moi. Je ne me dis qu'une chose: « Pour qui vivrais-je, si ce n'est pour elle? Qui donc aimerais-je, si ce n'est elle? »

Nous avons assisté, ce matin, au convoi du séminariste. Le temps est toujours superbe. La cérémonie n'a pas trop fatigué ces dames, malgré son heure matinale.

L'église et le cimetière ne se trouvent pas éloignés du château. Étrange coup d'œil que celui d'un

cortège funèbre, se déroulant au milieu de nos campagnes. Le prêtre marche derrière le char, où l'on a déposé le cercueil; la foule compacte des paysans suit: hommes et femmes. Tous chantent des cantiques, dont la note triste et monotone fait songer à je ne sais quelle mélopée chaldéenne. Les derniers, à la file, causent entre eux d'une voix traînante de songe, et commencent invariablement leurs discours, par ces mots plaintifs: « Oh! vous, mes pauvres gens! » J'entendis cette expression répétée plus de cent fois. Et, quel contraste singulier entre ce deuil et ces tissus aux couleurs éclatantes dont les femmes et les jeunes filles enveloppent leur tête. Nous suivions l'allée de sorbiers qui conduit à l'église. Le soleil glissait à travers les branches des arbres. Au feu de ses rayons les fichus flambaient en nuances rouges, jaunes, bleues, jetant partout une teinte de gaîté. N'eût été le prêtre, ce char avec sa bière, l'odeur de genévrier brûlé, la lumière vacillante des cierges, on se fût cru plutôt à quelque joyeuse solennité nuptiale. J'ai remarqué la satisfaction visible avec laquelle nos paysans suivaient tous les détails de la cérémonie. La mort ne leur fait pas d'impression: ils voient en elle une sorte de repos ou plutôt de fête éternelle. Penchés au bord de la fosse, ces visages ne trahissaient qu'une attention curieuse; pas de trace d'émotion, pas l'ombre d'une pensée plus haute, pas d'effroi non plus, devant cette chose implacable, au delà de laquelle commence le terrible mystère. Je regardai Angèle, au moment où elle se baissait, pour jeter une poignée de terre sur le cercueil. Elle était pâle, le soleil l'éclairait en plein, et l'on pouvait lire tout au

fond de son âme, comme sur les pages d'un livre. J'aurais juré qu'elle réfléchissait à la mort. Elle ! mourir ! Cette idée me parut invraisemblable, monstrueuse, impossible. Comment ! ce visage expressif, si plein d'exubérante jeunesse, ces yeux ombragés de longs cils, ces lèvres si charmantes, pourraient un jour se pétrifier, s'abîmer dans les ténèbres éternelles !

Un frisson glacial secoua mes membres. Je pensai que la première cérémonie, à laquelle nous prenions part à Ploszow, Angèle et moi, était un enterrement. Le malade qui ne croit plus aux médecins recourt volontiers aux remèdes des sorciers : de même, l'âme est prête à se laisser influencer par de superstitieux présages. Le scepticisme et le mysticisme se touchent. Ceux qui ont repoussé l'idéal religieux ou social, ceux qui ont perdu la foi, ceux qui ne croient plus à la science, ni à la puissance de la raison, — les esprits les plus éclairés, en un mot, — toute une foule, incertaine de la voie à suivre, dépourvue de dogmes, égarée et sans boussole, s'enfonce aujourd'hui, toujours plus avant, dans l'immense brouillard mystique. Me voici parvenu à l'extrémité de ces rives : je subis déjà l'attirance de l'abîme.

28 avril.

Ces visites journalières à Ploszow sont toute ma joie ; je m'enivre de la vue d'Angèle, j'oublie qu'elle appartient à un autre. Ce Kromicki, perdu quelque part à Bakoun, ou plus loin peut-être, me fait l'effet d'une créature fantastique, dépourvue de réalité. Ce

n'est plus qu'un fantôme qui pourra surgir soudain, comme surgit la mort, à laquelle on ne pense pas toujours non plus. Hier, pourtant, je fus frappé d'un premier avertissement. Toujours ces incidents, futiles en apparence, mais où nous devinons le danger futur. On remit à Angèle deux lettres à l'heure du thé. Ma tante lui demandant si elles provenaient de son mari, elle répondit par un signe de tête affirmatif. J'eus l'impression du condamné à mort, qu'on vient tirer d'un sommeil paisible, pour lui dire que l'heure fatale a sonné. Mon malheur se dressa soudain devant moi, semblable à l'échafaud. Ce pressentiment funeste me poursuivit toute la journée. Angèle avait refermé la lettre, pour la lire sans doute à un moment plus libre ! mais elle dut la rouvrir, car ma tante s'informait avec persistance, des nouvelles de son mari.

— Je vous remercie, il va bien, répondit Angèle.

— Mais ses affaires, ses affaires ?

— Grâce à Dieu, tout marche à souhait.

— Quand reviendra-t-il ?

— Aussitôt, qu'il le pourra.

J'écoutais ces demandes et ces réponses. Rien ne pouvait davantage agacer mes nerfs. Pour la première fois, depuis mon arrivée, j'éprouvais un sentiment de rancune à l'égard d'Angèle. « Ayez donc au moins un peu de pitié, lui disais-je en moi-même ; ne parlez pas de cet homme en ma présence ; ne remerciez pas ainsi ceux qui vous demandent des nouvelles de sa santé ; ne rendez pas grâce aux dieux de la prospérité de ses affaires ». Maintenant elle avait décacheté la seconde enveloppe. « C'est une lettre de date plus ancienne », fit-elle, après y avoir jeté un rapide coup d'œil. Je

regardai son front incliné, ses cheveux, ses paupières baissées : il me semblait que cette lecture durait des siècles. Je compris alors que ces deux êtres, elle et Kromicki, étaient liés par une foule d'intérêts communs ; que ces liens étaient indissolubles, que, par la force et l'ordre même des choses, ils avaient d'identiques devoirs et de mutuelles obligations à remplir, et je compris que je resterais toujours en dehors de cette entente, même alors que j'aurais reconquis le cœur d'Angèle. Jusque-là, je n'avais entrevu ma misère et mon malheur qu'au travers de ces brumes épaisses qui voilent la profondeur de l'abîme. Et voilà que le brouillard se déchirait soudain, et qu'à mes pieds s'ouvrait le gouffre insondable.

Cet excès de douleur me rendit toute ma force de volonté. L'amour timide n'ose rien exiger. Mais la jalousie, l'envie, la colère, me poussaient désormais à tout détruire, à fouler aux pieds ces lois implacables, ces liens, ces obligations sacrées. Je cherchais à me juger moi-même. Si le fait d'une lettre adressée à sa femme m'amenait à cet état de fureur, voisin de la folie, que serait-ce lorsqu'il me faudra à chaque minute assister à leur intimité, constater cette communauté d'intérêts et de but?

Je le tuerais! me jurai-je en mon âme. Hélas! je sentis aussitôt toute l'insanité de ces menaces.

Ces dialogues intérieurs n'étaient pas faits pour apaiser mes esprits. Angèle s'aperçut aussitôt de mon irritation : en avait-elle deviné la cause? Elle a besoin de se sentir enveloppée de tendresse et d'amitié. L'exquise sensibilité de son cœur lui fait comme une loi d'aimer. A plusieurs reprises, voyant mon air sombre,

elle se tourna vers moi. Elle paraissait s'intéresser au concert que Clara Hilst devait donner le soir même. L'inquiétude de son regard disait tout autre chose cependant. « Qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? »

Mais je ne pouvais oublier ces lettres; je lui faisais un crime de sa sollicitude conjugale. Aussi bien, me levant de table, je déclarai qu'il me fallait retourner à Varsovie.

Ma tante essaya de me retenir à dîner.

N'avait-il pas été convenu que nous nous rendrions ensemble au concert? Je tins bon, prétextant mille affaires urgentes et donnai l'ordre d'atteler.

— C'est que je voulais te consulter, reprit ma tante : désireuse de témoigner ma gratitude à mademoiselle Hilst, j'avais pensé qu'on pourrait peut-être l'engager à venir passer une journée avec nous à Ploszow.

Une invitation à Ploszow étant à ses yeux le comble des faveurs, elle se demandait si elle ne dépassait pas la mesure des politesses admises; et elle ajouta après un instant de silence :

— Enfin, si j'étais assurée que ce fût une personne de bonne compagnie?

— Mademoiselle Hilst est l'amie intime de la reine de Roumanie; elle passe chaque année quelques semaines à la cour. Vous ne dérogerez donc pas en l'invitant chez vous.

— C'est bon, c'est bon! répondit ma tante.

On m'annonça que la voiture était avancée, et je me retournai vers Angèle.

— Avez-vous l'intention d'accompagner ma tante au concert? lui demandai-je brusquement.

— Non, je dois rester auprès de ma mère, répondre à mes lettres.

— Oh! du moment qu'il s'agit de sentiments aussi tendres, je m'incline.

Je sortis sur ces mots, dont l'ironie me soulagea. Qu'elle sache, au moins, que je suis jaloux; qu'elle comprenne enfin que je l'aime; puisse cette pensée pénétrer son être! puisse-t-elle souffrir de cette inquiétude, lutter avec la passion! Introduire en son âme cet élément de trouble, c'est déjà presque la victoire. Nous verrons ensuite.

Mais cette joie méchante ne fut qu'un apaisement de courte durée. Une fois en voiture j'eus honte de moi-même. Combien mes paroles et mes pensées me semblaient basses et ridicules! Je me laissais toujours emporter par mes nerfs, dominer par des caprices excusables chez une femme, mais indignes d'un homme. Cette route de Varsovie me parut longue, plus longue encore que le jour où je l'avais parcourue, à l'heure de mon premier retour à Ploszow. J'en arrivais à me dire que cette terrible inaptitude vitale, pesant comme une fatalité sur moi et sur tant d'autres de mes compatriotes, provenait de ce que le principe féminin prévalait en nos âmes. Non pas que nous soyons efféminés, dépourvus de courage et d'énergie. Telle n'est pas ma pensée : de l'audace, de la témérité, nous en possédons autant, pour ne pas dire plus que n'importe quelle nation. Chacun de nous est prêt à dompter le cheval le plus sauvage, à courir sus au danger. Mais, sous le rapport psychique, on pouvait dire de chacun de nous : *Elle* et non pas *lui!* Il manque à notre organisation morale cet équilibre tranquille, ce coup d'œil synthétique qui dédaigne le détail. Le moindre incident nous décourage et nous met hors de nous il en résulte

que nous sacrifions chaque jour des choses de la plus haute importance aux infiniment petits. Mon passé n'est-il pas une preuve irréfragable de cette faiblesse? N'ai-je pas sacrifié le bonheur de mon existence, mon avenir, et celui de la femme aimée, à une cause futile, à une simple mention faite par ma tante, au sujet des intentions de Kromicki à l'égard d'Angèle? Hélas! c'est un mal que j'ai apporté avec moi au monde, un mal auquel ont concouru les générations précédentes, que développent toutes les conditions et toutes les exigences du milieu où nous vivons. Mais ces arguments par lesquels je m'efforçais de dégager ma responsabilité ne parvenaient pas à me satisfaire. Arrivé à Varsovie, je formai le projet, aussitôt abandonné d'ailleurs, d'aller rendre visite à Clara. Ma tête était en feu : je ne me tranquilisai que vers le soir. Ma tante arriva à l'heure fixée. Elle me trouva prêt. Quelques instants après, notre voiture nous emportait vers le palais des beaux-arts où devait avoir lieu le concert. La renommée de l'artiste y avait attiré le monde musical et intelligent, le but bienfaisant de l'œuvre, toute la haute société de la ville. La salle était comble. Dans la mauvaise disposition d'esprit où je me trouvais, un rien suffisait à m'irriter. Je craignais, sans trop savoir pourquoi, que Clara ne fit fiasco. Elle apparut enfin sur l'estrade, traînant une affiche dans les plis de sa robe. Aussitôt je m'imaginai entendre des chuchotements et des rires. Elle même, le cou et les bras nus, séparée de la masse sombre du public par tout l'espace vide de l'estrade, me faisait l'effet d'une étrangère. Clara s'assit au piano, et je dus reconnaître qu'elle avait des traits nobles, un maintien

digne et simple, dépourvu d'afféterie. Elle débuta par le Concert de Mendelsohn, que je sais par cœur ; et soit qu'elle se sentit troublée, soit que l'accueil enthousiaste du public l'eût trop vivement impressionnée, son jeu n'atteignit pas à la hauteur de mon attente. J'en ressentis un véritable chagrin, mes yeux l'interrogeaient avec étonnement. Un instant son regard rencontra le mien. Elle acheva le morceau par quelques accords plaqués, sans force et sans conviction. C'en était fait ! Clara allait au devant de ce que l'on appelle vulgairement un four. Erreur ! Les bravos éclatèrent, prolongés, formidables, telle qu'elle n'en avait jamais dû entendre même à Paris, où elle jouissait pourtant de la faveur du public. Les applaudissements ne cessèrent que lorsque l'artiste eut reparu sur l'estrade. Elle s'y avança, les yeux baissés ; moi qui sais lire en son âme, j'y voyais clairement cette pensée : « Merci ! mais quoique vous fassiez je suis mécontente de moi-même, et j'aurais plutôt envie de pleurer. » J'applaudissais comme les autres. Elle me jeta un rapide regard plein de reproches. Elle aime trop l'art et le respecte trop pour se laisser tromper par un enthousiasme immérité. Reprenant sa place au piano, elle aborda cette fois, la sonate de Beethoven en *ut dièse mineur*. Il n'est pas, selon moi, d'œuvre musicale au monde qui exprime avec plus de puissance les angoisses d'une âme tourmentée par je ne sais quel anankè tragique ; je parle surtout du *presto agitato* de la troisième partie. Ce mouvement répondait-il à l'émotion momentanée de Clara, ou bien s'harmonisait-il avec l'état présent de mon esprit ? Bref, je n'avais jamais entendu Beethoven rendu avec une expression aussi vivante ; jamais

encore je n'en avais mieux saisi la grandeur. Cette émotion se communiquait à la salle entière. Nous nous trouvions tous sous le coup d'une véritable oppression, je ne saurais employer de mot plus juste. Il s'opérait là quelque chose de surnaturel. Un monde inconnu apparaissait à nos yeux, informe, terriblement triste, éclairé de vagues reflets lunaires ; un monde où sanglote et gémit un désespoir infini. C'était d'une épouvante indicible, et cela vous attirait invinciblement. Jamais je n'avais mieux touché aux limites de l'absolu. J'éprouvais une sorte d'hallucination. Il me semblait qu'au milieu de ce vide informe, de ce demi-jour sépulcral, je cherchais quelqu'un d'infiniment cher, un être sans lequel il me serait impossible de vivre, que je poursuivais partout et toujours avec la conscience de me voir condamné à ne jamais l'atteindre. Mon cœur cessa de battre ; le souffle mourut en ma poitrine. L'assistance, y compris Clara elle-même, se trouvait en proie à cette oppression mystérieuse qui plane à certains moments au-dessus de nos têtes. Lorsqu'elle eut fini, elle resta quelques instants, le front et les yeux levés vers le ciel, pâle, les lèvres entr'ouvertes. Ce n'était pas un effet d'estrade ; un souffle divin passait sur son front. Tout le monde le sentit. Un grand silence régnait. On eût dit que cette foule, saisie d'une sainte frayeur, écoutait encore les derniers échos de ces sanglots, qu'emportaient les souffles des mondes inconnus. Soudain, il se produisit un phénomène étrange. Comme sous la terreur de quelque catastrophe effroyable entrevue, une immense clameur souleva l'assistance. On se précipita vers l'estrade. Je vis des têtes inclinées, des lèvres qui cherchaient les mains de

Clara. Elle-même s'était levée et des larmes mouillaient ses cils. Ses traits restaient calmes, baignés de lumière. Enfin je pus m'approcher d'elle à mon tour.

— M'avez-vous comprise? me demanda-t-elle en allemand.

— Oui, et je me suis senti très malheureux.

28 avril.

Je n'ai pas été à Ploszow aujourd'hui. Les lettres de Kromicki sont encore devant mes yeux. Et depuis hier, jusqu'à cette heure, je n'ai eu qu'une seule pensée pouvant se résumer par ces mots : « J'aime Angèle et je veux qu'elle m'aime. » Chacun de mes regards, chacune de mes paroles, chacune de mes actions n'aura désormais d'autre but. Tout sentiment qui n'est pas à la fois un désir et un acte de volonté doit misérablement périr. Prononçons-la donc enfin, cette formule magique : « Je veux ». Je veux devenir pour Angèle ce qu'elle est déjà pour moi : la créature la plus aimée ; je veux que mon amour soit payé de retour; je veux posséder ses pensées et son âme, sans assigner de limite à mes désirs. Je ferai tout ce que m'inspirera mon cœur, j'emploierai tous les moyens que ma raison jugera les meilleurs, pour arriver à gagner cet amour. Je prendrai à Kromicki tout ce que je pourrai lui prendre d'Angèle et je la lui prendrai tout entière. J'aurai ainsi, du moins, un but dans la vie. Je saurai pourquoi je m'éveille au matin, pourquoi je m'agite et me meus durant le jour, pourquoi j'ai besoin de repos la nuit. Je ne serai pas tout à fait heureux, car il me

faudrait alors non seulement la lui ravir, mais me venger ; or rien ne saurait effacer la brutalité de ce fait : — elle est sa femme — il l'a possédée avant moi. Enfin, prenons du bonheur ce qu'il nous est possible d'en prendre. Là est mon salut, et cette fois il ne s'agit plus d'un engouement passager : l'amour qui me pousse vers Angèle est la résultante de toutes les forces qui agissent en moi ; de la volonté, de tous les désirs inhérents à notre nature, et partie inséparable de notre être.

Je chasse mes scrupules aux quatre vents de la terre. La crainte de voir Angèle malheureuse le jour où elle m'aura aimé doit céder devant cette vérité grande comme le monde, que l'amour seul suffit à remplir le cœur humain, à le satisfaire, à le sauver des horreurs du vide et du néant.

L'instant où ce front si cher s'appuiera sur ma poitrine, où ces lèvres reposeront sur mes lèvres, sera une œuvre de bien et de vérité. Au milieu des doutes qui obscurcissent mon cerveau, cette vérité seule brille d'une pure lumière ; je puis dire enfin : « Je crois ». J'ai trouvé quelque chose de sûr dans la vie. L'amour, voilà la seule raison, la seule base de l'existence. Enfant d'une civilisation malade, j'ai grandi à ce souffle délétère ; ma tendresse a dû se ressentir, elle aussi, de cette contagion ! Mais malade ou sain de corps et d'esprit, je dois et je veux aimer !

4 mars.

Je me trouve installé à Ploszow depuis quatre jours ; tout ce que je dis, tout ce que je fais, tout ce que je

pense ne tend qu'au but unique. J'ai rencontré ce matin Angèle au détour d'une allée du parc. Jamais encore elle ne m'était apparue plus belle, plus désirable, plus nécessaire à mon bonheur ; c'est la femme! la seule au monde. Par la vertu de ces forces mystérieuses, que la science ne fait qu'entrevoir à peine, elle m'attire comme l'aimant attire le fer ; elle me possède en entier ; elle absorbe tout mon être ; elle est la raison même de ma vie. Sa voix, son regard me plongent dans une sorte d'ivresse. Aujourd'hui, lorsque je m'approchais d'elle, il me semblait qu'en dehors du charme émanant de sa personne, elle résumait en elle l'attrait et la fraîcheur de cette heure matinale, l'éclat de ce printemps, la pureté de ce ciel en fête, l'allégresse de ces chants d'oiseaux, les parfums de toutes ces fleurs épanouies. Elle est pour moi plus que la femme : elle est l'incarnation de toutes les beautés, de toutes les séductions, de toutes les voluptés. D'où je conclus que, puisque la nature lui a donné cet empire unique, exclusif, qu'un seul de ses regards suffit à exercer sur moi, elle l'avait de tout temps aussi destinée à faire mon bonheur. Mes droits imprescriptibles ont été foulés aux pieds. Ce mariage inepte me l'a ravie. Je vois, maintenant que toutes les difformités, tous les malheurs de ce monde proviennent de la violation de ces droits naturels. C'est en eux, en eux seulement, que reposent la justice, la paix et la félicité auxquelles nous pouvons prétendre ici-bas. On représente bien à tort l'amour voilé d'un bandeau; rien n'échappe, au contraire, à la clairvoyance de ses regards. Rien ne lui échappe lorsqu'il s'agit de la personne aimée. Ainsi, je remarquai tout

d'abord que, dans cette allée de vieux charmes, Angèle paraissait plus fine, plus gracile, plus jeune encore En un mot, toutes les beautés que je voyais en elle se fondaient en un sentiment d'admiration passionnée.

Au « bonjour » que je lui adressai, elle répondit, confuse et troublée. Cette crainte se manifeste chez elle depuis quelques jours; je l'hypnotise en quelque sorte du regard et de la voix. La pureté de son âme est comme ternie par mon souffle; le ferment du mal opère, car il est impossible qu'elle n'ait pas compris que je l'aime éperdument, mais à aucun prix elle ne voudrait le laisser voir, encore moins s'avouer cet amour à elle-même. Il me semble par moments que je tiens une colombe tremblante entre mes mains et que je sens son cœur palpiter sous mes doigts.

Nous marchâmes quelques instants, au milieu d'un silence plein de gêne. Je n'eus garde de l'interrompre. Cet embarras si pénible la rendait en quelque sorte ma complice. Nous n'entendions que le sable de l'allée grincer sous nos pas et le sifflement joyeux des merles au-dessus de nos têtes.

Puis je me mis à lui parler. Mon esprit, étranger à tout ce qui ne se rapportait pas au but proposé, avait, au contraire, une lucidité surprenante aussitôt qu'il s'agissait de me rapprocher de ce but. Nous abordâmes bientôt le chapitre des confidences. Je m'adressais à elle avec cette expression de franchise et de sécurité qu'on retrouve toujours auprès de la personne qui, seule, a le droit de tout entendre et de tout savoir. Je créais ainsi, entre nous, un monde d'aperçus et d'intérêts communs. Je la conduisis pas à pas à l'infidélité morale, par une gradation si insen-

sible qu'elle ne pouvait arriver à s'en rendre compte. La subtilité de son esprit devinait toutefois que nous suivions une voie dangereuse. Je l'y conduisais, la tenant par la main, mais sentant à chaque pas cette résistance instinctive de l'âme, prête à se dérober à un mouvement plus brusque, à chaque détour plus accentué de la route. Mais l'ascendant restait de mon côté. Je ne désespérais pas de la voir bientôt au point où je me proposais de l'amener.

— Vous rappelez-vous, lui dis-je, qu'un jour, au bon temps jadis, vous me demandiez pourquoi je ne me fixais pas au pays, pourquoi je gaspillais ces dons naturels que vous vous plaisiez à voir en moi? Il me souvient encore de chacune de vos paroles. C'était le soir ; je rentrais tard de la ville, vous attendiez mon retour. Je ne saurais dire l'influence étrange que vous exerciez sur mon âme. Je ne pus rien commencer, rien entreprendre alors, vous le savez... je dus partir. Plus tard, survint la mort de mon père. Mais vos conseils sont restés gravés dans ma mémoire. Et vous me voyez aujourd'hui de nouveau parmi vous. Si je suis résolu à me mettre à l'œuvre, si je produis enfin quelque chose d'utile et de bon, c'est à vous, à vous seule, qu'on devra en attribuer le mérite.

Je me tus : les merles continuaient à chanter sous les massifs. Angèle paraissait chercher et peser sa réponse : puis elle reprit, au bout de quelques instants :

— Je ne saurais admettre qu'un homme tel que vous n'ait pas de motifs plus graves pour vouloir bien employer sa vie. Ce qui fut jadis est passé sans retour, le devoir reste toujours.

— Sans retour, dites-vous? eh bien, tant pis pour moi. Je doute, en effet, que je puisse trouver assez d'intérêt et d'encouragement dans le travail, s'il ne doit être entrepris que pour l'idée du devoir. Contrairement à vos principes, je n'ai, moi, aucune notion de ce devoir. Il me faut un autre motif plus personnel et plus puissant. Lui seul parviendrait à modifier profondément mon existence. Oui, si je me sens malheureux en ce monde, c'est que ce motif, c'est que cette inspiration me font défaut. Pourquoi vous mentirais-je? Je ne suis pas heureux! La gloire ou le mérite d'une mission sociale à remplir, c'est une belle chose... par malheur, j'y suis insensible. Vous qui êtes meilleure, plus généreuse que moi, vous auriez pu me guider dans cette voie... Le ciel en a décidé autrement. Mais, aujourd'hui comme hier, c'est votre souvenir seul qui pourrait me faire agir, ce n'est que par vous et pour vous seule que je me jugerais capable d'entreprendre une œuvre quelconque.

Angèle pressa le pas, comme si elle eût voulu rentrer en hâte; la voix basse et oppressée elle se mit à murmurer :

— Ne parlez pas ainsi, je vous en prie... Vous devez pourtant bien savoir que je ne puis vous entendre.

— Pourquoi? Écoutez-moi au contraire. Vous êtes et resterez toujours ma sœur chérie. Je n'ai rien à vous dire qui soit indigne de vous et de moi.

D'un mouvement fébrile, elle me tendit sa main. Je la portai à mes lèvres avec les marques d'un respect profond.

— Oui, je resterai votre sœur, répondit-elle tout émue.

Elle se sentait rassurée. Ce nom de sœur berçait son âme d'une émotion attendrie. Ses traits s'éclaircirent, ses yeux eurent un sourire de gaieté. A mesure que nous nous rapprochions du château, son inquiétude disparaissait ; et moi, voyant que j'avais endormi ses craintes par cette promesse d'une amitié fraternelle, je continuai sur un ton calme et paisible :

— Voyez-vous, autour de moi, je sens le vide immense. Mon père n'est plus, ma tante est une sainte ; mais entre nous quel abîme ! elle ne comprend ni les temps, ni les hommes nouveaux, ses convictions sont absolument contraires aux miennes. Et comme je ne me marierai jamais, songez à quelle affreuse solitude me voici condamné. Personne à qui confier mes pensées, avec qui partager mes projets, mes joies ou mes peines... Le vide et le vide!... Dites? pouvez-vous me faire un crime de chercher un peu de compassion, là où j'espère en trouver ?... Je suis semblable au mendiant, arrêté au seuil de votre porte, et qui attend que vous lui jetiez quelque aumône. Oui, ce pauvre est là, devant vous ; misérable au delà de tout dire, dans sa détresse morale : il vous demande un peu de pitié? C'est une aumône, une faible aumône du cœur qu'il implore, serez-vous assez cruelle pour la lui refuser?

— Non, répondit-elle, non, en vérité ! puisque vous vous dites si malheureux...

Les paroles lui manquèrent soudain, ses lèvres se mirent à trembler. J'eus besoin de faire un appel à toute ma force de volonté pour ne point tomber à ses

genoux. Sa vue m'inspirait une émotion telle, que ma gorge en demeura contractée de sanglots.

— Angèle ! Angèle ! m'écriai-je, ne sachant plus trouver d'autres mots.

Elle secoua ses deux mains, comme si elle eût voulu repousser loin d'elle une image tentatrice ; puis elle murmura au milieu de ses larmes :

— Non, ne me parlez plus. Je dois me calmer. Je ne puis rentrer en cet état ; laissez-moi ! laissez-moi !

Et elle s'éloigna à pas rapides.

— Pardonnez-moi, Angèle, lui criai-je de loin.

Je voulus m'élancer sur ses pas ; puis je songeai qu'il valait mieux la laisser seule à son trouble. Je me bornai à la suivre des yeux. Elle s'enfonça dans l'allée que nous venions de quitter. Par instants, le feuillage touffu des massifs la dérobait à ma vue ; sa robe claire apparaissait entre les arbres, tout inondée de l'éclat du soleil. Je la voyais, qui ouvrait et fermait son ombrelle, cherchant sans doute, par ce mouvement irréfléchi, à calmer son émotion. Et moi, je l'invoquais en mon âme, je l'appelais de toutes ces expressions les plus tendres, que peut seul inventer l'amour. Je ne pouvais me décider à la quitter sans avoir encore une fois jeté un regard sur ce charmant visage... Je l'attendis longtemps. Elle revint enfin sur ses pas, me jetant un sourire au passage, un sourire plein de bonté et de douceur.

— C'est passé maintenant, dit-elle.

Je restai seul ; une joie folle me saisit ; l'espérance débordait de mon cœur, une pensée emplissait mon âme : « Elle m'aime ; elle se défend encore ; elle cherche à se tromper, mais elle m'aime ! »

Maintenant je raisonne à froid ; j'analyse les causes de mon allégresse, et je trouve qu'elle se composait d'impressions contradictoires : c'était d'abord l'orgueil du maître satisfait de son œuvre, la joie féroce de l'araignée, épiant la mouche prête à tomber dans sa trame ; mais aussi la tendresse, la bonté, la pitié, tout ce qui, d'après le langage du poète, fait la félicité pure des anges du ciel. J'éprouvais une compassion indicible à la pensée que cette chère créature innocente et désarmée devait tôt ou tard se laisser choir entre mes bras ; mais cette compassion ne faisait aussi qu'augmenter mon amour ; j'avais des remords d'abuser de la bonne foi d'Angèle et en même temps la conviction que jamais je n'avais trouvé d'accents aussi sincères, découlant des sources les plus profondes du cœur.

10 mai.

Paix dans le ciel et sur la terre, et paix dans nos âmes. Angèle est tranquille et heureuse. Elle a foi en mes paroles ; elle croit à mes sentiments fraternels ; et comme sa conscience lui permet de m'aimer de l'amour d'une sœur, elle a suivi l'élan de son âme. Et moi aussi je me trouve apaisé ; je ne raisonne plus, je me complais dans ce ravissement intérieur. Il règne entre nous une liberté, une cordialité délicieuses. Toute cette journée de dimanche s'est écoulée pour nous comme une idylle. Dimanche ! ce mot seul suffisait à me faire bâiller autrefois ; je vois maintenant que sous ce ciel printanier, au milieu de ces vastes et vertes campagnes, il peut nous sembler le plus ravissant

des poèmes. Après le thé de la première heure, nous nous rendîmes à l'église. Ma tante nous accompagnait, madame Céline, elle-même, ranimée par ce soleil splendide, avait voulu qu'on l'y portât dans son fauteuil. Le curé célébrait une messe votive et il y avait peu de monde ; les gens des environs n'arrivent en foule qu'au dernier coup de cloche annonçant la grand'messe. Assis, dans notre banc seigneurial, à côté d'Angèle, j'avais l'illusion délicieuse de voir auprès de moi ma fiancée. Par moments, je regardais ce cher visage au profil si suave, ses mains qu'elle tenait jointes sur le rebord du banc, et alors le recueillement qu'exprimait ses traits se communiquait à mon âme. Mes sens restaient assoupis, seules mes pensées s'élevaient épurées vers le ciel ; je l'aimais en cet instant d'un amour idéal absolu.

Voici longtemps que je n'avais ressenti d'impressions aussi douces, dans une humble église de village. Tout contribuait à cette émotion quasi sainte. La présence d'Angèle, le scintillement des cierges dans la pénombre de l'autel, les prismes de lumière réfléchis par les vitraux, le gazouillement des oiseaux, sous l'ogive des fenêtres, la voix basse du prêtre et les répons de l'enfant de chœur. Tout cela avait en soi comme la fraîcheur d'un songe virginal, agissait d'une manière apaisante et douce. Mes pensées se succédaient égales et tranquilles, semblables à ces couches légères de fumée s'échappant de l'encensoir. Une soif de sacrifice s'éveillait en moi ; une voix intérieure me disait : « Ne ternis pas le miroir de cette onde si pure ; respecte cette âme transparente. »

La messe finie, nous sortîmes de l'église. Au seuil

du portail, j'aperçus, non sans stupeur, les deux vieux paysans, dont le fils venait de mourir avant d'avoir reçu cette prêtrise, but de ses désirs et de leur ambition. Assis sur les marches de pierre, une sébile de bois à la main, ils mendiaient. Ma tante, informée du don que je leur avais fait, ne put réprimer sa colère. Ils écoutèrent ses reproches avec une résignation superbe. La bonne femme ne cessait de secouer sa sébille tendue vers nous, et répondait d'une voix tranquille :

— Pour ce qui est de la générosité des illustres seigneurs, c'est de la générosité ; mais la volonté divine est la volonté divine : il ne faut pas y résister. Puisque tu nous as ordonné de nous tenir ici, mon doux seigneur Jésus, nous y resterons dans tous les siècles des siècles ; ainsi soit-il !

Il n'y avait pas à discuter. Ce « dans tous les siècles des siècles, ainsi soit-il », m'en imposa. Je leur donnai quelques pièces de monnaie rien que pour l'originalité du fait. Le peuple croit à la prédestination, ou au fatalisme païen. Il s'y soumet, se borne à le christianiser à sa manière. Ces deux vieux, auxquels j'avais compté deux mille roubles, plus riches maintenant qu'ils ne l'avaient jamais été, imploraient la charité des passants. Ils croient ainsi obéir à leur destinée, ou, comme le disait la bonne femme, à la volonté divine.

Maintenant nous revenions lentement au château. Les cloches sonnaient, appelant les fidèles à la grand'messe. Des groupes d'hommes, de femmes, d'enfants emplissaient toute la largeur de la route. Les paroissiens des villages plus éloignés marchaient un à

un à travers champs, par les sentiers, au milieu des blés verts, mais poussés déjà assez haut sous le souffle tiède d'un précoce printemps. Aussi loin que s'étendait la vue, à travers les fonds aérés et lumineux, flottaient les fichus aux couleurs éclatantes, ainsi que des coquelicots de toute nuance, émaillant la verdure des plaines. Nulle part je n'ai vu se dérouler de plus vastes espaces, des horizons aussi indéfiniment reculés, et. ce qui me frappait, c'est ce caractère distinct particulier au dimanche, visible partout et que semblent revêtir la nature et les hommes. La splendeur du ciel y concourait sans doute ; mais on eût dit encore que la brise se taisait parce que c'était dimanche ; que les blés demeuraient immobiles au large des sillons ; que les feuilles des hauts peupliers palpitaient à peine dans leur crainte de troubler le repos du jour du Seigneur. C'était dimanche ! Partout, un calme profond et joyeux ; partout un vague silence ; partout des habits de fête et des flots de lumière.

J'expliquais à Angèle la beauté de ce spectacle au point de vue de l'art ; le charme de ces plans colorés qui s'harmonisaient avec le fond azuré de l'atmosphère. Puis, nous nous mîmes à parler de nos paysans. Moi, je ne voyais en eux qu'un ensemble pittoresque, çà et là quelques types pouvant servir de sujet à un peintre. Angèle, au contraire, les considérait sous un autre aspect. Elle me raconta une foule de détails caractéristiques, des choses naïves, tristes ou gaies : elle s'animait, la conviction de son langage me la faisait paraître plus ravissante encore.

Oh ! la délicieuse journée ! Ma tante se fit conduire à Varsovie aussitôt après dîner ; moi, je restai avec

Angèle auprès de madame Céline. Je dus lui relire les lettres du comte de Montalembert : Angèle écoutait ; lorsque, par instants, je levais les yeux vers elle, je rencontrais son regard, et je me sentais heureux !

Ma tante revint dans la soirée, nous annonçant du monde pour le lendemain. Clara Hilst et le ménage Sniatynski doivent venir dîner avec nous.

Il est tard, mais je ne songe pas au sommeil. Je ne peux me résigner à me séparer des impressions de cette journée heureuse entre toutes. Le rêve efface souvent tous nos souvenirs. Et puis, le parc entier vibre du chant des rossignols. Il y a en moi un vieux fonds de romantisme. La nuit s'écoule aussi sereine que fut éclatant le jour. Le ciel est criblé d'étoiles. Je pense à Angèle, et je luis dis : Oh ! dors, oh ! repose en paix, mon adorée ! J'ai répété ces mots plus de cent fois. En dehors de « l'improductivité slave », mon âme recèle une bonne dose de ce sentimentalisme exclusivement polonais. Je ne me connaissais pas encore sous ce jour. Mais que m'importe ! J'aime Angèle, je l'aime !

23 mai.

Clara et les Sniatynski ne sont pas venus. Ils ont été retenus par le mauvais temps. Nous avons subi un orage tel, que, de mémoire d'homme, il ne s'en était jamais déchaîné de semblable à Ploszow. D'abord s'éleva un vent brûlant. Le ciel et la terre se voilèrent d'épais tourbillons. Notre beau parc s'emplit de branches brisées. Le vieux tilleul qui ombrageait

la maison, où est mort le séminariste, fut séparé en deux tronçons. Une atmosphère torride accablait le monde. Par instants il faisait si noir qu'on eût dit l'approche de la nuit. Un frisson d'épouvante secouait la nature. Les bergers ramenaient en hâte leurs troupeaux des champs ; nous entendions le meuglement plaintif des vaches qui nous arrivait des étables. Puis les premiers coups de tonnerre retentirent en une longue et terrible canonnade. Ma tante saisit la sonnette bénie de Notre-Dame-de-Lorette et parcourut toutes les pièces, sonnant à tour de bras. Il eût été inutile de lui expliquer que, dans cette amosphère immobile et dense, toute vibration pouvait plutôt provoquer qu'éloigner le danger. Ce premier acte de préservation accompli, elle se mit en devoir de faire le tour de notre demeure, au dehors. Je l'accompagnai pour ne point l'exposer seule au danger. Elle était vraiment magnifique, la tête levée d'un air de défi, vers ces nuages épais aux teintes cuivrées, les menaçant de sa sonnette. Un tableau symbolique se déroulait ainsi à mes yeux : A l'heure où tout tremble devant la puissance des éléments déchaînés, où tout se cache et se replie sur soi-même, la foi seule se dresse confiante et superbe, la voilà qui affronte le danger et qui sonne l'alarme ! Eh bien, quoi qu'on en dise, c'est là un principe d'une force incalculable.

Nous rentrâmes, tandis que la tempête redoublait de fureur. Je trouvai Angèle seule au salon, et sa vue apaisa mes esprits troublés par l'épouvante de ce spectacle grandiose.

— Voulez-vous regarder l'orage? lui dis-je aussitôt.

— Si cela vous fait plaisir, répondit-elle.

— Passons dans la pièce voisine. Par sa large croisée vénitienne, nous pourrons contempler le ciel.

Elle me suivit. Nous nous plaçâmes tout contre la fenêtre. L'obscurité nous enveloppait, mais, de seconde en seconde, jaillissaient des éclairs, aux lueurs fauves et sanglantes. Alors les abîmes du ciel entr'ouvraient soudain leurs profondeurs immenses; et nous-mêmes, nos visages, les objets environnants s'éclairaient d'une traînée de lumière rapide. Angèle paraissait tranquille, mais les foudres de l'orage rallumaient l'ardeur de mes désirs.

— Vous n'avez pas peur? lui murmurai-je à l'oreille.

— Non, pas du tout.

— Donnez-moi votre main.

Elle me jeta un regard étrange. Une minute de plus : je la saisissais dans mes bras ; je collais mes lèvres contre les siennes, et après : périssent Ploszow et le genre humain ! Elle eut peur cette fois, non de l'orage, mais de l'expression de mes traits, du murmure étouffé de ma voix. Quittant la fenêtre, elle gagna le salon voisin, où se tenaient sa mère et ma tante.

Je demeurai seul, avec un sentiment de colère et d'humiliation. J'aurais certainement abusé de sa faiblesse, et, pourtant, il me semblait que c'était elle qui m'avait offensé par son manque de confiance. Je résolus de le lui faire sentir. Ah ! lorsqu'elle m'apparut, quelques heures plus tard, si douce, si craintive, baignée de la lumière radieuse du soleil, triomphant maintenant sur un ciel d'azur, où les derniers nuages se fondaient à l'horizon, — j'oubliais ma rancune, —

j'oubliais mes cruels mécomptes, je ne regardais plus qu'elle, sans pouvoir assez m'en rassasier les yeux.

15 mai.

Nos hôtes ne sont arrivés qu'aujourd'hui. Ils ont bien fait. Tout est sec, fleuri, tout est parfumé; la nature entière resplendit. Ce jour du 15 mai sera une des dates mémorables de mon existence. Il est minuit, mais je ne songe pas au repos : le sommeil fuirait mes paupières. Mes sens surexcités me tiendront éveillé ; je me propose d'écrire jusqu'au blanc matin.

Ma tante avait envoyé sa voiture prendre son monde de très bonne heure, de sorte que nos invités se trouvèrent a Ploszow, encore avant midi. Ces dames arrivèrent gaies, pimpantes, babillant comme de vrais moineaux. Ce beau temps, cette excursion matinale, les avaient mises de joyeuse humeur. Quels costumes charmants! quels chapeaux! Clara, habillée avec goût, portait une robe claire à raies, qui diminuait et amincissait sa taille.

Je remarquai qu'après les premiers saluts échangés, Angèle, attentive, ne la quittait pas du regard. Elle semblait frappée de sa beauté, surprise de ne m'en avoir jamais entendu parler, bien qu'elle m'eût plus d'une fois questionné au sujet de l'artiste. J'avoue que je n'y avais pas songé. Angèle est comme un écran lumineux qui intercepte tout autre rayon à mes yeux. Une foule de détails m'échappent de la sorte. C'est ainsi que je m'aperçus, aujourd'hui seulement, que madame Sniatynska avait fait couper ses cheveux.

Cela lui va bien : cette chevelure d'un blond doré, au ras du front, lui donne je ne sais quel air de garçonnet résolu. Nous sommes au mieux ensemble désormais. Il fut un temps où elle m'eût noyé dans un verre d'eau ; mais son mari a dû lui raconter mes souffrances; or, comme les femmes se montrent toujours sensibles à ceux qui ont souffert par amour, elle m'a pardonné et m'honore de sa bienveillance. La présence de cette petite femme si pétulante et si gaie rompit bientôt les glaces du premier accueil. Ma tante, l'obligée de mademoiselle Hilst, la reçut avec une cordialité sincère ; Angèle, au contraire, elle si douce, si gracieuse, se montrait gênée et un peu raide. Ce ne fut qu'à déjeuner que la conversation s'anima et devint générale. Clara, séduite par le charme d'Angèle, exprima son admiration avec la franchise et la simplicité qui sont un des traits de son caractère. Cette sympathie semblait si vive et si naturelle, qu'il eût été impossible de ne pas se laisser gagner par tant de chaleur et de sincérité. Les Sniatynski dirent chacun leur mot. Lui entama une discussion avec Clara au sujet des différents types de beauté féminines. Prenant Angèle pour exemple, à un point de vue absolument objectif, tout comme s'il eût parlé d'une toile ou d'une statue de maître, il se mit à détailler ses traits, à en indiquer cette harmonie d'ensemble, nécessaire aux lois de l'esthétique. Elle écoutait, ses longs cils baissés, rougissante de confusion, et cet embarras ne la rendait que plus séduisante encore.

Silencieux, je comparais ces trois femmes entre elles. Mais il n'y avait là aucun rapprochement pos-

sible. Ce qui frappe chez Angèle, ce n'est pas seulement ce dessin harmonieux des lignes, mais je ne sais quelle grâce, je ne sais quelle expression noble et charmante, qui en font comme un modèle absolument à part. Oui, elle est unique en son genre, supérieure même à madame Davis, dont la beauté classique empruntait trop à la rigidité et à l'impassibilité du marbre. Laure n'étonnait et n'éveillait que mes sens. Angèle parle à mes sentiments, elle me rend idéaliste, elle me fait admirer la poésie émanant de toute sa personne ; poésie absolument neuve, et jusqu'alors inconnue pour moi. Mais n'est-ce point profaner Angèle que de la comparer à Laure ?...

Je fus tiré de ma rêverie par la voix de ma tante, qui, mettant un terme à la discussion, félicitait maintenant Clara. « Son concert n'avait été qu'un triomphe ; elle ne s'était pas seulement montrée la bienfaitrice des pauvres, mais aussi la bienfaitrice des âmes, émues, entraînées, soulevées par son talent ». Ma tante parlait avec abondance de cœur : ses connaissances musicales me surprirent ; et puis c'était bien là, cette urbanité exquise des grandes dames du siècle dernier, qu'on ne retrouve plus, à de rares exceptions près, que chez les personnes appartenant à une grande génération prête à disparaître aujourd'hui. Je m'aperçus que « le Bourru bienfaisant » savait à ses heures faire revivre le beau temps des mouches et des perruques poudrées à frimas.

Clara, subjuguée par cette amabilité, ne voulut pas rester en arrière.

— Je jouerai toujours bien à Varsovie, répondit-elle, car je m'y sens comprise du public ; mais je me trouve plus à l'aise encore au milieu de ce cercle

restreint d'une société d'élite ; je tâcherai de vous le prouver tantôt, si vous voulez me faire la grâce de m'écouter.

Elle prévenait ainsi le vœu secret de ma tante, qui désirait que madame Céline et Angèle eussent pu l'entendre. Aussi cette offre gracieuse mit-elle le comble à sa bonne humeur. Clara, d'ailleurs, tint à s'acquitter de sa promesse, dès que nous fûmes passés au salon. Mozart répondait, paraît-il, cette fois le mieux à la disposition présente de son esprit, car elle commença par des variations sur le thème de *Don Juan*. A peine eut-elle frappé les premiers accords, que déjà une autre Clara apparaissait à nos yeux. Ce n'était plus cette jeune femme simple et rieuse, qui devisait gaîment à table, mais une sainte Cécile incarnée. Je fus de nouveau frappé par ce lien étroit qui existait entre sa personnalité et le souffle ou l'esprit de sa musique. Une inspiration puissante, je ne sais quelle solennité, l'élevaient bien haut au-dessus du reste des humains. Mais alors je pus constater aussi que le cœur épris de l'homme parvient à alimenter son amour de cela même qui semblerait devoir amoindrir à ses yeux la femme aimée. Quand je songeais à toute la distance qui séparait mon Angèle de cette sibylle inspirée, quand je la vis assise à l'écart dans un coin du salon, silencieuse, effacée, je sentis qu'elle ne m'en était que plus chère. D'où je déduis : La femme aimée n'est pas telle que la voient les yeux des indifférents, mais telle qu'elle apparaît aux regards ravis de son amant. La perfection absolue est en raison directe de la force de l'amour inspiré.

Pour en revenir à Clara, elle se surpassait elle-

même. Je cherchais à mesurer le degré d'intensité, d'émotion, produit par cette musique sur les visages des personnes qui m'entouraient, lorsque je m'aperçus soudain qu'Angèle observait sans doute cette même impression sur mes traits. Était-ce l'effet d'une simple curiosité ? ou bien cette inquiétude inconsciente du cœur, impuissant à déguiser l'appréhension qu'il éprouve ? Si cette dernière hypothèse se confirmait, elle constituerait une preuve de l'affection secrète que m'aurait déjà vouée Angèle ; cette pensée suffit à me remplir de joie. Il me faut arriver à résoudre le problème et cela dans le courant de la journée.

Aussitôt, je ne quittais plus Clara ; je ne m'occupais que d'elle ; je ne m'adressais qu'à elle seule, bref, je lui prodiguais les marques de l'empressement le plus manifeste. Durant la promenade que nous fîmes en voiture, à travers la forêt, je me tenais sans cesse à ses côtés. La parure printanière des bois ravissait l'artiste. Au-dessous des sapins gigantesques, la verdure des arbres d'essences variées, mariait ses couleurs en une profusion infinie de nuances et de tons. On eût dit, sous une voûte sombre, un encorbellement lumineux d'arceaux légers. Le soleil pénétrait jusqu'aux profondeurs de la forêt, glissant à travers la masse épaisse du feuillage, jetant comme une broderie d'or mouvante sur les feuilles dentelées des fougères. Les coucous se renvoyaient leurs appels d'échos en échos, tandis qu'attachés aux troncs noueux des arbres, les pics en frappaient l'écorce gonflée de sève de leur bec acéré.

Angèle et les Sniatynski étaient restés à l'écart. Lorsque nous les eûmes rejoints, je priai mademoiselle

Hilst de nous interpréter, à notre retour, le charme de cette forêt ensoleillée, de ces arbres pleins de murmures, toute la poésie de ce printemps en un mot. Elle me répondit qu'un *Frühling'slied* chantait déjà au fond de son âme, et qu'elle essaierait de nous le traduire. Son âme est comme une grande harpe, où tous les sentiments vibrent en de pures harmonies. Le front radieux, les joues empourprées, combien elle différait d'Angèle préoccupée, éteinte, malgré ses visibles efforts pour s'accorder à ce diapason de gaîté ! Les Sniatynski surtout s'amusaient comme deux écoliers en vacances. Il finirent par se poursuivre, se cachant derrière les vieux chênes. Gagnée par leur entrain, Clara se mit de la partie. Mal lui en prit ; le balancement disgracieux de ses larges hanches me parut comique au possible. Je les laissai à leurs ébats et me rapprochai d'Angèle. Il m'importait d'éveiller d'abord en elle le sentiment conscient de son inquiétude et de sa gêne.

— Vous avez quelque chose qui vous chagrine, lui dis-je, affectant un air de sollicitude toute fraternelle.

— Moi ? Mais non, vous vous trompez, je vous assure.

— C'est que, par instants, vous paraissez comme mécontente : Clara n'aurait-elle pas eu le bonheur de vous plaire ?

— Elle me plaît beaucoup, au contraire ; je ne m'étonne pas du charme qu'elle répand autour d'elle.

Bientôt mademoiselle Hilst et Clara vinrent nous rejoindre. Nous dûmes en rester là. Il était temps de rentrer. Nous reprîmes le chemin du château. En route, Sniatynski continua à interroger Clara : « Se

trouvait-elle vraiment satisfaite de ce qu'elle appelait son excursion sur les rives de la Vistule ? »

— J'en suis si ravie, répondit-elle, que je ne pense même pas à partir.

— Et nous nous efforcerons de vous garder parmi nous, m'écriai-je d'un ton convaincu.

Clara, quelle que soit sa candeur, me jeta cette fois un regard incrédule, et elle répliqua troublée :

— Tout le monde ici me témoigne beaucoup trop de bonté.

Mes paroles frisaient l'improbité, je n'éprouve nul scrupule à l'avouer, puisqu'elles pouvaient induire Clara en erreur sur la nature des sentiments que je nourrissais à son égard ; mais je désirais avant tout me rendre compte de l'effet que ces mots produiraient sur Angèle.

Par malheur je ne parvins pas à surprendre l'expression de son visage. Elle se mit à boutonner ses gants, la tête inclinée. Mais ces mouvements nerveux, cette obstination à tenir son front baissé, n'étaient-ils pas un indice de ma victoire ?

Ma tante nous attendait pour se mettre à table ; nous étions en retard ; aussi le dîner se prolongea-t-il jusqu'à neuf heures. Puis Clara dut nous jouer son *Frühling'slied*. Ah ! quelle musique ! J'imagine que Ploszow n'en aura jamais entendu de pareille.

Mais je l'écoutais avec distraction ; mes pensées s'envolaient vers Angèle ; cette fois, nous nous trouvions assis l'un près de l'autre, dans la pénombre rose d'un crépuscule d'été ; Clara n'avait pas voulu qu'on allumât les flambeaux. Debout près du piano, Sniatynski battait la mesure, se servant de son bras en guise de

bâton d'orchestre, malgré les protestations de sa femme qui, à tout instant, le tirait par la manche. Angèle demeurait immobile, absorbée, indifférente peut-être à « l'Hymne au printemps ». Je me disais que, songeant à Clara, elle se rappelait mes paroles de tantôt : « Nous nous efforcerons de vous retenir parmi nous », et cherchait à en deviner le sens. Car elle a beau ne pas vouloir m'aimer, l'idée qu'une autre femme pourrait maintenant s'emparer de mon cœur, devait la faire souffrir ; elle en éprouvait un sentiment d'amertume et de regret. Si je fusse en cet instant tombé à ses genoux, si elle m'eût entendu lui avouer mon amour, nul doute qu'elle n'eût senti son âme inondée de joie. Il est si doux de recouvrer un bien qu'on croyait perdu ; et, alors, puisqu'il en était ainsi, pourquoi retarder cette scène décisive? Le tout consistait à bien préparer et choisir son heure, à endormir la vigilance d'Angèle, à la surprendre, à la désarmer, à lui ôter tous les moyens et la force de repousser mes aveux. La tâche demandait toute la concentration de mon esprit. Une émotion indescriptible m'envahissait. Chose étrange! c'était le sort d'Angèle qui me préoccupait. Je me rendais compte qu'elle touchait à une des crises suprêmes de son existence et j'avais peur pour elle!

Maintenant une pâle clarté pénétrait dans le salon. La lune, se levant au-dessus des arbres du parc, jetait sur le parquet l'ombre tremblante des quatre croisées de la pièce. Les accords de « l'hymne » montaient dans ce silence. Par les portes-fenêtres ouvertes, la voix des rossignols arrivait des massifs. Leurs trilles se mêlaient aux accords du piano. Ce fut une heure

inoubliable. Tout s'y fondait en une harmonie exquise : cette tiède nuit de mai, cette musique, l'amour. Si la vie ne procure pas toujours le bonheur, elle nous en donne souvent le cadre.

Au milieu de cette ombre, je cherchais Angèle des yeux ; mais elle, maintenant, demeurait le regard fixé sur Clara. L'artiste s'était transfigurée. On eût dit une apparition céleste. Les rayons de la lune montant, ainsi qu'un flux léger de vagues transparentes, l'enveloppaient de lueurs argentées. Dans cette splendide auréole de lumière, Clara ressemblait à l'esprit de la musique descendu pour un instant sur la terre. Puis la vision disparut : les dernières notes du *Lied* expirèrent. Aussitôt madame Sniatynska donna le signal du départ. Je proposai à Angèle de reconduire nos hôtes jusqu'à la chaussée. La soirée était si belle ! Je savais d'avance qu'elle n'oserait ou ne pourrait me refuser par égard pour ces dames. Quant à ma tante, elle n'avait nulle envie de nous accompagner, déjà prise de sommeil. Tout s'arrangeait donc au gré de mes désirs. Nous reviendrions seuls, Angèle et moi. Tandis que la voiture nous devançait pour aller attendre notre monde aux abords de la grande route, nous suivîmes lentement l'allée des tilleuls. J'avais offert mon bras à Clara, mais, dans cette large avenue, nous marchions tous sur le même rang. Autour de nous tout était paix et silence. Seules, les grenouilles s'appelaient de leurs coassements amoureux. Mademoiselle Hilst s'arrêta pour écouter ce chœur qui tantôt s'abaissait, puis redoublait de force,

C'est le *Finale* de mon chant, dit-elle.

— Oh ! nuit splendide, nuit paisible, s'écria Snia-

tynski, et il se mit à déclamer le passage connu du « *Marchand de Venise* ».

Nous atteignîmes bientôt la chaussée. Nos hôtes montèrent en voiture. Les roues résonnèrent sur la route pierreuse, tandis qu'à nos oreilles arrivaient encore les voix amies : « Au revoir ! à bientôt ! » Puis tout se perdit dans le lointain.

Enfin, nous nous trouvions seuls ! Nous reprîmes silencieux le chemin du château. Les grenouilles avaient cessé leur concert. Du côté de la ferme, on entendait par intervalles les coups de sifflet des veilleurs de nuit auxquels répondaient les aboiements des chiens de garde. Je me taisais ; le silence est toujours complice de l'amour. Puis enfin, alors que nous avions déjà parcouru la moitié du trajet, je jetai cette phrase banale :

— Comme cette journée s'est agréablement écoulée, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Angèle, mais cette musique ! peut-on rêver quelque chose de plus beau ?

— Et cependant, vous paraissiez mécontente. Oh ! vous ne m'ôterez pas cette idée de la tête. Je suis si attentif à tout ce qui vous concerne ! une ombre sur votre visage, me trouble et m'inquiète aussitôt.

— Ne vous alarmez pas pour si peu ; je n'avais rien, et, d'ailleurs, vous avez dû vous occuper de vos hôtes plus que de moi aujourd'hui.

— Aujourd'hui comme toujours, je ne me suis occupé que de vous, je vous le jure ; et la preuve, c'est que je m'en vais vous dire à quoi vous avez pensé toute la journée.

Alors tout de suite, sans attendre sa réponse :

— Vous pensiez que je ressemblais un peu à ces pauvres vieux mendiants du dimanche, assis sous le porche de l'église ; vous pensiez que je vous avais trompée en vous parlant de ce vide moral dont je prétendais souffrir ; vous vous disiez que j'implorais votre amitié, alors que j'avais su m'en ménager une autre... N'est-ce pas cela ? soyez sincère...

Elle parut hésiter, puis répliqua au bout d'un instant :

— Puisque vous le voulez, eh bien oui... il peut se faire... dans tous les cas, je n'aurais qu'à me réjouir.

— Vous réjouir de quoi ?

— De l'amitié que vous portez à mademoiselle Hilst et qu'elle vous témoigne en retour.

— Vous vous trompez ; je puis lui vouloir du bien... mais, au fond, elle m'est indifférente comme toute autre femme d'ailleurs, comme le monde entier... et vous en savez la cause.

Ma voix tremblait ; le moment décisif approchait : j'attendis un instant. Angèle allait m'interroger ; puis, comme elle demeurait silencieuse, je continuai, ne pouvant plus cette fois maîtriser mon émotion :

— Oui, vous devez le savoir ; vous devez comprendre que tout mon être vous appartient, que je n'ai aimé que vous seule au monde, et que je vous aime aujourd'hui encore éperdument !

Elle s'arrêta, comme prête à défaillir. Un grand froid passa en un souffle glacé sur mon front ; car enfin, si le sol se dérobait sous les pieds de cette créature chérie, il s'agissait aussi de mon âme, de ma vie. Mais il fallait se presser, frapper les derniers coups, ne pas lui laisser le temps de se ressaisir !

— Ne me répondez pas, m'écriai-je, martelant et précipitant mes phrases, je ne veux rien entendre ; je ne vous demande rien... J'ai tenu à vous dire que vous m'avez pris ma vie... qu'elle est votre bien... Vous le saviez d'ailleurs déjà. Alors, que vous font mes paroles ? Vous n'aurez pas à repousser mes obsessions, je me retirerai moi-même. Mais laissez-moi me plaindre seulement. Je me tourne vers vous, je n'ai personne que vous au monde, et je vous dis : je souffre, je suis malheureux, j'aime une femme qui appartient à un autre, qui ne peut ou ne veut être à moi... et je l'aime à en perdre les sens... je vous aime sans bornes... sans réflexion !..

Nous approchions de la barrière ; mais l'ombre épaisse des arbres nous entourait encore. Pendant un instant, jè crus qu'elle allait se pencher vers moi, telle une fleur brisée sur sa tige. Je me trompais, hélas ! Revenue de son premier trouble, Angèle se mit à répéter, avec une énergie nerveuse dont je ne la soupçonnais pas capable :

— Je ne veux pas vous entendre ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

Elle atteignit ainsi la cour que la lune éclairait en plein. Elle m'avait fui, elle s'était arrachée à mon étreinte, à mes aveux ! Je la vis qui disparaissait sous le portique du perron, et je restai seul en proie à un sentiment d'inquiétude, de pitié, mais aussi de triomphe ; car je les avais prononcées enfin, ces paroles, qui pour nous devaient inaugurer une existence nouvelle. Le résultat obtenu devait me satisfaire : le grain jeté germera désormais dans cette âme. Rentré à mon tour au salon, je n'y trouvai plus Angèle. Ma tante s'y prome-

nait encore son chapelet à la main, s'interrompant au milieu de ses prières, pour s'interpeller et se répondre à elle même, selon son habitude. Je pris congé d'elle, tant j'avais hâte de me retrouver seul. J'essayai d'abord de confier à mon journal le récit de ces événements, espérant puiser un peu de calme dans ce travail ; mais ma surexcitation nerveuse ne fit que s'accroître. Je n'ai pas dormi. Déjà l'aurore blanchit le ciel. J'ai pris la résolution d'aller passer quelques jours à Varsovie. Il faut laisser à Angèle le temps d'habituer sa conscience au trouble qu'ont dû y jeter mes paroles. Des scrupules ? des remords ? je n'en ai pas. Un seul mot les dissiperait, d'ailleurs — et ce mot... c'est : « Je l'aime ».

Et si mon cœur se fend à l'idée qu'elle lutte et qu'elle souffre, elle aussi, je veux pourtant n'y voir qu'une nouvelle preuve de notre amour. Nous nous aimons ! En face de cette vérité, tout ce qui pourra se produire... a été voulu par le destin.

19 mai, Varsovie.

J'ai dormi, la nuit qui a suivi mon arrivée ici, d'un sommeil de plomb. A Ploszow, chaque minute que je ne consacrais pas à Angèle était un instant de félicité perdu pour moi; j'avais pris l'habitude de rédiger mon journal pendant les heures de son sommeil. Cela a furieusement ébranlé mes nerfs. Je me sens encore abattu, mais je puis du moins recueillir mes pensées. J'éprouve quelque honte à l'avoir laissée seule là-bas, sous le poids de ses scrupules. Mais elle croira que je

lutte, que je la crains, que je la fuis, et ce genre de lâcheté n'est pas fait pour déplaire aux femmes. Procédons avec ordre et méthode. J'ai dit à Angèle que j'étais résolu à entreprendre une œuvre profitable à mon pays. Je veux lui tenir parole. Donc, avant tout, je vais faire transporter ici les collections paternelles. Je fonderai un musée qui portera mon nom. Ce sera le mérite d'Angèle. Des difficultés surgiront sans doute. Le gouvernement Italien n'a-t-il pas, par une loi récente, cherché à se prémunir contre la sortie de toute œuvre d'art, et de toute richesse artistique en dehors de ses frontières? C'est affaire aux avocats de s'arranger entre eux. Je songe à la Madone de Sasso-Ferrato léguée par mon père à sa future bru. Il faut qu'on me l'expédie sur-le-champ. Elle peut servir à mes desseins.

22 mai.

L'homme est méchant de sa nature. Ce Kromicki, courant la steppe à la poursuite de millions, au risque d'y faire la culbute, tandis que l'on murmure ici des paroles d'amour à l'oreille de sa femme, me paraît par trop plaisant. Je ne suis pas certain qu'Angèle n'ait jamais eu la même idée. D'ailleurs, ne suis-je pas là pour la lui faire naître, au cas où elle ne se fût pas encore présentée à son esprit?

Je retourne à Ploszow demain. La vie est par trop triste. Il me faut puiser un peu de lumière et de bonheur dans les yeux d'Angèle. S'éloigner au lendemain de l'aveu, c'était bien. Revenir aujourd'hui c'est mieux encore! Qui sait? ma félicité est plus complète

peut-être que je n'ose l'espérer. Elle me pleure... elle m'attend.

J'ai passé la journée en visites... chez les Sniatynski ; chez Clara que je n'ai pas trouvée, puis chez la princesse Korycka, une beauté en renom, un peu ma parente. La princesse porte son nom historique comme un jockey porte sa toque... et son esprit lui tient lieu de cravache. Elle en cingle ses adversaires en pleine figure.

23 mai.

Je suis arrivé à Ploszow ce matin. J'ai trouvé Angèle un peu pâle, mais tranquille. Elle me regarde sans trouble. La pauvrette à dû se forger tout un arsenal d'arguments invincibles. Mes prévisions ne me trompèrent pas. Après midi, à l'heure où madame Céline a coutume de s'assoupir sur son fauteuil, Angèle descendit les marches du perron et me fit signe de la suivre. Une grande expression de gravité se lisait sur son visage ; mais, à mesure que nous nous éloignions de la véranda, son courage faiblissait. Elle pâlit, son énergie l'effrayait ; pourtant elle ne pouvait plus reculer ; aussi aborda-t-elle bientôt le sujet. Ah ! comme sa voix tremblait !

— Si vous saviez combien j'ai été malheureuse, ces jours derniers !

— Et moi donc ! pensiez-vous que je fusse sur des roses ?

— Non, non... je le sais bien, aussi je viens vous adresser une prière... Vous devez me comprendre,

vous êtes généreux... vous ne refuserez pas, j'en suis certaine.

— Dites! qu'exigez-vous de moi?

— Il faut... il faut que vous partiez; et que vous ne reveniez plus à Ploszow, du moins aussi longtemps que la santé de ma mère nous empêchera d'aller nous fixer ailleurs.

J'avais prévu qu'elle voudrait m'imposer ce sacrifice; toutefois, je gardai le silence, comme si j'eusse réfléchi et cherché une réponse dans l'excès de ma surprise et de ma peine, puis je finis par répondre :

— Je me soumets à vos arrêts; mais ne n'apprendrez-vous pas au moins pourquoi vous me condamnez à ce dur exil?

— Je ne vous condamne pas à l'exil, je n'en ai pas le droit... je vous prie, je vous supplie seulement de partir... ah! si vous saviez.

— Oui, je le sais, répliquai-je cette fois avec une tristesse et une résignation qui n'étaient plus feintes, je le sais, je dois partir, parce que je verserais pour vous la dernière goutte de mon sang; parce que, si la foudre devait vous frapper en cet instant, j'offrirais avec joie ma tête aux feux du ciel, afin d'épargner la vôtre, parce que je voudrais pour moi tout le mal, et vous laisser tout le bien... parce que je vous aime plus que la vie... oui, c'est là mon crime!

— Non! interrompit Angèle, avec un redoublement de force et d'énergie... non! mais c'est parce ce que je suis la femme d'un homme que j'aime, que je respecte, et parce que je ne veux plus entendre de semblables paroles... je ne le veux plus.

La colère, l'indignation, secouèrent tout mon être

comme sous le courant d'une pile électrique. Je savais qu'Angèle ne disait pas la vérité; je savais que toutes les femmes, toutes sans exception, conduites à l'impasse où elle se voyait acculée maintenant, se font une arme de ce prétendu respect et de cette prétendue tendresse; je fus sur le point de lui crier : « Tu mens, tu ne l'aimes ni ne le respectes! », mais je parvins à me dominer. Je voyais que son courage était prêt à l'abandonner, et je répliquai doucement :

— Ne vous fâchez pas, Angèle; c'est bien, je partirai...

Cette humilité suffit à la désarmer; elle cueillit une feuille, d'une branche inclinée à la portée de sa main, et la déchira entre ses doigts. Sa gorge était pleine de sanglots, elle luttait, faisant des efforts surhumains pour ne pas laisser éclater ses pleurs.

Une émotion poignante me tordait la poitrine, et je continuai, la voix de plus en plus oppressée :

— Ne vous étonnez pas de ma révolte, car c'est un supplice mortel que vous m'infligez là. Je vous l'ai déjà dit, je ne demandais qu'une chose : respirer le même air que vous. Était-ce trop vouloir. Dieu m'en est témoin. C'est là tout mon bien, tout mon honneur. Et vous me les ravissez. Pensez donc ! Chacun pourra venir ici, vous voir, vous entendre, causer avec vous, et moi pas... Quel raffinement dans cette cruauté du sort. Mettez-vous un instant à ma place. Non, vous ne le pouvez pas, vous ne connaissez pas ce vide affreux. Vous avez un mari, vous l'aimez ou croyez l'aimer, mais figurez-vous que vous êtes seule, comme moi, et vous comprendrez que votre sentence équivaut à un arrêt de mort. Il faut avoir pitié de moi. Savez-

vous qu'en me condamnant à cet exil, vous me privez non seulement de votre vue, mais que vous détruisez les bases sur lesquelles je voulais désormais appuyer ma vie. J'étais revenu au foyer natal avec la résolution de me rendre utile à mes semblables. Peut-être aurais-je trouvé le soulagement et l'oubli dans l'accomplissement du devoir; peut-être serais-je parvenu à racheter mes fautes anciennes. Voici que j'avais décidé de faire venir ici les collections paternelles, de les léguer à mon pays; et vous m'ordonnez de renoncer à tous ces projets; vous me dites de tout abandonner, d'aller devant moi, où me porteront mes yeux; de recommencer cette vie sans but et sans espoir que n'éclaire plus aucun rayon du ciel. C'est bien, je vous obéirai, mais au moins accordez-moi un délai. Réfléchissez vous-même. Remettez à trois jours l'exécution de ce terrible décret : car je suppose que vous ne vous rendez pas compte des peines, dignes de l'enfer, que recèle pour moi ce seul mot de départ. Maintenant vous n'ignorez plus rien. Vous jugerez et vous déciderez.

Angèle se couvrit les yeux de ses deux mains, et se mit à répéter :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Cet appel désespéré d'une pauvre créature sans défense me navrait. Je voulus tomber à ses pieds, me résigner à tout ce qu'il lui plairait de m'imposer. Mais d'un autre côté, cette plainte elle-même me laissait entrevoir mon prochain triomphe. Il ne fallait pas le compromettre par quelque fausse manœuvre.

— Ecoutez-moi, lui dis-je, je partirais aujourd'hui encore, je mettrais l'océan entre vous et moi, si j'em-

portais au moins la certitude que vous redoutez la faiblesse de votre propre cœur. Je vous parle en ami, en frère. Je sais que vous m'avez aimé. Si cette tendresse subsistait encore entre nous, je ne serais plus ici demain.

Une douleur sincère me dictait ces paroles, et pourtant elles récélaient un piège. Elles pouvaient et devaient en effet arracher son secret à Angèle. Qu'aurais-je fait, si de ses lèvres fût enfin tombé cet aveu si longtemps attendu ? Serais-je parti ? peut-être. Mais je l'aurais au moins tenue un instant serrée contre ma poitrine.

Elle fut secouée d'un frisson, comme si j'eusse brusquement mis la main sur sa blessure ; son visage se couvrit d'une rougeur d'indignation et de honte.

— Non ! s'écria-t-elle d'une voix désespérée, ce n'est point vrai ! Restez ou partez, je ne vous répéterai que ces mots : « Ce n'est point vrai ! ce n'est point vrai ! »

C'était vrai cependant, elle m'aimait. Son excitation, son égarement me le prouvaient assez. J'eus la tentation de le lui dire bien en face, d'une manière brutale... mais j'aperçus ma tante qui se dirigeait vers nous. A peine eut-elle jeté un regard sur Angèle qu'elle demanda :

— Qu'as-tu, ma chérie ? et de quoi parliez-vous donc, avec cette animation extraordinaire ?

— De tristes choses, répondis-je sans sourciller : de la vente de cette terre de famille qui causa tant de chagrin à madame Céline et devait si déplorablement influer sur l'état de sa santé.

Angèle se trouvait-elle à bout de forces, ou bien

mon mensonge auquel il lui fallut s'associer par son silence fit-il déborder son âme remplie d'amertume? Toujours est-il qu'elle éclata soudain en de longs sanglots. Ces pleurs spasmatiques soulevaient sa poitrine ; ma tante, effrayée, la saisit entre ses bras, s'efforçant de la calmer.

— Mon Angèle! ma chère fille! Que faire? Soumettons-nous à la volonté divine. Lors du dernier orage, la grêle a détruit cinq de mes fermes, et je ne me suis pas plainte ; je n'ai même pas adressé de reproches à Chwastowski.

L'allusion à ses cinq fermes ravagées par la grêle me parut quelque chose de si inconvenant, de si égoïste, de si misérable, en regard de ces larmes et de cette souffrance, que je ne pus réprimer un mouvement de colère :

— Eh ! qu'importent vos fermes quand il s'agit du bonheur d'Angèle.

Je m'éloignai, l'âme torturée, car je sentais que j'infligeais un vrai martyre à la femme aimée. J'avais gagné la bataille sur toute la ligne, et j'éprouvais une tristesse immense, la menace terrible et mystérieuse de l'avenir.

25 mai.

Trois jours se sont écoulés depuis notre mémorable entretien. Angèle ne m'a pas rappelé l'engagement que j'avais pris de quitter le pays. Je resterai donc. Elle me parle peu désormais et vit retirée, presque toujours dans sa chambre, ou auprès de sa mère. Pourtant, elle ne met pas d'ostentation à me fuir.

Quant à moi, je continue à lui prodiguer les marques d'une sollicitude et d'une amitié discrètes. J'étudie la situation et je la soumets à une analyse absolument objective. Or, j'ai beau m'imaginer qu'il s'agit là d'un tiers, non de moi-même, je n'en arrive pas moins à la conviction suivante : si le présent appartient de droit à Kromicki, le cœur d'Angèle ne lui appartient pas de fait. Elle ne l'aime point. Sa résistance sera longue, car une âme aussi pure ne peut se résigner au crime de l'infidélité conjugale. Mais rien ne la soutient dans cette lutte. Il me faut donc veiller sans trêve, ne pas me lasser un moment au milieu de l'œuvre poursuivie ; tisser ma trame d'un réseau de fils si ténus, qu'elle soit à peine visible.

Dieu me garde surtout de poser maladroitement mes doigts sur ce clavier aux touches si délicates et si vibrantes, lorsque le moment sera venu d'y frapper le suprême accord. D'ailleurs, si je commets quelques fautes, elles découleront de l'excès de mon amour et, par là même, tourneront à mon profit.

26 mai.

J'informe Sniatynski de la résolution que j'ai prise, de faire venir mes collections à Varsovie. Les journaux s'empareront de ce fait et ne manqueront pas de lui donner les proportions d'une œuvre civique. Angèle pourra ainsi me comparer à Kromicki. J'ai, en même temps, envoyé une dépêche à Rome, pour qu'on m'expédie la madone de Sasso-Ferrato. Aujourd'hui, à l'heure du déjeuner, j'ai dit à Angèle que

mon père lui avait destiné cette toile par une clause de son testament. Angèle a rougi ; c'est que mon père la considérait alors comme sa fille. Mon but se trouvait atteint, j'avais remué tout un monde de souvenirs en son âme. Elle demeura quelques instants silencieuse, absorbée en elle-même, puis voulant sans doute dissiper ces visions du passé, elle se mit à parler de choses indifférentes.

Nous voici à la veille des grandes courses. Ma tante, une sportswoman enragée dont les couleurs ont plus d'une fois triomphé sur la piste, ne pense et ne rêve plus que de la victoire certaine de son *Naughty-Boy*, l'invincible champion de ses écuries. Angèle reporta la conversation sur ce terrain brûlant, mais elle semblait ne pas être pénétrée de la gravité de l'événement ; de plus, elle eut le malheur de poser certaines questions qui démontrèrent son entière incompétence en la matière ; bref, elle s'attira cette réplique :

— On voit bien, ma petite, que tu te mêles là de choses dont tu n'as pas la moindre idée.

Et moi je pensais : « Elle parle afin de s'étourdir, pour imposer silence aux voix de son cœur. Or, ces voix lui disent : « L'amour ! l'amour existe en dehors du mariage » ; le grain jeté a germé dans son âme. La pensée de l'infidélité s'y développe et ne la quitte plus. Les gouttes d'eau tombant une à une finissent par creuser la pierre. Pour peu qu'Angèle se reporte souvent au passé, elle finira tôt ou tard par tomber dans mes bras. »

Souvent, le long des rivages, s'étendent des sables mouvants. Perdu est celui qui s'y aventure par

mégarde. Mon amour est pareil à ces sables. Je m'y enfonce chaque jour davantage et y entraîne Angèle à ma suite.

28 mai.

Ma tante ne sort presque plus de ses écuries. Elle admire Naughty-Boy et surveille l'entraîneur John Webb... Naughty-Boy est vraiment plein de promesses. Plaise à Dieu qu'il ne se montre pas trop *Naughty* à l'heure de la lutte !

29 mai.

Hier, en entrant dans la salle à manger, j'y ai trouvé Angèle montée sur une chaise, en train de régler une vieille horloge de Dantzig. Au moment où elle se hissait sur la pointe des pieds, voulant atteindre l'aiguille pour la mettre à l'heure, la chaise trembla. Je n'eus que le temps de crier : « Vous allez tomber », et, la saisissant dans mes bras, je la déposai à terre. La durée fugitive d'une seconde, et je sentis la caresse de ce corps charmant ; ses cheveux effleurèrent mon visage, son souffle passa sur mes lèvres. Ma tête tourna, je dus m'appuyer au mur pour ne point défaillir... Elle le remarqua ; elle sait bien que je l'aime à en perdre l'esprit.

30 mai.

Angèle a reçu une nouvelle lettre de Kromicki ; ma journée en fut empoisonnée, Je l'entendis qui disait à

ma tante : « Il ne peut pas encore fixer la date de son retour, cela dépendra des affaires ; nous le verrons bientôt peut-être... ou bien seulement dans deux mois... » Oh ! la belle attente ! J'ignore comment je supporterai sa présence auprès d'Angèle. Il me semble que cela dépassera la mesure de mes forces. Je compte sur un hasard heureux, sur les circonstances imprévues qui pourront détourner le coup. Le docteur Chwastowski vient de prescrire les eaux de Gastein à madame Céline. Elle s'y rendra aussitôt que le lui permettront ses forces. Gastein est si loin de Bakoun ! Kromicki, je l'espère, hésitera à nous y rejoindre. Quelle superbe idée a eue là le docteur ! Car j'accompagnerai ces dames, je le jure par Dieu ! L'air des montagnes m'a toujour été particulièrement salutaire. J'envoie demain une dépêche à la régie des bains, pour nous faire retenir un appartement. Si tout s'y trouvait occupé, je suis prêt à acheter une villa, quitte ensuite à présenter des comptes fictifs à madame Céline. La pauvre femme hésite encore à cause des frais ; elle n'a qu'une médiocre confiance dans les millions de son gendre. Mais le voyage aura lieu : c'est moi qui en réponds. Il me suffira de me montrer incertain sur le choix d'un bain de mer ou d'une station thermale, pour que ma bonne tante soit la première à dire : « Pourquoi ne te joindrais-tu pas à ces dames ? on ést toujours mieux ensemble ». Angèle éprouvera des scrupules, mais, qui sait ? la joie dominera peut-être au fond de sa conscience. Peut-être se rappellera-t-elle les vers du poète :

Vous êtes donc partout, près de moi, comme moi ?

Oui, mon amour trace autour d'elle un cercle magique. Il l'enserre, il l'étreint, il s'impose à son cœur sous des apparences trompeuses de sollicitude et d'amitié. Du matin au soir, elle entend chanter mes louanges ; ma tante ne voit que par mes yeux ; le docteur, avec cette indépendance d'esprit dont tiennent à faire preuve les gens de son parti, déclare que je suis une exception dans ma « sphère pourrie ». Madame Céline m'est gagnée sans retour. En un mot, c'est autour d'Angèle comme une incessante suggestion d'amour. Tout concourt à mon but : la nature et les hommes. Et toi, ma chérie, résisteras-tu longtemps encore ?... Quand donc viendras-tu me dire : « Je suis vaincue, prends-moi, car je t'aime ! »

Varsovie, 31 mai.

On m'a fiancé ici avec Clara Hilst. Aujourd'hui, en visite chez l'artiste, j'y rencontrai la belle princesse Koricka, au *five's o'clock tea*. La curie romaine vient d'annuler son mariage. Ma spirituelle cousine crut bon de m'accueillir par ces mots, jetés en présence des dix ou douze personnes réunies au salon :

— Quel est donc, mon cousin, ce héros de l'antiquité qui n'a pu résister à la séduction du chant de la sirène.

— Personne n'y a jamais résisté, chère cousine, répondis-je, à l'exception d'Ulysse ; mais n'oubliez pas que le pauvre homme était attaché à son mât.

— Et vous n'avez pas eu la même prévoyance ?

Quelques bonnes âmes souriaient, attendant ma réplique.

— Il arrive souvent que cette prévoyance est superflue. Vous le savez bien. L'amour brise tous les liens !

La princesse mordit ses jolies lèvres : je remportai un de ces petits triomphes mondains, dont on s'en ira répéter par la ville : « Vous savez, madame Korycka a enfin trouvé à qui parler. »

Qu'on me fasse épouser Clara, la chose m'est assez indifférente en elle-même ; mais je serais fâché de voir mes visites devenir pour elle une source d'ennuis. Son accueil pourtant fut tout aussi cordial. Lorsque nous nous trouvâmes seuls dans son salon, Sniatynski et moi, elle nous joua un de ses derniers *concerti*.

— C'est mon morceau d'adieu, fit-elle en se levant, puisqu'il est dit que tout a une fin en ce monde.

— Vous ne pensez pas nous quitter ? demanda Sniatynski.

Clara sourit avec tristesse.

— Si fait ! hélas ! Il faut que je sois à Francfort avant huit jours.

Cet imbécile de Sniatynski se tourna alors vers moi :

— Comment, tu ne protestes pas, toi qui, l'autre jour, nous faisais espérer que madame resterait définitivement parmi nous.

— Je le répète encore, son souvenir ne nous quittera plus désormais.

— C'est bien ainsi que je l'avais compris, répondit Clara avec sa résignation habituelle.

J'étais furieux. Un amour comparable à celui que

m'inspire Angèle devrait ouvrir mon cœur à toutes les charités et à toutes les compassions. Cependant ni la tristesse de Clara, ni son allusion à son prochain départ, ne parvinrent à m'émouvoir. Bien loin de là ; tout sentiment exclusif nous rend souvent injuste et méchant Je me surpris à considérer Clara avec aversion. Je m'aperçus, pour la première fois, que l'ampleur de ses formes, ce teint coloré, ces cheveux filasses, ces yeux à fleur de tête, ces lèvres trop sanguines, que toute cette beauté, en un mot, faisait songer à ces houris que nous représentent les chromolithographies suspendues aux murs des chambres d'hôtel de troisième ordre.

Je la quittai bientôt en une disposition d'esprit difficile à décrire. Pour calmer l'irritation de mes pensées et les reporter vers l'unique objet qui m'emplit d'espérance et de joie, je passai chez le libraire et y fis un choix de livres. Nous les parcourrons avec Angèle ; c'est encore là un moyen de séduction. Il faut savoir en tirer parti. Je dois dire pourtant que la lecture n'exerce que peu d'action sur l'esprit, le cœur et les sens de la Polonaise. Elle n'applique presque jamais ni à sa vie, ni à situation, ni à sa conduite, les idées empruntées au roman, quelque dangereux ou quelque passionné que ce roman puisse être.

1er juin.

J'ai reçu hier des nouvelles de Gastein. L'appartement de madame Céline est déjà prêt. J'en ai aussitôt informé ces dames. J'ai joint à ma lettre quelques

volumes de Georges Sand et de Balzac. C'est aujourd'hui dimanche, première journée des courses. Ma tante, arrivée de Ploszow, est descendue chez moi. Elle a assisté aux steeple-chases, et en est revenue enthousiasmée. Nos chevaux, Naughty-Boy et Aurore, n'entreront en lice que jeudi prochain. Ils sont installés dans mes écuries, avec l'entraîneur Webb et le jockey James Goose. Impossible de décrire ce qui se passe dans la cour. Mes écuries sont transformées en véritable citadelle. Ma tante est persuadée qu'éleveurs et jockeys tremblent au seul nom de Naughty-Boy, et qu'ils sont prêts à employer tous les moyens pour se débarrasser d'un concurrent aussi dangereux. On en veut à mort à Naughty-Boy, on complote de le mettre hors d'état de prendre part à la lutte. Tout vendeur d'oranges, tout joueur d'orgue de barbarie, n'est qu'un espion travesti, cherchant à se faufiler dans la place, l'âme pleine de noirs desseins. Le concierge et le suisse ont reçu les ordres les plus sevères. Chaque passant sera soumis à un contrôle minutieux. La vigilance redouble autour des écuries ; l'entraîneur Webb, un Anglais pur sang, conserve son flegme britannique; mais l'infortuné James Goose — un naturel de Ploszow, lui dont le vrai nom est Jacques Gonsior (l'oie) — donc James Goose a perdu littéralement la tête. Ma tante ne le laisse pas une seconde en repos, elle se tient en permanence à l'écurie, les yeux fixés sur le box de Naughty-Boy. Je ne l'ai vue que vers le soir, au moment où elle s'apprêtait au départ. Je l'ai embrassée de tout mon cœur, joyeux de la bonne nouvelle qu'elle m'a jetée en passant. Madame Céline se sent mieux et se montre disposée à

assister aux courses du jeudi... Angèle l'accompagnera. Oh ! le bonheur ineffable! je la posséderai deux ou trois jours sous mon toit. C'est dans cette maison que je me pris à l'aimer ; c'est ici qu'elle-même sentit peut-être battre plus vivement son cœur, à ce bal donné jadis par ma tante en son honneur. Tout lui rappellera un instant si cher.

2 juin.

Il est heureux que je n'aie pas encore transformé les salles de fête en musée. J'ai l'intention d'inviter quelques personnes à dîner, celles qu'Angèle voit avec le plus de plaisir. Elle comprendra bien que la moindre de mes actions n'a toujours qu'elle en vue.

3 juin.

J'ai fait venir toute une cargaison de fleurs. Les deux salles et l'escalier en sont remplis. La chambre d'Angèle est restée telle qu'elle était l'an dernier. Je n'y ai rien voulu changer, afin que tout lui rappelât ses impressions d'alors. Je suppose que ces dames arriveront au matin ; Angèle s'habillera au moment de se rendre aux courses. Tout s'arrange pour le mieux ; Sniatynski, se conformant à mes désirs, a embouché la trompette de la Renommée. « Je fais venir à Varsovie les admirables collections romaines. Je fonde un musée dont l'entrée sera gratuite et ouverte au public. » Me voici le héros du jour. Les journaux du matin se confondent en éloges. Je connais leurs articles, leur

style, leurs tournures de phrases favorites ; tout, depuis la leçon donnée « à ces héritiers dégénérés d'anciennes races illustres qui gaspillent leur temps, leur santé et leur argent à l'étranger » jusqu'au mot de la fin, l'indispensable : « Noblesse oblige ». Mais tout cela me va à merveille. J'ai fait un rouleau de ces feuilles et les ai adressées à ma tante et à Angèle.

5 juin.

Les courses sont avancées d'un jour. Elles auront lieu aujourd'hui mercredi, à cause de la solennité de la Fête-Dieu qui tombe demain. Angèle et ma tante viennent d'arriver ce matin, suivies de leur femme de chambre, et d'une quantité de caisses, de boîtes et de cartons. Un premier regard jeté sur Angèle, me remua et m'attrista plus que je ne saurais l'exprimer. Je l'ai trouvée changée. Ses joues ont pâli. Son visage a perdu cette teinte chaude d'autrefois ; sa taille s'est amincie. Il y a en elle quelque chose de vaporeux, qui fait songer aux poétiques figures de Puvis de Chavannes. L'altération de ses traits échappe sans doute à l'attention de sa mère et de ma tante, parce qu'elles vivent constamment avec elle ; mais elle m'a frappé au bout d'une séparation de quelques jours ; voilà, en effet, bientôt une semaine que j'ai quitté Ploszow. A cette vue, je fus saisi de repentir et de pitié. C'est cette lutte, ce sont ces déchirements intérieurs qui creusent ainsi ce visage si cher. Ah ! si elle voulait surmonter ses scrupules ; si elle voulait obéir à la voix de son inclination ; obéir

à ce cœur, qui est à moi, oui à moi ! et qui lui parle en ma faveur, ses tourments se trouveraient apaisés, et alors commencerait notre bonheur à tous deux ! Mais je continue à m'enfoncer dans ces sables mouvants. Car pourrais-je jamais dire combien Angèle m'est chère, combien cette croyance s'est ancrée en mon âme ; qu'elle seule est la femme qui m'a été destinée de toute éternité ? Maintenant encore, au bruit de la voiture, roulant sur les pavés de la cour, descendu à la hâte pour accueillir ces dames à la porte, j'ai subi son charme, tout-puissant, irrésistible ; de nouveau j'ai dû reconnaître que là réalité me semble infiniment plus charmante encore que l'image dont je porte l'empreinte gravée en mon âme.

Angèle était revêtue d'une mantille de voyage en soie écrue. Un long voile gris d'argent entourait son chapeau, et se nouait à l'anglaise sous son menton. Son cher visage me souriait, le gracile visage d'une jeune fille et non celui d'une femme mariés. Elle me dit bonjour, avec une joyeuse cordialité. Cette excursion matinale, la perspective amusante des courses, la disposaient sans doute à la gaîté. En qualité d'amphitryon j'offris un de mes bras à ma tante, l'autre à Angèle, et nous gravîmes ainsi le large escalier. A la vue de ces fleurs émergeant de partout, leur admiration ne connut plus de bornes.

— C'est la surprise que je vous préparais.

Puis j'ajoutai :

— Je donne à dîner ce soir, pour fêter le triomphe de la famille.

Ma tante parut fort touchée de mon attention. Ah ! si elle savait combien peu m'intéressent Naughty-Boy

et tous les prix qu'il peut remporter sur tous les turfs d'Europe. A peine débarrassée de son manteau, elle courut aux écuries. Moi, je tendis à Angèle la liste de nos invités.

— J'ai tâché, lui dis-je, de n'y inscrire que des noms qui vous sont agréables ; mais choisissez, rayez.

— Arrangez-vous avec ma tante, fit-elle ; c'est elle que cela regarde.

— Non pas ! ma tante aura la première place à table ; nous viendrons, un verre de champagne à la main, lui offrir, selon les circonstances, nos félicitations ou nos condoléances ; mais c'est vous qui m'aiderez à faire les honneurs de la maison.

Angèle rougit et s'efforça de donner un autre cours à notre entretien.

— Dites-moi, Léon, êtes-vous sûr de la victoire de Naughty-Boy ? car tante y compte absolument.

— Moi, j'ai déjà gagné mon prix, répliquai-je en riant, puisque voici la plus charmante des cousines ici-même, en face de moi.

— Vous plaisantez, mais c'est très sérieux. Je désirerais tant le triomphe de Naughty-Boy ! Tante serait inconsolable.

— Tranquillisez-vous ; elle aura de quoi se consoler, même au cas possible d'une défaite. Mes collections arriveront à Varsovie ces jours-ci : c'était là un de ses vœux les plus chers, vous le savez. Les gazettes se sont emparées du fait. On m'encense ; vous ne vous imaginez pas tout ce que l'on trouve de flatteur à me dire.

Sa jolie figure s'éclaira d'un rayon de joie.

— Oh ! il faudra que vous nous lisiez ça, s'écria-t-elle.

— Dès que ma tante sera rentrée, puisque tel est votre désir ; c'est elle que je charge de cette lecture. Quant à moi, j'irai me cacher dans le coin le plus sombre de la pièce. Je ne tiens pas à ce que vous voyiez la mine assez sotte de votre serviteur.

— Pourquoi parlez-vous ainsi? pourquoi vouloir dénigrer votre mérite?

— Pourquoi? mais parce que c'est là votre mérite et non le mien Ces louanges vous appartiennent. Ah! que ne donnerais-je, pour dire bien haut à messieurs les journalistes : « Vous tous qui vous sentez pénétrés de la grandeur de l'œuvre, allez donc à Ploszow, vous agenouiller devant une petite personne de ma connaissance ! »

— Voici que vous recommencez, fit-elle sur un ton de reproche.

Ne voulant pas abuser de sa confiance ni m'étendre davantage sur ce sujet, je me mis à lui expliquer les changements que je comptais opérer dans la maison.

Tout le premier étage était destiné à l'installation du musée. Une seule pièce y resterait intacte, celle qu'elle occupait l'an dernier, Aujourd'hui, je l'avais ornée de mon mieux en son honneur.

Parlant ainsi, je la conduisis au seuil de l'appartement : elle s'y arrêta surprise et ne put réprimer un cri de joie.

— Oh ! que c'est beau ! que de fleurs !

Je me penchais à son oreille :

— Me croirez-vous? murmurais-je ; mais c'est là où je voudrais mourir...

Un nuage passa sur son front ; sa gaîté s'éteignit. Pendant la durée d'un éclair, sa tête, ses épaules, sa gorge frissonnèrent, comme si une force invisible l'eût poussée vers moi. Elle parvint toutefois à se maîtriser. Les yeux voilés de ses longs cils baissés, elle murmura avec tristesse :

— Ne m'affligez pas ; laissez-moi vous traiter en ami, en frère ?

— Que votre volonté soit faite, lui dis-je. Voici ma main, le pacte est conclu.

Elle la retint un instant fortement serrée, comme pour exprimer par la chaleur de cette étreinte tout ce que se refusaient de prononcer ses lèvres. Je touchais presque la récompense de tant d'efforts. Pour la première fois depuis mon retour, je sentis que je prenais possession de son être. J'éprouvais une volupté si aiguë, qu'il s'y mêlait comme une sensation de douleur. Un monde nouveau s'ouvrait à mes yeux. Je voyais enfin que sa résistance se réduisait à une question d'opportunité de temps et d'audace.

En ce moment, ma tante rentra. Tout allait pour le mieux dans la meilleure des écuries. Aucun attentat à déplorer contre les jours si précieux de Naughty-Boy. L'entraîneur Webb répondait par un imperturbable « *All right* » à toutes les questions qu'on lui adressait.

James Goose se montrait plein de confiance. Nous nous approchâmes des fenêtres pour assister au départ du triomphateur futur. L'heure sonnait ; on allait le conduire sur le terrain. Nous le vîmes apparaître quelques minutes après.

Par malheur, nos yeux ne purent assez admirer la

beauté de ses formes ; on l'avait enveloppé de sa couverture. Mais par les fentes pratiquées à hauteur de tête, nous entrevoyions ses yeux allongés et doux, et au-dessous de la bordure du drap, ses jambes si fines, ses jarrets nerveux qui semblaient d'acier. Webb, très digne, suivait de près; puis venait le petit James Goose, une tunique neuve passée sur sa veste, et descendant à la hauteur de ses bottes molles de jockey.

— Tiens-toi bien, Jacques ! lui criai-je.

Il leva sa toque et répondit avec le plus pur accent des indigènes de Ploszow, le bras tendu vers Naughty-Boy :

— Que monsieur le comte soit sans crainte ; on se tiendra.

Le déjeuner servi, nous passâmes dans la salle à manger. Au café, ma tante tint à lire les articles des journaux. Particularité digne de remarque : les femmes se montrent toujours sensibles aux éloges publics décernés aux personnes qui leur touchent de près. La figure de ma tante rayonnait. Oh ! ces regards qu'elle lançait à Angèle par-dessus les verres de ses lunettes... Puis, après avoir déposé la feuille :

— Il n'ont rien dit de trop. Tout cela lui était bien dû, prononça-t-elle gravement.

Il n'y a que les vôtres pour vous décocher de ces traits !

Ces dames se levèrent. Il était temps de s'habiller. Un pied sur le seuil de sa chambre, ma tante se retourna soudain, et, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre indifférent :

— Ah ! j'oubliais : j'ai promis à la petite Zawis-

lowska que nous passerions la prendre. Son père souffre d'une attaque de goutte et ne peut l'accompagner.

Nous échangeâmes un rapide regard, Angèle et moi.

— Encore un nouveau mariage à l'horizon, lui glissai-je à l'oreille.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, comme pour m'inviter au silence, sourit encore, puis la porte se referma sur elle.

Une heure après, nous nous rendions par l'allée du Belvédère au champ de courses. Angèle était délicieuse dans sa robe en crêpe de chine crème, garnie de dentelles assorties. Elle lisait mon admiration dans mes yeux ; je le vis à l'expression de son visage, où la joie luttait avec une confusion charmante. Nous nous arrêtâmes à la grille de la Villa Zawislowska. A peine eus-je sonné que mademoiselle Hélène apparut me jeta au passage un léger signe de tête, et se dirigea vers la voiture, sans plus s'occuper de ma présence. C'est une blonde, plutôt jolie que laide, aux yeux d'un bleu aussi pâle et aussi froid que son sourire. Son maintien cérémonieux la fait passer pour un modèle de distinction. J'y souscrirais volontiers, si distinction était le synonyme de raideur... L'indifférence glaciale qu'elle affecte à mon égard n'est que calcul. Son véritable but consiste à surexciter mon amour-propre. Elle se trompe ; le genre ennuyeux n'a jamais attiré personne ; je ne m'occupe d'elle d'ordinaire que juste autant que l'exigent les convenances. Aujourd'hui, toutefois, je me montrais plus empressé. Elle ignorait qu'elle nous tenait lieu de

paratonnerre, et devait détourner d'Angèle, assise à mes côtés dans la voiture, les propos d'un monde toujours charitable et si enclin à s'occuper de son prochain.

Nous nous remîmes en route, avançant pas à pas. La journée était superbe : une file interminable d'équipages occupait toute la longueur de la chaussée. Derrière et devant moi, je n'apercevais qu'une coulée d'ombrelles. Le soleil se reflétait à travers leur éclat soyeux, ainsi qu'au milieu de vagues empourprées. De dessous ces flots nuancés à l'infini, émergeaient des profils féminins aux traits délicats, qu'on eût dit souvent retouchés au pinceau. Beaucoup de jolis visages, mais peu de caractères. Cette remarque s'applique aussi bien à ces dames de la haute finance, toutes d'origine sémitique. Elles posent pour le tempérament, bien qu'elles en soient dépourvues en réalité.

Mais ces voitures découvertes, ces attelages çà et là, irréprochablement tenus, ces toilettes claires, changeantes aux reflets du ciel, sur ce fond de verdure, cet assemblage de gens et de chevaux de race, donnaient à ce cortège un cachet d'élégance raffinée, sans rien enlever de leur couleur aux notes vives et pittoresques du tableau.

Nous arrivâmes enfin à Mokotow, ce Longchamp de Varsovie. La voiture de ma tante avait sa place réservée au pied des tribunes ; en un clin d'œil nous nous vîmes entourés. Les hommes, leur carte d'entrée au chapeau ; les grands éleveurs, les propriétaires ou directeurs de haras félicitaient ma tante. L'allure de Naughty-Boy était splendide, le nombre de ses adhé-

rents grossissait à vue d'œil. Un de nos sportsmen les plus connus fit observer que notre champion, si bien préparé qu'il fût, ne lui paraissait pas suffisamment entraîné. « Par bonheur, il avait plu la nuit, le terrain se trouvait à point, ni trop dur ni trop détrempé. Naughty-Boy conservait donc toutes ses chances ». Il me semblait que ce langage recélait une légère ironie. Je m'en inquiétais ; la défaite de Naughty-Boy me touchait en quelque sorte aussi. Ce désastre eût fait tomber ma tante dans l'humeur la plus sombre, et notre plaisir, c'est-à-dire celui d'Angèle, s'en fût trouvé gâté. Tout entier à ces réflexions, je me mis à longer la file des voitures, m'arrêtant et arrêté à mon tour, échangeant force bonjours et force saluts. Quelle foule innombrable ! les tribunes ne formaient qu'une masse compacte et sombre, sur lesquelles les toilettes féminines s'enlevaient en taches claires. Des milliers de spectateurs entouraient la piste comme d'un impénétrable anneau. Plus loin les remparts fourmillaient de curieux. De chaque côté des tribunes, ainsi que deux gigantesques ailes, se déployaient les rangées de voitures, dont chacune, prise séparément, faisait songer à une corbeilles débordant de fleurs.

Sur mon chemin, je croisai madame Sniatynska, charmante avec son petit nez rose et ses blonds cheveux en coup de vent. Elle m'accabla de questions : « Comment se portaient ces dames ? Angèle assistait-elle aux courses ? A quand le voyage de Gastein ? Naughty-Boy gagnerait-il ? Qu'arriverait-il s'il était battu ? Combien de convives aurais-je ce soir à dîner ?... »

Pour lui répondre, j'aurais dû, ainsi que s'exprime la Rosaline de Shakespeare, avoir été pourvu des livres de Gargantua... J'abrégeai donc autant que possible l'entretien et me mis à la recherche de son mari qui, disait-elle, tenait compagnie à Clara Hilst. La voiture de l'artiste était rangée non loin de la nôtre. Je l'y trouvai, entourée de mélomanes, de journalistes et de musiciens connus. Ses traits s'assombrirent à ma vue; elle m'accueillit avec une certaine froideur. Un peu d'effusion de ma part fut parvenue sans peine à fondre ces glaces, mais je me tins sur la réserve, et rejoignis notre équipage après quelques minutes de propos indifférents. Naughty-Boy allait enfin entrer en lice. Je regardai ma tante ; elle conservait encore tout son sang-froid. Angèle, en revanche, ne cachait pas l'émotion qui l'avait envahie. Nous attendîmes assez longtemps l'apparition des chevaux retenus au pesage ; Sniatynski accourut entre temps, les bras en l'air, nous montrant les billets pris au guichet du totalisateur.

— J'ai engagé des millions sur Naughty-Boy, s'écria-t-il ; s'il trahit ma confiance, gare à l'hypothèque de Ploszow !

— J'espère, monsieur... commença ma tante avec dignité.

Elle n'eût pas le temps d'achever sa phrase ; au-dessus de la masse sombre groupée autour des tribunes, s'épanouirent soudain, ainsi que d'immenses fleurs multicolores, les vestes éclatantes des jockeys. Les chevaux abordaient la piste. Les uns, heureux de voir enfin l'espace libre ouvert à leurs ardeurs, s'élançaient au galop, vers les poteaux du starter ; d'autres avan-

çaient au pas, tranquilles et comme pénétrés de leur mission. Enfin à un signal donné, les cavaliers défilèrent à nos yeux, tassés en un groupe épais, au petit galop, car ils ménageaient leurs montures. Mais déjà, au second tournant, ils s'allongèrent, en une chaîne. On eût dit une traînée de fleurs dont le vent eût jonché l'arène. En tête, apparaissait un jockey aux couleurs blanches, puis un second à la toque d'azur, aux manches rouges, puis deux autres : l'un jaune et bleu, l'autre jaune et rouge... et enfin, notre James, en casaque orange, suivi d'un champion aux nuances argent et bleu. Les chevaux ne se maintinrent pas longtemps en cet ordre. Lorsqu'ils eurent atteint l'enceinte, un grand mouvement se produisit au fond des voitures. Les dames maintenant s'y tenaient debout, afin de suivre toutes les phases de la lutte. Ma tante, elle-même, gagnée par la fièvre, imita cet exemple.

Angèle céda sa place à mademoiselle Hélène ; comme elle n'avait pas de point d'appui, je la soutins par la main. Ah ! que m'importaient les courses ! J'étais si heureux de sentir cette petite main reposer confiante dans la mienne ! De temps à autre, je jetais un regard le long de la piste. De loin, les jockeys, lancés bride abattue, me faisaient l'effet d'immenses scarabées, traversant l'espace, leurs ailes déployées. La distance amoindrissait la vitesse apparente de la course. Les chevaux avançaient, avec la régularité des rouages d'une machine. Seul, l'horizon bordé d'arbres semblait se déplacer dans cette vertigineuse rapidité d'allure. Le jockey aux couleurs blanches se trouvait toujours en tête ; le rouge suivait ; notre James venait en dernier.

Les autres restaient en arrière ; voilà que Naughty-

Boy gagnait du terrain. James avançait au premier rang. Le jockey blanc fut dépassé ; son cheval s'abattit, les flancs couverts d'écume. Mais le rouge menaçait d'arriver le premier au poteau. Je me consolais à la pensée de nous voir décerner le second prix. Cependant Naughty-Boy, magnifique d'allure et d'assurance, lançait ses jambes en un mouvement rythmé : tranquille comme s'il se fût agi d'un exercice journalier. Autour de nous, l'émotion des spectateurs redoublait d'intensité.

— Naughty-Boy a perdu ? me demanda Angèle tout bas.

— Non pas, répondis-je en lui serrant légèrement la main ; les chevaux doivent faire encore un second tour.

Elle ne me la retira pas. Toute son attention était absorbée par le spectacle qui se déroulait devant elle. Maintenant James se détachait en tête. La lutte désormais se trouvait circonscrite : rouge d'une part, orange et noir de l'autre. James avait un peu reperdu de terrain : nous venions de le perdre de vue.

Soudain, une rumeur arrivant des tribunes nous avertit que le moment suprême approchait. James serrait de nouveau son adversaire de près. Déjà les voix montaient en une longue et assourdissante clameur. Angèle, électrisée par cette animation contagieuse de l'assistance, me serrait nerveusement la main, tandis que ses lèvres répétaient frémissantes :

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Les chevaux donnèrent un dernier effort. Le jockey rouge cravacha sa monture, qui s'élança de l'avant d'une longueur de tête ; mais Naughty-Boy lui arrivait aux naseaux. On palpitait.

Il se fit une seconde de profond silence ; puis des cris retentirent, des appels, des bravos, des imprécations. On se précipitait au poteau. En cet instant, nous aperçûmes, comme un éclair, le jockey rouge penché sur l'encolure de son cheval, qui semblait tendu en une raideur de corde, puis en avant, soulevées, emportées par un tourbillon, les couleurs oranges et noires, nos couleurs à nous. Le coup de cloche se fit entendre, James Goose était arrivé premier. Nous avions vaincu !

Justice soit rendue à ma tante ; elle accueillit la nouvelle de son triomphe avec modestie. Elle rafraîchissait son front où perlait la sueur, à grands coups d'éventail. Angèle, émue, semblait véritablement heureuse. Tous deux nous nous mîmes à féliciter ma tante ; jusqu'à mademoiselle Hélène qui lui adressa quelques compliments en français, les mieux tournés du monde. Bientôt notre voiture fut entourée. On venait saluer l'heureuse propriétaire de Naughty-Boy Victoire éclatante et complète !

Je me sentais fier aussi, enivré surtout de ces serrements de mains furtifs, que m'avait prodigués Angèle. Les heures de crise suprême chez les femmes coïncidant presque toujours avec un état d'excitation nerveuse, provoquée soit par le plaisir, soit par toute autre circonstance imprévue, qui les entraînent en dehors du cercle de leurs habitudes journalières. Il se produit alors en elle une sorte d'ébranlement, une perte d'équilibre moral et de sang-froid dont la conséquence est de les mettre à notre merci. Or, mesurant le degré d'émotion où en était arrivée Angèle aujourd'hui, je ne doutais plus qu'il ne dépendît désormais

que de moi de l'amener, à force de tendresse, de résolution et d'audace, à cet instant d'abandon suprême, si impatiemment attendu, si ardemment désiré.

Je suppose que les occasions ne me manqueront pas à Ploszow. Le dîner d'aujourd'hui, les propos, l'animation de la soirée, agiront sur elle comme un narcotique puissant. Il faut qu'elle me livre son âme sans arrière-pensée, sans réserve. Ah ! elle ne se doute même pas du bonheur qui nous attend !

Bien que ma tante eût prié madame Céline de ne plus compter sur elle aujourd'hui, nous avions formé le projet de revenir à Ploszow. Un incident imprévu nous empêcha de tenir parole. Le dîner et la réception qui suivit se prolongèrent jusque vers minuit ; nos hôtes commençaient à se retirer lorsqu'on vint avertir ma tante que Naughty-Boy donnait des marques visibles de malaise. Une grande confusion s'éleva, on courut à la recherche du vétérinaire ; ma tante ne voulut plus entendre parler du départ. Angèle manifesta d'abord l'intention de rentrer auprès de sa mère ; elle savait cependant que je saisirais tout prétexte pour l'accompagner. La crainte de se retrouver seule avec moi fit taire ses scrupules ; d'ailleurs, ma tante lui persuada qu'elle veillerait la malade et elle ajouta :

— Comme je considère la maison de Léon comme la mienne, tu resteras avec moi, ma petite !

Angèle dut se soumettre à cet argument.

Maintenant, il est trois heures du matin. Le jour commence à poindre. Aux abords de l'écurie et dans la cour, brillent encore les lanternes des palefreniers : Naughty-Boy est sauvé. Ma tante me déclara au moment de nous séparer, qu'elle passserait encore la

journée de demain à Varsovie. Angèle repartira le matin. Je l'accompagnerai sous prétexte d'aller prendre des papiers qui me sont indispensables. Nous serons seuls, je n'hésiterai plus davantage. Tout mon sang afflue à mon cœur, à la pensée que j'arriverai à Ploszow la tenant peut-être serrée, contre ma poitrine, l'entendant me dire enfin que je suis aimé d'elle comme je l'aime moi-même.

6 juin, Ploszow

J'ai reconduit Angèle... nous avons été seuls? Eh bien! non! non! je ne l'ai pas tenue entre mes bras! non, je n'ai point entendu ses lèvres murmurer des paroles d'amour. J'ai été repoussé dès le premier mot, avec une indignation si farouche, avec un tel sentiment de fierté, que j'en suis anéanti! Qu'est-ce donc? suis-je privé de raison? ou bien n'a-t-elle pas de cœur?... Quelle est cette force qui me tient en haleine? contre quel écueil ai-je dû échouer? Pourquoi me méprise-t-elle? Mes idées sont en plein désarroi. Il m'est impossible de raisonner ni d'écrire. Sans cesse je me pose cette question : Contre quel écueil suis-je donc venu me briser?

7 juin.

J'ai commis une de ces erreurs capitales. Je n'ai point tout compris, tout prévu, tout calculé dans la nature et le caractère d'Angèle. Après deux jours de stupeur, j'arrive à ressaisir mes pensées; je tâche de voir clair en moi-même, de juger la situation. La

conduite d'Angèle m'eût paru toute simple, si elle eût pu se retrancher derrière son amour conjugal. J'aurais admis alors sa honte et son indignation. Mais cet amour n'existe pas. Elle n'aime point Kromicki ! J'ai conservé assez d'expérience, je connais assez les hommes et les choses, je possède assez de pénétration d'esprit, pour n'en plus pouvoir douter. Et pourtant, elle m'a résisté, je me suis grossièrement trompé. Elle ne m'a montré aucune pitié ; elle m'a refusé de m'entendre ; mes paroles lui semblaient autant de blasphèmes ; je voyais des étincelles de colère s'allumer dans ses yeux ; elle me retirait ses mains que je m'efforçais de couvrir de baisers. « Vous m'offensez ! vous m'offensez ! » Ce sont les seuls mots qui revenaient sur ses lèvres. Elle me menaça un instant de s'élancer hors de la voiture... de rentrer à Ploszow à pied. Une allusion faite au divorce la mit hors d'elle-même. Je n'ai rien pu obtenir : audace, tendresse, prières, tout se brisait contre une résolution inébranlablement arrêtée ; tout était condamné d'avance, considéré comme un outrage, foulé aux pieds.

Aujourd'hui que je la vois apaisée, douce, humble pour ainsi dire, je me demande si c'est bien là la même femme ? A quoi servirait de m'abuser ? J'ai subi une déroute complète. Il ne me resterait plus qu'à m'éloigner, si j'avais, hélas ! une autre raison de vivre que celle de respirer le même air qu'elle respire, et de tenir sans cesse mes yeux tournés vers les siens.

8 juin.

Je commence à comprendre quelle est la nature de l'écueil contre lequel sont venus échouer mes projets. C'est la candeur d'une âme qui n'a pas oublié son catéchisme : le code du vertueux Jean-Pierre et de la pieuse Annette ; code si clair et si simple, que seuls des corrompus ou des raffinés de mon espèce peuvent n'y pas trouver un point de repère et d'appui. Mais qu'avons-nous à lui substituer de mieux ? le néant... Voilà pourquoi nous battons de l'aile, semblables à l'oiseau perdu dans l'épouvante du vide.

La majorité des femmes, et la majorité des femmes polonaises surtout, règlent leur conduite sur les articles de ce code. Celles-là mêmes qui, dans leur vie, s'en éloignent le plus, ne s'aviseraient point de les mettre en doute. Leurs obligations restent légitimes et sacrées. Là où commencent ces lois finit tout raisonnement humain.

C'est à tort que les poètes nous représentent la femme comme une énigme ou comme un sphinx. L'homme est, selon moi, une énigme bien autrement indéchiffrable. Une femme, saine de corps et d'esprit, quelle que soit la trempe de son âme ou la faiblesse de son caractère, sera toujours plus simple que l'homme. Le décalogue lui suffira longtemps encore, alors même que les défaillances de sa nature l'empêcheront d'en toujours observer strictement les commandements. Les âmes féminines sont si dogmatiques, pour me servir d'une expression inusitée, que j'en ai

connu chez lesquelles l'athéisme lui-même prenait des apparences de religiosité. Détail particulier : ce code des pieuses Annettes n'exclut ni la pénétration de l'intelligence, ni l'essor et l'élan de la pensée.

L'âme de la femme a en soi quelque chose du colibri qui vole librement au travers des taillis les plus épais, sans accrocher ses ailes à aucune branche, et sans en effleurer les feuilles. La plus exquise délicatesse des sentiments s'allie chez elle à la simplicité primitive des idées morales. Le décalogue de la femme du monde est le même que celui auquel obéit Annette. L'un est tissé des plus fines dentelles, l'autre gravé sur de la toile grossière : voilà l'unique différence, et voilà aussi la cause de ma défaite. Toute notre philosophie de l'amour, si compliquée, ne prévaudra pas contre la simplicité des lois du décalogue.

Et maintenant que me reste-t-il à faire ? Devrais-je partir ?

Oui ! mais je ne veux ni ne puis m'éloigner.

Je resterai donc ; et puisque folle est ma passion, j'agirai désormais comme un insensé, c'est-à-dire me laissant aller aux inspirations premières et à l'instinct primitif de la pensée. Assez de systèmes, de prévisions, de combinaisons et de calculs. Advienne que pourra ! Le chemin parcouru n'a abouti qu'à une impasse.

9 juin.

Angèle n'est pas plus heureuse que moi. J'en ai eu la preuve aujourd'hui. Elle lutte avec elle-même et elle lutte en désespérée. Mes idées se brouillent dans

cett angoisse incessante du cœur; tâchons de procéder à ce ordre.

M. Zawislowski est venu nous rendre visite aujourd'hui; mademoiselle Hélène accompagnait son père. Aussitôt après leur départ, ma tante entonna un chant d'éloges en l'honneur de cette froide poupée. Je me sentais las, irrité, en proie à une exaspération nerveuse impossible à décrire.

— Eh bien! m'écriai-je avec fureur, puisque mon mariage doit passer avant mon bonheur, qu'il en soit ainsi! J'adresserai dès demain ma demande aux parents de mademoiselle Hélène; après tout, que m'importe la vie désormais?

A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'Angèle pâlit: elle se leva en proie à une émotion qu'elle ne parvenait plus à dominer. Non je n'oublierai jamais cette pâleur, ces mains tremblantes. Je l'avais donc enfin cette preuve irréfutable de l'intérêt qu'elle me portait! Hélas! une minute suffit pour me convaincre que je m'illusionnais une fois de plus. Ma tante sortit sous prétexte d'ordres à donner, peut-être pour furtivement essuyer ses larmes, tant ma réponse l'avait blessée. Resté seul avec Angèle, je me rapprochai d'elle, et lui dis:

— Écoutez-moi, je n'épouserais pas mademoiselle Hélène pour tous les trésors du monde; ce n'est donc pas assez de la peine qui me torture; faut-il que je subisse de nouveaux tourments? Vous savez pourtant mieux que personne, pourquoi ce mariage n'aura jamais lieu.

— Au contraire, m'interrompit-elle; je me réjouirais fort de le voir mener à bonne fin.

— Ce n'est point vrai, m'écriai-je : j'ai vu que vous aviez pâli, je l'ai vu.

Angèle recula, saisie de frayeur.

— Laissez-moi m'éloigner, dit-elle.

Mais je lui barrai la route.

— Angèle ! vous m'aimez. Ne cherchez donc plus à nous tromper vous et moi... Vous m'aimez.

— Non ! fit-elle à voix basse, mais j'ai vraiment peur d'arriver à vous haïr.

Elle me laissa seul, sur ces mots. Je sais bien qu'une femme en lutte avec sa conscience doit avoir de ces instants de détresse. L'amour défendu recèle un arrière-goût d'amertume... et pourtant, les paroles d'Angèle éteignirent ma joie, comme le souffle du vent passant sur un flambeau. Une lueur soudaine de vérité me frappa l'esprit ; vérité méconnue par moi, comme par tant d'autres, mais qui finit par se faire jour tôt ou tard : l'amour de la femme d'autrui est une bassesse ou un grand malheur.

En même temps, une curiosité cruelle me tourmentait. Qu'arriverait-il au cas où je viendrais poser ce dilemne à Angèle : « Ou vous m'avouerez votre amour, et ferez à mon cou une chaîne vivante de vos deux bras, ou je m'en vais me brûler la cervelle, et tomber mort à vos pieds. » Infâme lâcheté, dont je ne me rendrais jamais coupable malgré tout, mais qui m'obsède et qui m'attire... Oui ! qu'arriverait-il alors ? Je suis presque certain qu'Angèle ne survivrait ni à sa douleur ni à son mépris, mais qu'elle ne céderait point non plus devant mes menaces. Cette pensée me la fait maudire et admirer à la fois : je la hais, tout en l'aimant avec plus d'ardeur ! Oui ! un grand malheur s'est

appesanti sur moi, et, ce qu'il y a de plus lamentable, je ne vois aucune issue pour échapper à son étreinte. Force et courage me font défaut. Aux ardeurs sensuelles que la vue de cette femme a toujours éveillées en moi, est venu s'ajouter un attachement aveugle de chien battu.

Je l'enveloppe de mes pensées, de mes regards, et ne puis me rassasier du charme de ses yeux, de l'attrait de ses lèvres, des grâces de toute sa personne. Ce n'est plus seulement la femme la plus désirable et la plus désirée : c'est la créature la plus chère au monde ! L'influence qu'elle exerce sur moi me paraît parfois extraordinaire, surnaturelle ; souvent aussi, je me l'explique de la façon la plus triste. J'ai beaucoup vécu, j'ai rapidement dépassé le zénith ; désormais, il me faut rouler vers ces abîmes, d'où souffle le froid des ténèbres : Eh bien, j'ai la conviction que seule au monde cette créature me rendrait encore ma jeunesse, le feu de mes ardeurs, ma joie de vivre. Si elle vient à me manquer, c'est la vie qui me manquera à la fois ; je végéterai quelque temps encore dans cette morne indifférence, qui n'est que l'avant-goût de la mort. C'est pourquoi j'aime Angèle de toute la force de cet instinct de conservation inhérent à l'homme ; je ne l'aime ni exclusivement avec les sens, ni de ces aspirations idéales de l'âme, mais à cause de l'effroi du néant.

11 juin.

On m'a enfin envoyé de Rome la tête de la Madone attribuée à Sasso-Ferrato. Je l'ai remise à Angèle,

en présence de ma tante et de madame Céline, comme une chose, qui lui appartient en vertu d'une volonté formellement et légalement exprimée. Il lui fut impossible de refuser ce don. J'ai tenu à le placer moi-même dans son boudoir. Je n'aime guère les vierges de Sasso-Ferrato ; mais celle-ci a une incomparable expression de sérénité dans ses tons limpides et clairs ; j'éprouve du plaisir à penser que chaque fois qu'Angèle relèvera ses yeux vers cette image, ses souvenirs lui diront aussitôt que c'est moi qui la lui ai offerte, comme un gage d'amour. Ainsi, cet amour condamné et coupable s'associera désormais dans son esprit à une idée de culte et de sainteté. Vaine et puérile consolation, mais qui doit suffire à celui qui n'en a pas d'autres.

J'ai joui de quelques bons instants aujourd'hui. Lorsque j'eus suspendu la toile, Angèle s'approcha de moi et me remercia. Je retins sa main, qu'elle me retirait déjà, et lui demandai tout bas, de façon à ne pas être entendu de sa mère :

— Se peut-il vraiment que vous me haïssiez ?

— Oh ! non, répondit-elle en secouant tristement la tête.

Que de choses contenaient ce geste et ce mot !

On dit que si les sentiments de la femme aimée ne s'expriment pas par des actes, peu doit nous importer son amour... Erreur ! la moindre de ses paroles nous ravit. Pour moi, je ne rendrais pas la réponse d'Angèle pour tout l'or du monde... Cela me permet de vivre au moins.

12 juin.

Me voici à Varsovie. Sniatynski m'avait informé par lettre qu'on donnait un dîner d'adieu en l'honneur de mademoiselle Hilst. Je n'ai pas assisté au dîner, mais je viens de reconduire Clara à la gare. Elle s'éloignait, le cœur gros, avec un sentiment de peine et de déception; ma présence suffit à me faire pardonner. Nos adieux restèrent empreints de la cordialité la plus vive. Pauvre Clara ! elle va me manquer désormais; le vide qui m'entoure en semble encore élargi. Cette séparation recélait beaucoup de tristesse. La soirée était sombre et humide, une pluie fine et pénétrante tombait depuis le matin. Toutefois une nombreuse assistance entourait l'artiste. Son sleeping-car était jonché de guirlandes et de fleurs : on eût dit un sépulcre... Mettant de côté toute fausse honte et toute crainte du qu'en-dira-t-on, Clara m'honora d'une bienveillance particulière. Elle me fit monter dans son compartiment et ne s'adressa plus qu'à moi seul, sans s'inquiéter des quelques personnes rangées le long de la galerie extérieure du wagon.

— Sachez, dit-elle, mais vous seul, qu'il m'en coûte beaucoup de partir. A Francfort, je vois beaucoup de monde : des savants, des artistes... mais ce n'est pas ça... Vous autres, vous êtes des instruments mieux accordés, plus fins.

— Vous me permettez de vous écrire ?

— Certes; je voulais vous le demander, et vous aurez de mes nouvelles aussi. La musique ne me suf-

fira pas toujours maintenant. Vous avez des amis, je le sais; mais vous n'aurez pas d'amie plus dévouée que moi. Je suis si naïve et si sincère, tout ce qui est au fond de mon cœur monte aussitôt à mes lèvres.

De loin, on entendait les pas du conducteur, refermant les portières; je serrai une dernière fois les mains de Clara.

— Au revoir, lui dis-je... moi, en mon existence errante de bohémien; vous, en vos voyages d'artiste, nous finirons bien par nous rencontrer quelque part.

Elle se pencha, s'appuyant à la glace baissée :

— Hilst, à Francfort, n'oubliez pas ! On me renverra les lettres...

Puis elle ajouta :

— Où passerez-vous votre été ?

— Je ne sais encore, je vous l'écrirai.

La respiration bruyante de la locomotive nous arrivait en souffles toujours plus rapides; un coup de sifflet déchira les airs, le train s'ébranla.

Nous adressâmes à Clara un dernier salut. Elle, toujours à la portière, agitait ses deux bras en façon d'adieu; puis tout se fondit, s'effaça dans la brume tombante du soir.

Je rentrai avec une grande impression de tristesse. Le docteur Chwastowski m'attendait au salon. Nos relations sont très suivies depuis quelque temps. Il était venu à Varsovie se concerter avec son frère le libraire, au sujet d'une association pour la vente de manuels à l'usage des écoles primaires. Ces gens-là s'occupent toujours, ils ont toujours quelque projet devant eux, leur vie s'écoule laborieuse et bien remplie. Sa vue me fait plaisir. Je ressemble à l'enfant qui a

peur des fantômes et qui se trouve heureux de voir quelqu'un lui tenir compagnie. Sa vigueur morale me réconforta. Il me dit que la santé de madame Céline s'améliorant chaque jour, elle pourrait se mettre en route au bout d'une semaine environ. C'est ça, voyageons! changeons de place. Je persuaderai à ma tante que l'air des montagnes lui fera du bien à elle aussi. Elle ne sait rien me refuser. Dès lors mon départ n'étonnera plus personne. Et là-bas, que d'occasions pour m'occuper d'Angèle, pour l'entourer d'une sollicitude jalouse et constante. Nous y vivrons plus près encore l'un de l'autre qu'à Ploszow. Cette perspective me donne un peu de courage. Oh! le vilain temps qu'il a fait aujourd'hui. J'ai encore dans l'oreille ce clapotis monotone de gouttes d'eau, découlant le long des gouttières. Mais déjà au travers des nuages, s'allument çà et là les étoiles du ciel.

12 juin.

Kromicki est arrivé aujourd'hui.

Gastein, 23 juin

Nous voici tous à Gastein depuis huit jours : Angèle, ma tante, madame Céline, Kromicki et moi. Il y a lacune dans mon journal ; non pas que je me sois lassé d'y noter mes impressions, ou que je n'aie rien trouvé d'important à y inscrire, mais au contraire, parce que les mots propres me faisaient défaut pour bien exprimer mes pensées. Mon état d'âme devait être semblable à celui de ce condamné dont nous parle Saint-Simon

dans ses Mémoires. On lui arrachait des lambeaux de chair; on versait du plomb fondu sur ses membres pantelants et lui criait : « Encore ! encore ! » jusqu'à ce qu'il eût enfin perdu connaissance. Moi aussi, je suis à bout de forces; je demande grâce! La main de la fatalité s'est appesantie sur moi, immense et lourde comme ces montagnes qui nous environnent.

24 juin.

J'ai écrit l'autre jour, il me semble, cette phrase : « Aimer la femme d'autrui est une infamie, si cet amour n'est qu'apparent; s'il est sincère, c'est un grand malheur ». Eh bien! avant l'arrivée de Kromicki, je ne me rendais pas compte de tout ce que ce malheur pouvait recéler de souffrances. Je le croyais plus noble, plus élevé : je vois maintenant qu'en dehors de ses tourments il est fait d'humiliations, qu'il s'y mêle la conscience de notre bassesse, qu'il est plein de mensonges, de concessions honteuses, d'hypocrisies ridicules, de ménagements indignes d'un honnête homme. Ah ! le joli bouquet. Moi qui saisirais avec plaisir ce Kromicki à la gorge, qui l'acculerais contre un pan de muraille, et lui crierais dans le blanc des yeux : « J'aime ta femme », je suis forcé de sourire, de feindre, de cacher mes sentiments. Le beau rôle que je joue là... et que doit en penser Angèle ?

25 juin.

Je n'oublierai jamais le jour de son arrivée. Il me fit l'honneur de se faire conduire directement de la gare

chez moi. Rentré assez tard dans la soirée, je me heurtai à ses bagages encombrant mon antichambre. Je n'eus même pas l'idée qu'ils pouvaient lui appartenir. Soudain, je l'aperçus sur le seuil de la pièce voisine. Il fit tomber son monocle et courut à ma rencontre, les mains tendues. Je voyais, comme en un rêve, cette tête de mort grimacer un sourire funèbre; ces yeux, semblables à deux grains de café brûlé, ces lèvres édentées, ces mèches noires de cheveux collées sur les tempes. Ses bras me serraient maintenant d'une étreinte automatique, on eût dit un mannequin articulé. Je me figurais être la proie d'un affreux cauchemar... Ces mots : « Comment vas-tu, Léon ? » résonnaient à mes oreilles comme les paroles les plus incroyables, les plus fantastiques que je pusse entendre. Puis, une telle rage, un tel dégoût me saisirent, qu'il me fallut un prodige de volonté pour ne pas m'élancer sur cet homme, le terrasser, lui briser le crâne contre le parquet. Je restai quelques instants en face de lui, immobile et muet. Il crut que je ne le reconnaissais point, ou que j'éprouvais quelque surprise, moi qui le connaissais à peine, de l'entendre me tutoyer... ne sommes-nous pas cousins par alliance ? Oh ! cette familiarité odieuse qu'il me faut subir ! Quant à lui, enforçant son monocle au coin de l'œil, il continuait de sa voix de crécelle :

— Comment vas-tu ?.. Comment se porte Angèle... sa mère ?... toujours malade, hein ? toujours malade ! et la tante ?

De nouveau je fus pris de colère; cet homme parlait des personnes qui me sont le plus chères au monde, avec la conscience de ses droits égaux aux miens !

L'éducation que j'ai reçue m'avait appris de bonne heure à cacher mes répulsions, sous des dehors d'indifférence ou d'urbanité mondaine. Pourtant je faillis m'oublier. Hors de moi, je me mis à sonner, à donner des ordres à mes gens. Je voulus qu'on servît le thé sans retard, cherchant ainsi, par cette agitation, à détourner ma pensée de cet horrible fantôme.

Mon silence cependant commençait à l'inquiéter. Il laissa retomber son monocle et demanda :

— Pourquoi ne réponds-tu pas? Serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Non, répondis-je, tout le monde se porte bien.

L'idée me vint que cette émotion donnait à cet homme abhorré un ascendant sur moi... cela suffit pour me rendre complètement maître de mon trouble.

Je l'introduisis dans la salle à manger, je le fis asseoir à table, et me mis à le questionner.

— Quoi de neuf là-bas? Comptait-il séjourner longtemps parmi nous?

Il l'ignorait lui-même; il avait hâte de revoir Angèle... Deux ou trois mois passés ensemble depuis leur mariage... c'était vraiment trop peu pour de jeunes époux.

Et il ricanait, secouait sa mâchoire.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai des affaires à régler ici.

— Ah! ces affaires! toujours des affaires.

Alors il commença à m'expliquer ses opérations... je ne l'écoutais plus... J'entendais seulement par intervalles les mots : « force majeure, commandite, hausse et baisse » revenir sur ses lèvres, et je voyais aussi le mouvement du monocle enlevé et replacé à chaque nouvelle phrase.

Lorsqu'il eut fini, et que le maître d'hôtel eut desservi, je le conduisis à la chambre que je lui avais fait préparer. Il parlait toujours, tout en ouvrant ses malles. d'où il tira quelques objets, entre autres deux tapis d'Orient, qu'il se plut à étaler à mes yeux.

— Joli... hein ? je les ai achetés à Batoum. Cela nous servira de descente de lit.

Il se jeta dans un fauteuil, ne voulut pas me laisser partir et recommença ses récits... Je le laissai s'étendre à son aise sur ses projets et ses espérances de fortune. Une seule question préoccupait mon esprit : « Irait-il ou n'irait-il pas à Gastein ? » Je profitai donc du premier moment pour lui dire :

— Je t'ai peu connu jusqu'à ce jour, je vois bien maintenant que tu dois réussir. De vaines sentimentalités ne te détourneront jamais des affaires sérieuses.

Kromicki me serra la main avec effusion.

— Tu ne saurais croire, s'écria-t-il, combien il m'importe que tu puisses toujours me témoigner la même confiance.

Je n'attachai d'abord aucune signification particulière à ces paroles, poursuivi que j'étais par l'obsession de cette idée. « Ne me rendais-je pas coupable de mensonge et de lâcheté ? »

De mensonge, car je n'avais jamais cru aux prétendues aptitudes commerciales et financières de Kromicki ; de lâcheté, parce que je me surprenais à le flatter, moi, qui lui eusse volontiers passé la corde autour du cou. Mais je n'avais qu'un but à cette heure : le décider à ne pas faire partie du voyage de Gastein.

— Je vois, lui dis-je, que les projets de ces dames sont loin de te convenir.

Il partit là-dessus, mettant son égoïsme à jour :

— Ah ! certes non. ce voyage ne me sourit guère ; je crois entre nous, qu'on aurait bien pu s'en dispenser. Tout doit garder une mesure en ce monde, même l'amour filial. Les premières obligations d'une femme mariée sont celles qui l'unissent à l'époux de son choix. Or, cette madame Céline, toujours en tiers entre nous, devient agaçante. Elle nous gêne, nous ne pouvons pas nous occuper exclusivement de nous-mêmes, ne vivre que pour nous, Angèle et moi. Oh ! oui, l'amour, le respect des enfants ! je sais bien... c'est une belle chose... mais cela nous met bien des entraves.

Une fois lancé sur ce thème, il émit une série de vérités banales, dont la justesse relative, ne faisait qu'accroître mon irritation.

— En somme, finit-il par conclure, je suis un négociant ; je sais la nature des engagements que j'ai contractés en me mariant, et suis, pour ma part, prêt à les remplir.

— Ce qui veut dire que vous accompagnerez ces dames à Gastein.

— Oui, il le faut. J'y ai d'abord un intérêt personnel. Je veux que la tante et moi nous apprenions à nous connaître. Ce sera le meilleur gage d'une mutuelle confiance. J'espère que cette confiance tu ne me la refuseras pas non plus. Nous en reparlerons. Maintenant, j'ai un ou deux mois de libres. J'ai laissé là-bas le jeune Lucien Chwastowski, « *a solidman* », comme disent les Anglais, et puis tu comprends, lorsqu'on est le mari d'une femme comme Angèle, on

n'est pas fâché de demeurer quelque temps sous un même toit, tu comprends, hein?

Disant cela, il riait, découvrant ses longues dents jaunes, et me frappait le genou du creux de sa vilaine main. Je frémis comme au contact d'un reptile. Je pâlissais. Je dus me lever et me détourner de la lumière pour qu'il ne s'aperçût pas de ce sentiment de dégoût que devait exprimer mon visage.

— Quand comptes-tu aller à Ploszow? lui demandai je enfin.

— Mais dès demain... dès demain, mon cher.

— Bonne nuit, alors!

— Bonne nuit, répondit-il, laissant retomber son monocle.

Puis il ajouta, la main tendue :

— Charmé de pouvoir me rapprocher de toi. Je suis certain que nous nous entendrons à merveille.

Nous entendre à merveille!... Oh! l'incommensurable bêtise humaine.

Je passai cette nuit tout habillé... Les idées bourdonnaient confuses dans ma tête ; puis il s'y faisait comme un silence de mort... Soudain cette solution, la plus simple, la plus facile à exécuter entre toutes, me vint à l'esprit : « La mort ! » Oh ! cette force prodigieuse laissée entre les mains de l'homme ! Pouvoir ainsi trancher d'un coup le fil de ses destinées !... Je t'attends désormais de pied ferme, toi, le mauvais esprit, toi, le démon infernal de mon existence !... et je te dis : « Tu ne me serreras à la gorge... qu'autant que je voudrai bien endurer ce supplice... J'aurais toujours le moyen de te repousser du pied, toi et ton fardeau... *E poi æterna silenza !* »

Cet affranchissement suprême, qui dépendait de ma volonté, me causa un soulagement infini. Je pus enfin m'endormir... Il faisait grand jour lorsque je me réveillai. Mon valet de chambre m'apprit que Kromicki était déjà parti. J'eus un instant la folle idée de courir sur ses traces. Par bonheur, une lueur de bon sens m'éclaira l'esprit, alors que je me trouvais déjà en voiture. Je donnai au cocher l'ordre de rebrousser chemin, et me fis conduire à la gare, où je retins un *sleeping* sur la ligne de Varsovie-Vienne. Aussitôt rentré, j'écrivis un billet à ma tante, je l'informai que, nos tickets étant pris et tous les compartiments retenus jusqu'à la semaine prochaine, nous nous voyions forcés de nous mettre en route dès le lendemain.

26 juin.

Il faut que je note ici un incident qui se produisit la veille de notre départ. Je m'étais rendu dans l'après-midi chez un armurier. Singulier homme ! Je serais d'avis qu'on lui confiât une chaire de psychologie. Je lui demandai un revolver. Le système m'importait peu, Calta ou Smith, pourvu que l'arme fût bonne. Il m'en choisit une et demanda :

— Auriez-vous aussi besoin de cartouches ?

— Cela va sans dire.

L'armurier se mit à me regarder avec attention.

— Désirez-vous que je vous donne l'étui ?

— Mais sans doute ; un étui ou une boîte.

— Parfait... vous recevrez, dans ce cas, les cartouches de même calibre.

Ce fut à mon tour de lui jeter un regard plein de surprise.

— Eh ! eh ! monsieur, se mit alors à me conter le vieux. J'ai, voyez-vous, quarante années de pratique ; j'en ai vu passer des clients chez moi ! vous savez de ces clients sans lendemain. Ils achetaient une arme, et, paf ! une heure après se logeaient une balle dans la tête. Eh bien, monsieur, il n'est pas d'exemple que ces désespérés m'aient jamais demandé un étui... Voilà comment la chose se passait invariablement :

« — J'aurais besoin d'un revolver.

» — Fort bien, avec ou sans étui ?

» — Sans étui... l'étui est inutile. »

Détail bien caractéristique, car enfin, l'homme résolu à se brûler la cervelle n'a pas besoin de ménager... un rouble de plus ou de moins !... Mais telle est l'humaine nature. Chacun dit « A quoi bon l'étui ! » C'est ainsi que j'arrivais à pouvoir juger mes clients du coup... et alors je vous confie mon secret. A ceux qui me demandaient une arme dépourvue de sa gaîne, je donnais, comme par mégarde, des cartouches d'un numéro au-dessus ou au-dessous du calibre... Pensez donc : ce n'est pas une petite affaire que de s'en aller comme cela à la mort. Plus d'un se sent pris de terreur ; une sueur froide lui baigne le front... mais le revolver est là.., on s'en saisit, on l'arme... bon ! voilà que cet imbécile d'armurier s'est trompé de cartouches. Il faut tout remettre au lendemain... Seulement, le lendemain on a eu le temps de réfléchir, le froid de la tombe vous a passé sur la figure... j'en ai vu, qui sont revenus

me redemander l'étui... Tenez, le voici leur disais-je, riant dans ma barbe, et vivez en paix.

— Vous me contez là des choses bien surprenantes, répliquai-je en saluant l'armurier.

Gastein, 28 juin.

Les bains et surtout l'air tonifiant des montagnes produisent leurs effets ; la santé de madame Céline va s'améliorant de jour en jour. Je lui prodigue mille petits soins, je me préoccupe de ses aises, bref, je l'entoure d'une sollicitude toute filiale. Aussi me témoigne-t-elle une reconnaissance toujours croissante. Angèle partage ces sentiments de gratitude, mais il s'y mêle l'ombre du regret. Elle a ainsi la vision du bonheur dont nous aurions pu jouir et que nous avons perdu sans retour. J'ai désormais acquis la conviction qu'elle n'aime point Kromicki. Elle lui est et peut lui rester fidèle, mais cette expression de contrainte, que trahit son visage lorsqu'ils se trouvent en face l'un de l'autre, n'échappe pas à mon observation vigilante. Souvent il s'approche d'elle, il s'empare de ses mains, il pose ses lèvres sur son front. Ah ! elle préférerait se dérober sous terre plutôt que de subir ses caresses. Elle les accueille pourtant avec un sourire... et moi aussi je souris ; mais ma blessure secrète saigne, et je me plais alors à la déchirer jusqu'au fond des entrailles. Parfois, il me vient à l'idée que cette prêtresse de Diane se montre moins sévère sous l'abri de l'alcove conjugale... J'évite cependant de pareilles pensées, une goutte de plus ferait déborder la coupe,

et je cesserais d'être maître de moi-même. Mes rapports avec Angèle sont affreux aussi bien pour moi que pour elle. Mon amour revêt tour à tour toutes les apparences de la haine, du mépris, de l'ironie la plus sanglante. Cela fatigue Angèle et l'épouvante à la fois. Souvent elle me jette des regards anxieux. Quel crime ai-je donc commis ? semble-t-elle me dire. Et moi aussi je me pose la même question. Oui, quel crime a-t-elle commis ? Mais je ne puis, je ne puis devant Dieu apaiser ma rancune. De même que l'eau, bien loin de l'éteindre, excite souvent la fureur déchaînée de l'incendie, de même aussi tous mes sentiments ne servent qu'à exaspérer ma douleur.

29 juin.

Cet homme s'est aperçu qu'il existait un ressentiment profond entre sa femme et moi, et il se l'est expliqué à sa manière. Angèle ne lui a-t-elle pas accordé la préférence ? Ma haine, selon lui, ne découle que d'un froissement d'amour-propre. Il n'y a que les maris à se payer d'arguments de ce genre. Tout en prodiguant à sa femme des marques d'une plus vive tendresse, il a pour moi la condescendance d'un vainqueur généreux. Oh ! l'inepte personnage ! Il passe des journées entières à l'hôtel Straubinger, regardant le monde défiler devant lui, et trouve son plaisir à faire les suppositions les plus malveillantes au sujet de ses semblables. Il rit alors, découvrant ses dents cariées jusqu'à la racine ; il rit des mésaventures des maris trompés ! Rien ne le met en plus joyeuse

humeur. Il enlève et replace son monocle d'un mouvement précipité qui a quelque chose de simiesque. Et cette homme, faisant gorge chaude des malheurs conjugaux d'autrui, considérerait le sien comme le crime le plus inexplicable et le plus tragique de la terre! Pourquoi donc imbécile? Qui es-tu? Mais mets-toi donc devant une glace, regarde tes yeux de Mongol, ton nez camard, tes jambes cagneuses; fais un retour sur toi-même; rends-toi compte de toute la misère de ton esprit, de toute la trivialité de ton caractère... et dis alors: une femme comme Angèle est-elle tenue de te garder sa foi? demande-toi, plutôt, par quel caprice du sort tu es parvenu à river son existence à la tienne, toi, qui n'es qu'un parvenu au physique et au moral? La Béatrice du Dante, épousant le dernier des *facchini* de Florence, eût encore, à mes yeux, fait un meilleur parti.

30 juin.

Assis sous la véranda, il m'a été donné d'entendre aujourd'hui les dernières phrases du dialogue suivant échangé entre Kromicki et Angèle.

— Je me charge de lui, disait-il en élevant la voix, mais il faut que vous mettiez votre tante au courant des choses.

— Je ne m'y déciderai jamais, répliqua-t-elle.

Et son mari de reprendre d'un ton sec:

— Il le faut; je l'exige.

Je reculai ma chaise avec bruit et entrai au salon; ce rôle d'écouteur aux portes n'est pas le mien. Les traits d'Angèle exprimaient une vive contrariété

Kromicki, pâle de colère, m'accueillit pourtant avec un sourire. J'eus une seconde l'idée qu'elle venait de lui faire des aveux complets. Ah! certes, ce n'est point d'un Kromicki que j'aurais peur, mais je ne veux point qu'il puisse me séparer d'Angèle. Je ne veux point qu'il me délivre de mes tourments, de mes humiliations, de ma peine. C'est là pourtant ce qui me fait vivre... Mais je reconnus bientôt que je m'étais trompé : Kromicki redoublait de politesse. Ses procédés à mon égard vont jusqu'à la servilité. Il m'admire, il me flatte, il s'efforce de gagner ma confiance. Rien ne le décourage : ni mon ironie, ni la légèreté avec laquelle il m'arrive de le traiter, ni le plaisir que je prends à souligner son manque d'éducation et de formes... car je ne laisse échapper aucune occasion, dès qu'il s'agit d'étaler au grand jour sa trivialité de cœur et d'esprit. Et lui, il se montre d'une patience à toute épreuve. Cette longanimité ne serait-elle qu'apparente et ne cacherait-elle pas un piège? Je le vis pour la première fois aujourd'hui haineux et brusque à l'égard de sa femme. Son visage s'était couvert d'une teinte bilieuse, comme celui des gens qui ont des colères à froid. Ce serait là un trait d'acharnement dans la rancune; Angèle doit en avoir peur, elle si craintive, si facile à effaroucher. Il est vrai que je me suis demandé souvent comment cette femme au cœur de colombe pouvait, en certains cas, s'armer d'une énergie aussi extraordinaire. Moi aussi, ne m'attendais-je pas jadis à la trouver docile et sans défense? Et combien me suis-je trompé! J'ignore quel a été le motif de leur dissentiment, mais je suis convaincu que, si elle a refusé à Kromicki de se con-

former à sa volonté, elle pourrait mourir d'effroi plutôt que de céder.

3 juillet.

Oui, un profond désaccord existe entre eux. Ils ont beau s'efforcer de le cacher, mon instinct ne me trompe pas. Depuis quelques jours il a cessé de lui prodiguer ses caresses habituelles. Je devrais m'en réjouir... Eh bien, non ! je souffre plus encore ! Car c'est elle qui cherche à l'apaiser, à rétablir la bonne harmonie de leurs anciens rapports. La rage me saisit. Jamais je ne me suis montré plus impitoyable envers Angèle et envers moi-même.

4 juillet.

Aujourd'hui, en rentrant du Wandelbahn, je l'ai croisée sur le pont, en face de la cascade. Elle s'arrêta et se mit à me parler. Le bruit des eaux assourdissait sa voix. C'en était assez pour susciter ma colère, car tout m'irrite maintenant. Je vins à elle, lui fis franchir le pont et lui dis sans cacher mon impatience :

— Il faut parler plus haut, si vous voulez que je vous entende.

— Je voulais vous demander, répliqua-t-elle toute émue, ce que vous avez, pourquoi vous me traitez ainsi, pourquoi vous n'avez nulle pitié...

A ces paroles, je sentis tout mon sang affluer au cœur.

— Ne voyez-vous pas, lui répondis-je les lèvres tremblantes, que je vous aime, que je vous aime éper-

dument? Se peut-il que vous ne vous laissiez pas fléchir! Écoutez-moi!... je ne vous demanderai plus rien... Dites-moi seulement que vous m'aimez ; donnez-moi votre âme... et j'endurerai tout... je vous offrirai ma vie en échange; je vous servirai jusqu'à mon dernier souffle. Angèle, tu m'aimes, dis-le moi! n'est-ce pas que tu m'aimes! Pense que ce seul mot serait mon salut, dis-le!

Elle était devenue aussi pâle que l'écume du torrent. Il me semblait qu'un souffle glacial avait figé son sang dans ses veines... Elle ne put d'abord trouver aucune parole, puis elle finit par répondre, en un vague murmure :

— Je vous en conjure, au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde, ne me parlez pas ainsi.

— Alors, vous ne me le direz jamais, ce mot!

— Non, jamais...

— Eh bien, c'est vous qui n'avez pas de...

Je m'interrompis soudain; j'avais pensé que, si Kromicki exigeait d'elle cet aveu d'amour, elle ne le lui refuserait sûrement pas. Mes oreilles tintèrent; le désespoir et la rage m'envahirent. Un voile passa devant mes yeux; je perdis l'entière notion de moi-même et des choses. Je sais seulement que je lui lançai à la face une de ces injures inoubliables, qui souillent les lèvres de l'homme qui les a prononcées. Je me rappelle, comme au travers d'un rêve, qu'elle fixa quelques instants sur moi un regard empreint de stupeur et d'épouvante, puis qu'elle me saisit le bras et se mit à répéter :

— Oh! mon Dieu! se peut-il? qu'avez-vous? qu'avez-vous?

J'avais que je perdais l'esprit; je lui arrachai mes mains et m'éloignai à pas précipités dans une direction opposée à la sienne.

Puis je revins bientôt à l'endroit où avait eu lieu cette scène. Angèle ne s'y trouvait plus. Alors je ne compris qu'une chose, le temps était venu, il fallait en finir. Cette pensée éclaira d'une lueur subite les ténèbres qui m'enveloppaient. Il se produisit alors un phénomène étrange. Toute ma présence d'esprit se trouva concentrée en un point spécial. J'avais presque perdu la notion de mon existence et de l'existence d'Angèle; en revanche, je me mis à raisonner au sujet de la mort, non seulement avec suite et logique, mais encore avec une entière tranquillité. Je me disais qu'en me précipitant au fond d'un abîme, du haut de quelque rocher, je pourrais faire attribuer ma fin à un accident; que si, au contraire, je me logeais une balle dans le cœur, ma tante, frappée dans ses sentiments chrétiens, ne pourrait survivre à ce coup. Mais, malgré cette conscience que j'avais des inconvénients qu'offrait un suicide avéré, je ne m'arrêtais à aucune décision, comme si le lien rattachant mes raisonnements à ma volonté et aux actes qui en dépendent se fût déjà trouvé rompu. Convaincu qu'il valait mieux me laisser rouler dans le vide, le long de quelque pente abrupte, je ne m'en acheminai pas moins vers notre villa, avec l'intention d'y prendre mes pistolets. Je sais seulement que j'accélérai ma course, que, m'élançant d'un bond dans l'escalier, je gagnai ma chambre et me mis à chercher la clé du tiroir où j'avais enfermé mon arme.

Cette pensée de suicide, exclusive en moi, fut sou-

dain troublée par un bruit confus de voix et de pas précipités. Un éclair me traversa l'esprit. Angèle avait deviné mes projets. Guidée par cette intuition qu'inspire l'amour, elle se précipitait à ma rencontre, afin de me détourner de mon dessein. Une porte s'ouvrit avec fracas et, sur le seuil, j'aperçus ma tante, qui me jeta ces mots, la voix brisée d'émotion :

— Cours chercher le docteur! Angèle vient de se trouver mal.

J'oubliai aussitôt le monde entier, je m'élançai hors de la maison; je parcourus la ville et parvins à ramener le médecin, au bout d'un quart d'heure à peine. Dieu soit mille fois loué! le danger semblait conjuré. Tandis que le docteur montait chez Angèle, je ne me lassais pas d'interroger ma tante encore toute bouleversée par la frayeur subie.

— Figure-toi, me disait-elle, qu'elle est rentrée vers midi, le visage en feu, dans un état de surexcitation impossible à décrire. Sa mère et moi nous nous mîmes à la questionner. Qu'avait-elle? Que se passait-il donc?... « Rien, rien, rien! » — C'était tout ce qu'on en pouvait tirer. Notre inquiétude nous faisant insister, elle s'emporta pour la première fois de sa vie. « Pourquoi me tourmentez-vous tous, ici? s'écria-t-elle, que vous ai-je fait? » Et elle s'affaissa sur elle-même en proie à une épouvantable crise nerveuse. Tu t'imagines notre émoi? c'est alors que je t'ai croisé, par bonheur, sur le palier. Maintenant elle va mieux; elle s'est apaisée, elle nous a demandé pardon de son mouvement de colère.

Je me taisais, le cœur déchiré d'angoisses et de remords. Ma tante marchait à pas agités le long de

la terrasse; enfin elle s'arrêta et se retournant vers moi :

— Sais-tu ce qu'il me vient à l'esprit? dit-elle; nous n'aimons pas Kromicki, tous tant que nous sommes, toi, Céline et moi... nous le laissons trop voir. Il fait pourtant tout ce qui dépend de lui pour se concilier nos cœurs. Voilà ce qui chagrine Angèle, ce qui l'irrite... elle souffrait jusque-là sans rien dire... enfin la crise a éclaté.

— Pensez-vous donc qu'elle l'aime à ce point?

— L'aimer? elle l'aime parce qu'il est son mari. Il ne peut lui convenir de nous le voir traiter en intrus.

— Eh bien! je crois, moi... qu'elle n'est pas heureuse avec lui. Là, est la vraie cause du mal.

Cette supposition parut troubler ma tante, mais elle l'écarta aussitôt.

— Non! non! je ne nie pas qu'elle n'ait pu contracter une meilleure alliance; mais, après tout, quel reproche sérieux aurions-nous à adresser à Kromicki? Céline ne lui pardonne pas la vente de ce bien de famille : ni moi non plus d'ailleurs, je l'avoue... mais Angèle le défend, elle le défend avec ardeur.

— Contre toute conviction, peut-être.

— Admettons : elle n'en aurait alors que plus d'affection pour lui, puisqu'elle cherche à excuser ce qu'elle condamne en son for intérieur. Tu viendras me dire : « Mais ces affaires... ces spéculations? » Certes, il est regrettable que leur avenir repose sur une base aussi aléatoire. Mais est-ce que l'argent procure toujours le bonheur? D'ailleurs, je n'oublierai pas Angèle; je te l'ai déjà dit... et tu y consens, n'est-ce pas?...

— De tout mon cœur, chère tante... je suis seul au monde; je n'arrive pas à dépenser la dixième partie de mes revenus. Que je vive ou que je meure, Angèle ne manquera donc jamais du superflu...

— Oui, j'y compte bien, et cela me permettra de fermer les yeux en paix, ajouta l'excellente femme.

Elle m'embrassait toute émue au moment où le docteur vint mettre un terme à notre entretien. Il nous rassura en quelques mots... « Une petite secousse nerveuse, qui se produit du reste souvent au début de la cure. Il suffit alors d'interrompre les bains un jour ou deux... et surtout le grand air, le plus d'air possible... l'organisme est sain; les forces vitales intactes... tout ira donc pour le mieux. » Je reconduisis le disciple d'Esculape jusqu'à la grille... Maintenant j'aurais donné plusieurs années de ma vie pour courir me jeter aux pieds d'Angèle et y implorer mon pardon. Je me jurai de changer du tout au tout à son égard, de subir Kromicki avec patience, de ne jamais me révolter, ni même murmurer. Le repentir! un repentir complet et profond, telle est la disposition actuelle de mon âme. Je l'aime cependant, au delà de toute expression.

Impossible de décrire l'état dans lequel je demeurai plongé toute la journée. J'avais des envies de pleurer comme un enfant. J'ai été bien coupable... mais j'ai cruellement expié ma faute.

5 juillet.

Calme complet après les ébranlements d'hier. Angèle va mieux. Nous nous sommes retrouvés seuls sous la

véranda. Je l'installai au fond d'un large fauteuil à bascule, je l'enveloppai d'un plaid, car les matinées sont très fraîches.

— Mon Angèle chérie, lui dis-je alors, je vous demande pardon de toute mon âme. J'étais fou hier... Oubliez-le, car je n'arriverais jamais, autrement, à l'oublier moi-même.

Pour toute réponse, elle me tendit la main. Il me fallut faire appel à toute ma force de volonté pour ne point gémir et pleurer hautement en face de cet abîme profond qui me sépare, moi, pauvre être misérable, de l'objet de mon amour. Angèle s'efforçait, elle aussi, de dominer son émotion. Son sein se soulevait gonflé. Elle sait que je l'aime plus que tout au monde, qu'un amour aussi absolu se rencontre rarement sur le chemin de la vie, et que cet amour aurait fait le bonheur de notre existence.

Elle se remit cependant peu à peu. Son visage n'exprimait plus qu'une grande sérénité, pleine de résignation et de douceur.

— Nous serons toujours d'accord maintenant? demanda-t-elle.

— Je vous le jure.

— Une fois pour toutes?

— Que vous répondrai-je? vous savez mieux que moi ce qui se passe dans mon âme.

Un léger nuage voila de nouveau ses yeux.

— C'est bien!.., c'est bien... je sais que vous êtes bon et loyal.

— Moi? m'écriai-je avec un véritable transport d'indignation; savez-vous seulement qu'hier je fus sur le point...

Je n'achevai pas ma phrase... Je compris soudain toute la lâcheté que j'allais commettre. Vaincre les scrupules d'Angèle par la frayeur et la menace!... Non, je ne suivrais jamais cette voie... La honte qui me saisit fut d'autant plus vive qu'elle s'inquiétait déjà, et me demandait, fixant sur moi ses beaux yeux de gazelle :

— Que vouliez-vous-dire?

— Quelque chose dont j'aurais eu à rougir toute ma vie et qui d'ailleurs n'a plus de sens aujourd'hui.

— Non ! non ! reprit-elle, pas de faux-fuyants : je veux le savoir... je le veux absolument... je n'aurai de repos que vous ne me l'ayez dit.

Un souffle plus vif de la brise releva une boucle de cheveux sur son front. Je m'approchai d'elle et me mis à lisser ces bandeaux avec la sollicitude d'un frère aîné.

— Chère Angèle, n'exigez pas de moi que je vous fasse l'aveu d'une impardonnable faiblesse ; d'ailleurs, puisqu'il s'agit de votre tranquillité, je vous donne ma parole qu'à l'avenir vous n'aurez plus jamais sujet à aucune inquiétude de ce genre.

Elle m'interrogeait de nouveau du regard.

— Vous me donnez votre parole?

— Ma parole d'honnête homme... Quelles idées nichent donc sous ce joli front?

L'arrivée du facteur vint interrompre notre conversation. Il nous apportait une volumineuse correspondance : que de lettres dans ce courrier... pour Kromicki, au timbre des pays d'Orient ; pour Angèle de la part des Sniatynski, pour ma tante, pour moi... Clara Hilst m'écrivait de Francfort ; elle me parlait peu d'elle-

même, mais en revanche me questionnait beaucoup. J'en fis la remarque à Angèle qui se plut à me taquiner sur ce qu'elle appelait ma passion, voulant ainsi rétablir une entière harmonie dans nos rapports. Nous nous mîmes à rire tous deux... L'âme humaine est comme l'abeille qui puise son miel, même de l'amertume des fleurs.

9 juillet.

Aujourd'hui, dans la salle de lecture, Kromicki m'a montré un Anglais, qui ne quitte jamais une femme d'une rare beauté. C'est là toute une histoire. Il se plut à me la conter avec force détails. Donc, cette beauté, d'origine roumaine, avait épousé un prince valaque. Le boyard, ruiné, vendit sa femme à l'Anglais. Ils s'étaient rencontrés sur quelque plage balnéaire à la mode, à Ostende, ou ailleurs, peu importe ! La chose n'est pas neuve en elle-même. J'ai déjà vu plus d'un marché semblable. Kromicki alla même jusqu'à me préciser le chiffre de la somme. Toutefois, son récit produisit sur moi un singulier effet. Encore un moyen, pensai-je, d'arriver au but infâme, il est vrai, pour le vendeur comme pour l'acheteur, mais simple et pratique à la fois. Et puis, la transaction peut revêtir certaines formes... la femme ignorant les négociations dont elle est l'objet, les apparences demeurent sauves... Malgré moi, je rapportai toutes les circonstances du pacte conclu à notre situation respective. « Et si par hasard ! » me disais-je... Déjà j'envisageais l'affaire à un double point de vue. Hideuse profanation en ce qui concernait Angèle : hypothèse

non seulement admissible par rapport à Kromicki, mais qui m'eût encore permis d'assouvir la haine et le mépris que m'inspirait cet homme. Ah ! s'il acquiesçait au marché, quel triomphe ! comme la vérité éclaterait au grand jour... dévoilant toute la monstruosité de cette alliance à laquelle Angèle avait été contrainte. En la lui ravissant, j'accomplirais alors une œuvre de justice : mais lui, consentirait-il ? Je l'abhorre ; donc je le soupçonne capable de toutes les lâchetés. N'en a-t-il pas d'ailleurs fourni des preuves ? N'a-t-il pas aliéné la terre de sa femme, lui ayant dérobé son consentement par surprise ou par fraude ? L'avidité n'est-elle pas le trait dominant de son caractère ? N'est-il pas rongé par la fièvre de l'or ? Eh bien, une maladie morale de ce genre doit toujours aboutir à une chute soudaine, inévitable, profonde... Bien sûr, l'imminence et l'étendue de cette chute dépendront de l'état actuel de ses affaires. Mais, ou je me trompe fort, ou elles sont loin d'être aussi brillantes qu'il veut bien le laisser paraître. Il a dû avoir aventuré ses ressources dans quelque spéculation hasardeuse : de là son inquiétude, sa mauvaise humeur, ces lettres expédiées chaque jour au jeune Chwastowski, son fondé de pouvoirs en Orient. Ah ! mais, j'y pense, n'y aurait-il pas moyen d'arriver à connaître la vérité par Chwastowski lui-même ? Son frère, le médecin, se trouve actuellement à Vienne où il poursuit ses travaux de clinique. J'ai bien envie de m'y rendre pour un jour ou deux ; je verrai le docteur, je tâcherai d'agir par lui. En attendant, je sonderai Kromicki, avec toutes les précautions possibles, bien entendu... sans éveiller ses susceptibilités ni ses défiances. Je lui demanderai ce qu'il pense

de son prince valaque. J'imagine qu'il ne voudra pas se montrer sincère ; mais je me charge de l'amener peu à peu au point voulu : je finirai par le pénétrer, malgré ses réticences. Cette agitation de mes pensées, ce projet de déplacement, m'ont ranimé. J'ai un but... Si le chemin où je m'engage est pavé d'infamie, tant pis ! que ces pavés retombent sur la tête de Kromicki. Il faut que je le sépare de sa femme. Il ne s'agit pas seulement ici de mon bonheur, mais de celui d'Angèle.

10 juillet.

Nous avons des chaleurs torrides même à Gastein. Angèle revêt alors des robes de flanelle blanche, telles qu'en portent les Anglaises au jeu du law-tennis. Nous prenons le café le matin en plein air. Elle arrive tout imprégnée des fraîcheurs de son bain, immaculée comme la neige au lever de l'aurore. La sveltesse gracieuse de sa taille se dessine sous le moelleux tissu de ses vêtements. La splendeur du ciel matinal l'éclaire. J'admire les moindres détails de sa beauté : ses cils si extraordinairement longs, ce duvet charmant de pêche qui recouvre ses joues. Ses cheveux reluisent, plus clairs et comme teintés d'or ; ses prunelles semblent plus transparentes. Comme elle est jeune ! comme sa vue enivre à la fois les sens et l'âme ! En elle est toute ma vie ! en elle se résument tous mes désirs ! Je ne puis me lasser de la contempler ; mais, en même temps, une souffrance indicible étreint mon pauvre cœur ! Cet homme, que je retrouve sans cesse auprès d'elle, est son mari... Non ! il est impossible qu'une semblable monstruosité se prolonge.

Qu'elle ne soit à personne, mais qu'elle ne soit pas à lui. Elle doit se rendre compte de l'excès de ma douleur... Elle n'aime pas son mari ; mais elle se trouve irrévocablement associée à son sort. Ah! quel supplice pour moi, digne des peines des damnés de l'enfer ! Il me semble qu'en proclamant cette dépendance elle s'avilit elle-même. Et tout, plutôt que cela... plutôt sa mort... Alors elle m'appartiendrait. Cet époux légitime resterait seul de ce côté de l'abîme... tandis que j'irais la rejoindre dans l'au-delà... donc, elle est à moi... plus qu'à lui.

11 juillet.

Nouveaux mécomptes! mes échafaudages ont croulé. C'est à peine s'il me reste un faible rayon d'espoir. J'ai parlé aujourd'hui à Kromicki du fameux boyard qui a vendu sa femme. J'avais même inventé tout un roman pour le besoin de ma cause.

Nous venions de rencontrer l'Anglais et sa noble compagne, non loin de la cascade. Je commençai par me montrer fort enthousiasmé de l'incomparable beauté de la dame ; puis j'ajoutai :

— A en croire le récit du docteur de l'établissement des bains, voici comment s'est opérée la transaction. Ta sévérité envers le Valaque me paraît excessive.

— Moi! il m'amuse surtout, riposta Kromicki.

— Sans doute... plus habile... que coupable!... On pourrait invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes en sa faveur. Ce boyard était entrepreneur ou entreprenant. Il avait fondé une société en com-

mandite et dirigeait d'immenses tanneries. Survint une épizootie quelconque... l'entrée des cuirs de Roumanie est frappée de prohibition aux douanes étrangères. Cet homme savait que, s'il ne tenait pas tête à la crise, il entraînerait des milliers de familles dans sa ruine... Mon cher, on est marchand ou on ne l'est pas. La moralité d'un négociant diffère peut-être de la moralité du vulgaire, mais enfin, une fois qu'on l'accepte...

— On a le droit de vendre sa femme, n'est-ce pas?

— Ah ! par exemple, non. Il n'est point permis, pour faire face à certaines obligations, d'en fouler d'autres, et de plus sacrées, aux pieds.

Entendre Kromicki me tenir le langage d'un honnête homme, rien ne pouvait me produire un désenchantement plus cruel... Mais je ne perdis pas contenance du coup. Je sais que l'individu le plus taré possède un arsenal de belles phrases sonores dont il se sert à l'occasion.

— Tu ne mets pas une chose en compte, continuai-je impassible ; cet homme plongeait avec lui sa femme dans la misère. Avoue que c'est là une drôle de façon d'envisager ses devoirs. Enlever leur dernière bouchée de pain à ceux qui vous tiennent le plus au cœur.

— Eh! mais... je ne t'aurais pas cru aussi pratique, ma parole !

Moi, je pensais dans mon for intérieur :

« Tu ne comprends donc pas que ce sont là des manières de voir, que je voudrais t'insinuer à toi-même » ; et je continuais sur un ton de plus convaincu :

— J'entre dans la peau de mon industriel : voilà

tout. Tu oublies que cette femme pouvait ne pas l'aimer; que son cœur s'était peut-être déja donné à celui auquel elle appartient aujourd'hui.

— Dans ce cas, ils seraient tous deux bien dignes l'un de l'autre.

— C'est une autre affaire... Encore ferai-je mes réserves au sujet de la femme, qui restant fidèle à son mari, sans amour, mais par devoir, me paraît digne d'intérêt. Quant à ton boyard, j'admets que ce soit là un triste sire... seulement, je me demande quelle autre issue aurait un marchand auquel on viendrait dire en une circonstance semblable : « Vous êtes doublement failli : vous avez des engagements auxquels il vous est impossible de satisfaire ; et une femme qui ne vous aime pas ; rendez-lui sa liberté, et aussitôt vos dettes seront payées... votre existence et votre bien-être assurés!... » Se vendre! s'avilir! c'est bientôt dit; mais songe qu'une convention de ce genre affranchit du même coup une créature vouée au plus dur des esclavages : celui des sens et celui du cœur; sans parler de tous ces braves gens dont le seul tort avait été de trop se fier à la bonne étoile de l'industriel en question.

Kromicki parut réfléchir durant quelques instants ; il laissa retomber son monocle, puis répondit :

— Mon cher, je me flatte de m'entendre mieux que toi aux affaires; mais je n'entrerai jamais en discussion avec un maître-avocat de ton espèce, car tu me ferais passer par le trou d'une aiguille. Si tu n'avais pas hérité des millions paternels, et qu'il t'eût fallu plaider pour vivre, tu aurais à coup sûr fait ton chemin. Tu m'exposes la situation sous un jour nou-

veau. Je ne sais, ma parole, ce que je dois penser de mon rastaquouère valaque. Je vois seulement qu'il a passé des conventions dont sa propre femme était l'enjeu... et cela me paraîtra toujours une vilenie. En second lieu, puisque je suis en quelque sorte marchand moi-même, je te dirai ceci : Un banqueroutier a toujours une porte d'issue : ou se remettre au travail, refaire une nouvelle fortune et s'acquitter de ses dettes, ou bien se loger une balle en plein cœur ou au cerveau. Il paie ainsi avec son sang et délivre sa femme, s'il en a une, lui laissant la route libre.

J'éprouvai un instant de colère si folle, que j'eusse tout donné au monde pour pouvoir lui crier : « Banqueroutier ! mais tu l'es déjà ! Ta femme te hait. Tu vois ces cascades et ces torrents... Va donc t'y jeter la tête en avant, tu la délivreras ainsi de toi-même ; sa route sera libre et elle y trouvera enfin le bonheur ! »

Je me tus pourtant, ruminant en moi-même cette révélation inattendue et pleine d'amertume :

« Kromicki peut bien être un homme vulgaire ; mais son âme n'est pas aussi basse que je le supposais ».

C'est ainsi que mes plans se trouvèrent à vau-l'eau. Je me sentais de nouveau sans but, comme suspendu dans le vide. Dès lors, je me cramponnai au dernier fil si ténu qui me rattachait encore à l'espoir. J'ignorais le véritable état des affaires de Kromicki, mais je basai mes raisonnements sur cet axiome : un spéculateur peut aussi bien tout perdre que tout gagner... et je continuai mon œuvre diabolique de tentation.

— Il ne m'est guère possible de constater si les

principes que tu viens de poser s'appliquent à la moralité financière des industriels et des marchands... je reconnais, toutefois, avec plaisir que ce sont là les convictions d'un honnête homme ; tu affirmes, pour peu que je t'aie bien compris, qu'un mari, parvenu à l'extrémité de l'abîme, n'a pas le droit d'y entraîner sa femme à sa suite.

— J'ai soutenu, répondit Kromicki, que vendre sa femme serait toujours une infamie. D'ailleurs, la femme doit partager le sort de celui auquel l'ont unie les lois humaines et divines. Merci ! pour une péronnelle, prête à rompre les liens du mariage, sous prétexte que son conjoint a perdu ou compromis sa fortune !

— Elle peut être hors de cause. C'est lui qui devra solliciter et obtenir la dissolution du contrat. Chacun alors accomplit son devoir. D'autre part, si la femme se rend compte que ce divorce est l'unique moyen de salut, pourquoi n'y souscrirait-t-elle pas?

— Ce sont de ces alternatives dont il est pénible de parler.

— Pourquoi? commencerais-tu par plaindre ton Roumain?

— Non ! cent fois non ! je le tiendrai toujours pour un fripon.

— Parce que tu n'envisages pas les choses à un point de vue purement objectif. Je ne m'en étonne pas. Tu es heureux ; toutes tes entreprises ont réusssi : un richard de ton espèce ne parviendra jamais à analyser le cas psychologique d'un banqueroutier, à moins qu'il ne soit philosophe de nature ; or la philosophie n'a pas coutume de marcher de pair avec la *milliono-manie*.

Kromicki poussa un léger soupir... Serait-ce l'indice que j'avais touché juste ; la ruine le guette-t-elle, embusquée sous ces vapeurs dont l'entoure la fantasmagorie de ses millions !

Je ne voulus plus insister davantage : ma propre duplicité me faisait horreur. Le grain est jeté dans cette âme, un pauvre petit grain, trop misérable peut-être pour porter fruit ! mais ce dernier fil auquel je me rattachais subsiste encore. Maintenant, il me faut, avant tout, arriver à connaître le véritable état de ses affaires.

12 juillet.

Aujourd'hui s'est produit un incident au souvenir duquel je tremble comme secoué de fièvre.

La journée avait été splendide ; la soirée plus belle encore, la lune en son plein se leva baignant la terre de ses clartés. Il fut convenu que nous irions en voiture jusqu'à Hofgastein. Seule madame Céline dut renoncer à se joindre à nous à cause de l'heure tardive et de la fraîcheur des nuits. Ma tante, Kromicki et moi, nous nous dirigeâmes vers la grille du parc ; lui prit les devants, afin de retenir un landau chez le loueur. Nous attendions Angèle. Comme il s'écoula quelques minutes sans que nous la vissions venir, je retournai sur mes pas. Parvenu à la villa, je la croisai sur les marches d'un escalier tournant, qui du premier étage donne accès au jardin. Ce côté de la maison restait plongé dans l'ombre, la lune éclairait la façade opposée ; Angèle descendait lentement. L'escalier se déroulait en spirales presque perpendiculaires

au sol. Moi montant, elle descendant, mes lèvres se trouvèrent à un moment donné, à la hauteur de ses genoux. Je les enlaçai de mes bras, j'y appuyai ma bouche avide de baisers. Ah! que cet instant de volupté me payait de mes peines! Je savais qu'il me faudrait expier cette minute d'ivresse, mais je ne pouvais et ne voulais d'ailleurs résister à la tentation. La durée d'un éclair! et elle m'échappait déjà, remontant à la hâte.

Et moi, au bas de l'escalier, je me mis à crier, de façon à ce que ma tante pût m'entendre de la grille :

— Angèle vient! la voilà.

Il ne lui restait plus qu'à me suivre. Je la laissai seule et la devançai à la grille, voulant ainsi lui laisser le temps de maîtriser son trouble. Quand elle nous eut rejoint, Kromicki était arrivé avec la voiture. Angèle pâle, confuse, les yeux baissés, ne me parut que plus adorable.

— Excusez-moi, dit-elle la voix tremblante ; j'ai changé d'avis ; je ne puis laisser maman toute seule. Partez... je vous attendrai ; vous trouverez le thé prêt à votre retour.

— Mais Céline se porte à merveille! s'écria ma tante visiblement contrariée ; c'est elle qui a eu l'idée de cette promenade à seule fin de te distraire.

— Oui, mais...

Kromicki, qui écoutait debout, près de la voiture, se rapprocha.

— Je vous en prie, pas de caprices, dit-il d'un ton sec.

Malgré l'émotion à laquelle je demeurais en proie,

je fut frappé par cette raideur, et par l'obéissance silencieuse d'Angèle. Depuis le matin un nouveau dissentiment semblait s'être élevé entre eux. Sans doute les motifs de cette froideur que j'avais déjà remarquée l'autre jour s'étaient reproduits avec plus de force. Mais je n'avais pas l'esprit assez libre pour chercher à approfondir quelle pouvait être la vraie cause de ces démêlés conjugaux. Le souvenir de ces baisers me brûlait le sang. La volupté et la joie inondaient mon âme. La joie surtout, puisque cette Angèle inaccessible, impeccable, devait se dire maintenant : « Moi aussi, j'ai glissé sur la pente ; moi aussi, j'ai perdu la fierté de ma conscience : je viens de voir l'homme qui m'aime, à mes pieds... et je me tais pourtant... J'accepte cette complicité. »

Assis en face d'elle, je m'efforçais, aussitôt qu'un rayon de lune éclairait son visage, d'y lire le sort qui pouvait m'attendre. Je la regardais avec un si profond repentir, avec une humilité si grande, qu'il me semblait impossible qu'elle me refusât son pardon. Mais elle détournait de moi ses regards. Elle paraissait écouter avec attention son mari. Kromicki entretenait en effet, ma tante des améliorations qu'il ne manquerait, pas d'introduire et des bénéfices qu'il saurait réaliser, s'il se voyait par hasard chargé de l'administration de Gastein. Ma tante se bornait à secouer la tête et lui répétait : « N'est-ce pas ? hein !... n'est-ce pas ! » Il cherche certainement à lui donner une haute idée de ses capacités financières. Quel homme ! quel génie ! qui d'un sou veut toujours tirer dix fois sa valeur.

La route de Hofgastein, taillée dans le roc, côtoie

des précipices en mille sinueux détours. La lune nous éclairait alternativement les uns et les autres, selon les détours du chemin. Les traits d'Angèle n'exprimaient plus qu'une douce tristesse : cela me rendait un peu de confiance. Je songeais qu'elle me regardait peut-être, lorsqu'elle se trouvait elle-même entourée d'ombres, et qu'elle se disait alors : « Personne ne m'aime plus que lui au monde, et personne n'est plus malheureux que lui. »

Nous nous taisions tous. Seul Kromicki continuait à parler. Sa voix se mêlait au murmure du ruisseau, coulant au fond de l'abîme, et au grincement du frein que serrait notre cocher à chaque descente plus rapide. Une nuit sereine et tiède étendait au loin sa paix. La lune émergeait au-dessus de la cime des monts et voguait dans l'espace. Ses reflets argentaient les hauts sommets environnants. Leurs contours neigeux se coloraient, par instants, d'une lumière verdâtre et métallique, tandis que les plans inférieurs, fondus dans l'obscurité de la nuit, ne formaient plus qu'une masse grise. Ces clartés neigeuses semblaient comme suspendues dans les airs, légères et flottantes, sans lien aucun avec les choses d'ici-bas. Un charme, un repos indescriptible, descendaient de ces montagnes endormies au milieu du silence nocturne.

Il était environ neuf heures lorsque nous arrivâmes à Hofgastein. Partout, les maisons fermées et sombres ; plus de voitures à la porte de l'hôtel. Seules les fenêtres de quelques auberges brillaient encore. Chez Megger, à la porte duquel s'arrêta notre landau, des chanteurs tyroliens exécutaient un chœur. J'eus l'idée de proposer aux artistes ambulants de nous

donner une sérénade. Par malheur, ce n'était pas là des montagnards de l'endroit, mais les membres d'un clup alpiniste quelconque. Faute de concert, j'achetai deux bouquets d'edelweis ; j'en offris un à Angèle, l'autre se dénoua comme par mégarde et ses fleurs s'éparpillèrent toutes blanches à ses pieds.

— Qu'elles y restent ! dis-je, voyant qu'elle se disposait à les ramasser.

Puis, je courus chercher un troisième bouquet destiné à ma tante. Comme je me rapprochais de la voiture, j'entendis Kromicki, toujours en train de jeter de nouveaux projets d'entreprises colossales :

— On pourrait, disait-il, fonder ici un second établissement qui donnerait plus de cent pour cent.

— Toujours la même chanson ! fis-je d'un ton tranquille.

Angèle devait avoir compris ; ces mots signifiaient : « Regarde ! pendant que tout mon être est absorbé en toi, lui, à tes côtés, ne parle que d'argent et que d'affaires. Compare nos sentiments... fais un rapprochement entre nous deux. »

Et je suis sûr qu'elle a saisi le sens de mes paroles.

Au retour, j'essayai à plusieurs reprises d'échanger quelques propos avec elle, sans y réussir cependant. Rentré à la villa, et le cocher payé, je me dirigeai au salon où le thé avait été servi. Angèle s'était déjà retirée. Ma tante m'apprit qu'elle se trouvait indisposée. Aussitôt de nouveaux remords m'assaillirent : pourquoi la tourmenter ainsi ? Ah ! l'épouvantable impression que l'on éprouve à se dire : « C'est moi seul qui suis la cause des souffrances de l'être aimé ! »

Le repas fut silencieux. Ma tante paraissait endor-

mie, Kromicki inquiet. Mes scrupules me reprenaient avec plus de force. « Elle doit m'en vouloir à mort, » pensais-je. Je prévoyais qu'elle allait m'éviter désormais, considérant comme rompu le pacte que nous avions conclu la veille. Ces idées m'inspirèrent la résolution de me rendre à Vienne dès le lendemain. Somme toute, ce parti me semblait le plus sage. D'abord, je verrais le docteur Chwastowski, j'en tirerais les informations qui me tenaient à cœur, puis en second lieu — et Dieu sait l'amertume que me causait cette réflexion — je délivrerais Angèle de ma présence, lui procurant ainsi un ou deux jours de repos.

Gastein, 15 juillet.

Toute une série d'événements et d'incidents. Je ne sais vraiment pas par où commencer. J'ai enfin acquis la preuve évidente que je ne lui étais pas indifférent. Je suis presque sûr, désormais, qu'Angèle souscrira aux propositions que je compte lui adresser... Mais il me faut introduire un peu d'ordre dans mon récit, et ne pas commencer par la fin.

J'ai été à Vienne ; j'en suis revenu aujourd'hui soir... muni de toutes les informations voulues. Nous les examinerons, ma tante et moi, en temps et lieu,

Le docteur Chwastowski est un brave garçon, travailleur infatigable ; le voici attelé à un traité d'hygiène populaire. Avec cela, le gaillard est bâti en hercule. Quelle exubérance de vie ! elle bout pour ainsi dire en lui. Dès que nous nous fûmes retrouvés, j'abordai sans préambule le sujet qui m'intéressait. Je lui dis,

qu'ayant des capitaux disponibles, nous nous proposions de les confier à Kromicki, mais que nous désirions, au préalable, prendre certains renseignements sur la situation générale de ses affaires. Il pourrait nous éclairer peut-être ; les lettres que lui adressait son frère de Batoum, ou de toute autre ville du littoral, devaient sans doute lui faire mention des projets et des entreprises de Kromicki...

— Vous tombez à merveille, s'écria-t-il... Voici la dernière épître que m'a adressée Lucien.. je crois qu'il me touche un mot des affaires dont vous me parlez.

Et, courant à son bureau, il y prit une lettre, en tourna les feuillets, puis m'indiquant le passage en question :

— Lisez, dit-il.

Les lignes suivantes suffirent à m'édifier.

« Quant à ce qui concerne mon patron, écrivait le jeune Chwastowski, nous sommes tombés à plat avec le pétrole : il a eu l'imprudence de se mettre les Rothschild à dos... C'est là une concurrence au-dessus de nos forces et de nos moyens. Nous avons abandonné la partie, mais au prix de lourds sacrifices. De grosses sommes sont engagées dans les fournitures dont nous avons obtenu le monopole... Nous pouvons en tirer des millions, ou encourir d'énormes responsabilités. Tout dépend de la bonne foi des tiers. Comme nous avons l'intention de nous en tenir honnêtement à nos engagements, nous ne perdons pas espoir. Seulement, nous avons besoin d'argent et encore d'argent. On nous paie à terme, tandis que nos fournisseurs exigent de l'argent sur table, et, pour comble de maux, leurs

livraisons sont loin d'être de première qualité... Maintenant tout repose sur ma tête, etc....

Je repliai la lettre, la remis au docteur et me bornai à dire :

— Eh bien, cet argent, c'est nous qui le lui fournirons.

Durant mon retour à Gastein, je réfléchis longuement au parti que nous allions prendre. Les meilleurs instincts se réveillaient au fond de mon âme. Au lieu de perdre Kromicki, n'était-il pas plus simple et surtout plus honnête de lui venir en aide?... Mais je me rendis bientôt compte que l'égoïsme seul se cachait sous ses apparences de générosité. Je prévoyais qu'une fois nanti d'espèces sonnantes, Kromicki s'empresserait de quitter Gastein et me délivrerait de tous les tourments que me cause sa présence auprès d'Angèle; je m'absorbai si profondément dans mes réflexions, que je fus tout surpris de me voir à Lend-Gastein. C'est la gare terminus sur la ligne de Vienne à Gastein. Je dus donc continuer ma route en voiture. Je trouvai, à mon arrivée, la localité tout en émoi, par suite de la rencontre de deux trains, à la station voisine de Zell am See. On y transportait justement les blessés. La vue de ces malheureux m'inspira une émotion profonde mais passagère. A peine installé au fond de ma chaise de poste, mes pensées s'envolèrent de nouveau vers Angèle, semblables à une bande d'oiseaux regagnant leur patrie. J'avais désormais la conviction qu'il importait de changer notre manière de vivre et d'être, sous peine de voir éclater un malheur. Mais à quel parti s'arrêter? Après de longs débats intérieurs, je crus enfin avoir trouvé la solution du problème. Angèle n'aurait qu'à me dire

ces mots : « Je vous appartiens d'âme et de cœur ; je ne cesserai d'être à vous, jusque dans l'éternité : acceptez cette union mystique... et nos âmes se trouveront à jamais fiancées l'une à l'autre »... Alors, je me voyais déjà, ma main dans sa main, prononçant la formule du serment sacré : « Je te jure que mon amour restera toujours pur ; je te jure de considérer dès aujourd'hui cette union de nos âmes comme un mariage, et toi-même comme ma compagne chérie. » Certes, je me sentais capable d'obéir à ces sentiments éthérés... je croyais que de cette larve terrestre s'élancerait un jour le papillon immortel, détaché des liens d'ici-bas et emporté de planète en planète, jusqu'à son entière fusion avec l'âme universelle des mondes. Nos formes sont fugitives et périssables ; mais notre amour, survivant à nos corps, nous servira d'immortalité. Qui sait si ce n'est pas là l'unique condition d'une existence éternelle ? Mon amour ne portait-il pas en lui cette force et ce principe d'éternité ? Ne se sentait-il pas immuable, affranchi des vicissitudes temporelles ? Il faut beaucoup aimer, beaucoup souffrir, toucher aux limites de la folie pour s'abolir soi-même en de semblables visions.

Soudain, je me réveillai comme tiré d'un songe. La main que j'avais machinalement portée à mon front se trouvait teinte de sang. Je m'aperçus alors seulement que ma voiture avait dû servir au transport des blessés, et qu'au milieu du trouble et de l'effroi général, on avait oublié de faire disparaître ces traces sanglantes. Je note cet incident parce qu'il eut pour moi une importance capitale.

Quelques minutes après, j'arrivais à Wildbad. Au

moment de gravir la côte, je vis une voiture qui descendait vers nous à fond de train. Encore un accident ! me dis-je en moi-même. Par bonheur, le cocher nous apercevant enfin, eut encore le temps de serrer le frein. Ses chevaux ralentirent aussitôt leur allure ; oh ! mais quelle surprise ! Je venais de reconnaître Angèle et ma tante, assises au fond du véhicule. Toutes deux s'étaient penchées à la portière ; déjà j'entendais leurs voix :

— Léon ! Léon ! c'est lui, c'est lui !

Une seconde après, je me trouvais auprès d'elles. Ma tante me jeta ses bras autour du cou, tandis qu'elle répétait, la voix haletante d'émotion :

— Dieu soit loué ! le voici sain et sauf.

Angèle s'était emparée de mes mains et les tenait nerveusement serrées... Soudain un cri s'échappa de ses lèvres :

— Vous êtes blessé ?

J'avais compris sa frayeur, et je répondis aussitôt :

— Pas le moins du monde ; mais ma voiture ayant servi au transport des victimes porte encore çà et là des traces de sang.

— Est-ce bien sûr ? demandait ma tante, reprise d'inquiétude.

— Tout ce qu'il y a de plus sûr.

— Quel est le train qui a déraillé alors ?

— Celui qui vient de Zell am See.

— Oh ! mon Dieu, quel bonheur ! s'écria l'excellente femme ; à Gastein, les dépêches mentionnaient le train de Vienne...

Angèle avait lâché ma main, mais elle restait pâle

comme une morte, et silencieuse. Ma tante seule continuait avec sa volubilité ordinaire :

— Figure-toi notre épouvante. Nous savions que tu devais rentrer aujourd'hui. Ne tenant plus en place, je pris le parti d'aller à ta rencontre. Angèle voulut absolument m'accompagner. Ah! nous avons passé par de biens cruels instants. Dieu soit loué! tout a fini par la peur.

Je remerciai ces dames avec effusion. Mon âme chantait aussi un cantique d'action de grâce. Angèle était là ; elle tremblait encore : son cher visage gardait les traces de son émotion. Elle m'aimait donc! Je la regardais de temps à autre avec une expression d'amour et de reconnaissance indicibles : elle me souriait. J'aperçus que ses mains étaient dégantées ; qu'aucune mantille ne recouvrait ses épaules. Elle avait tout oublié, dans sa frayeur et sa hâte. Le temps fraîchissant à la tombée du soir, je l'enveloppai de mon pardessus. Elle se laissa faire, me souriant toujours.

Jusqu'à madame Céline qui m'accueillit avec des démonstrations de la joie la plus vive. Seul Kromicki, d'humeur assez maussade, éprouvait sans doute un sentiment de déception. Un Ploszowski de moins sur la terre, cela ne dérangeait en rien ses prévisions et ses affaires, bien loin de là. N'étais-je pas un cousin à héritage ?

Il rentrait d'une promenade faite à Nassfeld, en compagnie d'un groupe de capitalistes belges, sans avoir réussi à en rien tirer. « Hein! ces idiots de Belges, pensez donc! qui se contentaient d'un intérêt de trois pour cent, pour leurs placements. » Au moment de nous séparer, il m'annonça qu'il aurait à m'entre-

tenir de graves affaires le lendemain. Cette déclaration m'eût inquiété en tout autre temps, mais je devinais désormais sans peine ce dont il pouvait s'agir.

— A demain donc, lui répondis-je, car j'avais hâte de me retrouver seul et de mettre un peu d'ordre dans mes impressions et dans mes idées.

16 juillet.

J'avais à peine achevé de m'habiller, que ma tante vint frapper à ma porte. Elle désirait me rendre compte de ce qui s'était passé pendant mon absence.

— Imagine-toi, me dit-elle, lorsque je l'eus fait asseoir, que Kromicki nous a proposé de nous associer à ses affaires.

Je souris dans ma barbe, et demandai, non sans quelque gaîté :

— Or ça ! qu'avez-vous décidé ?

— J'ai refusé, bien entendu ; tu sais que je ne mâche les vérités à personne ; il a dû donc en entendre et des meilleures. « Mon cher, lui dis-je, la Providence a bien voulu me donner une fortune qui suffit largement à mes besoins, pourquoi chercherais-je à l'accroître et me lancerais-je dans vos aventureuses entreprises ? Vous nous parlez de vos millions, et je veux bien y croire, mais enfin puisque vos affaires sont si brillantes, gardez-les pour vous, et ne vous mettez pas en quête d'associés.

— Il a dû faire une drôle de mine.

— Dame ! il n'y avait pas de quoi me sauter au cou ; cette expression « d'entreprises aventureuses » lui alla au cœur.

« — Lorsque j'épousai Angèle sans dot, me répondit-il pincé, je me croyais en droit de pouvoir compter sur le concours matériel et moral de sa famille, surtout dans des circonstances où ce concours pourrait être profitable à elle-même. Je vois que je me suis trompé : je regrette d'avoir abordé ce sujet, j'aurais voulu que ma femme se chargeât de ce soin, elle vous eût trouvée mieux disposée peut-être ; mais c'est une trop grande dame, une créature trop idéale, pour aller s'abaisser à d'aussi misérables questions d'argent, et prendre en cause les intérêts de son mari. »

Je t'avoue que sa déconvenue m'inspirait quelque pitié ; je voulus adoucir la dureté de mes propos, et l'informai de la décision que j'avais prise de léguer à Angèle une rente, qui les mettrait tous deux, elle et lui, à l'abri de toutes les surprises du sort. « Si vous avez des enfants, ajoutai-je, le capital sera reversible sur leur tête. » Ai-je bien fait? es-tu content de moi?

— C'est-à-dire que vous dameriez le pion au plus habile notaire.

Et je lui racontai, à mon tonr, dans quel but je m'étais rendu à Vienne, et quelles étaient les informations que j'y avais recueillies.

Ma tante me regardait avec admiration. Je passais à ses yeux pour l'homme le plus habile du monde.

— Somme toute, dis-je en la reconduisant jusqu'à sa chambre, la situation n'est pas aussi désespérée qu'elle en a l'air. D'ailleurs, Kromicki m'a informé qu'il aurait d'importantes communications à me faire aujourd'hui, je l'attends venir, et prendrai mes résolutions en conséquence.

Nous nous séparâmes sur ces mots, enchantés l'un de l'autre.

Une heure après je descendis au coup de cloche annonçant le déjeuner. Un regard jeté sur les personnes qui m'environnaient suffit à m'apprendre qu'un nouvel incident avait dû se produire. Angèle paraissait effrayée, le visage de madame Céline portait des traces toutes récentes de larmes; quant à ma tante, ses joues restaient encore rouges de colère; seul Kromicki lisait un journal, indifférent en apparence, mais pâle et défait comme au sortir d'une maladie.

— Sais-tu, s'écria ma tante me désignant Angèle du doigt, ce que cette petite personne m'a servi en guise de bonjour,

— Je ne m'en doute même pas.

— Elle nous quitte dans huit ou quinze jours, ni plus ni moins, pour aller, elle et sa mère, se fixer à Odessa.

La foudre fût tombée à mes pieds qu'elle m'eût causé moins de stupeur ; mon cœur cessa de battre. Je regardai Angèle ; elle rougit, comme surprise, sur le fait d'une mauvaise action.

— Quand ça? demandai-je enfin.... où? pour quelles raisons?

— Elles ne voudraient pas me gêner à Ploszow, reprit ma tante indignée. Imitant la voix d'Angèle... « Me gêner ! » Comprends-tu ça ! Elles ne veulent pas me rester à charge. Les bonnes âmes s'imaginent sans doute que j'ai besoin de solitude, que, seule entre quatre murs, j'aurai plus de gaieté et ne m'en porterai que mieux. Jolie trouvaille, n'est-ce pas?

La colère de l'excellente femme s'exaspérait à

mesure qu'elle parlait ; aussi se tourna-t-elle soudain vers Kromicki :

— Et c'est vous qui avez présidé à ce conciliabule ?

— Pas le moins du monde ! on ne m'a même pas consulté ; mais comme je suppose que ma femme éprouve le besoin de se rapprocher de moi, je ne puis que lui savoir gré de sa décision.

— Ce n'est encore là qu'un projet, hasarda timidement Angèle.

Oublieux des convenances, je ne cessais de la fixer du regard. Elle n'osait plus relever les yeux. Ce trouble me confirma dans mes soupçons. Elle voulait me fuir, se délivrer de mon obsession, elle m'avait en horreur. Aucune parole ne saurait exprimer l'agitation de mon âme, l'amertume qui m'emplissait le cœur. Je maudissais Angèle. « Tu es et tu resteras vertueuse, lui criais-je en moi-même, mais cette vertu n'est qu'un égoïsme vulgaire. Tu n'as que ta propre tranquillité en vue, prête à y sacrifier la vie et le bonheur d'autrui. »

Je me levai de table, en proie à une surexcitation extraordinaire. Oui ! les femmes dépourvues de cœur se montrent toujours inflexibles. Elles n'ont qu'un souci, mettre leurs affaires en règle, comme le premier boutiquier du coin. Leur vertu n'est qu'une question de tenue bien ordonnée de livres. Elles ont de l'amour cette crainte que l'épicier éprouve des désordres de la rue. Ce qui dépasse la mesure ordinaire du train journalier de l'existence devient un objet de mépris et d'horreur pour ces âmes raisonnables. Elles ne céderont jamais à la passion, car les

grands sentiments ne sauraient se plier à l'étroitesse de leur cœur et de leur esprit. Si la vertu a ses sommets inaccessibles et ses abîmes, elle déroule aussi l'insupportable et la plate monotonie des plaines. Et moi qui, durant mon voyage de Vienne à Gastein, échafaudais je ne sais quel édifice aérien et sublime, sorte de palais mystique où je devais aimer Angèle de cet amour que Dante avait voué à Béatrice ! Je l'avais élevée, cette demeure enchantée, au prix de mes souffrances, de mes renoncements, de mes sacrifices. Ma passion s'y était purifiée comme au milieu des flammes, je n'aspirais plus qu'à cette possession idéale, digne des esprits et des anges. Et maintenant que me reste-t-il de ce rêve? Pourquoi chercher à l'en bercer à son tour? Elle ne me comprendrait même pas. Pourquoi m'efforcer de l'enlever à ces hauteurs? Elle serait incapable de m'y suivre. Sans doute, elle consentirait à me voir toujours l'aimer et souffrir en silence. Un pareil sentiment flatte son amour-propre ; mais elle repousserait tout lien, toute possession mutuelle de nos cœurs, si spiritualisés qu'ils fussent. Pour elle, rien n'existe en dehors de la dépendance du mariage et des droits que confère la robe de chambre conjugale.

Angèle me parut haïssable en cet instant, J'avais beau me rappeler son émotion de la veille, son trouble, le désordre de sa toilette, l'étreinte dont elle tenait ma main emprisonnée dans la sienne, je n'y voulais plus voir qu'une simple commotion nerveuse, naturelle d'ailleurs en la circonstance. Elle avait accompagné ma tante par sollicitude et aussi par cette curiosité mêlée de frayeur, que nous inspire le récit de tout accident. Naïf que j'étais d'y avoir cru trouver

une preuve de son amour ! Je n'avais plus qu'une idée : celle de me venger, d'obtenir d'abord à prix d'argent qu'elle restât parmi nous, et plus tard, dans mes rapports avec elle, par mon langage, par mes regards, par chacun de mes actes, lui répéter ces mots qui devaient la cingler de honte au visage : « Sache que tu n'es pas partie parce que je ne l'ai pas voulu, parce que je t'ai payée à ton mari ». Je m'élançai à la recherche de Kromicki, je voyais désormais clairement la route menant droit au but. Maître de moi-même, j'étais sûr de dominer mon interlocuteur, et de l'amener au point où il m'importait de le faire aboutir.

Je le trouvai bientôt, en train de lire les journaux, sur la terrasse de l'hôtel Straubinger. Aussitôt qu'il m'aperçut, il laissa tomber son monocle de l'œil.

— Je me disposais précisément à passer chez toi, me dit-il.

— Et moi je venais te proposer une promènade au Kaiserweg, nous parlerons en route.

— Soit, fit-il en se levant.

A peine nous fûmes-nous éloignés de l'hôtel, que j'abordai le sujet, sans attendre les confidences de Kromicki.

— Ma tante, commençai-je, m'a mis au courant de votre conversation d'hier.

Il me jeta un regard chargé de rancune et dit, en baissant la tête.

— Je regrette que cette conversation ait eu lieu.

— C'est que vous n'avez pas traité la question avec ce sang-froid dont il ne faut jamais se départir lorsqu'il s'agit d'intérêts matériels. Permets-moi, mon

cher, de te parler en toute franchise. Ma tante est une excellente personne, mais il faut la connaître et ne pas la blesser dans ses susceptibilités. Tu as eu tort de lui rappeler que tu avais épousé Angèle sans dot. Elle n'a pu l'oublier jusqu'à cette heure, mais peu importe; arrivons au sujet. Ma tante t'a parlé d'une rente qu'elle avait l'intention de servir à Angèle. Eh bien, ne me trahis pas, mais ce n'était là qu'une ruse de guerre. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle lui destine un capital assez important... seulement vous ne savez la prendre ni l'un ni l'autre. Qu'est-ce donc que ce projet de départ d'Angèle? la pauvre femme s'en est sentie froissée au plus haut point. Tu vois que je ne te parle pas en héritier unique et légitime, mais en ami. Tâche de réparer le mal, et surtout persuade à ta femme qu'il serait utile et même convenable de renoncer à ce voyage.

Kromicki me saisit les deux mains.

— Je te remercie, fit-il en les serrant avec force. J'agirai en conséquence. Au fond, le projet d'Angèle n'a pas le sens commun. Je ne puis souffrir l'exaltation et ces deux dames en possèdent une bonne dose : elles me répètent sans cesse qu'elles abusent de l'hospitalité que vous leur offrez à Ploszow. — Or voici où en sont les choses : Je ne puis les emmener avec moi... Une fois là-bas, peu m'importe, après tout, de savoir Angèle à Odessa, plutôt qu'à Varsovie. Dès que j'aurai liquidé mes affaires, dans un an au plus tard, je l'espère, nous choisirons une installation définitive... Mais d'ici là, quitter Ploszow me semble une bêtise, passe-moi l'expression. Il m'est impossible de rester au milieu de vous. Mon séjour ici s'est

déjà prolongé outre mesure ; j'y étais venu avec l'idée de vous associer à mon entreprise. Ta tante a refusé. Voici que je me suis confessé. Il s'agit maintenant de savoir jusqu'à quel point je puis compter sur votre concours.

Je respirai : les projets d'Angèle se trouvaient déjoués. De plus, les paroles de Kromicki me donnaient suffisamment à entendre qu'il me serait facile de me débarrasser de lui. N'était-ce pas là un de mes plus ardents désirs ? Toutefois, je contins ma joie prête à se trahir par des marques d'un trop vif empressement, et me bornai à répondre :

— Je ne puis rien te promettre, avant que tu m'aies fait un exposé net et clair de ta situation présente.

Kromicki ne se le laissa pas répéter deux fois. Sa franchise m'étonnait. Il s'interrompait de temps en temps au milieu de ses arguments, secoué par de brusques mouvements nerveux ; il m'acculait alors contre les rochers de la route, ou bien me saisissait par un des boutons de mes vêtements qu'il tortillait entre ses doigts. Justice lui soit rendue ; son exposé concordait avec les détails que contenait la lettre de son fondé de pouvoirs. Je feignis de l'écouter avec la plus grande attention, puis, quand il eut fini :

— Mon cher, lui dis-je, après tout ce que je viens d'entendre, ni ma tante ni moi ne pouvons, en effet, nous associer à tes affaires.

Son visage se couvrit d'une pâleur maladive.

— Pourquoi ça ? murmura-t-il.

— Parce que, si tu te trouvais par hasard cité devant les tribunaux, nous ne nous soucierions pas d'y voir figurer notre nom à côté du tien.

— Avec des restrictions et des prévisions de ce genre, répliqua-t-il, il n'y aurait plus d'affaires possibles.

Puis comme je me taisais, il ajouta :

— Confiez-moi une centaine de mille roubles !

— Non, pas davantage.

Kromicki eut un geste découragé, des deux bras.

—Seulement, repris-je, si nous ne tenons pas à être de moitié dans tes entreprises, je puis toujours, sur un simple reçu, te prêter les cent mille roubles qui te sont nécessaires.

Il s'arrêta et me regarda en clignant les yeux, comme un homme qui croit encore rêver. Cela ne dura qu'une seconde. Il dut se rendre compte que témoigner trop de surprise ou de joie, pouvait le compromettre dans mon estime. Sa prévoyance commerciale, ridicule et inutile d'ailleurs en la circonstance, reprit le dessus.

— Merci, fit-il, et quel intérêt dois-je servir ?

— Nous en reparlerons plus tard; maintenant, au revoir; j'ai encore quelques questions de détail à régler avec ma tante.

Je m'éloignai sur ces mots, le laissant à son étonnement et à ses réflexions. Rentré à la villa, je rencontrai Angèle au jardin, en train d'acheter des fraises, à une de ces paysannes de l'endroit, si pittoresques dans leurs costumes.

— Vous ne partirez pas, car telle est ma volonté, lui dis-je d'une voix brusque au passage.

A l'heure du dîner, la question du départ fut remise sur le tapis; Kromicki haussa les épaules : « C'était là un de ces enfantillages, dont tout homme raison-

nable devait sourire ». Angèle le regarda, et je vis bien qu'elle se rendait compte de la vérité. Son mari répétait la chanson apprise, comme un serin auquel on aurait fait la leçon... L'expression de honte et d'humiliation dont se couvrit son visage me causa une joie cruelle, tant s'étaient amassés de ressentiments au fond de mon cœur.

30 juillet.

Kromicki a vidé la place. Nous avons réglé nos affaires à Vienne et me voici de retour ici. Madame Céline a terminé sa cure; mais les chaleurs qui règnent dans la plaine nous portent à profiter encore de l'air frais des montagnes. Nous éprouvons tous comme un soulagement. Ces dames ne peuvent souffrir le Kromicki. Quant à Angèle, elle lui en veut de m'avoir mêlé à ses affaires. Ah! comme le malheureux est loin de soupçonner qu'il puisse exister entre nous d'autres liens que ceux d'une proche parenté ou d'une amitié ancienne! Il s'est vanté avec cynisme, devant sa femme, de l'emprunt fait à ma caisse. Je crois même qu'elle le juge désormais plus vil et plus bas qu'il ne l'est en réalité. Pour moi, je l'ai déjà dit : Kromicki n'est qu'un parvenu. Incapable de délicatesse de sentiments, de subtilité d'esprit et de distinction de la pensée, toute noblesse, toute générosité lui sont étrangères. Son âme n'est ni sensible ni profonde. Sauf quelques restrictions, j'admets qu'il puisse être un honnête homme, selon la vulgaire et sèche acception du code. Un pédantisme bourgeois s'allie chez lui à

sa névrose d'argent. Mais plus il m'est antipathique, plus je m'efforce de le juger sans parti pris.

Nos relations avec Angèle se ressentent des incidents divers de ces jours derniers. J'espère cependant que l'avenir arrivera à dissiper cette froideur et qu'alors, dans la détente et l'émotion des éclaircissements réciproques, elle souscrira à des concessions qui me la rendront plus chère encore. Le seul fait de ce désaccord établit une sorte de complicité entre nous. Puisqu'elle admet les ressentiments dont l'amour est cause, c'est qu'elle reconnaît cet amour lui-même. Ce sont là des suppositions sans consistance, aussi vagues qu'un songe, mais elles suffisent à me sauver d'une apathie et d'une torpeur absolues.

2 août.

Nouvelle lettre de Clara. Elle doit pourtant se douter de quelque chose. Les paroles qu'elle m'adresse contiennent tant de compassion et tant de pitié ! On dirait qu'elle a pénétré le secret de mon cœur. Elle va donner une série de concerts à Berlin, et se propose de revenir à Varsovie vers le commencement de l'hiver. Elle m'invite à passer quelques jours dans la nouvelle capitale de la grande patrie allemande. Je n'en ferai rien. Je suis rivé à ma chaîne et ne veux m'en détacher.

4 août.

J'avais nourri le fol espoir qu'Angèle, sous le coup de l'indignation que lui avait inspirée la conduite de

son mari, viendrait me dire un beau matin : « Prends-moi, puisque tu m'as payée ». Peut-être agiraient ainsi certaines femmes à l'imagination exaltée, le cerveau troublé par la lecture de mauvais romans; celles en un mot qui ne cherchent qu'un prétexte pour justifier leur chute. Mais il ne m'arrivera jamais rien de pareil avec Angèle. Je ne connais pas de plus grand malheur que celui d'aimer une femme vertueuse, lorsque cette vertu est aussi inflexible et aussi implacable que la lettre de la loi.

7 août.

Ma tante aime Angèle comme elle aimerait sa propre fille. Si je venais à lui manquer, elle saurait encore où rattacher sa vie. Elle se tourmentait aujourd'hui de la voir s'ennuyer. Pas d'autres promenades que celle de Wilbad à Hofgastein !

— Si j'avais encore mes jambes, se prit-elle à dire, je lui aurais fait explorer les environs. Son mari n'y a pas songé, lui qui courait toute la journée par monts et par vaux.

Angèle la tranquillisait de son mieux. Elle n'avait pas besoin de distractions, le jardin de la villa suffisait à ses promenades.

Ce fut à mon tour d'intervenir :

— J'ai beaucoup de loisirs, dis-je avec une indifférence voulue ; j'aime à marcher, rien n'empêche donc que j'accompagne Angèle et lui fasse voir les beaux sites des environs.

Que si quelqu'un devait invoquer les convenances, je lui répondrais que nous sommes de proches parents.

D'ailleurs, la liberté la plus complète règne à cet égard dans toutes les villes d'eau du monde.

Angèle ne trouva rien à répondre à ce plaidoyer. Les deux dames abondèrent dans son sens.

Il est convenu que nous irons demain au Schreckbrücke.

8 août.

Une convention a été passée entre nous. Une nouvelle ère s'ouvre dans notre vie, à partir de cette date. Ce *modus vivendi* a revêtu d'autres formes que celles que j'avais voulu lui donner ; mais il m'y faut désormais conformer ma conduite. Tout sera clair et nettement défini. Je ne puis plus m'attendre à rien d'extraordinaire ni à rien d'imprévu ; mais au moins, je n'errerai plus à l'aventure, comme le vagabond privé de tout et d'abri.

9 août.

Nous nous sommes rendus au Schreckbrücke, hier avant la tombée du soir. Ma tante et la mère d'Angèle nous accompagnèrent jusqu'aux cascades. Une fois là, elles s'assirent sur un des bancs qui bordent la route ; Angèle et moi, nous continuâmes notre promenade. Nous sentions l'un et l'autre le besoin d'une explication décisive. Rien n'influence plus une femme que l'inflexion de notre voix et le ton que nous donnons à nos discours. Pour peu que nous abordions la voie des aveux avec une émotion craintive, avec la conviction de tenter une entreprise des plus audacieuses.

cette timidité, cette terreur ou ces scrupules se communiqueront à l'esprit de celle que nous nous efforçons de séduire. Parlons, au contraire, avec calme, n'élevons pas notre voix au-dessus du diapason ordinaire, nos paroles n'éveilleront plus alors ni les mêmes appréhensions ni les mêmes résistances !

Tout entier à ces réflexions, je marchai quelques instants silencieux aux côtés d'Angèle ; je lui dis, de la façon la plus naturelle du monde :

— Vous ne sauriez croire combien m'a blessé votre projet de départ. Je savais parfaitement que vous n'invoquiez là qu'un vain prétexte. J'étais, moi, le seul et vrai motif de votre décision. Et vous n'avez pas pensé à ma peine ? Que serais-je devenu sans vous ? Vous n'aviez, me direz-vous, que mon bien en vue, vous vouliez me guérir. Eh bien, non, non, ne me guérissez pas ; le remède me causerait un mal mortel !...

Les joues d'Angèle se couvrirent de pourpre, j'avais touché le point sensible ; elle parut hésiter une minute et reprit avec une expression de douleur et de tristesse :

— Vous avez été souvent injuste envers moi, mais jamais plus qu'en ce moment même... Croyez-vous donc que je n'aie pas de cœur, que ma vie soit si facile ! Hé ! je ne suis pas plus heureuse que vous, allez !

Sa voix lui fit défaut... Quant à moi, mon cœur battait à se rompre... Il me semblait qu'un mot encore, et j'allais lui arracher l'aveu suspendu à ses lèvres.

— Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, m'écriai-je, dites-moi ce que vous entendez par ces mots ?

— Je veux dire que, si je suis malheureuse, je veux pourtant rester honnête. Ah ! je vous en conjure, ayez pitié de moi... Non, vous ne savez pas quels tourments j'endure. Je suis prête à tout vous sacrifier, mais pas mon honneur ! N'exigez pas de moi que je vous livre ainsi mon salut : cela ne se peut, cela est un crime.

Les mains jointes, tremblante comme une feuille, elle me regardait, ses beaux yeux pleins de larmes... Si je l'avais en ce moment saisie entre mes bras, elle fût morte de honte et de regret sans doute, mais elle n'eût pas eu la force de me résister.

J'agis cependant comme un homme qui aime, jusqu'à tout immoler à son amour... je m'oubliai moi-même, pour ne plus penser qu'à elle. Je foulai à mes pieds mes sens, mes désirs et mon égoïsme. Qu'était-ce donc que tout cela en face de la femme aimée, qui n'a plus que des larmes pour se défendre, non pas des larmes trompeuses, mais de ces larmes que fait verser une douleur profonde et vraie ? ..

Je saisis ses deux mains, je les portai avec transport à mes lèvres.

— Je vous obéirai, je me conformerai toujours à votre volonté ; je vous le jure sur mon amour !...

Nous ne pouvions l'un et l'autre trouver une parole de plus ; l'émotion nous oppressait. Je me sentais plus noble et meilleur. J'étais comme ce malade, sortant d'une longue crise, affaibli encore, mais plein de la joie qu'inspire le retour à la vie. Enfin je pus parler avec tranquillité et douceur, non plus en amoureux, mais en ami, dont l'unique désir, le but suprême est le bonheur de la créature chérie.

— Je vous promets, lui dis-je, de ne plus chercher à vous détourner du devoir. Vous aurez fait de moi un autre homme : toutes ces douleurs, par lesquelles j'ai passé, m'ont en quelque sorte purifié... Par vous je comprends enfin toute la distance qui sépare l'amour du désir. Je ne puis cesser de vous chérir, car vous êtes ma vie... mais je vous aimerai comme si vous fussiez déjà morte, je ne garde en moi que le culte de votre âme. Acceptez-vous cet amour, Angèle ? Vous le pouvez... N'est-il pas digne des anges ? tel que vous devez le ressentir vous-même ? Pour moi, je vous le jure à la face du ciel, — et ce serment vaut bien celui que l'on prononce aux pieds des autels, — je vous jure de ne jamais aimer une autre femme que vous ; je vivrai exclusivement pour vous ; mon âme sera votre âme. Vous aussi, aimez-moi ; aimez comme on aime la mémoire d'un mort. Ce n'est point un crime ; ne me refusez pas cette grâce suprême ! Vous avez lu le Dante... Rappelez-vous que, marié, il aima Béatrice, de cet amour que je viens vous offrir aujourd'hui. Cet amour il l'a chanté en vers ; l'Église a béni son poème et le vénère lui-même à l'égal d'un saint. Si ce sentiment a pénétré votre âme, dites un mot, et qu'à partir de ce jour subsiste désormais entre nous une éternelle amitié.

Au bout d'un moment de silence, Angèle me tendit sa main.

— J'ai toujours éprouvé ce sentiment ; je vous promets donc de le maintenir, de toutes les forces et de toute l'ardeur de mon âme.

Nous regagnâmes la ville, le cœur plein d'une douce et confiante quiétude.

12 août.

Nous nous sommes rendus aujourd'hui à Windischgraetz. Trois quarts d'heure suffisent pour y arriver à pied, mais j'avais pris un cheval de louage pour ma cousine. Je le conduisais par la bride, l'amazone d'Angèle me frôlait. Au moment de la mettre en selle, lorsqu'elle s'appuya sur moi, et que je sentis la caresse de tout son corps, soudain, le vieil homme se réveilla en moi. Peut-il en être autrement? J'ai juré de contenir mes désirs et mes sens, mais il m'est impossible de n'en pas subir les violents assauts. Et qu'ai-je gagné à ce renoncement de moi-même? Mes horizons se sont rétrécis; le doute m'obsède. Qu'ai-je gagné? Question troublante qui me revient sans cesse à l'esprit. J'ai gagné de la voir, transfigurée, le sourire aux lèvres. J'ai gagné, que ses yeux si limpides plongent désormais sans méfiance au fond des miens. Ce ne sont là que de consolantes illusions !... peut-être ! Mais, si je n'ai rien gagné, je n'ai rien perdu en échange.

16 août.

Nous passons de longues heures ensemble avec Angèle ; nous lisons à haute voix et nous échangeons nos impressions. Tout ce que je lis se rapporte indirectement à mon amour : j'en parle d'une façon détournée, comme si cette terreur féminine du nom de la chose se fût communiquée à mon esprit. Pour bien établir qu'il ne doit avoir désormais rien de caché entre nous,

je lui ai conté tout le drame intérieur dont j'ai tant souffert; ce qui s'est passé en moi après son mariage, quelles émotions, quels tourments ont subi tour à tour mon esprit et mon cœur. Ces confidences devenaient ainsi des aveux ; mes moindres paroles signifiaient : « Je t'ai aimée et je t'aime encore par-dessus toute chose ». Elle m'écoutait, comme s'il n'eût pas été question d'elle-même; trompé par cette apparente simplicité de langage, je voyais des larmes monter à ses yeux, sa poitrine se soulever sous le poids de l'émotion; tout son être moral voler, pour ainsi dire, au devant de ces aveux. Et puis, j'espérais ainsi l'amener peu à peu, à me témoigner la même confiance. Elle aussi me dévoilerait le secret de ses sentiments, de ses pensées. Hélas ! je n'en pus rien tirer ! J'essayais de l'interroger, mais ses lèvres me répondaient avec une telle contrainte que je préférais renoncer à mes investigations indiscrètes. Pour se montrer absolument sincère, elle dut me laisser mesurer la place que j'occupais dans son cœur, m'initier aux mystères de sa vie conjugale, et sa pudeur, sa loyauté s'y refusaient invinciblement.

17 août.

Cette nuit, contemplant Angèle avec les yeux de l'âme, il me vint à l'idée que nous ne possédions aucun portrait d'elle. Aussitôt, je fus saisi d'un violent désir de m'en procurer un, à tout prix. Cette pensée me causa une joie indicible. « Je t'aurai ! murmurai-je, je pourrai couvrir tes mains, ton visage de baisers, sans qu'il te soit possible de me repousser cette

fois ! » Mais comment arriver à la possession de ce trésor ? Je ne pouvais aller dire à Angèle : « Je promets ma fortune au peintre qui immortalisera vos traits ». Mon inestimable tante devait là, comme en tant d'autres circonstances, m'aider à arriver à mes fins. Elle montre avec fierté une série de portraits de famille alignés aux murs de la grande galerie de Ploszow. Plus d'une fois déjà, elle a exprimé le regret de ne pas y voir figurer celui d'Angèle. Il me suffirait donc de faire allusion au sujet, pour aussitôt obtenir son plus entier concours. Restait une question. A quel artiste confierais-je l'exécution de cette œuvre ? Je constatais avec regret, que je ne parviendrais jamais à décider ces dames à entreprendre le voyage de Paris. Là seulement, j'aurais eu à choisir entre le réalisme vigoureux et vivant d'un Bonnat ; la charmante hardiesse d'un Carolus Duran, ou la suave élégance d'un Chapelain, pour ne point citer d'autres noms. Je me complaisais à admirer dans mon imagination, le chef-d'œuvre qu'eût enfanté le pinceau de ces maîtres. Par malheur ! il fallait renoncer à cet espoir. Ma tante, patriote jusqu'au chauvinisme, eût désiré un peintre polonais. Ce n'est pas là mon affaire. Comme nous nous trouvons sur la route de Munich et de Vienne, je songeais à Lembach ou à Angeli... Ce dernier me parut préférable ; il possède cette délicatesse de touche, indispensable lorsqu'il s'agit de rendre l'expression d'un visage semblable à celui d'Angèle. Et puis, je ne voulais pas perdre de temps : les morts vont vite, dit le poète, et les amoureux plus vite encore. Mon tempérament féminin se trahit aussi par cette impatience fiévreuse qui me pousse à la réalisation instantanée de

mes désirs ; chose pensée aujourd'hui, chose exécutée demain. Je demeurai éveillé toute la nuit, attendant, anxieux, le lever du jour.

Mon plan était tracé. C'est moi qui offrirais à ma tante le portrait d'Angèle, le jour de sa fête. Le choix du peintre me concernait. De plus, ni l'une ni l'autre de ces dames ne pourrait ainsi me refuser de se prêter à mon désir.

Je m'habillai dès la première heure et courus au télégraphe où j'adressai la dépêche suivante au Kunstlerhaus : « Angeli est-il à Vienne ? » Rentrant à la villa tout enfiévré de mon projet, je trouvai ces dames assises devant la table à thé.

— Angèle ! m'écriai-je. Au lieu de dormir cette nuit, j'ai disposé de votre sort. J'espère vous voir favorablement accueillir la prière que je me propose de vous adresser.

Elle me jeta un regard empreint de frayeur.

S'imaginait-elle que, résolu de recourir à quelque parti extrême, j'allais lui parler d'amour en face de sa mère et de ma tante ? Mon calme la rassura pourtant.

— Et de quelle manière, je vous prie, avez-vous disposé de mon sort ? demanda-t-elle, s'efforçant de donner un ton enjoué à sa voix.

— J'aurais voulu vous ménager une surprise, mais comme votre concours m'est absolument indispensable, il faut bien que vous sachiez dès aujourd'hui quel est le souvenir que je serais heureux d'offrir à ma chère tante, pour le jour de sa fête.

Et tout d'un trait, j'exposai mes projets. L'effet produit dépassa mes prévisions. Ma tante déclara qu'aucun

cadeau ne saurait lui être plus agréable ni plus sensible. Angèle rayonnait de joie. Quant à moi j'étais aux anges. Ma diplomatie triomphait sur toute la ligne. Une fois en si beau chemin, je me jurai d'obtenir un nouveau succès. Deux heures après on me remettait une réponse à ma dépêche : Angeli se trouvait à Vienne et y achevait le portrait de la princesse M... Je lui écrivis sur-le-champ et joignis à ma lettre la meilleure photographie d'Angèle. Au moment de la mettre sous enveloppe je me retournai soudain vers ma cousine :

— A propos, lui dis-je, j'oubliais un détail. Les grands artistes ont leurs manies, il nous faut les subir. Ainsi Angeli, lorsqu'il consent à peindre le portrait d'une grande dame, tient à savoir si son modèle est une brune ou une blonde. Et cette indication ne lui suffit pas encore, il veut connaître toutes les gradations des reflets ou des nuances possibles. Veuillez donc me confier une boucle de vos cheveux.

Sans soulever d'objection, Angèle s'éloigna et revint quelques instants après. Ses mains si chères me tendirent l'objet désiré. Je m'en emparai, tandis que mes yeux fixés sur les siens, lui disaient clairement :

— Ne devinez-vous pas que ce trésor m'appartient ? que ce talisman sera désormais le souvenir le plus précieux de ma vie ?

Elle rougit, abaissant ses paupières, telle une vierge à laquelle on murmure le premier aveu d'amour. Mais elle m'avait compris. Je le voyais bien à son trouble.

Désormais, je possède une parcelle d'elle-même...

je l'ai acquise par ruse... Moi le viveur, moi le sceptique, j'en suis réduit aux sentimentalités du Siebel de Goethe. Qu'importe! sentimental ou ridicule, je me sens heureux!

22 août.

Nous attendons le premier beau jour pour nous mettre en route. Les nuages, suspendus depuis une semaine au-dessus des montagnes, y couvant les neiges et les pluies, se sont abattus de leurs nids sublimes pour s'étendre sur la vallée. Nous vivons au milieu de ténèbres et de brouillards. On a peine à trouver son chemin en plein midi. Tout se confond, arbres et maisons, rochers et cascades. La nature semble avoir abîmé ses formes en un vague tourbillon, humide et blanchâtre, qui pèse sur les choses et sur les êtres. Il en est de même de mes impressions morales. Les clauses du pacte conclu avec Angèle perdent chaque jour leurs formules précises; elles deviennent insaisissables et vagues au milieu des nuées vaporeuses du doute. Il me paraît à tout instant qu'Angèle ne se conforme plus aux conditions arrêtées par nous, et je n'ose pas réclamer. Les poètes, et les femmes surtout, s'imaginent que l'amour platonique est un sentiment spécial, très rare et très noble à la fois. Ce n'est là qu'une erreur ou qu'une duperie : l'amour platonique est un non-sens. Autant rechercher une lumière qui n'éclaire pas. Je n'ai pas voulu mentir, lorsque j'ai prononcé ces paroles : « Je vous aimerais comme on aime une morte, » mais la résignation n'exclut pas l'espoir.

23 août.

Nous partons demain. Le ciel s'éclaircit ; le vent qui souffle de l'ouest est un présage de beau temps. Le brouillard s'est replié en longs et blancs bourrelets, accrochés aux flancs des montagnes. Ils grossissent, se dressent au travers des glacis semblables à de gigantesques léviathans.. Nous avons été hier, Angèle et moi, au Kaiserweg. Chemin faisant, je me demandais ce qu'il adviendrait au cas où notre convention n'arriverait plus à satisfaire ses sentiments et les secrets désirs de son cœur. Je n'ai pas le droit d'enfreindre ces limites que nous nous sommes assignées à nous-mêmes, mais ne pourrait-elle pas, elle aussi, finir par regretter la solennité de nos engagements? Sa vertu, sa pudeur, lui sont autant d'obstacles invincibles, pour secouer la tyrannie du joug imposé. Tout en souhaitant, peut-être, la violation du pacte, elle se fait une loi d'obéir à ses clauses. Situations sans issue. Nous souffrirons tous les deux, et nous n'aurons pas le courage de briser nos chaînes. C'est là une hypothèse inadmissible, sans doute. Enfin, comme il est bon de tout prévoir, j'ai pris la résolution de lui dire, à la première occasion venue, que, lié par mes promesses, je me soumettais d'avance à sa volonté. D'elle seule dépendait l'observance ou la modification possible des bases du traité qui réglait désormais nos relations : je me rends à merci !

Vienne, 25 août.

Nous sommes arrivés vers le soir à Vienne. A peine installé à l'hôtel, je courus chez Angeli. Par malheur, je trouvai son atelier fermé · il était trop tard. Nous repasserons demain. Mon premier projet avait été qu'Angèle se fît peindre en toilette de soirée. Je change d'avis : je préfère l'avoir telle qu'elle m'apparaît chaque jour, telle enfin que je l'aime !

26 août.

J'ai eu cette nuit un cauchemar affreux. L'insomnie me tourmente depuis quelque temps ; je ne peux donc préciser l'heure à laquelle m'a visité ce rêve. Je me suis vu soudain entouré d'araignées monstrueuses. Elles sortaient de toutes les fentes, s'échappaient de dessous mes couvertures, sortaient de mes matelas, montaient en masses compactes le long des murs. J'entendais comme le frisson du papier, qui tapisse ma chambre, sous l'attouchement de leurs pattes velues. Je levai mes yeux au plafond ! Les horribles insectes s'y trouvaient déjà, mais d'une espèce différente : noires au dos et striées de blanc. Tout cela me paraissait aussi hideux que naturel. Je n'éprouvais ni crainte ni surprise, rien qu'un sentiment profond de dégoût. Ce ne fut qu'à mon réveil, que cette répulsion insurmontable se transforma en terreur... la terreur de la mort. Qui sait, me disais-je, quels sinistres grouillements existent en ces mystérieuses et

sombres profondeurs d'outre tombe. Je me levai, j'écartai les rideaux, et des flots de lumière inondant la pièce dissipèrent les dernières impressions du rêve. Les rues reprenaient leur physionomie habituelle. Le travail et les occupations du jour commençaient. Des charrettes chargées de légumes et que traînaient des chiens, stationnaient aux portes des maisons ; des bonnes couraient au marché, leur panier au bras. Des ouvriers se rendaient à leurs fabriques. Les manifestations de la vie journalière sont le meilleur préservatif contre les fantasmagories du rêve. Mais la conséquence [illegible]er de cet incident, c'est qu'un ver intérieur me ronge. Mon organisme moral et physique subit une crise ; je m'achemine vers la catastrophe finale. Un seul remède peut me sauver : L'amour d'Angèle ! Hélas ! Angèle ne voudra pas me sauver !

26 août

Première séance chez Angeli. Ma tante nous servait de chaperon : comme j'avais pourtant raison de prétendre que ma cousine était une des femmes les plus séduisantes qu'il m'ait été donné de rencontrer dans la vie. Rien de banal, rien de vulgaire dans sa beauté. Angeli la contemplait avec cette satisfaction visible de l'artiste, mis en présence d'une belle et noble œuvre. Il se mit à dessiner à grands traits, sans cacher son enthousiasme.

— Il est rare, nous dit-il, de voir poser un modèle aussi parfait : charme incomparable du visage, pureté des lignes, expression profonde, rien n'y manque.

On a du plaisir à travailler. Ce sera là un bon portrait, je puis vous le promettre, *mademoiselle*.

La femme, si rapprochée qu'elle soit de l'ange, n'en est pas moins une étrange créature. Je vis que l'erreur du maître causait à Angèle une véritable joie. Le sourire le plus enchanteur éclaira ses traits. Averti par moi de sa méprise, Angeli s'écria gaiement :

— Eh bien, je me tromperai sans cesse ; ce crime est bien pardonnable, lorsque l'on vous regarde, madame.

Nous avons décidé qu'Angèle serait peinte debout, en toilette de ville. Robe de satin noire garnie de dentelles. Sa taille s'y dessine admirablement, plus souple et plus ronde à la fois.

La soirée se termina pour nous au théâtre du *Burg* : on y donnait le *Vaisseau-Fantôme*. « Je n'écoutais et ne comprenais Wagner qu'avec les sentiments et les impressions que m'inspirait mon amour. Et sans cesse, en moi-même, j'interrogeais le maître : « Quelles sensations éveilles-tu en son âme ? Ta musique pénètre-t-elle son cœur ? Le dispose-t-elle à aimer ? L'as-tu transportée en ces mondes, où l'amour devient la loi suprême et sainte ? »

Voilà ce qui occupait exclusivement mes pensées.

28 août.

Ma tante nous a quittés ce matin. Elle nous aime bien, mais elle nous préfère ses chevaux : c'est du moins ce que je lui disais, cherchant à la taquiner

pour me venger de sa désertion. Aussitôt le portrait fini, nous devons la rejoindre à Ploszow. C'est madame Céline qui nous accompagne désormais aux séances journalières chez Angeli.

Elle n'entend rien aux choses de la peinture ! Un premier regard jeté sur l'esquisse lui fit pousser des cris de paonne. « Cela devait être son Angèle? Non, cent fois non ! »

J'eus grand'peine à la tranquilliser, à lui faire comprendre que, de cette informe ébauche, sortirait notre papillon dans tout l'éclat de sa parure et de sa beauté.

Le maître souriait, confirmant mes dires par une inclinaison de tête.

— Je le répète encore, finit-il par conclure, ce sera là un de mes meilleurs portraits. Je m'y suis mis *con amore*.

29 août.

J'avais été retenir une loge à l'Opéra et je rentrai à l'hôtel vers cinq heures. Je ne sais par quel hasard Angèle se trouvait seule au salon. Soudain mes désirs si longtemps comprimés se déchaînèrent en moi avec l'impétuosité d'un ouragan. Les rideaux étaient tirés, une demi-obscurité régnait dans la pièce. Je faisais des efforts surhumains pour résister à cet attrait qui me poussait invinciblement vers elle. Il me semblait qu'une flamme jaillissait de son visage : que les mêmes pensées qui m'agitaient soulevaient sa gorge. J'aurais pu la saisir, l'envelopper de mes bras, couvrir de baisers ses yeux et ses lèvres... Une voix me criait : « La posséder et mourir ! » Mais elle s'aperçut de ce trouble

extraordinaire. Un frisson fit pâlir son visage, ses paupières tremblaient. Parvenue à se dominer, elle me dit, cherchant à assurer sa voix ;

— Je vous craignais autrefois : maintenant j'ai confiance en vous ; et je me sens si heureuse ! protégez-moi...

— Ah ! m'écriai-je, si vous saviez ce que je souffre !

— Je le sais, reprit-elle ; et vous n'en êtes que plus noble, que plus généreux à mes yeux.

Ces simples mots me désarmèrent : je reculai soumis. Ah ! quelle affection, quelle tendresse je lisais dans son regard. Serait-ce le chemin le plus sûr pour arriver enfin à mon but ! La passion contenue dans le cœur d'Angèle finira-t-elle par déborder ? Je ne sais, et j'en perds l'esprit ! Somme toute, qu'ai-je fait, jusqu'à ce jour, si ce n'est sacrifier sans cesse mon amour par amour ?...

30 août.

Il s'est produit quelque chose d'extraordinaire, d'effrayant. Au cours de la séance, Angèle frissonna soudain ; ses yeux se fermèrent ; une mortelle pâleur couvrit son visage. Le peintre suspendit son travail, et je courus chercher un verre d'eau. Elle se remit bientôt, et voulut continuer à poser ; je voyais cependant combien cette contrainte la faisait souffrir ; elle paraissait inquiète, fiévreuse, confuse. Peut-être se sentait-elle lasse ? la chaleur était accablante : je la reconduisis à l'hôtel, sans qu'elle eût, durant le trajet, repris son humeur habituelle. A dîner, je la vis rougir et pâlir à plusieurs reprises. Sa mère et moi, nous lui

demandions ce qu'elle éprouvait. « Rien, rien ! » répondit-elle vivement. Elle ne voulut pas entendre parler du docteur; son visage resta pâle et abattu, ses noirs sourcils se contractaient; alors une expression de sévérité durcissait ses traits si doux. Elle me témoigna plus d'indifférence que ces jours derniers, et par instants, ses regards se détournaient, comme si ma présence l'eût irritée... Je ne comprends rien à ce qui se passe : mon inquiétude me tient éveillé.

31 août.

A midi, prêt à accompagner Angèle à l'atelier, j'allai frapper à la porte de ces dames. Les gens de service m'apprirent qu'elles étaient sorties depuis plus d'une heure. Surpris, je résolus de les attendre. Elles ne tardèrent pas à rentrer, en effet. Angèle, silencieuse, me tendit la main au passage et monta droit à sa chambre. Je crus d'abord qu'elle ôtait son chapeau et s'apprêtait à nous rejoindre, mais ce fut madame Céline seule qui parut.

— Léon, me dit-elle, vous aurez l'obligeance de prévenir Angeli que nous ne pourrons nous rendre aujourd'hui chez lui : ma fille se sent indisposée.

— Qu'a-t-elle donc ? m'écriai-je en proie à l'appréhension la plus vive.

— Je ne sais trop, répliqua-t-elle enfin. Je l'avais conduite chez le docteur : nous ne l'avons pas trouvé chez lui ; je lui ai laissé un mot, le priant de passer le plus tôt possible à l'hôtel... nous verrons ce qu'il nous dira.

Ne pouvant rien en tirer de plus, je pris le parti

d'aller moi-même informer le maître de l'incident qui nous forçait à suspendre les séances. A mon retour, le docteur venait de quitter l'hôtel... Les explications de madame Céline avaient le même caractère d'ambiguïté et de gêne... « Du calme, du repos... le médecin ne pouvait rien affirmer ». Je me sentais infiniment malheureux... mes remords me poursuivaient, semblables à des furies. C'est moi qui suis la cause du mal ; c'est la pensée de mon amour et de mes souffrances, qui influe d'une manière funeste sur la santé d'Angèle... Ah ! dussé-je cent fois mourir... plutôt que de l'exposer à quelque danger !

Je pensais avec angoisse que je ne la verrais pas à table. Elle descendit cependant. Mais ses allures ne cessaient pas de me surprendre. D'abord, elle se troubla à ma vue ; puis elle s'efforça de paraître aussi gaie que de coutume, sans y réussir toutefois. J'avais l'impression qu'elle me cachait une peine secrète. Jusqu'à son visage, jusqu'à la nuance de ses cheveux qui me paraissaient tout autres aujourd'hui. Ces beaux reflets d'or avaient disparu, elle me faisait presque l'effet d'une brune.

Qu'a-t-elle? Je me creuse la tête à le savoir ; n'aurait-elle pas reçu quelque fâcheuse nouvelle de Kromicki? Il me faut à tout prix éclaircir ce mystère. Je gage que ce sont là des ennuis d'une nature morale.

Berlin, 5 septembre.

Me voici à Berlin, et pour longtemps ! j'ai fui Vienne... je n'irai plus à Ploszow, puisqu'elle s'y

trouve... J'étais si convaincu pourtant qu'aucune force au monde ne pourrait plus nous séparer ! Ah ! il se produit des choses extraordinaires en ce monde ! Je suis parti, tout est fini entre nous !... Il me semble que la roue d'une machine broie ma pauvre cervelle... Ça me fait mal... Mais je ne suis pas encore fou ! Je sais tout, je me rappelle tout. Il n'y a que les faibles têtes à se détraquer. Cela ne pouvait m'arriver, puisqu'il est des cas, comme le mien, où la folie même devient un bonheur.

8 septembre.

Quand je pense que tout est fini ; qu'il ne me reste rien du passé ! que je l'ai quittée, et cela pour toujours ! Je me refuse d'y croire. Angèle est perdue pour moi ! A quoi me rattacher désormais ? Alors seulement, il me semble que je suis frappé de démence. Car enfin, qu'après plusieurs mois de cohabitation conjugale, une jeune femme en arrive à se trouver en un certain état voulu et prévu par les conséquences du mariage ; il n'y a là qu'un fait journalier des plus naturels. Seul un cerveau malade est capable de se figurer qu'une loi ordinaire de la nature puisse être à la fois une monstruosité. C'est là une juxtaposition inadmissible. Angèle a conservé toute sa vertu, et moi je lui en fais un crime que je ne saurais lui pardonner. Elle nous avait tous les deux sous la main : moi, pour l'amour platonique, lui pour les affections plus positives, mais légitimes. Ah ! le beau rôle que je jouais là. Je surexcitais ses facultés passionnelles, j'ajustais la

corde à la note voulue de l'accord parfait d'amour. Vraiment la farce est risible à force d'être cruelle !

10 septembre.

Je pense toujours que la tragédie humaine découle chez les autres d'événements et de malheurs exceptionnels; chez moi, au contraire, du cours naturel des circonstances et des choses. Je ne sais ce qui est préférable... Mais cette complication d'événements si simples me cause d'indicibles souffrances !

11 septembre.

Il paraît que l'homme frappé de la foudre se raidit et ne tombe pas du coup. Moi aussi, je me tenais jusqu'ici sur pied sous la force du choc en retour ; mais il me semble que je vais tomber. Cela tourne mal... Aussitôt que vient la nuit, d'étranges phénomènes nerveux m'assaillent. J'étouffe ! L'air ne pénètre plus dans mes poumons. Une peur inexplicable me saisit : la peur de tout et de rien. Je m'attends à quelque chose d'extraordinaire, de cent fois plus terrible que la mort. Je me demandais, hier, ce qu'il adviendrait si soudain à mon réveil, j'oubliais mon nom, qui j'étais, d'où je venais, et que, dans cette ville étrangère, je me misse à marcher droit devant moi, entouré de ténèbres, sans but, en plein égarement de mes esprits. Ce sont là des hallucinations maladives. D'ailleurs, n'en est-il pas déjà ainsi de mon âme ? J'ignore où je

me trouve au point de vue moral! Je tâtonne au milieu des ténèbres, égaré et sans but. La peur s'est établie en moi : elle y habite à demeure, elle tremble au fond de mon être. L'obscurité m'emplit d'épouvante... Le soir, je parcours les rues éclairées : cette foule indifférente qui m'entoure me rassure... Oh! ces nuits! ces nuits interminablement longues, où je me retrouve seul avec moi-même. Un goût métallique emplit ma bouche d'âcreté... Cela m'a saisi au moment où madame Céline m'annonça la grande nouvelle! Quelle journée, grand Dieu! J'étais venu aux informations après la seconde visite du médecin.

Si loin de soupçonner la vérité, je ne compris rien encore, même lorsque madame Céline m'eut dit :

— Le médecin affirme que ce sont là des phénomènes nerveux, sans aucun rapport avec son état.

Puis, voyant que je ne saisissais pas l'allusion, elle ajouta avec une nuance d'embarras :

— Car, il faut que je vous annonce la grande nouvelle!

Et elle me l'a dite! « la grande nouvelle »... et je sentis ce goût de plomb sur mes lèvres, ce frisson du cerveau qui ne me quitte plus depuis.

Seul dans ma chambre, je fus secoué d'un rire affreux. Ah! cette créature idéale, à laquelle l'amour pur des anges semblait une faiblesse illicite, qui prononçait « amitié », partout où il eût fallu dire « amour »! Je conservais toutefois une présence d'esprit en quelque sorte mécanique. J'agissais en automate perfectionné, m'astreignant avec minutie à tous les préparatifs ordinaires d'un départ. J'eus même le soin de sauver les apparences. Je déclarai à madame Céline que le doc-

teur m'ayant trouvé une maladie de cœur assez avancée, m'envoyait sans perdre de temps me traiter chez un de ses confrères, un spécialiste célèbre à Berlin. Elle fut assez naïve pour me croire. Et Angèle?... Ah! je vis ses prunelles soudain dilatées par l'effroi ; son regard de martyre outragée... et je sentais alors en moi deux êtres distincts. L'un me disait : « Quel crime a-t-elle donc commis? » et l'autre me poussait à lui cracher au visage.

Malheureux que je suis! pourquoi l'ai-je tant aimée?

15 septembre.

J'ai lu aujourd'hui le nom de Clara Hilst, imprimé en majuscules sur de grandes affiches; j'oubliais qu'elle devait venir ici; ne me l'a-t-elle pas écrit à Gastein? Je n'éprouvai d'abord nulle surprise; mais que, maintenant à la tombée de la nuit, me voici de nouveau repris de mes terreurs, l'idée qu'une âme amie et dévouée se trouve dans la même ville, non loin de moi, cette idée, dis-je, m'inspire je ne sais quelle confiance. Je préférerais pourtant ne pas voir Clara. Elle est douée de cette sollicitude curieuse qui voudrait tout savoir, et qui s'informe de tout. Encline aux suppositions les plus romanesques, elle possède cette foi robuste qui nous fait croire que l'amitié est un dictame et un remède pour toutes les souffrances. Or, il me serait impossible de lui confier ma peine.

16 septembre.

Voici quinze jours écoulés depuis mon départ de Gastein. Elles sont déjà là-bas à Ploszow. J'ai écrit dernièrement à ma tante. Effrayée aux récits qu'on n'eût pas manqué de lui faire, elle aurait été capable de venir me rejoindre ici, or je veux être seul, absolument seul.

18 septembre.

Ma tante m'a répondu... Elle est inquiète, mais elle aussi me parle de la grande nouvelle. Cela me poursuit avec une insistance fatidique ! Je ne m'étais pas trompé... ces dames se sont réinstallées à Ploszow.,. et ma tante s'offre à venir me soigner... Grand merci ! je vais lui répondre que je me porte comme un Hercule ! Et puis après ? Je n'arrive pas à me figurer quel sera mon sort, demain, dans six mois, dans deux ans ! Que faire désormais ? Le manque absolu de but dans la vie devrait exclure toute raison de l'existence. A vrai dire, il n'y a plus pour moi de place sur la terre.

20 septembre.

Je n'ai pas rendu visite à Clara ; je l'ai rencontrée hier dans la rue. Elle pâlit en me voyant. Son émotion, l'effusion expansive de son accueil, m'allaient au cœur, tout en me causant une impression pénible. Ma cordialité n'est qu'apparente ; je n'ai ressenti aucun plaisir à la revoir. Remise de son premier trouble, elle

parut s'inquiéter de l'altération de mes traits. C'est que je suis bien changé. J'ai vieilli; mes cheveux grisonnent. Anxieuse, elle me questionna au sujet de ma santé; et moi, quelle que soit ma reconnaissance, je vois bien que des relations trop fréquentes avec elle dépasseraient la mesure de mes forces. Je lui répondis que je me sentais malade en effet, et me rendais sous peu de jours dans le Midi.

Suis-je donc incapable de ressentir «l'humaine bonté? Non, lorsque les yeux honnêtes et limpides de Clara se fixaient sur mon visage, cherchant à voir clair jusqu'au fond de mon âme, j'avais des envies de pleurer, dans l'attendrissement mêlé d'humiliation qui m'agitait. Elle s'aperçut bientôt, avertie par cet instinct particulier aux femmes, que tout avait changé dans mon être, que j'agissais encore, parlais et répondais d'une manière mécanique, mais que mon âme était à demi morte. Elle cessa de me questionner alors. Je voyais sa crainte de me lasser, et en même temps son désir de me retenir auprès d'elle, dans l'unique espoir de soulager ma misère et de panser ma blessure.

21 septembre.

Jamais encore je n'avais passé une nuit aussi affreuse. Il me semblait descendre un escalier dont les marches se déroulaient à l'infini, dans un abîme de ténèbres, toujours plus épaisses, où s'agitaient je ne sais quelles choses terribles et vagues. J'ai résolu de quitter Berlin; j'étouffe sous ce ciel de plomb. Je retournerai à Rome; je me fixerai dans ma maison du Babuino. Mes comptes avec Angèle aussi bien qu'avec

le monde entier sont réglés. Je puis végéter, au fond de ma silencieuse retraite, attendant que sonne l'heure suprême. Exclu de la vie générale du monde, je reste désormais en dehors de tout mouvement, dans l'abandon et dans le vide. La pensée de Rome et de mon hermitage me sourit, d'un triste et pâle sourire il est vrai. C'est de là-bas que j'ai pris mon essor, comme l'oiseau s'élançant hors du nid; je m'y traînerai maintenant les ailes brisées... pour mourir.

Reçu un billet de Clara. Elle m'invite à passer ma soirée chez elle, à la sortie du concert... Va pour le concert... mais je n'irai point chez Clara!

22 septembre.

Je me sens tout à fait malade. J'ai pris froid hier. La salle avait été chauffée à blanc et j'avais commis l'imprudence de ne m'être pas muni de mon pardessus. Je rentrai raidi de froid à l'hôtel. Je sens à chaque respiration comme un fourmillement de pointes d'épingles, qui me déchirent la poitrine. Je n'arrive pas à étancher ma soif. Une grande faiblesse engourdit mes membres. Il n'y a plus à songer au départ... je ne parviendrais même pas à monter seul en wagon... J'entends, en écrivant ces mots, mon souffle trois fois plus rapide et plus bruyant qu'il n'a coutume de l'être... J'éprouve des alternatives de frissons et de chaleur. Toutefois, je résisterai au mal, aussi longtemps que me le permettront mes forces et mon énergie. J'ai adressé une lettre à ma tante; je la prie de renvoyer mon courrier chez B..., le banquier

connu de Berlin, et l'informe que je me dispose à poursuivre mon voyage. Personne ainsi à Ploszow ne se doutera du véritable état de ma santé.

23 septembre.

Je lutte toujours, et ne me suis pas encore mis au lit. Une fièvre ardente me ronge, des hallucinations me saisissent, surtout lorsque je ferme les yeux ; la limite entre les formes réelles des choses et les images qu'enfante mon cerveau malade s'efface alors. Je réussis cependant à me contrôler moi-même... mais la fièvre augmente et je la sens qui commence à troubler mes esprits. Une dernière pensée lucide, quoique bien amère... Me voici, seul, abandonné au milieu de cette grande ville, personne pour me tendre un verre d'eau... moi, un des favorisés du sort et de la fortune ; moi, qui aurais pu me créer un foyer, une famille, me voir entouré d'affection et de dévouement... Je ne puis plus écrire.

14 octobre.

Je continue mon journal après une interruption de plus de trois semaines. Clara vient de me quitter. Rassurée désormais, elle est partie pour Francfort et ne reviendra ici que dans dix jours. Pendant toute la durée de ma maladie, elle fut pour moi une vraie sœur de charité. C'est elle qui se mit en quête d'un médecin. Je serais mort, n'étaient sa sollicitude et ses soins. Je ne sais plus au juste le jour où je l'aperçus pour la première fois au chevet de mon lit. J'étais si souf-

frant, que rien ne m'étonnait. J'accueillis sa présence, comme la chose la plus naturelle du monde. Elle se tenait aux côté du docteur. Mon attention était uniquement attirée par la chevelure blanche et crépue du célèbre professeur. Il m'examina, et me posa une foule de questions en allemand d'abord, puis en français... mon mutisme lui faisant supposer que je ne comprenais pas la langue des habitants des rives de la Sprée... Je continuais à me taire cependant : le ressort de ma volonté brisé, mon énergie aussi impuissante que mes forces physiques. Il me souvient seulement qu'on m'appliqua des ventouses. Plus tard, je demeurai étendu, immobile. Je pensais, par instants, que j'allais mourir, sans que cette idée me causât plus d'effroi, que les choses que je voyais s'accomplir autour de moi. Toute application d'esprit me fatigue encore ; je cesse d'écrire.

16 octobre.

Cette crise a apaisé mes nerfs. Je n'éprouve plus de ces terreurs qui me harcelaient par leur obsession. Je voudrais seulement que Clara revînt le plus vite possible. Ce n'est point un sentiment de regret qui me domine, non, c'est l'égoïsme d'un homme malade. Personne, en effet, ne saurait me remplacer sa tendre et vigilante sollicitude. La faiblesse du corps nous fait nous cramponner à une influence protectrice, comme l'enfant s'attache aux vêtements maternels. J'ai dit que Clara fut pour moi une vraie sœur de charité. La nuit elle veillait, étendue tout habillée, prête à accourir au moindre de mes mouvements. Je la voyais

inclinée vers moi, les traits tirés par l'inquiétude et l'insomnie. C'est elle qui me donnait mes potions, elle qui m'aidait à me soulever sur mes traversins ; lorsque je voulais la remercier à mes instants lucides, elle posait un doigt sur mes lèvres : « Chut ! le docteur avait défendu de parler. » Souvent, je la voyais toujours dominée par la crainte, se réveiller avec un sourire après un léger assoupissement d'oiseau. Elle avait pris une chambre à l'hôtel, à côté de la mienne... Pour se défendre du sommeil, elle s'y promenait de longues heures durant la nuit. Je ne pouvais l'entendre, car elle s'appliquait à étouffer le bruit de ses pas ; mais, par la porte entrouverte, j'apercevais son ombre glissant le long de la muraille. Un jour qu'elle s'était penchée vers moi, maternelle et tendre, je pris sa main et la portai à mes lèvres. Je ne lui avais pas toujours témoigné une gratitude suffisante. Sa haute taille m'irritait : je lui en voulais qu'elle ne fût pas Angèle... Parfois, et surtout à la brune, lorsque je regardais à distance sa figure amaigrie, diminuée, pâlie, j'avais l'illusion... de la voir... elle... l'autre !... et alors, dans mon délire, Dieu me pardonne ! je donnais à Clara le nom d'Angèle... Oui, il m'en souvient, comme dans un rêve.

17 octobre.

Le banquier B... m'a renvoyé plusieurs lettres de ma tante. Elle s'informe de mes nouvelles, de mon voyage, de mes projets d'avenir. Elle me parle de ses semences d'automne ; mais pas un mot des gens de Ploszow... Sont-ils morts ou vivants ? Quelle drôle et

irritante façon d'écrire... Ah! oui : elles m'intéressent fort, les semences de Ploszow et les mille details d'une exploitation agricole!

18 octobre.

Voilà un événement imprévu ou plutôt prévu. Kromicki m'a adressé une dépêche à Varsovie ; ma tante l'a mise sous enveloppe et me l'a renvoyée ici. Il s'agit de lui avancer vingt-cinq mille roubles, pour sauver des cent mille déjà prêtés. La belle histoire! Que m'importe ce Kromicki? Qu'il aille se faire pendre! ou plutôt qu'il oppose à ses pertes d'argent l'indifférence avec laquelle j'accueille les miènnes D'ailleurs n'a-t-il pas la grande nouvelle pour se consoler? Réjouissez-vous donc, époux exemplaire, mais n'allez pas exiger de moi que j'assure le sort de votre descendance. Laissez-moi, au moins, être malade en paix.

21 octobre.

Je me suis raccroché à une dernière planche de salut. J'ai fait un compte avec moi-même! Que me reste-t-il encore à attendre de la vie? rien! Ainsi, rien ne m'empêche de faire don de ma personne, à celui ou celle que ce don pourrait rendre heureux. Je ne donnerais pas un liard de ce que je vaux aujourd'hui; pas un liard de mon avenir, de ma santé, de mon esprit, de mes aptitudes. En outre, il est bien prouvé que je n'aime pas Clara; mais si elle m'aimait?... Si elle voit en moi le but et l'idéal de son existence,

pourquoi lui refuser la possession d'un objet de si peu de prix ? J'ai seulement l'obligation morale de me faire voir sous mon vrai jour, de lui faire toucher mes plaies du doigt. Il faut qu'elle sache bien, que tout n'est que ruine en moi. J'élargirai ainsi l'abîme qui me sépare d'Angèle, et j'y goûte un plaisir amer de vengeance. Elle aura creusé le gouffre de son côté, moi du mien ! Madame Kromicka pensait qu'il m'en coûterait trop de m'arracher à son souvenir : je lui montrerai qu'il me convient de dresser entre nous un mur si épais, qu'il interceptera à tout jamais son image devant mes yeux.

Je n'aime pas Clara, mais je lui dois de la reconnaissance. Je qualifiais, il est vrai, sa sollicitude de sentimentalisme allemand ? N'importe ! l'autre n'en eût pas été capable ! Il eût été plus digne de sa haute vertu de me laisser mourir, plutôt que de condescendre à me voir dénouer ma cravate en sa présence. C'est là un droit qui n'appartient qu'à l'homme dûment épousé à l'autel. Clara ne s'est pas arrêtée à ces petitesses. Elle a tout négligé pour moi : sa musique, ses leçons, ses concerts ; elle s'est exposée à la calomnie... elle a poursuivi son œuvre de charité. J'ai contracté une dette envers elle et je veux m'en acquiter. Je m'en acquitte mal et de mauvaise foi, parce que tout m'est indifférent désormais ; parce que je ne lui offre plus tout mon être, vivant et pensant, mais un lambeau de moi-même... Qu'il lui appartienne donc sans partage... Ma tante seule éprouvera du chagrin. Je la blesserai à la fois dans ses idées patriotiques et dans ses préjugés de race... Ah ! si elle savait ce que m'a coûté l'amour de l'autre, elle me pardonnerait, je n'en puis douter.

Les ancêtres de Clara n'étaient sans doute que des brasseurs ou des tisserands. N'importe ! je n'ai pas de préjugés, je n'ai plus que des nerfs. D'ailleurs, je me suis toujours montré libéral à l'occasion. Ce n'est que dans le malheur qu'on arrive à reconnaître le néant de toutes ces distinctions sociales...

Je me demande, malgré moi, comment Angèle va accueillir la nouvelle de mon mariage. C'est un douloureux penchant dont je ne puis me défaire, tant je m'étais habitué à m'identifier avec elle, et à tout ressentir par elle.

22 octobre.

J'ai envoyé aujourd'hui ma lettre à Clara. Sa réponse me parviendra demain, à moins qu'elle ne tienne à me l'apporter elle-même ce soir...

On m'a remis, dans la journée, une seconde dépêche signée : « Kromicki »... J'y ai lu tout le désespoir immense que peuvent contenir les mots appropriés au style télégraphique. Les affaires ont dû bien mal tourner là-bas. Je ne m'attendais guère à une ruine aussi prochaine. La perte que je subis n'apporte pas une grosse brèche à ma fortune. Je n'en reste pas moins un homme très riche... Mais ce Kromicki !... Pourquoi chercherais-je à me tromper ? Il y a un petit coin de mon cœur où s'est glissé le contentement de cette débâcle... Je pense, non sans plaisir, que, si ces gens peuvent avoir encore de quoi vivre, ils ne le devront qu'à la générosité de ma tante, laquelle, selon son expression favorite, n'est que l'administrateur des biens des Ploszowski...

Il n'entre point dans mes vues de répondre à Kromicki... Je serais capable de le féliciter au sujet de la venue prochaine au monde de son héritier... Plus tard... je leur offrirai à tous le pain de chaque jour... et très largement encore.

24 octobre.

Clara n'est pas arrivée hier; mais voici la réponse que j'ai reçue d'elle ce matin :

« Cher Monsieur,

» Votre lettre m'a comme étourdie sous le coup du bonheur ; je voulais me rendre immédiatement à Berlin. Mais, vous aimant d'une affection aussi profonde que sincère, je dois écouter la voix de ma conscience. L'amour est l'opposé de l'égoïsme. Je ne puis donc vous sacrifier à mon amour. *Vous ne m'aimez pas...* Je donnerais ma vie pour qu'il pût en être autrement... mais non, vous ne m'aimez pas ! Dès le premier instant de notre rencontre à Berlin, je m'aperçus que vous étiez malheureux. Vous m'évitiez, ma sollicitude vous pesait, et moi, quoique vous m'ayez annoncé votre départ, pensant ainsi tromper ma vigilance, je faisais chaque jour prendre de vos nouvelles à l'hôtel. J'appris de la sorte que vous étiez malade. Seule, auprès de vous, durant ces heures cruelles, je pus me convaincre combien mes alarmes étaient fondées... Vous souffriez d'une peine secrète. Vous aviez subi une de ces douloureuses déceptions du cœur après lesquelles, bien longtemps encore, il est difficile de se réconcilier avec la vie.

» Maintenant, j'ai la conviction, — et Dieu sait si elle ne me fait pas cruellement souffrir — qu'en paraissant résolu à unir votre sort au mien, vous ne cherchez qu'à vous tromper vous-même, et à vous barrer tout chemin de retour. Puis-je accepter votre offre, en face d'un pareil soupçon ? Je sais qu'en la rejetant je consomme le malheur de mon existence, mais je n'aurais pas à me reprocher, du moins, d'avoir rivé un boulet à vos pieds. Je vous ai aimé, du premier jour où le hasard me mit sur votre route. Il y a donc longtemps de cela ! J'ai pu m'accoutumer aux peines des séparations subites, aux tourments découlant de l'absence, et de cette certitude cruelle de ne pas être aimée. Il est dur de vivre avec une telle souffrance au cœur, mais j'ai mes larmes de femme pour pleurer ma misère, et, pour m'en consoler, le culte de l'art. Quand vous penserez à moi, désormais, donnez-moi le nom de sœur : cela me suffit. Mais être votre femme, l'autre moitié de vous-même, et puis, m'apercevoir un jour que vous regrettez l'élan irréfléchi d'une disposition d'esprit passagère, que vous n'êtes pas heureux, que vous me haïssez peut-être... oh ! non, voyez-vous ! j'en mourrais !

» Savez-vous ce que c'est que d'aimer, non seulement de toute son âme, mais avec humilité, avec abnégation, avec douceur ! Ces paroles mêmes me semblent une audace : je ne veux pourtant point laisser toute espérance. Ne m'en veuillez pas : Dieu est si miséricordieux, l'homme si avide de bonheur, qu'on manque de force à verrouiller une fois pour toutes la porte de l'avenir. Eh bien ! si dans un an, ou plus tard encore, à toute autre époque de la vie, vous vouliez

encore de mon amour, je me trouverais récompensée... et des larmes que j'ai versées, et de celles qu'il m'est impossible de réprimer à cette heure.

» CLARA. »

Il y a en moi un homme qui sait apprécier et ressentir chaque ligne de cette lettre. Plus le cœur de Clara est honnête, simple, aimant, plus on se verrait bien payé d'y retourner un jour.

Mais il y a aussi en moi un autre homme brisé, anéanti, auquel on a enlevé l'envie et la joie de vivre, et qui, sensible à la douleur et à la bonté divine de Clara, ne peut plus l'aimer, parce qu'une passion exclusive a absorbé toutes ses forces. Une fois détourné de la route, où il avait un instant espéré trouver un refuge, il n'y reportera plus désormais ses pas.

3 octobre.

A mesure que je reviens à la santé, je sens se rétrécir autour de moi ce cercle fatal et sans issue. Le docteur a enfin consenti à m'ouvrir les portes de ma prison. Je pars... Varsovie, Ploszow, sont trop rapprochés d'ici. Il me semble que je serai plus tranquille à Rome. Je ne me promets guère de n'y point remuer les souvenirs du passé ; mais mes pensées y auront le calme des méditations poursuivies à l'ombre et dans le silence des cloîtres. Quel sera le cours que suivra maintenant ma destinée ? Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose : je ne veux plus rester un jour de plus ici. Je passerai par

Vienne pour y prendre le portrait d'Angèle. Il faut que je l'aie sans cesse devant mes yeux.

1er novembre.

Je quitte Berlin, je renonce à Rome... et je me retire à Ploszow. Oui ! je l'ai écrit ici même : « Angèle n'est pas seulement la femme aimée ! c'est la créature unique, la seule et la plus chère. » C'est bien là ce qui m'emplit l'âme. Appelez-le du nom de névrose ou de folie : le fait n'en subsiste pas moins. Ce sentiment m'est entré dans le cœur et dans le sang. J'irai à Ploszow ; je la servirai en esclave ; je l'entourerai de sollicitude et de tendresse, je n'ambitionnerai plus d'autre récompense que celle de pouvoir toujours la contempler.

Comment pouvais-je supposer qu'il me serait possible de vivre sans elle ! Les lignes qu'on va lire ont réveillé en moi cette flamme, qui surgit d'autant plus vivace et plus inextinguible, qu'elle brûlait sous cet amas de cendres dont j'avais cru la recouvrir à jamais.

« Je ne t'avais pas donné de longs détails dans ma dernière lettre, m'écrit mon excellente tante, parce que je n'avais rien de bien réjouissant à t'apprendre. Je n'ai jamais su mentir, et je préférais me taire plutôt que de t'inquiéter. Mais j'ai un grand chagrin aujourd'hui. Il s'agit de Kromicki. Mon cher enfant, concertons-nous tous les deux sur les mesures à prendre. Ses affaires sont dans un état désespéré ; lui-même se trouve sous le coup de poursuites judiciaires. Four-

nisseurs et clients se sont ligués contre lui. Il doit faire face à d'énormes livraisons. Pressé par l'échéance du terme, il ne contrôla pas assez la qualité des marchandises : il se trouva qu'elles étaient toutes avariées. Elles lui sont donc retombées sur les bras. Mais il se voit accusé d'escroquerie. Dieu éloigne de nous, et de lui, ce suprême malheur ! Il est innocent. Peu importe la ruine, pourvu qu'on évite la honte ! Que faire cependant ? Comment lui venir en aide ? Comment le sauver ? Donne-moi un conseil efficace et sage. Pour comble de malheur, Angèle m'inspire de vives inquiétudes. Céline l'a toujours élevée avec une pruderie exagérée. Ne voilà-t-il pas qu'elle se désespère de son état, comme si cette maternité prochaine eût dû la couvrir d'opprobre ! Tu ne saurais t'imaginer ce qui se passe ici. Je surprends chaque jour des traces de larmes sur son visage. Une immense pitié me saisit à la vue de ses yeux cernés, de ces pleurs qui gonflent ses paupières, de cette expression de douleur et d'humiliation répandue sur ses traits. J'ai recouru à la persuasion, aux prières ; j'ai été même jusqu'à me fâcher. Rien n'y fait ! Mais si tu savais quel intérêt elle te porte, comme elle demande chaque jour avidement de tes nouvelles ! « Ai-je reçu quelque lettre ? te portes-tu bien ? comptes-tu séjourner longtemps encore à Berlin ? » Elle me parle de toi durant des heures entières ! Puisse Dieu la prendre en pitié et détourner d'elle les malheurs qui la menacent ! Je n'ose lui faire la moindre allusion à la situation de son mari. Et pourtant, la vérité éclatera tôt ou tard, terrible et soudaine. Mais, encore une fois, pourquoi prend-elle ainsi son état au tragique ?... »

Pourquoi?... Moi seul au monde je le sais ; moi seul au monde j'ai deviné la délicatesse adorable de cette âme; aussi je retourne à Ploszow. Il n'y a pas une heure à perdre!

Je relis ce passage de la lettre de ma tante... « Si tu savais comme elle demande chaque jour avidement de tes nouvelles ! Elle me parle de toi durant des heures entières... » Je ne puis arriver à m'en rassasier. J'éprouve la sensation d'un homme mourant d'inanition, auquel on tend soudain un morceau de pain. Je le saisis et je le dévore avec des yeux pleins de larmes de reconnaissance et de joie... La miséricorde divine commence-t-elle à opérer en moi? Je sens que j'ai changé depuis ces derniers jours, le vieil homme est mort. Je ne me révolterai plus contre les arrêts du sort... je subirai tout, je la consolerai, je la tranquilliserai, je veux même sauver son mari.

Varsovie, 6 novembre.

Je suis arrivé ce matin. Ma tante, prévenue par dépêche, m'attendait à Varsovie; Angèle s'est apaisée. Point de nouvelles de Kromicki, depuis quelques jours déjà. Ma pauvre tante m'accueillit par un cri de surprise et de frayeur.

— Miséricorde! Quelle mine as-tu là, mon enfant?

Elle ignorait la gravité de l'assaut que j'avais subi... Une pâleur maladive reste encore empreinte sur mon front, mes cheveux ont blanchi ; je me demande s'il ne faudrait pas recourir à la teinture. Je ne veux plus être ni paraître vieux maintenant.

Mais ma tante a changé, elle aussi. Deux mois ne se sont pas écoulés depuis notre séparation, et combien déjà est subite et visible l'œuvre du déclin ! Ses traits ont perdu leur ancienne expression de résolution et d'énergie. Le regard a je ne sais quelle fixité étrange. J'ai remarqué le tremblement nerveux de ses lèvres, surtout lorsqu'elle cherche à concentrer son attention. Je me mis à la questionner anxieux, et elle me répondit avec sa franchise habituelle :

— Je me sentais très bien à mon retour de Gastein ; soudain tout a tourné au mal ; le temps approche, il faut se tenir prête !

Puis elle ajouta, après quelques instants de silence :

— Les Ploszowski finissent tous par une attaque de paralysie ; ma main droite s'engourdit chaque matin. Mais à quoi sert d'en parler ; soumettons-nous à la volonté divine.

Malgré mon insistance, elle ne voulut plus revenir sur ce sujet.

— Non, répondait-elle ; nous avons des préoccupations plus graves, songeons d'abord à Kromicki.

Nous débattîmes en effet longtemps. Avant tout, il s'agissait pour lui d'échapper aux poursuites judiciaires. Conjurer sa ruine, nous ne l'aurions pu, même au prix de la nôtre ; or l'intérêt d'Angèle nous défend de recourir à cette extrémité. Il fallait assurer son sort, sans l'exposer à de nouveaux hasards. Nous convînmes de décider Kromicki à venir nous rejoindre. Ma tante lui cédera une des dépendances de Ploszow, moi j'avancerai les capitaux nécessaires, le tout formerait la dot inaliénable d'Angèle. L'idée de voir revenir cet homme me causait une répulsion invincible ;

j'étais pourtant résolu à vider le calice d'amertume jusqu'à la lie. Nous ne lui imposerions qu'une condition, mais absolue : il devra s'engager par serment à renoncer aux entreprises et aux spéculations de tout genre. En attendant, nous lui envoyons là-bas un avocat expert et avisé.

Ce conciliabule terminé, j'interrogeai ma tante. Comment se portait Angèle? Que disait-elle, que pensait-elle? Une fois mise sur ce chapitre, la bonne vieille ne tarissait plus. J'appris entre autres détails, que ma cousine avait changé ; son ancienne beauté a presque disparu. Mon amour, ma pitié s'en trouvèrent accrus. Aucune puissance au monde, aucun accident physique ou moral, si défavorables qu'ils soient, ne parviendront à me détourner d'elle, ni à lui ravir mon cœur. C'est la créature unique et la plus chérie!

Nous passons la nuit ici, ma tante se sentant fatiguée. A demain donc la joie inexprimable du revoir.

7 novembre.

Nous sommes arrivés à Ploszow hier, à sept heures du soir. Il est minuit maintenant. La maison entière est plongée dans le sommeil, et, selon mon habitude, je transcris ici mes impressions de la journée. Angèle est venue à ma rencontre ; un sentiment de crainte, de confusion, de honte troublait la franchise de son regard. Mais je m'étais juré de l'accueillir aussi simplement, aussi fraternellement, que si nous nous fussions séparés la veille. J'ai enlevé à notre entrevue tout caractère de solennité et de réconci-

liation. Je me dirigeai vivement vers elle, la main tendue.

— Comment allez-vous, ma chère Angèle ? lui dis-je sur un ton de gaieté. Vous me manquiez si fort, tous, que j'ai renoncé à de nouveaux voyages.

Elle comprit que cet accueil contenait une promesse de retour définitif vers elle, un gage de paix, de concorde, de renoncement de moi-même. Un attendrissement profond se peignit sur ses traits. Je crus un instant qu'elle ne parviendrait pas à le surmonter. Elle voulut répondre, les paroles expirèrent sur ses lèvres ; elle serrait ma main et des pleurs montaient à ses yeux.

Je ne lui laissai pas le temps de s'attendrir.

— Et votre portrait ? poursuivis-je souriant toujours. Il était à moitié terminé, je crois, au moment de notre départ ; seulement Angeli ne nous l'enverra pas de sitôt. N'est-ce pas là son chef-d'œuvre ? il tiendra à s'en faire honneur aux expositions de Vienne, de Munich, de Paris. Par bonheur, j'en ai retenu une copie. Je voulais absolument vous avoir et cela avant un an.

Elle dut, quel que fût l'émoi de son cœur, se mettre au ton que j'imprimais à la conversation générale. Ainsi s'écoulèrent les premiers instants. Une atmosphère de chaleur et de gaieté se répandit dans toute la maison. Jusqu'à madame Céline, qui me dit au moment de nous séparer :

— Béni soit le ciel de votre retour parmi nous ! La confiance rentre dans nos âmes.

Et Angèle me demanda, accompagnant ces paroles d'un cordial *shake hand* ;

— Vous ne partirez plus maintenant, dites?

— Non, me voici pour longtemps parmi vous, je vous le jure!

Et je m'éloignai, ou plutôt je m'enfuis; car je sentais que des sanglots soulevaient ma poitrine, et que je n'aurais plus la force de me contenir désormais.

8 novembre.

Ce n'est qu'aujourd'hui, à la lumière du jour, que je me rends compte de l'altération profonde du visage d'Angèle. Mon cœur se déchirait à cette vue. Ses lèvres sont comme gonflées. Ce front jadis si pur a perdu toute sa sérénité Oui, ma tante avait raison : sa beauté a presque disparu. Il ne lui reste plus que les yeux de l'ancienne Angèle. Mais cela me suffit. Ses traits ne m'en sont que plus chers. Elle enlaidirait encore, mon amour ne ferait que redoubler d'ardeur. Si c'est là une infirmité, je l'accepte avec joie, et je préférerais en mourir, plutôt que de m'en voir guéri.

11 novembre.

Nous n'avons toujours pas de nouvelles de Kromicki; je l'ai averti par dépêche du départ de notre avocat; je lui ai adressé ma lettre un peu au hasard, car il est impossible, à travers ces énormes distances qui nous séparent, d'être fixé sur le lieu de son séjour momentané. Chwastowski a écrit à son fils de son côté. Tôt ou tard, nos lettres finiront bien par lui arriver.

Je passe maintenant mes journées entières avec Angèle; personne ne nous gêne. Sa mère elle-même m'a prié de la préparer aux funestes nouvelles auxquelles nous nous attendons d'un jour à l'autre. Je lui ai dit que les entreprises financières de son mari ne m'inspiraient que peu de confiance, tout en laissant à mes craintes leur caractère de suppositions personnelles. Du reste, elle ne devrait pas trop se chagriner d'une ruine possible, cette extrémité n'étant, après tout, que la solution la plus favorable des difficultés qu'il fallait toujours prévoir. Alors seulement commencerait pour elle une période de tranquillité durable. Je la rassurai au sujet de la somme prêtée par moi, et la confirmai dans l'opinion qu'elle ne pouvait être compromise. Je terminai en faisant allusion aux projets de ma tante.

Elle m'écouta, sans marques apparentes d'émotion. Elle se sent aimée... et ce cœur si tendre a besoin d'amour pour vivre.

12 novembre.

Kromicki n'est plus! La nouvelle de cette catastrophe est tombée sur nous comme un coup de foudre. La dépêche fatale nous est arrivée aujourd'hui. Accusé d'escroquerie, menacé de prison, il a résolu d'en finir. Je m'attendais à tout, excepté à ce dénouement. Kromicki n'est plus! Angèle est libre! Comment supportera-t-elle ce coup? J'ai relu plus de cent fois cette dépêche, et il me semble que je rêve. Je n'ose pas en croire mes yeux; la signature de Chwastowski au bas du papier est pourtant une garantie de son authen-

ticité absolue. Je prévoyais que cela devait mal finir, mais de là à admettre une fin si rapide et si tragique, il y avait loin. Il fut un temps où je désirais la mort de Kromicki, et mon mérite ne m'en paraît que plus grand. J'ai cherché à lui venir en aide... voilà que la mort est venue tout trancher. Angèle est libre. Chose étrange! je ne puis me résoudre à y ajouter foi. Je cherche à ressaisir mes esprits. Kromicki n'était pour moi qu'un étranger; plus encore : je voyais en lui l'obstacle insurmontable au bonheur de ma vie. Cet obstacle a disparu, et, au lieu d'un sentiment de joie, je n'éprouve qu'une sorte de terreur. Je tremble au sujet d'Angèle. Ma première pensée, au reçu de la dépêche, fut celle-ci : « Que va-t-elle devenir? Comment acceptera-t-elle ce malheur? » Dans l'état où elle se trouve, toute émotion peut la tuer. N'y aurait-il pas moyen de lui faire quitter Ploszow?

Quel bonheur que l'on m'ait remis la dépêche dans ma chambre, et non au salon, en présence de ces dames! J'ignore s'il m'eût été possible de dissimuler ma frayeur. Je restai longtemps absorbé par de tristes pensées, puis je pris le parti d'aller retrouver ma tante.

— J'ai reçu, lui dis-je, de très mauvaises nouvelles de Kromicki.

Elle leva la tête et se mit à trembler :

— Il est entre les mains de la justice?

— Oui, repris-je, mais de la justice divine!

Ses yeux s'attachèrent sur moi avec une fixité inquiétante.

— Est-ce possible ! est-ce possible ! murmura-t-elle enfin.

Elle se dirigea vers son prie-Dieu, tomba à genoux et se mit à prier, la tête dans ses mains. Quand elle se releva, ses traits avaient repris leur expression habituelle.

— Angèle peut y laisser sa vie, dit-elle. Qu'allons-nous faire ?

— Elle doit tout ignorer jusqu'au moment de sa délivrance.

— Oui, mais comment y parvenir ? Tout le monde s'occupera de l'événement ; les journaux vont s'en emparer ! Pourrons-nous intercepter les bruits et les communications du dehors ?

— Je ne vois qu'un moyen : il faut que le docteur lui prescrive de changer d'air, nous l'emmènerons à Rome ; il nous sera plus facile de la surveiller là-bas. Ici, c'est presque impossible, les domestiques seront les premiers à nous trahir.

— Mais son état lui permettra-t-il de supporter les fatigues d'un aussi long voyage ?

— Je l'ignore... le docteur se prononcera...

Ma tante finit par se ranger à mon avis. Nous convînmes d'associer madame Céline à notre terrible secret, pour qu'elle agisse aussi selon nos vues. En outre, j'avertis les gens de service : journaux, lettres, dépêches, sans distinction d'adresses, devaient m'être remis en mains propres, et dans ma chambre, jamais ailleurs... Quelles longues heures d'angoisse ! Ma pauvre tante est comme étourdie sous le coup. D'après ses principes, le suicide est le plus grand des crimes. Aux sentiments de pitié que lui inspire le défunt, se

mêlent l'indignation et l'épouvante. « Comment l'idée d'être bientôt père, ne l'a-t-elle pas retenu? » murmurait-elle sans cesse, les lèvres tremblantes. Quant à moi, je ne puis le condamner. Il y a des gens qui, accusés d'escroquerie et condamnés, sablent du champagne en prison et y mènent joyeuse vie. Lui, il a préféré se laver des soupçons infamants par la mort. Je me rappelle maintenant ce qu'il me disait à Gastein. Il a conformé sa conduite à ses paroles. Lorsque l'argent, cette base sur laquelle il appuyait sa vie, vint à lui manquer, il aperçut à ses pieds l'abîme béant du vide... Quel espoir l'eût rattaché à l'existence? La pensée d'Angèle? Il savait qu'elle serait à l'abri parmi nous; peut-être sentait-il aussi qu'il n'était pas aimé. Je ne l'estimais pas à sa juste valeur : je ne m'attendais pas, de sa part, à tant d'énergie. Justice suprême lui soit rendue!

J'avais déposé ma plume, et je la reprends, sous l'obsession des idées qui me tiennent éveillé.

Ainsi Angèle est libre!... libre!... Je me répète ce mot, et ne puis arriver encore à en mesurer toute la portée. Je sens que je pourrais devenir fou de joie, et en même temps une crainte inexplicable m'envahit. Une nouvelle vie va-t-elle donc commencer pour nous? Que m'arrive-t-il là? Est-ce un nouveau piège que me tend le sort? Ou bien Dieu m'a-t-il enfin pris en pitié? J'ai tant souffert et j'ai tant aimé! Peut-être existe-t-il un droit primordial, une loi mystique d'amour, qui réunit deux êtres prédestinés l'un à l'autre, afin que s'accomplissent le principe et le but éternels de toute création? Je ne sais. Je me sens emporté, moi et tous ceux qui m'entourent, par une

vague immense qui nous submerge, et où s'engloutissent tous nos efforts et notre volonté.

13 novembre.

Mes plans se trouvent détruits. Le docteur est venu ce matin, il nous a déclaré, après avoir examiné Angèle, qu'il ne fallait pas songer au départ. Tout voyage mettrait ses jours en danger. Il se produit, paraît-il, des complications anormales dans son état. Quelle torture que d'entendre ce langage technique, dont chaque expression semble contenir une menace de mort, suspendue au-dessus de la tête de la créature aimée! Je mis le docteur au courant de la situation; il me répondit qu'entre deux maux il préférait choisir le moindre. Selon lui, il valait mieux instruire Angèle de la fin de son mari.

— Êtes-vous absolument certains, nous dit-il, de pouvoir tenir la catastrophe secrète pendant plusieurs mois encore? j'opine alors pour qu'on laisse madame Kromicka dans l'ignorance de cette mort; courez-vous, au contraire, les risques de vous voir trahis, ou de vous trahir vous-mêmes? Préparez-la doucement à son malheur. Une révélation inattendue provoquerait des accidents redoutables.

Que faire? Je mettrai Ploszow en quarantaine; je n'y laisserai pénétrer ni visites, ni lettres, ni journaux; je dicterai leurs moindres paroles à nos gens; je leur imposerai une manière spéciale de nous regarder et de se mouvoir. Hélas! j'ai pu constater, hier, quels lamentables effets produisaient des nou-

velles de ce genre sur des natures sensibles et nerveuses. Certes, madame Céline n'aimait point son gendre, et pourtant elle perdit deux fois connaissance. A peine l'eûmes-nous ranimée qu'elle fut secouée de sanglots spasmodiques. Ces pleurs me mettaient hors de moi : je tremblais qu'Angèle ne pût les entendre.

Tout bien pesé, je me suis décidé pour le silence, et voici quelles sont mes raisons. Je ne puis aller leur dire qu'Angèle n'ayant jamais aimé son mari, la nouvelle de sa fin tragique provoquerait chez elle une commotion d'autant plus terrible, qu'il viendrait sûrement s'y joindre des remords. Ainsi, elle doit tout ignorer. Silence et silence! Mais quel désastre de ne pouvoir l'éloigner d'ici!

J'ai reçu aujourd'hui une seconde dépêche de Batoum. Le jeune Chwastowski me demande des instructions. Je lui air épondu de faire temporairement ensevelir le malheureux au cimetière du lieu. Mais ces allées et venues des porteurs de dépêches ne finiront-elles pas par éveiller l'attention d'Angèle!

13 novembre.

Je viens de parcourir les journaux : deux d'entre eux font déjà mention de la catastrophe. Serait-ce Chwastowski qui leur aurait communiqué ces entrefilets? Dans ce cas, il ne serait qu'un maître sot. Nos figures sont telles, que je m'étonne de la tranquillité d'Angèle. Elle se montra à dîner, plus gaie et plus animée que de coutume. Le docteur est revenu, sa

présence me rassure. Lui n'a pas perdu sa bonne humeur ; cette mort lui est indifférente, après tout. Il plaisante avec Angèle et s'est mis en tête de lui enseigner le jeu d'échecs. En revanche, madame Céline me réduit au désespoir. A mesure que sa fille se montre plus gaie, elle prend, au contraire, des allures d'enterrement. Je lui ai adressé quelques reproches bien sentis à ce sujet.

14 novembre.

Nous voici tous à Varsovie; on a dit à Angèle qu'il fallait installer des calorifères à Ploszow. L'explication lui a paru naturelle : ce court voyage l'a beaucoup fatiguée. Je suis content de me retrouver ici, les indiscrétions des gens de service y paraissant moins faciles. Mais la maison est en désordre. Une foule de tableaux encombrent les pièces. Angèle voulut les examiner, je lui servis de cicérone au milieu de cette galerie improvisée. Je lui rappelai, à l'occasion, qu'un de mes plus vifs désirs avait été jadis de lui montrer les beautés de Rome. Elle me répondit alors, avec une ombre de tristesse :

— Oh! moi aussi, je songe souvent à Rome, mais je n'y irai plus jamais, c'est fini!

Mon cœur se serra; je crains tout maintenant, même les pressentiments. Je m'imagine voir partout des présages.

— Et moi, répliquai-je avec solennité, je vous promets de vous y conduire bientôt, et cela pour longtemps.

Comme la nature humaine se conforme vite aux situations nouvelles! comme elle entre facilement en possession de ses droits! Voici que je me dis qu'Angèle m'appartient déjà. Le docteur avait raison. Je puis mieux surveiller cette chère créature ici. D'abord nous l'avons lui, sans cesse sous la main. Et puis, à Ploszow, il s'était formé une atmosphère lourde de réticence et de mystère. Notre gaîté, si bien feinte qu'elle pût être, y prenait je ne sais quelle note discordante.

Ah! qu'il est terrible de vivre, avec cette terreur sans cesse suspendue au-dessus de nos têtes!

15 novembre.

Comment cela s'est-il produit? Quand? Pourquoi? D'où lui est venu le soupçon? Je n'arrive pas à le deviner. Et pourtant, aujourd'hui, à déjeuner, elle promena soudain son regard sur nous.

— Je ne sais ce qui se passe, dit-elle, mais j'ai l'impression que vous me cachez tous quelque chose.

Je pâlis; madame Céline perdit contenance; seule ma brave tante conserva la présence d'esprit nécessaire :

— Ah! oui, s'écria-t-elle avec son bon rire : tu n'es qu'une petite tête creuse. Voilà ce que nous te cachions. Il paraît que tu n'entends rien aux échecs; tu n'as pas le moindre esprit de combinaison!

Je me raccrochai à cette planche de salut et me mis à la plaisanter à mon tour sur son manque d'ap-

titudes stratégiques. Elle me laissait dire; mais le soupçon n'en a pas moins pénétré son âme. Le docteur se présenta vers midi. Nous l'avertîmes aussitôt de l'incident. Il insiste pour qu'on ne diffère plus davantage. Il faut lui révéler le malheur. Il a peut-être raison. Pour moi, une frayeur indicible me saisit. Quelque chose, en mon cœur, s'oppose désespérément à cette résolution extrême. Une voix intérieure me crie : « Non! ne lui dites rien encore! » Sa mère et ma tante sont pourtant décidées. Je ne puis me charger de cette responsabilité. J'ai peur! je tremble!... Il s'agit d'elle... de sa vie!

16 novembre.

Tout s'est bien passé jusqu'au soir... Puis une hémorragie subite s'est déclarée. Je l'avais bien dit!.. Il est trois heures du matin. Le docteur est en permanence auprès d'elle... Raidissons-nous, luttons avec le chagrin... Il faut la sauver!

17 novembre.

Le médecin affirme que la première phase de la maladie suit son cours régulier. Qu'entend-il par là? Cela signifie-t-il qu'elle doit mourir?

La fièvre n'est pas grande. Elle conserve toute sa présence d'esprit; mais une faiblesse et une lassitude inexprimables l'accablent. Plus tard viendront d'affreuses douleurs, des nausées, l'œdème des jambes. Le docteur m'a énuméré tous ces symptômes!...

Survienne donc la fin du monde!

18 novembre.

Je ne suis pas entré dans sa chambre. Je veille à sa porte... J'ai peur. Il me semble, par instants, que je touche à la folie... J'écris encore pour imposer un frein à mes esprits.

19 novembre.

J'entends ses gémissements et ses plaintes. Ses souffrances sont intolérables. Le docteur prétend que c'est là le caractère du mal! Non! c'est une cruauté aveugle! J'en accuse les hommes et Dieu. Il paraît qu'elle étend ses pauvres bras vers sa mère, vers ma tante, et qu'elle implore leurs secours. Tous les symptômes prévus se sont réalisés. Le docteur ne se prononce pas encore. Fièvre de quarante degrés... Sa présence d'esprit ne l'a point abandonnée.

20 novembre.

Je le sais maintenant. Personne ne me l'a dit, mais j'en ai la certitude absolue : Angèle doit mourir. Je me domine, je suis presque tranquille. Cette idée m'a frappé comme d'une lumière subite cette nuit, veillant à sa porte. L'homme, en de rares occasions, possède le don de seconde vue. Il me semble qu'une main invisible a arraché un voile de devant mes yeux. Aucune puissance au monde ne *peut désor-*

mais la sauver. Je le sais mieux que tous les savants, que tous les médecins de la terre.

Je ne cherche plus à lutter. Nous sommes perdus, elle et moi. La sentence est prononcée.

Je serais aveugle, si je n'apercevais cette force immense, implacable qui nous sépare Quelle est-elle? Quel est son nom? je l'ignore. Je sais seulement que si, agenouillé et le front dans la poussière, je la suppliais de nous épargner, j'arriverais plus facilement à remuer des pierres, plutôt que de la fléchir. Comme il n'y a plus que la mort qui puisse désormais me ravir Angèle... Il faut qu'elle meure!... Eh bien, moi, je n'accepte pas cette séparation suprême!

21 novembre.

Angèle a désiré me voir aujourd'hui. Ma tante fait sortir tout le monde, certaine qu'elle voulait me parler de sa mère.

Je l'ai vue cette créature chérie, cette âme de ma vie. Ses yeux brillaient, ses facultés intellectuelles restaient intactes. Plus de douleurs : tous ces anciens symptômes ont disparu, son visage rayonne d'une beauté angélique! Ne me comptant plus pour moi-même au nombre des vivants, je parvins à conserver mon calme. Elle me saisit les deux mains et commença à me parler de sa mère qu'elle recommanda à mes soins filiaux ; puis elle me regarda longuement, comme si elle eût voulu une dernière fois graver mon image au fond de ses yeux, avant que s'éteigne pour eux la lumière du jour.

— Ne craignez rien, fit-elle doucement, je me sens mieux; mais j'ai voulu, quoi qu'il arrive, qu'il vous reste un souvenir de moi!... Peut-être ne devrais-je pas vous parler ainsi, surtout maintenant au lendemain de sa mort! Enfin, je puis m'en aller à mon tour, et je veux... oui, je veux vous dire... que je vous ai beaucoup... beaucoup aimé!

— Je le savais, ma chérie, lui répondis-je.

Nos mains restaient enlacées, nos regards ne pouvaient se détacher l'un de l'autre. Pour la première fois de sa vie, elle me souriait comme sourit une amante ou une fiancée. Je me sentais uni à elle, en effet, par des liens plus forts que tous les serments d'ici-bas. Nous étions heureux en ce moment suprême, bien qu'au-dessus de nos fronts planât une tristesse mystérieuse : celle de la mort. Je ne la quittai que lorsqu'on vint nous informer de l'arrivée du prêtre. Elle me recommanda encore de ne pas m'inquiéter.

Elle avait fait venir le ministre de Dieu, non pas, parce qu'elle pensait nous quitter à jamais, mais parce que sa foi de chrétienne lui imposait le devoir de mettre sa conscience en règle.

22 novembre.

Une amélioration sensible s'est produite. Madame Céline ne se possède pas de joie. Moi seul, j'entrevois la vérité... C'est la paralysie qui monte... Le docteur n'avait pas besoin de me l'apprendre.

23 novembre.

Angèle est morte ce matin.

. . . .
. . . .

Rome, 5 décembre.

J'aurais pu faire ton bonheur et je ne t'ai apporté que malheur...! C'est moi qui suis la cause de ta mort!... Si j'avais été un autre homme, si toutes les bases de la vie ne m'avaient pas fait défaut, tu n'aurais pas succombé sous le coup de ces émotions terribles. Je l'ai compris... alors que tes derniers instants étaient déjà comptés... et je jurai de te suivre dans cet autre monde. Oui, je l'ai juré à ton lit de mort... Mon devoir est désormais tracé. Je laisse ma fortune à ta mère, à ma tante, l'image de ce Christ, en la miséricorde infinie duquel, elle puisera les consolations suprêmes... et je te suis, ma bien-aimée, je le veux, je le dois!

Crois-tu que je sois sans crainte devant le trépas! Oh! non... j'ai peur de la mort. J'ignore quel est cet au-delà. Je n'aperçois que des ténèbres sans fond, et je frissonne devant cet abîme. J'ignore si c'est là le néant ou quelque forme d'existence affranchie des limites de l'espace et du temps; ou bien enfin, un souffle interplanétaire, qui emportant notre âme, d'étoiles en étoiles, l'initie à de nouvelles destinées.

J'ignore si j'y trouverai l'éternel désespoir ou l'éternel repos, aussi absolu, aussi infini, que la Toute Puissance et la Toute Bonté divines.

Mais, si tu en es morte, de ces doutes cruels qui me torturent, comment pourrais-je te survivre?

Ainsi donc, plus j'ai peur, plus affreux est le doute qui m'étreint, moins je puis te laisser seule là-bas, ô mon Angèle...!

Ou bien nous nous abîmerons dans le néant; ou nous suivrons ensemble une même route éternelle... Et, ici-bas, où nous avons tant souffert, que le silence du moins se fasse sur nos tombes!

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 526-8-22